

# L'Histoire du Monde du Dessus

### **Avertissement au lecteur**

Je pourrais écrire que les arts sont la vérité, unique, lumineuse, l'auréole céleste vibrant au son du cœur des hommes; je pourrais écrire que la littérature, comme partie de l'Art, est une source de savoir, de connaissances, le choc premier d'où naît l'onde qui se répand dans l'espace jusqu'à affronter les limites de l'humanité, pour ensuite retourner en son centre et de nouveau se rejoindre en une nouvelle vibration qui, enrichie de l'expérience du monde, de nouveau s'étend, et ainsi jusqu'à l'infini. Mais ce serait faux.

L'art tel qu'il me fut apporté était ce qu'il est en nos jours : fragiles et fuyants, un loisir de la passivité, un outil que l'on utilise pour égayer le présent comme l'on observe la pluie; c'est un mouvement que l'on trouve beau tant qu'il ne nous touche pas car son contact avec notre âme nous fait ressentir des émotions dont nous ne devons pas accepter la présence. L'Art se doit de nous divertir au cœur de nos propres attentes plutôt que de nous animer, car le mouvement qui pourrait émerger de lui n'est plus utile dans notre monde.

Le premier contact que j'eus avec l'Art fut celui de la voix de mon frère qui, dans l'ombre dansante de sa chambre, me lisait le récit d'un être imaginaire, voguant sur les flots d'une mer en proie aux colères d'un dieu. Un homme en recherche de sa patrie. Sur ces aventures je m'endormais, car les sons de ces mots étaient pour moi une mélodie invisible que je ne pouvais pas toucher. C'était une histoire dont la récurrence des mots me portait vers le sommeil et rien d'autre.

Et il en fut ainsi, durant maintes années.

Puis, un soir, quelque chose changea. Les mots ne furent plus ces lignes liées, porteuses de la définition qu'on leur accorde. Ils devinrent autre chose. Ils eurent un sens dont la mesure est comparable à la vue, à l'ouïe, au goût, au toucher et à l'odorat réunis. Ils cessèrent d'être hors de moi pour faire corps avec mon être. Par eux, j'étais moi. Et soudain les lettres disparurent. Il n'y eut plus que des sensations, des paysages aussi profonds que les plus immenses des planètes, aussi chaudes que le cœur des plus brûlantes des étoiles, aussi froides que l'espace, aussi harmonieuses que les plus grandes symphonies, aussi douces que la plus aimée des peaux. Les mots avaient disparu, remplacés par des rires et des larmes, par des couleurs, des formes et des ombres. Par la vie.

Les légendes et les mythes devinrent une nouvelle réalité dont la force n'était pas dans leur véracité mais dans ce qu'ils faisaient trembler en moi. Les hommes et les femmes qui vivaient devant mes yeux n'étaient plus ces spectres sans saveur que le quotidien se plaît à nous faire nous repaître car ils véhiculent dans leurs actes des valeurs de probité, de force, de puissance et de liberté. Ces êtres nouveaux avaient en eux les mêmes douleurs que moi, les mêmes interrogations face au monde dont ils voulaient connaître la nature essentielle, la même souffrance face à leurs propres limites, et aux sacrifices dont ils allaient devoir se revêtir, afin non pas de vivre pour eux mais de faire vivre la vie.

Leur humanité ne venait pas de leur combat contre les forces du mal, de leur

dévotion sans faille face au poids d'une société ou d'une idée. Leur force venait de leur désir de se libérer d'eux-mêmes, du chaos qui se trouve en chacun et qui lutte à chaque instant pour exploser et devenir leur vérité. Il ne luttaient par contre le crime de l'un ou la démence de l'autre mais contre leur propre folie, contre leur propre impulsion à être eux pour eux. Ils étaient mon reflet, ou plutôt je m'imaginai, peut-être avec un soupçon de vérité, que j'étais comme eux. Leur combat était le même que le mien, une lutte contre quelque chose de plus grand que des valeurs de probité ou de morale. C'était un combat contre la nature même de leur être, contre ce qu'ils étaient, ce qui les faisait eux. Ils ne luttaient pas pour ou contre la société ou l'autre, ils luttaient avec la définition même de l'être.

En cela, les légendes et les mythes cessèrent d'être ces illusions dont on se sert pour diffuser des pensées propres aux propagandes, des cordes chantant à la gloire de l'individu qui trouve sa place dans le monde en y creusant son nid pour pouvoir dire que ce lieu est sien et rien d'autre. Ils furent le reflet du monde, la véritable essence de son existence, la preuve impermanente et pourtant démesurément réelle que l'humain n'est pas que la simple somme des ses cellules mais la fusion entre son corps qui lutte et qui loue le monde et son esprit qui cherche, comme l'on cherche sa vie durant l'amour de l'autre, à affirmer son existence comme un cœur qui bat tout en tentant de savoir ce qu'il est.

Par ces mots, la vie m'apparut alors enrichie des filtres du vrai et de l'imaginaire. Le réel était devant mes yeux et je pouvais à loisir me plonger dans ses abysses et aller toucher les colonnes millénaires qui soutiennent notre monde; je pouvais voir le monde, tenter de le comprendre, comme un œil entendre ses plaintes et ses mélodies naître des rameaux de sa diversité, tout en tenant, dans mon poing fermé, l'ode imaginaire qui est parfois nécessaire pour apporter couleurs et réconfort à l'âme en peine.

Le monde avait gagné une dimension supplémentaire en mon sein que je croyais à jamais éclaté. La douleur de l'impossible, tout comme la rumeur de l'échec, ne furent plus pour moi qu'un reflet dans un miroir morcelé que je pouvais changer en beauté si, au-delà des possibilités de mon être, je lançais sur elles mes forces et mes pensées. Que m'importaient les difficultés et les vastes pièges du quotidien, ces cris ascétiques et dévorants qui tentaient, à tout moment, de me renvoyer dans l'impassible lieu de mon enfer si je pouvais, simplement en fermant les yeux et en regardant par delà eux, voir ce qu'un monde comme le nôtre ne veut pas laisser toucher ?

Mais... peu à peu... je compris que cette solution ne pouvait pas demeurer ainsi, que s'enfermer dans un monde qui supprimait ma douleur ne pouvait pas soigner la douleur. Elle pouvait faire disparaître la mienne, l'atténuer sous les gravats de l'irréel, mais rien ne pouvait sortir de cela, rien ne serait construit hors de moi, et le monde tout autour continuerait alors de se courber, lentement, comme on se résigne au quotidien. Cela ne devait pas être. Alors je compris la réelle valeur de l'art, la force qu'elle recèle, et la raison de sa beauté : l'art n'a aucune valeur; il est identique aux mots; il est identique au savoir. Tout ce que l'art a jamais pu, peut et pourra jamais provoquer en l'humain est inutile. Peindre pour soi ne permet pas d'avoir son repas prêt devant soi; chanter pour soi ne permet pas de s'attirer l'amabilité de l'autre, savoir écrire ne permet pas d'être aimé. L'acte de l'art ne sert à rien si l'on n'essaye pas, par sa pratique, par la création qu'il implique, de délivrer un message que l'on possède en soi, non pas pour

soi mais pour ceux qui sont tout autour. Pratiquer l'art n'est pas un acte de pure solitude. Pratiquer l'art est l'offrande de milliers de teintes pour colorer des mondes que l'on ne verra jamais. L'art se doit d'être un éveil, non pas de l'artiste, mais de l'autre pour que celui qui vit le présent ne voit plus en son temps le mur infranchissable des limites de son être mais une base sur laquelle laisser courir et agir ses mains.

Aussi me décidai-je à cesser de conserver mes idées, mes images et mes mondes pour moi-même, comme Midas ou Crésus le firent de leurs richesses, pour tenter de former des phrases, des paragraphes, des chapitres et des idées, le tout de la manière qui correspondrait le mieux à ces idées et ces images qui peuplent par milliers mes jours, afin que ce que la littérature, la musique, la photographie, les films, les sculptures, la danse et la peinture m'offrirent et m'offrent encore tandis que ces mots se déploient sous mes yeux peut-être vous convie à vous joindre à lui et que fort de sa présence en vous vous puissiez goûter un peu de la félicité que j'eus à découvrir ce qui suit ces mots.

## Soleil

Il savait, de ce savoir d'une prodigalité telle qu'elle s'apparente plus à la folie qu'à une simple intelligence passionnée, que cette personne était la clé de sa recherche frénétique qui se poursuivait depuis maintenant cent soixante quatorze heures et trente trois minutes et qui allait prendre fin avec ce qu'il allait découvrir lorsque cette personne arriverait enfin au terme de sa pérégrination fastueuse au milieu des passants et des lumières du soir, lorsqu'elle s'approcherait enfin de ce quelque chose encore inconsistant et qu'elle accomplirait, dans un mouvement erratique, ce qu'elle devait faire, ce pour quoi elle existait, l'unique moment qui donnerait à son existence toute sa gloire et toute son œuvre, l'apogée de sa forme et de sa matière.

Le signal, dans le coin gauche de sa vision, était suffisamment discret pour ne pas le gêner. Dans quelques minutes, il se ferait bien plus insistant, et alors, oui, il devra répondre à sa présence. Mais pas maintenant.

Devant lui, il y avait cette personne qu'il ne connaissait que de vue et qu'il suivait depuis le milieu de la soirée, cette personne à l'attitude particulière, cette attitude qu'on ces individus dont l'extrême velléité se superpose à une démarche prompte et sereine que personne ne remarque vraiment, ou bien qui se laisse s'enfuir avec le soucis inconscient d'un solipsisme presque effacé, dont le pouvoir sur la conscience ne retient qu'un regard parcimonieux et un oubli immédiat.

Mais pas pour lui.

Lui avait senti qu'il devait la suivre.

Il n'avait aucune preuve.

Il le savait, c'est tout.

Pour cela il lui fallait continuer de la suivre comme l'aurait fait un spectre ou une ombre, sans qu'elle sente son regard sur sa nuque, sans qu'il ne lui prenne l'envie subite de s'éteindre hors du chemin qu'elle suivait de manière presque hypnotique dans une voie de traverse et de ruiner toutes ses recherches et ses sources, les dizaines d'heures d'interrogatoire, les centaines d'heures de pérégrinations au milieu des couloirs et des plaines impeccables à la poursuite de cette idée, de cette infime et profonde sensation qui l'avait mené à soutenir son attention sur cette personne unique, cette femme qui semblait si commune et si banale qui ne savait même pas qu'il existait et qui ne le saurait jamais, car elle n'était qu'un passe-droit, une sorte de carte vivante qui lui ouvrirait la porte vers ce qu'il espérait contenir la réponse qu'il recherchait en ces lieux. Au-delà de cela elle n'était rien.

Sa démarche chancelante rappelait celle de ces grands oiseaux qu'il avait déjà pu observer au-dessus de cette ville, ces animaux dont la grâce ne se trouvait pas dans leur présence terrestre mais dans leur vol majestueux. Elle clopinait presque, révélant soit une vieille blessure au genou qui aurait mal guéri, soit une malformation congénitale qui aurait dû la priver de son droit de se mouvoir au milieu des gens sains, mais qui avait été jugée suffisante pour qu'elle se déplace et qui jouait en sa faveur, la rendant tellement visible que personne ne prenait attention à elle. Sauf cette fois.

Le mouvement qu'il fit lui permit de ne pas se faire voir lorsque, par intuition ou sous l'effet de la tension qu'elle abritait, elle s'était retournée. Une dalle mal scellée, ou bien le pied d'une personne qui se serait attardé contre le sien sans aucune intention

particulière ? Non... rien... Encore ? Un bref regard sur le sol ne lui apprit rien. Il se redressa. Il n'avait pas le temps en ce moment. Ce qui comptait était qu'il avait trébuché, disparaissant momentanément aux regards des passants qui ne partageaient pas son univers direct et ainsi à ceux de sa proie qui, se sentant de plus en plus proche de son objectif, devenait de plus en plus suspicieuse, de plus en plus menacée, car il est de la nature de ces personnes de se croire harassées par le sort et les passions alors qu'elles vont accomplir quelques actions particulières. Si elle avait su que, quoi qu'elle fasse, quoi qu'elle puisse faire, rien de tout cela ne pourrait avoir jamais aucun incidence sur quoi que ce soit, peut-être n'aurait-elle jamais été choisie pour ce rôle. Ou bien peut-être que tout cela était obligatoire, que sa condition présente ne pouvait être différente de ce qu'elle était et que, dans l'ordre naturel des choses d'ici ou d'ailleurs, ce qu'elle est correspondait à ce qu'elle devait être...

Mais cela ne changerait rien pour cette personne. Son chemin repris, il put de nouveau la suivre, la main contre son vieux chapeau de feutre d'un bleu tirant sur le noir, paré à prévenir toute nouvelle crise paranoïaque par un simple mouvement de main et un fléchissement des jambes. Encore un bref regard derrière elle, plus par réflexe que par volonté de bien s'assurer d'être seule, et la personne s'engouffra dans un espace sombre abrité du soleil par la cime des immeubles et le drapé des décorations citadines où une porte, d'un aspect de rouille et creusé par les trop nombreux poings robustes, l'attendait, lui. Trois pas furent faits, et tout fut fini. Le guide involontaire, trop chétif pour opposer une quelconque résistance, tomba au premier coup qu'il reçut à la base de la nuque. Il n'eut qu'à le revêtir de son propre vêtement, qui cachait avec précision un habit semblable à celui de sa fraîche victime, et à déposer le corps inconscient contre la vasque de métal qui servait de poubelle, puis à prendre place devant la porte, avant le prochain mouvement.

Dans le coin gauche de sa vision, l'alerte était presque à point. Le temps était venu. Il avait voulu accomplir cette dernière action, afin d'être sûr de pouvoir reprendre dans une situation qui le laisserait maître de ses mouvements. Il enregistra les derniers événements, se laissa une note afin de se souvenir de ce qu'il lui restait à faire avant d'ouvrir la porte, puis commanda mentalement la déconnexion du réseau.

Après la lumière, même blafarde, de la ruelle, le retour à l'obscurité pesante de sa chambre, que ne venait troubler que le clignotement rougeoyant et régulier de son réveil, lui était insupportable. Ces quelques secondes de néant étaient comme une chute profonde dans un gouffre, le laissant libre et esclave de sa propre conscience qui pouvait à loisir créer entre les interstices de sa pensée l'incohérente présence de tout ce qui pouvait lui nuire. Avant même la fin de son premier souffle, la commande vocale avait déjà réagi à l'ordre de laisser entrer la lumière à l'intérieur de la chambre. La fenêtre retira la teinte d'encre qui faisait rempart aux rayons solaires, dévoilant au regard béat une matinée pleine d'une agréable tiédeur que la végétation des terrasses avoisinantes régalaient de ses teintes fraîches et acides. Par delà les immeubles clairs aux reflets gelés s'étirait comme un voile le fin drap de rosée des heures sobres du matin qui effaçait les contours lointains des collines veloutées parsemées des céréales du jeune été et des arbres pleins de fleurs et de fruits qui avec patience se laissaient cueillir par les ouvriers arboricoles.

Le toit grisâtre de sa terrasse personnelle se détendit sur son ordre, et des

courbes qui naissaient aux commissures des murs les fins rayons de chaleur de l'astre, comme un cœur fleuri, vinrent abreuver son corps encore engourdi par la nuit et les rêves, le repaissant de cette vigueur tonifiante et délicate que sa peau attendait pour se détendre et respirer. Il s'étira, longuement, avec puissance, dénouant ses muscles qui avaient dû lutter contre leur envie de suivre son esprit médiant dans les mouvements simulés qui l'avaient conduit jusqu'à cette porte qui contenait... quelque chose.

Quelque chose. Il se rappela son écart sans pouvoir le comprendre. Son corps en éveil lui rappelait la sensation, un mélange de réflexe et de rétention, comme s'il avait heurté du vide. À présent il pouvait y réfléchir. Pourquoi avait-il trébuché ? Il se massa le pied, tentant de retrouver l'exacte pression qu'il avait alors ressenti, mais il ne put y parvenir. Le souvenir avait disparu, comme s'il s'était enfui de son corps à l'instant même de sa réalisation, comme si ce geste n'avait pas été son geste...

L'écran situé à côté de son lit étincela, transmettant les progressions de ses amis : encore une fois, il était derrière le duo des frères Ilianov; il n'y avait aucune surprise à cela. Ils avaient pris une avance conséquente depuis qu'ils avaient, par une chance improbable, découverts par eux-mêmes cette porte qu'il avait mis près d'un mois à atteindre, après avoir espionné, payé, corrompu un nombre presque incalculable de personnes. Mais cela avait porté ses fruits : il était repassé en troisième position parmi ses amis, juste devant Syli.

Syli... la clairvoyante Syli. L'incompréhensible Syli. Sa plus grande rivale. Sa plus grande alliée. Celle qui était toujours juste derrière lui, comme un leitmotiv, comme une ombre. Qu'importait le Jeu elle le suivait mais choisissait toujours un chemin entièrement différent. Lui voulait la vérité. Elle disait chercher la vie.

Il la retrouvait toujours à la fin, chaque matin, toujours à la même heure, et descendaient ensemble vers l'esplanade où ils passaient leurs journées. D'aucun l'aurait crue attirée par lui, lui savait qu'il y avait autre chose quand, un matin, il avait attendu qu'elle sorte de son logement. C'était une danse entre eux, une danse que personne ne pouvait voir, qui semblait jouer en sa faveur à lui mais qu'il savait fausse. C'était ce que les autres s'imaginaient. Cela lui convenait. Face aux autres ils étaient en constant combat. Seuls ils étaient autre chose.

Son écran s'illumina à cette pensée, et sur le cadran de jaspe quelques lettres luisantes confirmèrent son propos : Tyréjas tricheur.

C'était elle, bien entendu. Leur petit jeu venait de débiter. Bien entendu tout le monde avait déjà vu ce message et commençait à parler. Qu'il était aisé d'animer les autres. Syli était experte en cela. Non pas qu'elle aimait semer la discorde mais elle appréciait la voir naître pour ensuite l'éteindre d'un geste. Personne ne détestait l'animosité qui pouvait apparaître entre les êtres qu'elle. Ce qu'elle faisait, elle le faisait comme un rappel constant de la fragilité de leur monde, pour se souvenir que ce qu'ils étaient reposait sur une stabilité frêle et subtile qu'elle se disait devoir protéger.

Étrange Syli, pleine de contradictions.

Une contradiction qu'il lui ferait payer ce matin, se dit-il avec un sourire. Peut-être était-ce un fragment de rancœur qui parlait, mais cela servirait leur propos et rappellerait à Syli qu'il n'était pas son jouet.

Le cadran réduisit son intensité avant de retourner dans l'obscurité de l'alcôve qui

le contenait. À son tour, la cuisine se manifesta, ouvrant grand ses bras pour se saisir des composants nécessaires à la préparation du petit-déjeuner de son propriétaire tandis que celui-ci s'asseyait, attendant sans expression que la nourriture lui parvienne, encore à demi nu, revenant au jeu et à ce qui pourrait arriver derrière cette porte ancienne et rongée par les ans perdue au milieu de milliers d'autres qui pourraient tout aussi bien convenir pour d'autres situations, d'autres personnes. Mais c'était celle-ci qu'il lui fallait ouvrir, celle-ci parmi toutes les autres. Elle était unique pour lui. Mais pas pour les autres. Ou bien... peut-être quelqu'un d'autre avait pour objectif cette porte, précisément; peut-être que, quelque part, quelqu'un l'avait déjà franchie ? Qu'avait-elle découvert ? Qu'avait-elle fait ? Et le Jeu était-il programmé pour fournir à chaque fois la même réponse aux mêmes stimuli, ou bien le programme était-il conçu pour réagir différemment selon le temps passé, selon un temps bien à lui ?

Contre le verre des fenêtres, une fine pluie s'étira, une de ces pluies artificielles jetées des parois mêmes des immeubles, qui lavaient le drap de poussière que la nuit avait déposé, porté par les vents cléments des collines voisines, gorgées du pollen des fleurs en pâmoison qui, bientôt, recouvriraient l'horizon des teintes volatiles du printemps miroitant, éclipsant les derniers soubresauts d'un hiver déjà lointain qui avait rassasié la terre des fraîcheurs du gel et des saveurs des neiges. La brise frissonnante accompagnait l'eau artificielle pour bercer les feuilles fragiles des arbres en éclosion, dont les arômes de miel et d'érable venaient combler les narines encore plissées de l'homme alors que devant lui venait prendre place la tasse fumante d'un café corsé et tremblant de chaleur. Tendait la main, il se saisit de l'anse tiède et porta à ses lèvres le nectar ombragé qui vint étirer ses sens et finir de chasser l'engourdissement de la nuit, le préparant pour une nouvelle journée, sous les voiles protecteurs de la cité de Cérés.

Sur le parvis flamboyant de verdure Tyréjas attendait. Sur le tissu qui lui couvrait le corps, le soleil grattait de ses parcelles de lumière les plis négligés qui donnaient l'air moins alerte et que les garde-robes incluait rigoureusement dans le processus de nettoyage. Cette ancienne manie s'était révélée de nouveau, après une nouvelle décennie d'oubli inconscient, comme un appel au changement des normes qui structuraient la cité. Tous les habitants avaient, comme d'un commun accord, accepté le retour de cette mode comme revient le printemps après un hiver qui aurait été trop rude : l'aspect froissé des habits créait dans le paysage urbain une sorte de nouvelle vague, un nouveau mouvement qui se répandait au travers de chaque citoyen et le faisait paraître plus beau, plus sain, plus serein, différent de ce qu'il était avant tout en le laissant, par son acceptation, disposé à être une partie d'un tout qui se devait d'être uniforme, prouvant ainsi à ses semblables qu'il était à la fois lui et les autres, qu'il avait, entre ses mains et dans sa manière même d'être perçu, un contrôle qui le faisait maître de son image, mais aussi, et surtout, image de tous les citoyens autour de lui, car lorsque le changement se produisait, tous s'y conformaient. Ils étaient eux et uns, différents et identiques tout à la fois. Tel était l'esprit de leur ville.

Avec le flottement du vent contre son corps, l'homme ressentait le temps qui passait autour de lui, les mouvements qui glissaient à la surface des choses sans sembler les toucher. Derrière lui les portes automatiques émettaient le chant fin du frottement du verre contre le verre, laissant passer sans pression les hommes et les femmes qui habitaient dans cette tour qu'il venait de quitter, et dont la structure



octogonale s'élançait vers le ciel comme un doigt tendu vers l'éternel, au milieu de milliers de ses semblables dont le regard inconsciemment suggéré semblait vouloir percer la voûte du monde sensible pour trouver la demeure des dieux par-delà l'azur invisible mais qui ne faisait que se repaître du ciel sans ride ni tache. Les bruits des chaussures clapotaient dans le verger qui entouraient les édifices et venaient frapper les bords des pierres de mica pour de nouveau s'élançer au travers des branches souples des cerisiers fleuris et des pêchers veloutés, créant les bruits de milliers d'oiseaux qui répondaient à ceux des enfants des nues qui, depuis longtemps éveillés, patientaient pour prendre la parole. La roche taillée et les cascades, fascinantes rivières qui traversaient les moindres arrondissements de la ville, amplifiaient le souffle des humains que le dehors, de sa teinte pastel, avait attirés. Et les espèces, partageant sans haine le même espace, s'observaient, de cet œil que l'habitude n'a pas éteint, comme celui d'une mère que le spectacle quotidien de son enfant ne parvient à lasser, sans que ni la peur ni l'envie ne viennent troubler le spectacle de leurs vies ainsi mêlées.

Autour de la ville, dans les grands espaces qui entouraient les immeubles et dont la présence même ne troublait ni l'herbe grasse ni l'insecte, s'étiraient comme d'immenses pelages, ou de gigantesques toges aux multiples replis les collines ventruées et les plaines fastueuses, parsemées d'arbres généreux et d'épis croquants sur lesquels le soleil venait déverser sa pluie d'énergie salvatrice, et au milieu d'eux, entre cette flore abondante et ses promesses par milliers, se distinguaient les éclats d'argents et d'airain des ouvriers mécanisés qui œuvraient de délicatesse et de patience afin de retirer les fruits et les céréales, les légumes et les racines qui formaient l'alimentation non seulement des humains, mais aussi de chacune des espèces vivantes qui ornaient Cérès.

Entre les champs et les forêts s'étiraient aussi les lacs vivifiants et les bras des fleuves courageux dont les habitants et les locataires d'un temps formaient eux-aussi la base de l'alimentation de chacun en ce lieu. La douceur quotidienne de l'eau claire, alliée aux senteurs glacées des courants descendants du nord, venait se mélanger à la chaleur pâle du soleil printanier pour former au-dessus des courbes lointaines de l'horizon la vague naissante d'une après-midi chatoyante, dont le frêle reflet d'étain s'étirait déjà, annonce d'une soirée que l'humidité baignerait de ses charmes et d'une nuit merveilleuse offrant à ceux qui le souhaitaient le spectacle frissonnant d'un ciel de lait pur.

Tyréjas, sur le bord de sa demeure, observait tout cela, les animaux et les sources d'eau qui formaient un canon inlassable et silencieux, les vagues des gerbes encore fraîches des plantes nourricières et les ombres sensuelles des corps par milliers, sans même les voir. Ses yeux étaient ouverts, mais il ne pensait qu'à ses pérégrinations de la nuit, à la traque sans repos qui avait déchainé son esprit dans la quête perpétuelle d'indices lui révélant l'unique faille, le seul principe qui lui permettait de sortir de cette impasse, ou plutôt de cette écluse, dont le mince filet de lumière lui était invisible, jusqu'à ce matin. Et c'était à présent fait. Il pouvait de nouveau s'attendre à découvrir ces lieux inconnus et ces personnes inaccessibles, les machinations sans fin et les villes imaginaires qui l'avaient séduit lors de son choix, sept mois auparavant. Tout ça grâce à ce faux-mouvement.

Qu'était-il ? Était-ce un geste involontaire de son corps face à ce qui allait se

produire ? Cela paraissait trop gros pour être vrai. Il n'avait rien deviné du geste de celle qu'il suivait avant de se redresser et de la voir reprendre sa route. Était-ce son impatience qui l'avait fait rater cet obstacle qu'il n'avait pu voir ? Il n'avait pas même senti l'obstacle en question. C'était autre chose, mais quoi... Était-ce le Jeu ? Ça n'était pas possible non plus. Le Jeu ne pouvait aider quiconque. Quelqu'un l'avait-il aidé ? Comment ? Chaque Jeu abritait un joueur unique, et même si certains partageaient le même Jeu, ils ne pouvaient se voir les uns les autres. Non, c'était autre chose. Mais quoi ?

Le Jeu... Comme tous les autres dans son cas il avait eu le choix entre plusieurs centaines de jeux, chacun d'entre eux faisant appel à des capacités spéciales et répondant aux affinités particulières de chacun; les simulations sportives, mathématiques ou mécaniques côtoyaient les reconstitutions logiques ou météorologiques. Mais ce que Tyréjas appréciait plus que toute autre chose c'était les jeux de réflexion, les structures dans lesquelles son esprit, sa logique, sa mémoire et ses capacités de stratégies pouvaient être éprouvées; ce qu'il recherchait pour chacune de ses nuits était l'excitation sulfureuse des regards contre sa nuque, le long de ses pas, au coin des rues fumeuses que les tuyauteries saturées par les cyanides envahissaient. Ce qui le faisait vibrer, c'était l'impatience qui brûlait ses veines lorsqu'un son issu du gouffre cinglant de l'innommable venait jusqu'à ses oreilles pour lui susurrer un mot qui avait alors valeur d'invocation, libérant toutes ses facultés en un torrent presque magique lui permettant de se révéler à lui-même, pour ce qui s'ouvrait à lui. C'était lors de ces moments qu'il était le plus vivant, que le temps pour lui se suspendait, devenait comme un fil de soie suspendu entre le ciel et la terre que rien ne pouvait atteindre. Le matin pourtant parvenait toujours à le saisir à le tirer hors de son monde pour qu'il déambule sur la coque lisse du réel, qu'il rejoigne ses semblables dans les rues droites et ombragées, le temps que le soleil décrive son ellipse et s'en retourne en-dessous, pour qu'il puisse de nouveau se brancher et s'évader.

S'évader...

Une faible pression à la base de son dos le tira de sa rêverie, un doigt expert, habitué à son corps, venait de s'y poser et remontait le long de sa colonne vertébrale, passant sur chaque vertèbre, s'y arrêtant le temps d'un examen précis, traçant sur les nerfs qui s'en échappaient une ligne plaisante avant de reprendre le chemin et de recommencer, à chaque pallier, jusqu'à ce que le cou soit atteint, que les doigts s'étirent contre sa peau, que la paume de la main exerce la pression de ses muscles tièdes contre la nuque ouverte à sa présence, et qu'elle l'enserme passionnément, tandis que l'autre main, savamment tenue à l'écart, ne s'immisce contre la taille relâchée pour se blottir contre le ventre légèrement gonflé par l'âge, attirant avec elle le reste du corps qui se presse à son tour contre le corps patient, et qu'une voix, légère et connue, ne chante au creux de l'oreille de l'homme de petits mots tendres qui le firent se retourner et faire face à cette jeune beauté blonde aux yeux qui lui avaient toujours paru un peu trop bleus qu'il connaissait si bien.

« Et bien, on ne m'a pas attendu ce matin pour descendre ? »

- Je ne pensais pas que tu voudrais que je t'attende, répondit-il avec un demi-sourire, comme s'il était vexé

- Tu parles de ce petit message que je t'ai envoyé ce matin ? Je t'ai blessé c'est ça ?

- Pas du tout. Mais dès le matin, avant même un bonjour, c'est...
- Ô ! Il voulait un bonjour, dit-elle en se penchant sur sa bouche, comme il est mignon.
- Et puis pourquoi tricheur, rajouta-t-il avec un mouvement de recul ? Tu sais que les autres vont m'observer pour tenter de trouver une preuve.
- Oui... dit-elle en se pinçant les lèvres, je sais. Comme ça je vais pouvoir leur rappeler encore une fois ce que c'est que d'être trop attentif aux défauts des autres.
- Et pourquoi ça ne serait pas toi plutôt que moi pour une fois, dit-il sèchement.
- Parce que c'est toi qui est devant moi et pas le contraire, fit-elle, se calant sur son attitude. Qu'est-ce qui se passe aujourd'hui ?
- Rien, répondit-il. C'est juste moi. Pardon.
- C'est encore le Jeu ? Tu as encore ressenti la même chose ? lui chuchota-t-elle. Seule Syli savait. Il lui avait confié ses sensations lors de sa troisième impression, huit jours auparavant. Depuis, cela s'était reproduit deux fois.
- « C'est sans doute rien, la fatigue ou quelque chose d'autre. »
- Pourquoi ça n'arriverait qu'à toi tu le sais ?
- Qui te dit que cela n'est pas arrivé à quelqu'un d'autre que moi ?
- Ce que je sais c'est que ça ne m'est jamais arrivé à moi et ça m'étonnerait que le problème soit quelque chose de répandu.
- Ou peut-être que si. C'est pas grave je te dis, laisse tomber.
- Sans un son son interlocutrice s'approcha légèrement de lui, reprenant le même regard qu'elle lui avait lancé quelques secondes auparavant, et d'une pression de ses doigts délassa un nœud qu'il avait au creux de l'épaule.
- « Bon... écoute Syli, excuse-moi... »
- Ce n'est pas grave, susurra-t-elle. Ça arrive d'être de mauvaise humeur.
- Quand peut-on se voir ?
- Quand tu veux Tyr, tu le sais bien. Je vais me promener un peu, voir deux ou trois personnes, et quand j'aurais fini ça, je retournerai chez moi, et je t'attendrai. Elle s'approcha avec la célérité d'un félin et vint poser contre le coin de ses lèvres un rapide baiser, puis se retira avec lenteur : passe une bonne journée Tyr, avant de le contourner et de s'en aller vers les champs de lotus qui répandaient leur fragrance avec pudeur.
- Tyréjas la regardait partir. Son cœur battait encore la chamade, frappant avec violence contre ses tempes malgré son absence de plus en plus diffuse. Il ne voulait pas se l'avouer mais elle avait une présence dont il ne pouvait se libérer lorsqu'elle était proche de lui, comme une araignée dont la toile harmonieuse poussait à se rendre, avec délices, dans l'ancre de sa gueule, pour se faire arracher les membres, le tout avec félicité. Il pensait souvent lui avouer cela, lui faire part de ce qu'il ressentait, mais cela ne se faisait pas. Chacun à Cérès était identique à l'autre. Chacun se possédait et tout le monde était libre.
- Tyréjas secoua la tête pour chasser cette image. Il se prenait de plus en plus souvent à penser à elle. Cela était venu naturellement et il n'avait rien pu faire pour s'en empêcher. C'était lui qui l'approchait la plupart du temps, qui lui rendait visite le soir lorsque le soleil n'apportait plus assez de chaleur ni de lumière pour que les habitants puissent continuer de se repaître des nues. Il se prenait à penser à elle, sans savoir pourquoi, sans que rien ne le justifie.
- Il aurait voulu lui dire, tout de suite, mais elle avait depuis longtemps tourné au

coin d'une des rues bleutées par le ciel magnifique, et pouvait être à peu près n'importe où, jusqu'à ce soir où il la retrouverait chez elle. Autant attendre l'intimité de son appartement, le plaisir n'en serait que plus grand.

En attendant, il irait dans l'une des grandes agoras de la place centrale, là où la plupart des habitants se retrouvaient durant une longue partie du jour, afin de discuter de leurs expériences nocturnes. Il était interdit d'expliquer en détails les structures et les étapes des jeux, mais rien n'empêchait les joueurs de discuter de leurs ressentis concernant les modélisations, les personnalisations et l'ambiance des mondes virtuels où ils passaient leurs nuits. Peut-être parviendrait-il à entendre quelque allusion à ce qu'il avait vécu. Peut-être entendrait-il quelqu'un parler de la même sensation. Peut-être n'était-il pas le seul. Et puis, on pouvait aussi parler d'autre chose. Peut-être pourrait-il tenter de faire passer cette sensation autrement, comme si c'était quelque chose de naturel, quelque chose qui lui arrivait durant le jour. Il ne savait pas comment aborder le sujet, si même il le devait.

Tandis qu'il s'approchait, il vit que les groupes habituels étaient absents. Normalement les personnes se réunissaient entre elles pour partager leurs sensations à propos du Jeu de la nuit, à propos de leurs techniques et de leurs progressions, mais quelque chose était différent. Il n'y avait pas de groupes. Il n'y en avait qu'un seul, un groupe immense composé de plusieurs dizaines de personnes qui semblaient entourer une voix unique, centre de toutes les convoitises, une voix ni vieille, ni jeune, incapable à décrire qui semblait trembler non pas de froid ni de peur ou de plaisir, mais d'autre chose, comme sous l'effet d'une irrésistible impression que le silence, s'il venait à s'imposer pour quelques secondes, avalerait non seulement ses propos, mais avec eux sa propre personne. Tyréjas s'approcha, mû par le même engouement qui semblait avoir pris place dans toute l'agora, jusqu'à entrapercevoir l'image ridée d'un vieil homme dont les mains rêches et fines reposaient sur ses genoux osseux, et dont les yeux comme deux puits sombres semblaient contenir l'histoire du monde.

## L'horloge à l'œuvre

« Mais pourquoi dites-vous que c'est l'horloge qui nous donna naissance ? demanda une voix, proche de la périphérie. »

- Je ne le dis pas, répondit l'homme, je le sais. Voyez-vous, au tout début, il n'y avait rien, rien d'autre que de l'énergie sans aucune forme, qui n'avait aucun maintient, aucun principe. Et puis, tout d'un coup, elle s'est fixée, tout s'est ordonné autour d'elle. Pourquoi ? Parce que l'horloge est apparue. L'horloge a donné à l'énergie son mouvement, la possibilité de compter son déplacement, et de parler d'hier et de demain. Sans elle, rien ne pouvait évoluer, car il n'y avait pas de passé, et pas de futur. Il n'y avait qu'un présent tellement immense qu'il comprenait tout. Et comme tout était dans le présent, et ne pouvait être qu'en lui, rien ne pouvait être différent. La différence n'est possible que parce que l'horloge est apparue. Et à la suite de cela, tout le reste est apparu. Car l'horloge se sentait en mouvement, et elle voyait que tout bougeait autour d'elle. Alors, pour mettre un peu d'ordre, car l'énergie bougeait sans ordre, elle décida de créer la gravité. Grâce à cela, les étoiles se sont formées à partir de l'énergie, et ce qui n'avait pas assez d'énergie pour briller se transforma en terre, et en eau, et en toutes ces choses qui structurent notre planète. Mais personne n'était comme elle, car il n'y avait personne à part elle. Alors, elle décida de créer des êtres qui lui ressemblaient. C'est comme cela que sont apparues les formes de vie. Elle a permis à la vie d'apparaître à partir de l'inanimé, pour que la vie puisse modeler l'inanimé, comme elle pouvait manipuler l'énergie, alors qu'elle était elle-même de l'énergie.

C'est comme cela que les plantes, et les animaux, et toutes les choses qui bougent et qui meurent, sont apparues, car l'horloge a voulu que toute vie soit en elle, et qu'aucune vie ne soit hors de l'ordre qu'elle avait formé. Car elle savait que si l'ordre venait à ne plus être respecté, que le passé et le futur venaient à devenir le présent, tout deviendrait sans forme et sans ordre. Mais elle n'était pas encore satisfaite, car toutes les formes de vie qui bougeaient n'avaient pas conscience de sa présence, et vivaient en elle sans le savoir. Alors, elle décida de créer l'humanité.

Avec l'humanité, l'horloge avait enfin trouvé l'arrangement parfait entre ce qui était comme elle et ce qui était en elle : les humains prirent rapidement conscience de ce qu'était l'horloge, car ils sentaient en eux sa présence, et l'impossibilité qu'ils avaient de sortir d'elle, d'exister au-dehors d'elle. Alors, pour ne plus avoir peur d'elle, l'humanité fabriqua d'autres horloges, pour que chacun puisse savoir, lorsqu'ils en ressentaient le besoin, où en était l'horloge, et où ils en étaient, par rapport à elle. Grâce à cela, les humains purent comparer leur temps à eux avec celui qui se trouvait avant, et ils imaginaient ce que serait leur temps, après.

Mais cela ne leur suffisait pas. Beaucoup d'humains n'acceptaient pas de vivre selon l'horloge, et non selon leur propre être. Alors, ils développèrent un moyen de ne plus être soumis à l'horloge, et pour cela, ils décidèrent de partir loin, très loin de ce qu'ils connaissaient, de s'envoler pour ne plus jamais revenir. Et c'est ce qu'ils firent.

Les autres humains, ceux qui étaient suffisamment sages pour ne pas avoir peur, restèrent sur la Terre, et ils continuèrent à vivre avec l'horloge. Pour les récompenser de leur courage, l'horloge leur donna les moyens de construire un monde qui serait exactement comme ils le voudraient, dans lequel la quiétude serait la première des libertés, dans lequel il n'y aurait aucune peur, aucune famine, rien d'autre que la paix et

le plaisir.

C'est pourquoi cette cité fut construite : un lieu de sérénité où l'horloge veille à ce que la nourriture ne vienne jamais à manquer, car l'horloge sait que la première des nécessités est de pouvoir manger à sa faim. Soyez heureux, habitants de Cérès, car votre ville est synonyme d'abondance. »

Et on sait où sont parti les autres humains, ceux qui ne voulaient pas accepter l'horloge ?

Non, nous n'en avons aucune idée. Ils sont partis, c'est tout. Ils n'ont pas accepté que le temps passait irrémédiablement, et que quoi que l'on fasse, le temps nous rattrape à chaque instant... ou plutôt que l'on ne puisse jamais rattraper le temps. La vie va toujours à la même vitesse que le temps, mais afin de se rendre compte de cela, l'humain a pris un tout petit temps de retard qui le laisse pour toujours incapable de saisir ce qu'est le présent. Mais, de toute façon, à quoi cela servirait-il, puisque nous vivons heureux ? Le passé n'a plus de raison d'être évoqué, car notre présent est pour toujours aussi bon que ce qu'il fut hier, et qu'il sera demain. L'horloge nous a légué les machines les plus performantes qu'il soit, et elles font tout pour que notre présent soit sans tâche. Ce que nous pouvons vouloir est déjà présent et nous sommes à jamais libre du labeur et de la douleur. L'un de nous a-t-il un jour regretté un jour particulier ? Demanda-t-il en contemplant la petite foule assemblée autour de lui. Moi, je n'ai jamais ressenti cela. Jamais je n'ai regretté ce que j'avais fait la veille, et jamais je n'ai voulu que le temps s'arrête, car je sais que demain me donnera les mêmes plaisirs qu'aujourd'hui.

Les personnes réunies autour de lui se regardèrent, souriantes, car toutes avaient compris que cet homme était sage et avait bien parlé, que la vérité était sortie de sa bouche et que rien ne pourrait contredire ses paroles. Alors, l'homme qui venait de parler se leva, et sans rien attendre de quiconque il sortit du cercle formé autour de lui et s'enfonça entre les tours immobiles et disparut aux yeux de tous.

Jusqu'à ce qu'il ait disparu, Tyréjas ne le quitta pas du regard. Il savait que sa mémoire était bonne, et certains la qualifiait même d'infaillible dans certains domaines. Cependant, il ne parvenait pas à mettre un nom sur ce visage, ni même un autre visage sur ce corps. D'où venait cet homme ? Il n'aurait su le dire. Il pouvait décrire presque tous les habitants de Cérès, et donner le nom de plus de la moitié d'entre eux. C'était, il en était certain, la première fois qu'il le croisait. Cet événement, même insignifiant pour la plupart des habitants, avait pour lui l'importance d'une découverte immense, dont le secret masquait bien plus qu'une simple discussion autour d'une pierre ou d'une boisson. Cet homme devait savoir quelque chose de bien plus important que ce conte ancien.

D'un bond, il se mit à suivre le chemin qu'avait pris l'homme. Il se souvenait avec exactitude de son apparence, de sa démarche, et du croisement où il avait disparu. Qu'importe où se trouvait le vieil homme, il n'aurait aucun mal à remonter jusqu'à lui. Après tout, c'était ce qu'il faisait à longueur de nuit depuis près d'un an.

Au croisement. Aucune trace. Les arbres le long de la voie bruissaient avec la candeur d'une étoile légère, mais il n'y avait personne, pas un œil pour lui indiquer la voie à suivre, rien d'autre que son intuition, et de la chance, diraient certains. Lui ne

comptait pas sur la chance. La chance n'était que le résidu d'un mouvement aléatoire qui en rencontrait un autre, et qui était aisément prévisible si l'on s'attardait un peu sur ses causes. Tout pouvait être prévu, et donc tout pouvait être calculé. Les mathématiques ne reposaient pas sur la chance, et son investigation non plus.

D'un pas rapide il traversa l'espace qui le séparait du carrefour proche, et entreprit d'observer de nouveau l'espace : à gauche, deux personnes, chacune d'un côté de la rue, marchaient d'une manière nonchalante; le plus proche avait le visage tourné vers la lumière céleste, un sourire mi-béat mi-euphorique plaqué sur le visage, les mains enfoncées dans les poches de son pantalon qui flottait au vent léger; le second, qui tournait le dos à Tyréjas, était immobile, et semblait regarder au devant de lui, vers l'extérieur de la ville, comme s'il guettait un mouvement lointain qui lui aurait indiqué la conduite de sa journée; ses mains pendaient le long de son corps, et ses cheveux, légèrement longs, fraîchement coupés si l'on en croyait l'uniformité de leur longueur et l'harmonie qu'ils formaient avec les contours du crâne, laissaient à penser qu'il s'agissait d'une femme comme l'on en voyait parfois, dont l'attitude générale et le comportement trahissaient une force presque masculine, et dont elle était fière.

Sur la droite, un couple était assis sur l'un des nombreux bancs qui bordaient les rues et qui offraient les rafraichissements dont chacun aurait pu vouloir, et observait leur enfant, en prise avec un jouet semi-motorisé qui l'accompagnait dans ses déplacements et veillait à son éveil physique.

Tyréjas se retourna, et d'un pas décidé se dirigea vers la femme qui lui tournait le dos. Arrivé à son niveau, il vit qu'elle regardait bien au dehors, mais quelque chose semblait accaparer son attention, alors qu'il n'y avait rien, rien d'autre que les céréales et les arbres, qui depuis l'éternité se trouvaient en ces lieux, immobiles et pourtant intensément vivants, et le ciel, sur lequel les nuages vagabonds paissaient avec patience.

« Excusez-moi. Je cherche un homme un peu âgé qui serait passé par ici il y a peu de temps, l'avez-vous vu ? »

Oui, répondit-elle avec la fin d'un souffle. Il est passé par ici il y a deux minutes... à peine, et il a continué de marcher, jusqu'à sortir de la ville.

Sans accorder aucune attention à l'inconnue, il reprit sa course vers la frontière de la ville. À la limite entre le revêtement de la route et la prairie herbeuse et généreuse, Tyréjas remarqua dans une flaque de boue fine une demie-trace de pas, que l'eau stagnante commençait déjà à recouvrir, et devant lui, rien. Rien d'autre que le rien de la nature. Où se portait son regard, il ne voyait que l'uniformité des couleurs par centaines, les mouvements synchronisés des brins d'herbe sur la symphonie langoureuse du vent du midi, et les vagues berçantes de la chaleur de la terre qui faisaient trembler l'horizon.

C'est alors qu'il se sentait attiré par l'extérieur que le frisson à la base de son dos se fit sentir. Contre son front, une goutte de sueur naquit, profitant de la courbe de sa tempe gauche pour glisser jusqu'à la base de sa mâchoire, traçant sur sa peau une ligne luisante qui lutta, l'espace d'une seconde, pour demeurer vivante, avant de s'éteindre dans l'air tiède. Lorsqu'il se fut retourné, il faisait face à Syli, dont les yeux cherchaient une lueur de vie.

« Ça va ? Je t'attends depuis près d'une heure. »

Le monde autour de lui avait changé : le jour rayonnant avait laissé sa place à un

crépuscule ambré veiné de bronze, et le ciel, auparavant peuplé de multiples vies, était à présent sans trace, sans rien d'autre qu'une monotonie désertique sur laquelle Tyréjas aurait voulu pouvoir écrire. Mais dans sa main gauche se pressait la main de Syli, qui l'invitait à retourner au réel.

« Qu'est-ce que tu regardais comme ça ? »

Je ne sais pas. Je cherchais un homme que je n'avais jamais vu, celui qui a raconté cette histoire que je n'avais jamais entendue. Je voulais lui parler, mais je n'ai pas réussi à le rejoindre.

Tout le monde n'a parlé que de lui aujourd'hui. Son histoire a séduit tout le monde. Tu sais qui c'est ?

Non... je ne sais pas... Je voulais lui parler, mais il s'est envolé...

Il ne peut pas être bien loin, mais toi et moi, nous devrions être autre part. Viens donc, dit-elle en l'attirant à elle, nous avons à faire, tous les deux.

À contrecœur, il sourit. Il savait qu'ici, juste devant lui, se trouvait quelque chose qu'il n'avait pas encore remarqué, quelque chose qui demandait à être vu, compris, entendu, tandis que, dans son corps, quelque chose, essayait de le pousser en avant, dans l'exacte direction contraire où l'attirait Syli, et tout son corps ployait sous le poids écrasant de ce silence cryptural, où les murmures semblaient attendre des réponses qui ne les entendaient pas.



« Qui c'est ? »

- La personne que nous attendions.

La porte se referma avec un bruit de fer et d'os brisés. La pièce qui se trouvait derrière elle était constituée de tout un tas d'étagères remplies de pots de terre et de céramique dont l'odeur résiduelle semblait un mélange d'ammoniac et de moisissures. Au plafond, il y avait une tache brune sur le fond boueux de l'atmosphère pleine de fumée de vieille cigarettes humides, qui rappelait une altercation ancienne que personne n'avait pris le soin d'effacer. Le mouvement d'exaspération du second inconnu révéla l'étui de cuir qui contenait son pistolet, un vieux cuir râpé par l'utilisation.

« Et tu es sûre que c'est bien lui ? »

- Certaine. Il n'y a que lui qui connaissait le lieu exact et le code pour frapper à la porte.

- Te fous pas de ma gueule ! Hurla l'inconnu, qui d'un mouvement repoussa la femme contre le coin de la pièce, l'arme à la main, le canon posé avec force contre la tempe de Tyréjas. T'es qui ? Comment t'as trouvé cet endroit ?!

Le geste avait été brutal, et quiconque ne s'y étant pas préparé aurait subitement eu un mouvement de recul et le réflexe d'accélérer sa respiration, en prise à une crise de panique. Tyréjas s'était attendu à ce genre de réaction, d'autant plus que son ancienne cible, qui reposait, ligoté et bâillonné à moins de huit mètres d'ici, était d'une nature inquiète et rapidement instable. Aussi s'était-il mentalement préparé à trembler, à pleurer et à implorer pour sa vie, tout en expliquant toute l'histoire de sa venue ici :

« Je... J'ai fait tout ce qu'on m'a dit exactement comme on me l'a dit ! Pitié ne tirez pas ! »

- Quoi !? Qu'est-ce qu'on t'a dit ?!

- Tout, j'ai tout fait ! Je suis parti de chez moi, comme d'habitude, j'ai pris le chemin que je prends tous les jours depuis un mois, pour que personne ne remarque ma présence, et j'ai toujours vérifié que j'étais bien seul, j'vous jure ! J'ai tout bien fait ! Tout ! Même si j'aime pas cet endroit, même si j'voudrais pas être ici. J'veux en finir et repartir vite, par pitié !

L'avant-bras qui lui broyait presque la gorge ne relâcha pas tout de suite sa pression. D'un œil inquisiteur, l'inconnu s'approcha du visage décomposé que Tyréjas avait constitué, observant chaque détail de son expression, respirant les effluves dégagées par la peau, par les cheveux, jusqu'à la dilatation des pupilles affolées. Peut-être hésita-t-il un instant, ou deux, mais il s'écarta, replaçant, dans un geste souple, son arme dans son étui, et tendit sa main droite vers la femme qui n'avait pas fait un mouvement, n'avait pas même protesté. Ainsi, c'était une mise-en-scène. Une mise-en-scène pour recevoir sa mise-en-scène. Le jeu en valait la chandelle.

« Bon. Ok, t'es réglo. Maintenant, on peut savoir pourquoi t'es là ? »

- Mon ancien patron. C'est pour lui. J'ai toujours tout fait pour lui - on s'en fout... - tout donné à son entreprise, tout mon temps, tous mes loisirs - on s'en fout. - tout mon argent, et il me disait que tout allait bien, que j'étais son meilleur employé...

- On s'en fout !

- Mais pas moi ! dit-il en frappant du poing sur une petite table couverte de poussière et de journaux pourris, j'ai besoin de le dire ! C'est une mauvaise personne ! Il m'a renvoyé ! J'ai tout donné pour lui ! Tout ! Et lui il me vire ! Il a détruit ma vie ! Alors je veux détruire la sienne ! Tout ! Alors, articula-t-il, lentement, tout en tournant un

visage placide et lisse, plein de rage, vers l'inconnu qui l'observait, à moitié en colère et à moitié subjugué par ce déferlement d'énergie par quelqu'un qui, quelques secondes auparavant, étant tremblant de peur et de larmes, je veux qu'il disparaisse. Je veux qu'il souffre, qu'il s'agite dans sa propre déperdition, et qu'il y croupisse, qu'il y pourrisse ! Faites-lui mal d'accord ? dit-il en se jetant sur l'homme, faites lui mal !

D'un revers de sa main gauche Tyréjas se saisit de l'arme qui offrait sa crosse tandis que de son genou il repoussait l'homme encore coi de sa démente passée, le propulsant contre un étalage de bocaux de verre qui se brisèrent en un fracas de tonnerre, couvrant ainsi la détonation, juste avant que son bras, sous la force du tir, ne le fasse pivoter, le laissant face à la femme, dont le visage marquait son incompréhension de l'événement tout juste accompli. Il s'approcha, jusqu'à sentir à son tour l'odeur de la peur, le souffle erratique, le chuintement caverneux d'un cri qui ne parvenait pas à se frayer un chemin vers l'extérieur. D'un mouvement d'épaule, il envoya son coude droit directement dans la gorge de la femme, écrasant son larynx et sa trachée, la faisant s'écrouler, en silence, contre le mur, à moins d'un mètre de la porte.

Dans leurs poches, rien. Dans cette pièce, rien. L'événement qui venait de se produire n'avait alerté personne, pas même un garde potentiel, un complice probable de leurs méfaits. Était-ce tout ? Tyréjas était sûr que non, que ces deux personnes n'étaient que la face visible de la lune, et que derrière eux se trouvaient des personnes bien plus influentes, bien plus dangereuses. Ces deux types n'avaient opposé aucune résistance, pas même un soupçon d'initiative. Son regard se porta sur le corps de la femme, inerte, et soudain il regretta la folie qui l'avait pris de la tuer. À cause de cette impatience, de cette erreur de jugement, un suspect, un indicateur précieux avait disparu. Il aurait pu retourner dehors, ramener ici l'homme chétif qui devait encore être inconscient, mais cela n'aurait été que peine perdue : il était évident qu'il n'était rien d'autre qu'un simple quidam sans valeur autre que celle de lui servir à localiser cet endroit. Il y avait donc quelqu'un d'autre, quelque part...

Cette idée le fit vaciller : rien que l'idée de devoir de nouveau traquer, au travers de cette cité immense, le moindre détail pouvant lui donner le semblant d'une piste, un indice sur cette personne qu'il recherche, cet inconnu qui depuis plusieurs mois monopolisait sa conscience, l'épuisait. Appuyé contre le mur poisseux il se laissa choir contre les lames de bois gondolés par les trop nombreux changements de température, et laissa son corps libre d'agir, tandis qu'il s'oubliait dans la contemplation du vide face à lui.

Les débris poussiéreux des bocaux s'étaient éparpillés dans la salle. Certains étaient demeurés plantés dans les muscles de l'homme mort, laissant au sang de béants passages pour se répandre et s'écouler sur le sol, puis s'infiltrer entre les planches, et tomber, en un rythme régulier, un étage en-dessous, dans une salle pleinement éclairée, où un gros homme dormait, avachi sur un vieux sofa couleur de prune, une bouteille de mauvais alcool pendante entre ses gros doigts bouffis. Et les gouttes écarlates tombaient, dans un roulement de métronome, jusque dans une vasque gorgée de fruits frais, à la peau verte, orange ou rouge, veloutée, pleine de vie.

Dans un coin de la pièce, il y avait des traits, tracés à intervalles plus ou moins irréguliers, des traces qui formaient une colonne, avec des chiffres, en alternance. Il ne fallut qu'une seconde à Tyréjas pour comprendre que ce qu'il voyait était une échelle de

mesure, pour un enfant qui avait, il y a longtemps, habité ici, avec ses parents, fiers de voir à quel point leur fils - car la courbe de la taille ne laissait aucune équivoque sur le sexe de l'enfant - s'épanouissait. Puis la courbe s'arrêtait. À neuf ans et trois mois, les traces disparaissaient. Pourquoi, il ne parvenait pas à le savoir. Rien, dans cette pièce, ne pouvait apporter d'explication. Peut-être avaient-ils choisi de déménager, ou bien l'habitude avait laissé à l'oubli sa place. Peut-être était-ce pour une raison moins logique. Des raisons. Chaque chose avait une raison, chaque action une cause et une conséquence qui, mises en relation, créaient un flux mouvant, un tourbillon dans lequel chaque fait, chaque pensée, entrait en résonance avec son environnement, formant un malstrom aux cycles qui semblaient incohérents, mais qui s'éclaireraient, si durant une infime seconde, tout s'arrêtait, était observé, analysé, caractérisé, que l'énergie possédée était connue. Comprendre l'énergie, son utilisation, le bruit qu'elle émet, et tout deviendrait clair. C'était comme cela qu'il pouvait déduire le monde dans lequel il se trouvait. C'était son secret, quelque chose qu'il ne pouvait enseigner, qui se découvrait comme l'éclat d'une étoile au milieu de milliers d'autres.

Au-dessus. Quelque chose venait de bouger. Où était-ce ? Qu'était-ce ? Quelque chose a changé, durant une petite seconde. Mais c'était suffisant.

Ne pas bouger. Ne pas montrer de tension. Rester immobile, le regard, toujours posé sur un détail insignifiant, sur rien d'autre, sans cligner des yeux, sans émettre le moindre doute dans l'esprit de ce qui est là, quelque part, tout proche, si proche que son haleine emplit l'atmosphère, la charge d'électricité, mais faire vite, très vite, tout voir, sans rien regarder, sans s'étonner, faire accepter un petit geste, comme un tic, comme un réflexe, et voir, voir et trouver, là, juste au-dessus, entre le mur de droite et le plafond, un point, très fin, à peine plus gros qu'une pièce de monnaie, dans lequel quelque chose bouge. Un œil.

Tyréjas tressaillit, et d'un geste il fut debout, son regard entièrement tourné vers l'observateur qui se recula, frappant le sol de sa main, créant un bruit qui se répercuta le long d'un corridor de quelques mètres, descendit un escalier de ce même bois décrépî, et se heurta contre la porte tenue jusqu'alors fermée. D'un coup d'épaule, il fracassa le montant de bois miteux qui vola en éclat, s'élança au travers de l'escalier, toujours attentif aux bruits affolés du voyeur qui s'enfonçait toujours plus profondément dans la bâtisse. Il monta les marches trois par trois, découvrit le corridor qu'il avait soupçonné, au bout duquel une porte claquait au vent du dehors. Vite. Plus vite encore. Il courrait, dépassa la porte battante, fit face à une fenêtre ouverte et aux lumières ténues de la rue abondante où...

Noir. Sombre. Brume. Mal. Les idées devenues confuses. Une douleur contre la tempe. Un liquide contre les doigts. Du sang, évidemment. Face à lui, un homme, jamais vu, qui le regardait. Muet. Les marques aux commissures de ses lèvres le trahissent. Pourquoi un muet ? Car un muet est le plus parfait des espions. Espion. Avec quelqu'un. Un espion ne laisse pas de témoin.

« J'ai toujours admiré la logique, fit une voix derrière lui, une voix que déformait un appareil acoustique. La simple logique est bien plus puissante que n'importe quelle formule mathématique, n'importe quel programme. Mais vous comprenez cela mieux que personne, n'est-ce pas ? »

- Qui êtes-vous ?

- Voyons... me tenir derrière vous n'est pas une simple fantaisie, non plus que cet

étrange appareil qui me donne une voix particulièrement affreuse. C'est pour me protéger que je fais cela. Je connais votre réputation.

- Réputation ?

- Oui, bien sûr. Vous êtes la personne qui a démasqué le marchand d'esclaves Martin Bigberg l'an dernier. Un fier service que vous avez rendu à la cité, et à moi-même aussi.

- Louis ? Monsieur Louis ? C'est vous ?

- Monsieur Louis, fit la voix avant de s'esclaffer pendant de longues secondes, non, non voyons. Monsieur Louis était le dernier d'une longue chaîne d'intermédiaires. J'étais l'instigateur de cette demande, mais chacune des personnes après moi sera persuadée d'être à l'origine de la demande. Il est plus facile de demeurer dans l'ombre lorsque même vos employés ignorent qu'ils travaillent pour quelqu'un d'autre qu'eux-même. Par contre, vous, vous savez qui est à l'origine de votre présence ici, et je veux le savoir.

Contre le mur, derrière le muet, se trouvait une table, qu'un drap recouvrait. L'homme visible recula de trois pas, posa sa main sur le drap, et d'un coup sec dévoila ce qui ressemblait à une immense panoplie de lames, pinces, écarteurs, déchireurs. Tyréjas trembla, réellement, tandis que le muet, paré d'un timide sourire, s'avavançait, car ici, malgré tout, la douleur avait le même goût qu'au dehors.

Dans le coin gauche de sa vision, une petite lumière apparut. L'instant d'après, il ouvrait les yeux.

Était-ce son propre esprit, qui se reflétait dans le monde entièrement noir, froid, irrespirable, dont l'air si dense semblait comme de l'eau, une eau si sombre qu'elle écrasait, noyait tout ? Tout était si loin. Le monde était fait de nuit, sans une lumière pour créer un relief, les nuages occultaient un ciel sans lune, et sur la Terre, toute vie semblait retournée au néant. Un puits. Tout semblait comme dans un puits.

Tyréjas se redressa, tâta de ses pieds le sol lisse comme le verre. Sous ses mains son lit était trempé de sueur, d'une odeur moite, frêle et poisseuse comme les écailles d'un poisson mort. Il sentait ses paupières glisser sur ses globes oculaires, mais rien ne venait s'y glisser, pas un éclat d'étoile, pas un signe de vie provenant d'un autre appartement, pas un signal électrique, pas un son.

Il sentait son corps comme une masse remplie de flammes privées d'air, se déplaçant le long de ses veines comme un animal sauvage, s'agrippant aux lambeaux de ses nerfs, les déchiquetant, les ravageant. De ses mains il se frottait le corps tout entier, se griffant pour ouvrir une brèche à ce démon, pour qu'il sorte, qu'il s'évacue, qu'il parte, loin, très loin, à jamais. Mais il était toujours là, juste sous son épiderme, se heurtant à ses articulations, forçant le passage des os et des cartilages, broyant tout sous son poids.

Il était écrasé, broyé, vidé de ses forces, de sa substance, de ses pensées. Il n'y avait plus que cette peur qui sentait l'effroi, qui puait la mort qui venait d'autre part et qui s'attardait, pour voir si elle avait affaire ici, si ce qui se trouvait dans cette chair valait quelque chose pour elle, en ce jour sans jour. Elle tournait, faisait claquer ses pas, de ses pieds creusés par les temps sans mémoire, plongeait, il le sentait, jusqu'à sa nuque, jusqu'à son plexus, pour faire s'agiter les fibres de sa peau, et s'effaçait, comme le fantôme d'un être revenu à la vie.

La salle graisseuse de l'hôtel. Son poignet était collant, calleux, sous ses doigts immobiles. Les câbles qui lui retenaient les jambes étaient froids, soudés à ses tendons. Sa mâchoire était lourde. Brisée ? Non, il aurait pu ouvrir la bouche, si elle ne l'était pas déjà, maintenue par un bout de chiffon sale, dont le goût rappelait la viande trop cuite. Le muet le regardait toujours, de ce sourire bruyant qui donnait envie de vomir. Dans sa main, une lame courbée et dentelée, qui s'approchait de son œil, tournait tout autour, s'arrêtait sur la paupière, grinçait sur le cristallin, et ce bruit, qui aurait fait trembler le plus imparfait des verres, qui lui cisailait les dents et les tympans, qui ne s'arrêtait pas, qui sifflait jusque dans ses os, encore...

« Bon retour parmi nous. »

- Que m'avez-vous fait ?!

- Juste ce qu'il faut pour que vous ne ratiez plus le spectacle dont vous êtes le principal acteur. C'est votre jour de gloire, ou plutôt votre nuit, si vous me pardonnez ce jeu de mots.

Tyréjas ferma les yeux, et appela mentalement la déconnexion. Mais il n'y eut rien.

« Triste n'est-ce-pas ? Pendant que vous vous amusiez avec vos précédents amis, nous avons eu tout le loisir de couper cette étrange connexion que vous entreteniez avec le dehors. Alors profitez, nous sommes ensemble pendant encore de nombreuses et passionnantes heures. »

- Mais que voulez-vous bon sang !?

- Ce que je veux ? Mais je veux comprendre pourquoi vous êtes ici. D'où venez-

vous vraiment ? Qui êtes-vous vraiment ? Tout ce que nous savons de vous tient en quelques lignes, rien de plus. Avant l'affaire d'il y a un an, vous n'existez pas. C'est comme si vous aviez été créé.

- Mais c'est Le Jeu ici !

- Jeu ? Mais de quoi parlez-vous voyons ? Avez-vous perdu la raison ? Nous ne sommes pas dans un jeu ici. Tout ce qui vous arrive est on ne peut plus réel.

- Assez ! Assez ! je ne veux plus entendre ! Je suis ici dans un jeu-vidéo sur lequel je me branche la nuit. Le reste est le réel, le réel vous m'entendez !

Le muet s'était reculé, et dans ses yeux l'incompréhension se lisait. Peut-être savait-il lire sur les lèvres, mais ce qu'il lisait semblait n'avoir aucun sens pour lui. Il regardait derrière Tyréjas, attendant, de la part de l'inconnu, un ordre qui ne venait pas.

« Vous n'êtes pas réels, aucun de vous, ni aucun de ceux que j'ai pu rencontrer dans cette ville. Jamais je n'aurais pu tuer quelqu'un en sachant que sa vie lui serait retirée. J'ai pu le faire, car vous n'êtes rien ! Rien d'autre qu'une ligne de code, comme tous les autres ici. »

Tyréjas sentit son corps s'élever, tandis que le muet reculait, et il fut projeté contre le mur qui se brisa en partie sous son poids. Devant lui un homme d'une cinquantaine d'années, le teint halé, les cheveux comme de la neige sale, le regardait, les pupilles remplis de sang, les tempes tremblantes de rage, incapable de contenir sa colère.

« Alors ça serait vous, le vivant et moi je ne serais rien ? C'est vous qui êtes malade ! Malade ! Je le sais, moi, que je suis vivant ! Je sens la vie en moi, la colère qui frappe contre mes côtes ! et je vais vous le prouver. »

D'un coup de hanche il se tourna, attrapa la lame que lui tendait son serviteur, et d'un ample mouvement d'épaules il trancha l'air et la joue du prisonnier. Hurlement. Il lui avait ouvert non seulement la peau, mais le muscle tout entier, et le sang coulait, contre son cou et dans sa gorge, inondant ses poumons et le faisant tousser, et chaque toux déchirait un peu plus la plaie.

L'instant d'après, il ouvrit les yeux, et il vit la lumière.

« Veux-tu bien te calmer ? »

Tyréjas arpentait la grande salle de l'appartement de Syli. Son regard était embrumé. Ses pieds pendants tournaient dans l'air, à la limite entre l'air et le sol, dessinaient des cercles étranges qui s'entrecroisaient, puis elle leva la jambe droite, et de son gros orteil elle pointa son inconstant invité.

« Et tu dis que tu ne pouvais pas te déconnecter du jeu ? Mais qu'est-ce que tu fais ici alors ? »

- Je ne sais pas ! cria-t-il, mais cela s'est bien produit. Je me suis retrouvé dans un lieu étrange, comme si j'étais dans une salle sans ouverture, sans lumière, sans rien. Et le sol était tellement froid. J'étais glacé de terreur, et juste après j'étais de nouveau dans le jeu, et j'avais mal.

- Mais tu le sais bien que les jeux sont conçus pour que nous ressentions la douleur. Ça fait partie du jeu. Comme cela nous ne faisons pas de choses inconsidérées. Nous sommes dans le jeu comme nous sommes dans la réalité, pour

pouvoir savoir ce que nous pouvons faire, pour que nos actes ne soient pas amplifiés, et que nous ne souhaitons pas y rester.

- Je sais tout ça ! Mais - il s'approcha, jusqu'à presque toucher le visage de Syli de sa peau - là, c'était différent. C'était comme si il savait d'où je venais, comme si... il ne voulait pas que je revienne.

- C'est stupide. Ce n'est qu'un jeu. On ne peut pas sortir des limites du jeu.

- Tu en es sûre ? As-tu déjà essayé ?

- Ça ne va pas ! cracha-t-elle en le fixant de ses grands yeux clairs. Je sais ce qui se passerait si je fais ça.

- Et comment le sais-tu ? As-tu déjà rencontré quelqu'un qui se soit aventuré au-dehors ?

- Non... Mais j'ai entendu tout un tas d'histoires ! Les gens qui deviennent fous, qui disparaissent, ou qui ne sortent plus jamais du jeu, qu'on est obligé de débrancher, et qui meurent. À quoi bon...

- À quoi bon... quoi ?

- À quoi bon faire cela ? À quoi bon tenter de savoir ce qu'il y a plus loin, ce qui se trouve de l'autre côté des limites ? Nous avons tout ce que nous pouvons vouloir, nous vivons, nous n'avons besoin de rien. Si j'ai faim, je peux manger ce que je veux. Si j'ai soif, je peux boire. Si je veux dormir, je le peux, sans m'inquiéter.

- Et ça te suffit ?

- Oui ! Oui ça me suffit ! Je me moque de savoir ce qui se trouve de l'autre côté du monde, ce qu'il y a derrière les collines ou au-dessus des nuages. Ce que je vois, c'est du bleu, toujours du bleu, et quand il y a des nuages, c'est toujours du bleu que je vois, un bleu immense et radieux, qui s'étend tout autour de moi et qui me protège.

- Et bien pas à moi !

- Ah ! Depuis quand ? Depuis quand n'as-tu plus besoin de ce qui se trouve à ta portée ? Tu aimes pourtant ce qui se trouve là (elle se mit debout, et s'approcha), tu aimes ta vie, le fait de pouvoir n'avoir aucune autre obligation de faire ce que tu veux, tant que cela reste dans les limites de la ville, dans les limites de ta petite vie sans heurt. (Elle passa ses mains autour de sa taille) tu aimes, n'est-ce pas ?

- Oui... (il sentit autour de ses hanches la pression grandissante des bras de Syli). Non ! dit-il en la repoussant. Pas aujourd'hui ! Pourquoi ? Pourquoi j'ai cette question qui revient sans cesse dans ma tête ?! Pourquoi je n'arrête pas de trembler, pourquoi j'ai peur de dormir ? J'ai peur, chuchota-t-il en tombant à terre, les yeux levés vers cette femme qui le regardait, presque dégoûtée (comme elle est laide quand elle est ainsi), j'ai peur de m'endormir et de ne plus savoir où je suis, ni qui je suis.

- Alors c'est ça ? C'est juste toi, et rien d'autre ? Le reste ne compte plus ?! Pars si ça ne compte plus ! Pars de chez moi !

- Syli...

- Dégage ! Fous le camp, monsieur je veux savoir ! Mais je te le dis : ce que tu trouveras, si tu trouves quelque chose, ne t'apportera rien, rien du tout ! C'est vers ta perte que tu tends les bras. Je pensais que tu étais comme moi... Je pensais que j'étais comme toi. Mais tu es différent. Tu es un étranger. Pars de chez moi ! et ne reviens jamais.

Il avait essayé de rester. Il s'était redressé, avait cherché à la prendre dans ses bras, mais elle s'était débattue, l'avait repoussé, avait crié. Il était sorti, à la fin. Quand

la porte s'était refermée, il était resté, l'avait appelé. Puis il s'était redressé, et était sorti.

Le soleil, comme la veille, brillait d'une chaleur jaune et douce; le ciel, étincelant, était à nu, ouvrant grand son corps aux regards qui se perdaient dans l'immensité de son sein, tandis qu'au loin, sur le dos des collines d'ors brunis, le reste du monde demeuré caché. Pourquoi ? Pourquoi le monde se limitait-il, pour ses semblables, aux tracés des rues et des murs, aux limites du jour et aux programmes sur lesquels ils se branchaient, tous, chaque soir ?

Il regarda au-dessus. Devant lui se tenaient les agoras, où les habitants, comme à leur habitude, discutaient, souriaient, échangeaient les impressions de leur nuit dernière. Le tissu de leurs vêtements flottait sous la brise légère, effaçant les plis artificiels qui réapparaissaient dès que le vent faiblissait. Il voyait ces personnes, les mêmes qu'hier, les mêmes que demain; Sofia, Adam, Gil, Brett, Sana, Gana, Fany il aurait pu tous les nommer, il les nommait tous, il les connaissait, avec leur nom il savait tout d'eux, car sans leur nom ils étaient tous pareils, tous faits de cette même matière qu'il sentait se flétrir en lui, tous pareils dans leur esprit, tous incapables de savoir comment ils s'étaient rendus ici, car n'y réfléchissant plus, tous immobiles dans leurs pensées. Tous ! Tous pareils !

« Tous pareils, dit une voix à côté de lui. »

Tyréjas tourna la tête. À côté de lui se tenait le vieil homme de la veille, qui avait raconté cette histoire, dont plus personne ne parlait déjà plus.

« Ils sont tous pareils, incapables de bouger dans la réalité. Ils ne veulent plus rien que ce qui les fait vivre. »

- Qui êtes vous ?

- Qui je suis ? Cette question me fut posée il y a longtemps, et tout comme maintenant sa réponse est inutile. Je suis ce que je suis, et ce que tu veux bien admettre que je suis. Te dire mon nom ne sera pas plus utile, car mon nom ne signifie rien. Je suis juste un inconnu, comme tous ceux ici, qui jalonne ton esprit, qui l'est moins que ceux que tu connais depuis si longtemps que le souvenir de votre rencontre s'en est éteint.

- Que racontez-vous... ?

- Ce que je raconte, dit le vieil homme en tournant son visage pour lui faire face ? Mais la même chose que toi mon garçon. Je les regarde comme toi et je pense comme toi, comme eux se regardent et pensent à l'identique. Car nous sommes différents, puisque nous sommes pareils.

- Co-comment pouvez-vous dire cela ? Vous ne me connaissez pas.

- C'est vrai, et pourtant c'est on ne peut plus faux. Je sais qui tu es. Tu es Tyréjas. Et je sais aussi qu'hier, tu m'as recherché. Je le sais, car je t'ai vu.

- Comment avez-vous pu ? Quelqu'un m'a dit que vous étiez sorti de de la ville...

- Quelle est ta question ? Veux-tu savoir comment j'ai pu te voir ? Ou comment j'ai pu sortir de la ville ?

- Je... Qui êtes-vous ?

- Je suis comme toi. Comme toi j'ai un jour décidé de ne plus accepter les choses passivement. Je suis sorti de moi. Et alors, j'ai découvert que je n'étais pas vraiment moi, et que je devais me trouver.

Tyréjas le regarda, avant d'éclater de rire. Un rire sonore, vrai, qui le faisait



trembler, qui le secouait, mais qui faisait aussi remonter ses peurs, ses douleurs, ses souvenirs, les quelques souvenirs qu'il avait. Si peu... il était si peu de choses. Depuis le début de sa mémoire il n'était que le jeu. Tous ces souvenirs provenaient du jeu, et simplement du jeu. Le reste n'était qu'une succession de temps, de transitions, des lignes allant d'un point à un autre, de la même longueur, de la même forme que la courbe du soleil. Toujours la même, jour après jour.

Il releva le visage, et devant lui, dans ces vasques taillées dans la pierre laiteuse, les foules immobiles des habitants semblaient suspendues entre deux temps, dans un lieu maigre et morbide où rien n'était digne de demeurer en vie, dans la pensée des humains comme dans celle des dieux.

« Mais que puis-je faire ? »

- Tu peux choisir. Reconnaître que la différence existe est le premier pas vers le renouveau. Penses-tu être le seul à avoir jamais posé la question qui roule dans ton crâne ? Penses-tu que la peur de demain soit ta qualité exclusive ? Non, mon jeune ami, tu n'es pas le seul à t'être retrouvé prisonnier d'elle. Même ici dans cette ville, dans ce temps, des personnes ont vécu cela. Mais elles n'ont pas voulu pouvoir choisir de nouveau. Elles ont oublié dans l'instant cette peur. Elles ont choisi de ne plus pouvoir choisir. Tu es différent.

- Différent ? Il y a deux jours, je n'avais jamais même pensé à hier, ou demain, et vous me dites que je suis différent. Qui vous dit que je ne vais pas choisir de ne plus pouvoir choisir, comme vous dites ? Qui vous dit que je ne vais pas faire comme tout le monde ?

- Je verrai bien. D'ici là, que le jeu te soit propice.

L'homme se détourna de Tyréjas, sans un mouvement d'hésitation, et pris le chemin de la périphérie. Son pas était lent, mais pas plus lent que celui qu'il arborait la veille, et ses vêtements, flottant dans le vent, montraient des plis par dizaines, des plis qui s'entrecroisaient, qui se déformaient, se formaient, qui coupaient d'autres plis et recouvraient ses bras, ses jambes et ses chaussures. Il était petit, et ses cheveux cendrés s'affolaient. Il continuait pourtant d'avancer, comme si tout ce qui était autour n'était que des faits inconséquents, une suite d'actes qui passaient sur lui comme de l'eau. Mais ses mains restaient démesurément ouvertes, comme s'il voulait attraper les courants d'air, se saisir de l'insaisissable, et sentir sa peau vivre hors de lui.

Il frissonna. La place toute entière était plongée dans l'ombre d'un immense nuage boursoufflé, dont la masse semblait en train d'écraser la ville. Ses protubérances vaporeuses s'agitaient sur elles-mêmes, s'enroulaient et se déroulaient, recréant le nuage à chaque instant, vomissant sa matière si pure comme si c'était de l'eau, mais une eau lourde, agressive, qui pouvait tout isoler, tout faire s'arrêter, par le caprice d'une simple pensée. Et tous les autres, les habitants, ses semblables, restaient le visage droit, la parole légère et les mains pendantes, n'ayant pas même pris garde à cette vague qui menaçait de les engloutir, de tout recouvrir, sans passion, insensible à leur peau, insensible à leur propres yeux, tous éveillés et pourtant encore tous dans leurs rêves, dans leurs lieux de vie qui étaient la demeure non pas de leur folie, mais de leurs vies, leurs vies... Leurs vies. Pas la sienne.

Il pivota, chercha le vieil homme. Mais il n'était plus ici.

Toute la journée n'avait été qu'une longue, lente, interminable descente dans l'oisiveté. Le bruit de ses pas, comme une ode funèbre, l'avait suivi sans cesse, flirtant avec ses mouvements, brisant son rythme pour être sûr de ne pas être suivi. Il ne l'était pas. Il était simplement seul, avec, pour la première fois, la conscience de l'être.

Toute la journée, il avait tenté de fuir cette pensée, s'approchant de groupes éparses qui parlaient, s'arrêtant à quelques mètres d'eux, conscient de ne pas exister pour eux dont le monde était différent du sien. Ils ne le connaissaient pas, et il ne les connaissait pas. Quoi qu'il fasse, il resterait un inconnu. Ils ne partageaient pas le même rêve, lui et eux.

Toute la journée, il s'était fui lui-même. Il avait essayé. Il était retourné chez lui, avait appelé Syli, avait frappé à sa porte. Mais elle n'avait jamais répondu. Il avait voulu la voir, lui parler, s'excuser de son attitude. Il avait répété, encore et encore, les mots qu'il lui dirait, comment il lui dirait, comment il la regarderait. Il avait tout répété, encore et encore, pour se persuader de la véracité de ses paroles. Mais à chaque fois sa foi s'éteignait, ses yeux se fermaient, et tout revenait, brillant, brûlant comme de l'acide, et coulait sur ses mains, et sur son ventre, et lui rongeaient le cœur.

Puis ce fut le soir. Derrière les flèches incandescentes de la cité le soleil solitaire et immuable s'étirait dans l'atmosphère, rendait les cieux comme l'enfer, comme si le monde avait invoqué les racines des ténèbres pour les projeter sur Terre, pour enflammer le présent et détruire l'avenir, pour que plus jamais il n'y eut besoin de réponse, pour que plus jamais le silence ne soit fils de l'attente, du désordre. Il voulait que la lumière demeure celle-ci pour toujours, que le temps s'arrête, que plus rien ne bouge, que tout s'effondre dans un fracas d'une telle ampleur que les étoiles elles-mêmes tomberaient, que le soleil s'effondrerait, que la Terre se ferait avaler, et que tout le reste suive, le regard plat, statique, comme si c'était un jeu, un simple petit jeu sans conséquence.

Les teintes s'empourprèrent, et bientôt les contours des collines ne firent plus qu'un avec les courbes du ciel; les étoiles se mirent à bouger, la lune à grandir, et le silence à tout recouvrir : les arbres suspendirent leur mouvement, les herbes s'assoupirent, les animaux se blottirent, et tout autour de lui, Tyréjas sentit, comme de la glace entre ses doigts, que le monde des humains se glissait vers un au-delà, quelque part où son corps l'appelait, mais où ses pensées, frissonnantes, refusaient de se rendre, pour ne pas avoir à se laisser de nouveau berner par l'illusoire précarité d'une existence où la souffrance comme le plaisir n'étaient que des ersatz d'une réalité compilée, un caveau de miel et de lumière pour ne pas laisser l'obscurité de l'être au repos, pour l'obliger à s'éteindre de lui-même, en lui-même.

Et la nuit fut. La nuit. Le réceptacle de toutes les peurs, des mythes et des démons, des monstres, fruits de la pensée, était là. Plus un son, plus une lumière, de nouveau l'obscurité telle qu'il l'avait vu la veille, pleine de contrastes où se projetaient les plus amères fils de l'âme, les vagues de démons, des animaux gigantesques et incontrôlables qui dévoraient tout sur leur passage, lacérant, arrachant jusqu'aux racines des immeubles, plongeant les humains survivants dans des tréfonds d'horreur, combattant, tuant leurs semblables pour survivre. Survivre, rien d'autre ne comptait plus en ce vide béant de douleurs et de superstitions, face à l'implacable folie qui avait tout submergé. Et au milieu de tout cela, il y avait ces yeux aux pupilles démentes, qui voyaient tout, au travers de toute chose, qui tranchaient le réel comme une goutte

d'eau.

Tyréjas se réveilla en sursaut. Il faisait toujours noir. Il s'était assoupi. Sa main sur son visage, tentant de chasser les images dantesques de son âme, il sursauta. Il n'était pas sur son lit. Il s'était endormi sans se brancher, sans apporter sa contribution au réseau, détaché des autres, pariât, inutile, hors-monde. Il avait oublié la première de ses... non, pas oublié, il l'avait fait exprès. Il ne voulait pas se brancher. Il ne voulait pas souffrir, s'enfermer dans un lieu où il n'avait plus aucune sécurité. Dans un lieu où il aurait de nouveau face à lui cet homme inconnu armé de ses choses atroces, qui n'aurait de cesse de le torturer, jusqu'à ce que son corps succombe sous les plaies, et s'effondre, fonde, s'efface du réseau, et que tout le monde sache, qu'il avait échoué. Échoué. Échoué ! Hors de question. Il n'avait pas échoué, c'était le programme qui avait échoué, pas lui !

Mais comme expliquer cela ? Cela était-il jamais arrivé ? Qui le croirait ? Lui qui avait toujours été dans les meilleurs joueurs de sa spécialité, qui était envié pour sa capacité à naviguer entre les arches de la stratégie informative. Tout le monde penserait qu'il refusait d'admettre son erreur, qu'il refusait sa défaite.

« Étrange sensation n'est-ce pas ? »

Le vieil homme se tenait contre la porte, les bras croisés. Son sourire était discret, tout comme son corps, dont les formes s'épandaient dans l'obscurité suffocante.

« Depuis combien de temps êtes-vous ici ? »

- Depuis suffisamment de temps pour savoir ce qui est en train de se passer dans ton esprit. Tu ne sais plus quoi faire. J'ai raison ?

- Ils comprendront !

- Comprendront quoi, dit l'homme en s'approchant de Tyréjas ? Que tu as eu peur d'un jeu ? Que tu as eu peur de ce que tous ont déjà un jour vécu ? La défaite dans le jeu est un élément constitutif du jeu en lui-même. C'est ce qui fait que le jeu est attrayant. Dans le jeu, on peut mourir. Dans le jeu, l'être humain lambda est hissé au rang de dieu par le programme qui fait de lui le seul élément totalement agissant. Et qu'importe s'il meurt, il peut toujours revenir un peu en arrière, pour changer son destin, et il n'y a que lui qui saura ce qui s'est déroulé dans cette vérité inexistante, dans ce monde parallèle qui n'a laissé aucune marque de sa vérité, excepté dans la mémoire de dieu.

- Mais je sais ce que j'ai vu !

- Oui, tu le sais bien, chuchota-t-il tandis qu'il tournait autour de Tyréjas, avant de reparler à voix haute, et tu as parfaitement raison : tu n'étais plus le seul élément conscient dans cet univers; tu t'es heurté à un autre dieu, à une autre conscience vivante qui s'est opposé à ta suprématie, car cela impliquait qu'elle n'était qu'un élément du programme, un jouet parfaitement conçu, mais incapable d'assumer sa propre réalité, sa propre évolution. Mais qui pourrait te comprendre ? Qui pourrait comprendre qu'il n'est pas l'unique dépositaire de la vie, mais qu'il œuvre bien dans un système ouvert, où même ses propres décisions ne sont pas exclusives de son individualité propre ?

- Tout le monde peut comprendre ! Je sais que je ne suis pas l'unique principe de vie ici, que tous nous avons une conscience, que ce que nous faisons repose sur notre propre volonté, dans un cadre qui nous limite sans nous opposer de frontières.

- Comment peux-tu en être certain ? Dis-moi ce qui rend le monde dans lequel nous nous trouvons différent du jeu dans lequel tu as passé toutes tes nuits depuis plus d'un an, que tous les jeux dans lesquels tu as passé tes nuits depuis les premières nuits de ta vie ? Les personnes que tu as rencontré ? As-tu jamais ressenti l'impression de pouvoir devancer leurs pensées, de pouvoir prévoir leurs réactions, de pouvoir les initier par tes attitudes ? N'as-tu jamais crû, à ton réveil, être encore en train de rêver ?

- Mais ce ne sont que des illusions ! Nous sommes libres de vivre, de nous déplacer, de manger ce que nous voulons, lorsque nous le voulons. C'est notre volonté qui détermine si nous sommes libres.

- N'as-tu jamais voulu savoir ce qui se trouvait de l'autre côté des collines ? (Tyréjas voulu parler, mais ne pu prononcer un mot, la bouche entrouverte) N'as-tu jamais respecté à la lettre les règles de la cité, sans savoir pourquoi tu le faisais ? Tu sais juste que le faire est interdit, mais rien ne t'empêche de le faire. Pourtant, tu acceptes cela. Tu rentres dans le jeu.

- C'est ça être citoyen ! C'est accepter les règles ! C'est limiter sa propre liberté pour la liberté de tous !

- Qui a établi ces règles ? Le sais-tu ? (De nouveau, Tyréjas fut immobilisé, incapable de répondre, incapable d'arrêter le vortex qui se déchainait en lui à cette question). Tu vois, tu ne le sais pas. Les règles sont ainsi, pour tout le monde, mais rien ne peut te prouver que tu n'es pas prisonnier d'un système qui s'impose à toi sans que tu ne le vois. Il en est de même pour tes concitoyens : ils font partie d'un système qui repose sur des normes qui forment une structure de laquelle tu es à présent exclu, à cause de ce que tu as vu, qui renverse les valeurs.

- Mais alors... que puis-je faire pour m'en sortir ?

- T'en sortir ? Mais te sortir de quoi ? Tu ne le sais même pas. Tu ne sais pas où tu te trouves, ni où tu vas lorsque tu dors. Tu ne sais qu'une seule chose, en ce moment : La vérité que tu connaissais ne peut plus suffire. Il te faut autre chose. Ce que cela implique... c'est à toi de le découvrir.

L'homme faisait face à la porte. Il se retourna un instant, guettant la réaction du jeune homme aux mains crispées. Il ne lança pas même un sourire de condescendance tandis qu'il passait la porte, la refermant dans un fracas sourd.

Tyréjas se releva en sursaut. Il était dans son lit, branché, comme toutes les nuits.

« Qu'y-a-t-il de l'autre côté ? Tu le sais, toi ? »

Syli le regarda. Il avait frappé à sa porte dès la première heure du soleil. Comme s'il n'avait pas dormi, ses yeux étaient livides, brûlants de fièvre, tachés de sangs aux commissures des tempes, et ils n'arrêtaient pas de bouger, regardaient tout, comme si quelque chose pouvait apparaître de derrière la plus petite ombre. Elle avait essayé de le repousser, mais il l'avait saisie par les épaules, l'avait faite reculer et s'assoir sur un siège, lui jetant un peignoir d'un rose pastel qui traînait, accroché à la porte de la salle d'eau, pour qu'elle lui cache sa nudité. Il l'avait tellement bousculée qu'elle sentait sa peau rougir aux points de pression de ses doigts, et elle éprouva un vague plaisir à cela, mais son apparence générale indiquait qu'il pourrait être dangereux de ne pas tenter de le calmer.

« De l'autre côté de quoi ? »

Pourquoi était-elle si lente à comprendre ? C'était incompréhensible. Elle qui se disait tellement intelligente, d'une perspicacité rare, ne parvenait même pas à démêler les significations d'une si banale question. Et son attitude générale, c'était pitoyable. Elle avait ouvert la porte à moitié nue, comme si c'était ainsi que l'on se présentait. Il est vrai que personne ne venait ainsi au matin, mais la réalité de la communication aurait dû lui faire prendre conscience des actes essentiels à avoir. À moins qu'elle ne l'ait fait exprès.

« De l'autre côté des collines ! Pourquoi aucun de nous ne peut le dire ? »

Et pourquoi posait-il cette question ? Était-ce la suite logique de la veille ? Ce qui s'était passé la veille l'avait-il à ce point perturbé qu'il veuille tout remettre en question, y compris les fondements de la cité ? Les choses étaient ordonnées de la meilleure manière qu'il soit. Pourquoi remettre en question une société qui pourvoyait à tous les besoins, permettait une vie légère et pure, sans aucune contrariété ? Peut-être devenait-il fou ? Parfois, certains habitants oubliaient les limites entre le jeu et la réalité. Pourtant, le fait de se brancher, de pouvoir sortir du jeu quand on le souhaitait, de pouvoir recommencer, étaient les preuves d'un contrôle total. On ne pouvait pas s'y tromper.

« Peut-être parce que cela n'est pas intéressant de le savoir. »

Pas intéressant ? Comment quelqu'un pouvait dire cela ? Comment pouvait-on ne pas vouloir savoir ? Tout était si bien ordonné dans cette ville que personne ne s'intéressait plus à ce qui se trouvait de l'autre côté de l'horizon ? L'effort était-il trop intense, que de marcher pendant quelques kilomètres, jusqu'à ce que ce qui se dévoile soit différent de ce que l'on a toujours connu ? Pourquoi était-elle si paresseuse ?

« Et si cela était plus intéressant que ce que nous avons ici ? »

Quel jeu puéril. Il se disait intelligent, mais son argumentation était si faible, si mauvaise. Comment découvrir quelque chose de meilleur que ce qu'ils avaient ? Aucun besoin ne pouvait demeurer insatisfait dans la cité. C'était pour cela que tout allait parfaitement. Dans les jeux où ils allaient, le monde était si sombre, toujours plein de brun et de fumée, avec des personnes qui dormaient dans les rues, qui tuaient pour de l'argent, pour un caprice, pour une rancœur ! Ici, tout le monde vivait parfaitement : pas de peur, par de hiérarchie, rien d'autre qu'une entente parfaite entre tous, car personne ne possédait plus qu'un autre, et personne ne commandait les autres.

« Et si ça ne l'était pas ! J'en ai assez Tyr. Tu es différent. Avant, tu étais comme les autres, mais là, tu me fais peur. Tu comprends ? Je veux que tu sortes de chez moi,

maintenant. »

Et si elle ne l'avait pas fait exprès... Si sa présence, sa tenue, toute sa personne, avaient été composées dans le but de me détourner, de me faire agir d'une certaine manière ? Jamais elle ne s'est présentée de cette manière. Elle avait toujours quelque chose pour dormir. Quelque chose n'est pas normal. Quelque chose est différent.

« Sors d'ici. »

Si elle agit différemment, c'est peut-être parce que quelque chose est différent chez elle. Peut-être est-elle n'est pas elle-même... peut-être qu'elle est contrôlée... Suis-je dans un jeu où moi seul ai conscience d'être ? Que puis-je faire pour le savoir ? Et si j'étais contrôlé, moi aussi, si mes pensées n'étaient pas les miennes, mais celles d'un autre que moi qui penserait à ma place ? Comment le savoir ?

« Pars ! »

Oui, c'est cela ! Partir. Il faut que je parte. Si je franchis les limites de ce monde, si je m'exile de cette réalité et que de l'autre côté du voile un autre monde s'offre à moi, alors je saurais que je suis réellement moi-même, et que ce monde n'est pas un jeu. Mais si j'avais tort ?

Syli n'osait pas bouger. Ses ordres consécutifs n'avaient eu aucun effet sur Tyréjas. Il était resté de marbre, immobile dans son propre monde qui n'entendait que lui. Le reste était plus évanescent qu'une ombre, plus diffus qu'un souffle d'air. Il était perdu, quelque part, en dehors de la réalité, dans un espace à demi onirique qui se construisait aussi vite qu'il le regardait. Tout autour de lui les choses devenaient autres, cohérentes entre elles, mais différentes de leur propre réalité. Et elle ne pouvait rien faire.

Deux coups contre la porte.

« Mademoiselle, puis-je entrer je vous prie ? Je dois parler avec Tyréjas. Je sais qu'il est ici. »

L'homme ne fit aucun geste qui trahisse qu'il avait entendu son nom. Il était statique, quelque part, loin de son corps. Syli, avec prudence, passa à côté de lui, et vint ouvrir la porte. De l'autre côté se tenait un homme, d'un âge entre deux âges, dont les cheveux à la fois bruns et gris formaient une mousse épaisse et robuste. Ses yeux étaient d'un marron commun, sans que rien ne vienne les caractériser d'une façon spéciale. Mais les rides, qui naissaient sur leurs bords, avaient une forme étrange et puissante; non pas de vieillesse, mais de savoir, une connaissance issue de l'expérience d'un monde qu'elle ne connaîtrait jamais, tant l'effroi que l'homme lui inspirait était profond, fait de l'étrangeté du temps et de la torture de l'inconnu.

« Je suis désolé de vous importuner, j'aurais souhaité que Tyréjas ne vienne pas jusqu'à vous. Mais je vais l'emmener, et il ne vous importunera plus. »

- L'emmener ? Où ?

- Mais voyons : hors de votre appartement.

L'homme passa à côté de Syli. Il ne prononça pas un mot. Simplement, il prit le bras de Tyréjas, et d'une pression à peine distincte, il le fit pivoter, et il marcha. Une nouvelle fois, il passa à côté de Syli, mais cette fois elle ne put éviter qu'il la touchât. À ce contact, la femme frissonna, non de froid, ni même de peur, mais de quelque chose de différent, quelque chose qu'elle ne pouvait nommer, comme si la fée du temps s'était faufilée dans son âme pour lui chanter des récits de douleurs, de peines prochaines, la fin d'une histoire qui ne pouvait pas être belle, ni heureuse. Les larmes tombèrent de

ses joues fragiles, sans qu'elle n'esquisse un geste, tandis que la porte, derrière elle, se refermait, sans un filet d'air.

« Que fais-tu ? »

- Je me prépare.

Tyréjas s'était réveillé de sa folie à l'endroit même où Syli l'avait trouvé, deux jours plus tôt, le regard perdu dans le crépuscule. Il avait de vagues souvenirs de sa conversation avec elle, des pensées qui étaient passées au travers de son esprit, de milliers de questions qui s'étaient entrechoquées sans trouver aucune réponse. Lorsqu'il était sorti de ses songes, il était ici, comme si toutes ses mésaventures, toutes ses images de sangs et de folie, s'étaient transformées en de simples mensonges, et s'étaient enterrés à jamais. Comme si son passé immédiat n'avait été qu'un vaste et incontrôlable rêve.

À côté de lui, le vieil homme attendait, le regard lui aussi posé sur les voluptueuses courbes de la nature, sifflant tout doucement un air lointain qui ne s'accrochait à rien. Il avait attendu que son aîné termine son ode silencieuse, avant de se tourner franchement vers lui, pour lui poser sa première question.

« Qui êtes-vous vraiment ? »

- Je suis un homme, tout comme toi, avait-il répondu, et cela lui avait suffi.

- Est-ce que tout ce que j'ai vécu depuis... deux jours... était réel ?

- Penses-tu pouvoir effacer ces images comme on efface une partie ? lui avait-il rétorqué, sans que son visage ne bouge.

- Je ne pense pas. Mais est-ce que cela rend la chose réelle pour autant ?

- Ce qui est vrai pour une personne est réel pour l'humanité entière. Ceux qui te diront le contraire sont soit désespérément normaux, soit irrémédiablement perdus.

- Perdus ? répondit-il, comme un écho.

- Oui, perdus. Les hommes sont persuadés que ce qu'ils ne parviennent pas à comprendre ne peut pas exister. Pourtant, si cela a été conçu, pensé, imaginé dans l'esprit d'un seul être, cela est la preuve irréfutable que cela existe. Lorsque l'on pense, lorsque l'on imagine, la chose qui se forme dans l'intellect acquiert une force qui s'étire dans le monde. Que cette force soit faible ou puissante, cela ne dépend que de celui qui l'a conçue, et de ceux qui sont prêts à l'accepter. Il y a longtemps, les humains ont imaginé des choses, et ils étaient tellement sûrs de leurs vérités qu'ils les ont érigé en dogmes qui perdurèrent durant un millénaire.

- Est-ce possible ? Le monde n'a-t-il jamais été tel qu'il est ?

- Non, mon jeune ami. Le monde a été différent. Les choses ont changé de nombreuses fois avant d'être ce qu'elles sont aujourd'hui, et elles changeront encore. Certains pensent que les jeux sont une image de ce qui fut avant, mais ils se trompent, du moins en partie.

Tyréjas se plaça devant l'homme, le saisit par les épaules : Savez-vous comment c'était avant ? Dites-le moi ! Je veux savoir.

« Lâche-moi veux-tu. »

Tyréjas s'exécuta, mais il demeura face à l'homme, patient.

« Tu peux toujours attendre, je ne connais pas la réponse à ta question. Je sais juste que ce qui est aujourd'hui ne fut pas toujours ainsi, mais je n'ai aucun détail. C'est pour cette raison que je suis ici, pour découvrir la vérité. »

- La vérité ? Quelle vérité ?

- Je ne sais pas. Mais elle existe. Je n'aurais pas dû rester aussi longtemps ici, mais j'ai choisi de m'attarder, afin de vérifier quelque chose : savoir si tu étais bien



comme moi. Maintenant que je le sais, je peux reprendre mon chemin.

- Nous sommes... pareils ? lâcha Tyréjas, la voix tremblante.

- Oui. Nous sommes pareils. Le monde face à nous ne nous suffit pas. Il nous faut aller de l'autre côté de la colline, et des collines suivantes, jusqu'à ce que nous trouvions cette chose que nous ne possédons pas encore, et qui nous attire, qui nous fait vivre : qu'elle est la vérité de notre monde ?

Tyréjas se plaça de nouveau à côté de l'homme, et fit face à l'horizon, dont l'ardeur semblait faire crépiter les graines et embraser les branches des arbres, pour libérer le chemin de leur regard et voir, par delà le mur de la vue, ce qui vivait sans qu'aucune d'eux ne le connaisse. En lui, il sentit cette réalité grandir d'un coup, comme une pierre frappant le sol dont l'explosion libérait un son détonnant, qui s'élançait sans jamais pouvoir être arrêté. Son esprit avait été libéré de sa prison de plaisirs, par le simple fait d'une erreur qui aurait pu ne jamais se produire, et plus rien ne pouvait changer cela, que rien de ce qui venait de s'accomplir ne le soit plus. Il lui fallait accepter cela, et y succomber, ou bien le rejeter, et en mourir.

« Que fais-tu ? » demanda Tyréjas à l'homme qui rajustait sa tenue.

- Je me prépare.

- À quoi ?

- À mon départ. Je dois partir ce soir, et continuer mon chemin seul, tout comme tu devrais le faire, toi aussi. Mais la solitude est une responsabilité difficile à entreprendre.

- Pourquoi ne puis-je pas partir avec toi ?

- Car tu dois voir des choses que j'ai déjà vues. Nous nous retrouverons un jour.

- Attends ! Avant de partir, peux-tu me dire ce que tu as découvert ici ?

- Oui, je le peux.

Cérès, la cité aux mille fleurs.

Sur une colline, le long de la source qui coule au travers de la ville, entre deux courts immeubles, se trouve un mur percé d'une porte. Cette porte est fermée à clé, mais la serrure était si rongée par la rouille qu'elle se brisa sous le premier coup d'épaule. Je suis descendu tout en bas de cette étrange cave, jusqu'à une sorte de caveau couvert de mousse, et au milieu de toute cette moisissure, j'ai trouvé un vieux livre dans lequel j'ai lu une histoire :

Lorsque le monde dût changer, les dieux décidèrent de faire du monde un lieu de calme et de repos, un lieu où toutes les peines se retrouveraient effacées du cœur des hommes, et où pourrait enfin régner l'harmonie. Je ne sais pas ce qui s'est produit pour que le besoin de paix soit si pressant, mais il est question d'une guerre, une immense guerre que l'homme ne pensait pas gagner. Pourtant, un jour, un homme, sage parmi les sages, découvrit la solution à leur problème, et la guerre cessa dans l'instant. Afin que cette tragédie ne se reproduise plus, les hommes décidèrent d'ériger des cités-états, des lieux chacun coupés du reste du monde, dans lesquelles les habitants,

disposant des mêmes ressources et garants des mêmes libertés de pensées et d'actions, ne puisse ressentir le besoin de s'affronter. Ainsi, de part le monde, de petits groupes d'humains furent constitués, autour d'une ressource cruciale qui déterminerait leur comportement et leur attente du monde.

La cité-état de Cérés fut créée à cette époque, telle qu'elle est encore aujourd'hui, et telle qu'elle le restera encore des centaines d'années, en accord avec les choix des anciens hommes, autour de la ressource première du monde : la nature. La cité fut construite selon le schéma de l'agriculture, telle que je l'ai trouvée écrite selon ces termes :

Au début était le monde, et dans ce monde tout n'était que chaos, et discorde, et douleur. La Terre était couverte de cendres et de roches brûlantes, et les plantes n'existaient pas encore. Alors, l'humain pensa que le monde était triste sans plantes, et il décida que la Terre en serait recouverte. Il traça des sillons dans la Terre, y planta les graines qu'il avait créées, il referma la Terre, et il dit : que de l'eau coule du ciel obscur et que l'eau ruisselle sur la Terre. Que les graines boivent l'eau et que l'eau rentre dans les graines pour leur donner de la force. Que la force de l'eau fasse pousser les graines et que des feuilles sortent de la Terre.

Et il fut ainsi que l'humain l'avait dit. Mais l'humain vit que la plante ne poussait pas et qu'elle allait mourir. Alors, l'humain dit : comme l'eau ne suffit pas, que le ciel obscur laisse place à un ciel clair, et que la lumière passe au travers de l'Éther pour faire grandir la plante. Alors d'un geste il écarta les nuages obscurs du ciel et le soleil passa au travers de l'Éther jusqu'à la plante, et la plante crût, et elle couvrit toute la surface de la Terre. L'humain regarda ce qu'il avait fait, et il pensa : « Ceci est bien mieux que ce que je fis auparavant ». Et il fut heureux de ce qu'il avait fait. Il dit alors : « Que les plantes continuent de pousser ainsi, sans que l'humain n'ait à s'en occuper, qu'elle soit cultivée par les machines, qu'elles se laissent cueillir et qu'elles se laissent manger, et que les bêtes sur Terre, dans le ciel et dans l'eau fassent de même. »

Alors le monde devint beau, et calme, et en paix, et l'humain, voyant qu'il avait bien fait, décida de laisser la Terre à ses descendants, et de partir au ciel, afin que le paradis soit sur Terre et que plus jamais les guerres n'aient lieu, car l'humain sur Terre avait tout ce qu'il pouvait vouloir : de la nourriture, de l'eau et de l'air, et rien d'autre ne lui était plus nécessaire. Les humains qui furent sur Terre écoutèrent ce que leur ancêtre avait fait, ce qu'il avait commandé à tous les êtres différents de lui, et ils surent que cela était bien, et que la paix serait pour toujours avec eux s'ils demeuraient ainsi.

Cependant, avant de partir, l'humain s'adressa à ses enfants et leurs dit : vous mes enfants à qui j'ai légué la Terre, je vous ai donné un monde que j'ai refait pour votre bonheur. J'ai fait pousser les plantes pour qu'elles recouvrent la surface de la Terre, j'ai ordonné aux bêtes de la Terre, du ciel et de l'eau de vous être dévouées, et je vous ai donné des serviteurs mécaniques autonomes pour que vous n'ayez jamais plus à travailler. J'ai fait cela afin que vous puissiez vivre à jamais heureux. Cependant, j'ai décidé que vous aussi vous auriez un devoir envers moi, afin que tous sur Terre se souviennent de ma présence et de mon labeur : je veux que, tous les soirs, lorsque le soleil aura disparu de l'autre côté de l'horizon-frontière, vous vous connectiez au réseau, et que vous jouiez à des jeux qui canalisent vos sentiments, et vous fassent vous souvenir qu'en chacun de vous sommeille une volonté de destruction. Vous ferez cela en mémoire de moi, pour que vous ne soyez jamais comme je fus, comme je suis,

car mon infinie bonté n'est que le miroir de mon infinie violence, et il en est de même pour vous.

Alors, l'humain partit vers les cieux, et ses descendants à jamais respectèrent sa parole, et restèrent dans les limites de la ville, afin que jamais la Terre ne redevienne grise, et sombre, et vide.

« C'est tout ? »

- Oui, c'est tout. Ceci est l'histoire de cette ville. Je m'en vais à présent, car le temps touche bientôt à sa fin.

- Sa fin ? Quelle fin ?

- Je ne peux te le dire. Tu dois le découvrir par toi-même, pour que cette réalité soit la tienne, et non la mienne. Maintenant, prends ta décision.

L'homme avança son pied droit, puis le gauche; il posa le pied sur l'herbe fraîche du soir, son dos se redressa, et il continua. Comme si ce geste était simple.

Après le départ de l'homme, le silence tomba. Longtemps Tyréjas le suivit des yeux, au travers de la mer végétale et du lent roulis de ses vagues chantantes. Mais il ne pouvait pas. Il ne pouvait pas s'élancer au-travers de la plaine. Il ne pouvait pas se dresser et laisser derrière lui la ville et l'univers connu, le pain présent chaque matin, l'eau claire des fontaines, le calme serein de son passé. Il ne pouvait pas marcher.

Il demeura ainsi, les yeux s'attardant à la surface du monde, jusqu'à ce que les ombres tombent sur les arbres en bourgeons, jusqu'à ce que le ciel efface son bleu limpide, jusqu'à ce que la flamme à l'ouest emplisse l'horizon et change les couleurs du monde.

Alors, ne pouvant plus même distinguer où le vieil homme avait posé ses pieds, il se retourna, et laissa son corps prendre le relai, trouver le chemin entre les multiples routes vers sa résidence, le lieu de sa vie, où l'attendaient un repas chaud et un lit attirant, juste au-dessus de l'appartement où se trouvait Syli. Syli... Elle avait été, sans qu'aucune volonté ne puisse la délivrer, le réceptacle de ses tensions, le lieu de la cristallisation de ses peurs, le point d'ancrage de son esprit affolé par l'inconnu. Elle avait essayé de calmer son effroi, d'apaiser sa douleur, de le rapporter dans le cocon chaleureux de sa vie. Elle avait fait tout cela, et il n'avait rien vu.

Il sentit son cœur trembler à cette pensée. Elle se trouvait là, si proche qu'il ne pouvait la voir, tellement concentré sur son monde, sur l'étroite fêlure de sa personne, qu'il avait été incapable de la voir, rayonnante, avec son sourire de pêche et sa voix en sucre, son caractère démesuré dans son corps qui semblait si frêle et si doux.

Il se souvenait de son expression au matin, un regard enveloppant comme un vent chaud, qui se posait sur lui sans poids, pour profiter de la présence endormie et apaisée qui précède l'orée du matin, alors que le soleil n'est pas encore levé. Il se souvenait de son cœur battant contre son dos, de sa légère arythmie quand il lui prenait les mains sans passion. Jamais elle n'avait repoussé sa présence, jamais elle n'avait refusé de lui ouvrir sa porte quand il venait la voir, le soir. Jamais elle n'avait repoussé sa présence, alors même que lui la dédaignait, lui interdisait ses caprices, lui agitait son savoir sans le lui offrir, lui reprochait son attitude, ses cajoleries.

Syli...

« Oui ? »

- C'est moi Syli, je voudrais te parler.

- Non... Tyréjas, je...

- Syli, je voudrais m'excuser.

Plusieurs secondes passèrent, sans un son, comme si le temps avait suspendu son souffle, puis la poignée tourna, et dans l'éclat de l'appartement, derrière le contours fin du visage de femme, Tyréjas vit un mouvement, qui n'était pas celui de Syli, mais d'une autre personne, d'un homme. Tyréjas se recula. Il se sentait vaciller, mais il ne voulait pas le montrer, pas maintenant, pas devant elle. Il bouillait de colère. Mais pas contre elle. Contre lui. Juste contre lui. Quel idiot. Il méritait cela, et elle méritait mieux. C'était trop tard.

« Attends Tyr... ne pars pas. »

Elle se retourna, disparut un moment. Dans les profondeurs de la pièce, il entendit une voix, sa voix, et l'autre, l'inconnu, qui répondait, qui tentait de s'accrocher à ses désirs insatisfaits. Le bruit d'une main qui heurte la peau. Tyréjas rentra dans l'appartement, les muscles prêts à la riposte. Mais c'était l'homme qui se tenait la joue,

son corps ouvert aux regards, un corps musclé, bien formé, sous un cou robuste, des yeux qui rappelaient les sources d'eau du centre de la cité. Un bel homme. Il s'appelait Constant, et il était adepte des jeux de sports, où la force physique primait. Complètement différent de Tyréjas, au corps fin, aux yeux d'ébène, que seule l'excitation intellectuelle faisait trembler la nuit.

Constant passa à côté de Tyréjas, un air de défi lui cisailait les yeux. Il devait courtiser Syli depuis longtemps, et alors que son souhait allait devenir vrai, c'était un frêle gaillard, sans force, sans puissance, qui allait lui ravir sa nuit.

Le coup fut trop rapide pour que Tyréjas puisse tenter quoi que ce soit. Il sentit les articulations du poing s'enfoncer dans sa chair, écraser les muscles de son ventre, créer la douleur, le cri de son corps qui n'avait jamais connu le feu de l'effort, le souffle qui se suspend pour limiter les blessures, le diaphragme qui se tend pour protéger les poumons et le cœur. Il recevait le coup qui aurait pu atteindre Syli. C'était d'accord.

Pendant le temps où sa vue s'obscurcit, il sentit la présence de Syli contre lui, ses mains chaudes qui se posaient contre ses épaules, sur son visage, les mots de colère contre l'athlète, l'ordre impérieux de partir, de ne plus revenir, plus jamais, sur un ton si fort, si plein de rage... Jamais elle ne lui avait parlé ainsi, pas même alors qu'il le méritait, pas même alors qu'il l'avait faite pleurer.

« Peux-tu te mettre debout ? » dit-elle en passant ses bras sous ses épaules.

- Oui, c'est bon.

- Non ce n'est pas bon ! Il n'avait pas à faire ça. Viens, viens t'asseoir.

- Non, c'est bon je te dis, je vais bien, prononça-t-il en s'efforçant de paraître remis du coup. Je vais bien, lui dit-il, la regardant dans les yeux, lui tenant les mains, l'attirant vers lui.

- Tyr... qu'est-ce qu'il y a ? Tu me fais peur.

- Il ne faut pas. J'ai été stupide. Je ne savais pas. Je n'avais pas compris.

- Compris quoi ? dit-elle, toujours interloquée.

- À propos de toi, et de moi.

Elle se laissa aller contre son torse. Elle ne parlait pas, mais son corps le fit pour elle. Elle se mit à trembler, doucement, tandis qu'elle laissait ses larmes sortir.

« Tyr... pourquoi ce soir ? »

Elle s'était appuyée sur son coude, le corps voûté imprimait ses courbes sous le drap léger.

« J'ai parlé avec l'homme qui est venu me chercher ici, tout à l'heure, dit-il en la regardant. »

- Cet homme... c'est bizarre mais quand il est venu te chercher, c'était comme s'il savait exactement ce qu'il se passait, comme s'il nous espionnait. Il me fait peur tu sais.

- Oui, à moi aussi. Mais en même temps il me semble d'une grande sagesse. Mais cela n'a plus d'importance.

- Pourquoi ?

- Il est parti.

Syli se redressa complètement, découvrant son corps complètement.

« Parti ? »

- Oui, il a quitté la ville. Je voulais le suivre, mais j'en étais incapable, sans savoir pourquoi. Puis, je voulais retourner chez moi, et c'est là que j'ai compris.

- Compris... quoi ?
- Que tu m'aimes Syli. Et grâce à cela j'ai aussi compris que je t'aimais aussi.
- Elle se jeta sur lui, toute à son bonheur. Tandis que lui, ivre de ses paroles, se laissait envahir par la félicité.

Il se tenait debout, face au monde délabré qui se mourrait d'une mauvaise toux appelée cupidité.

Auparavant, il s'était senti à l'aise dans cet univers putride, où les habitants suffoquaient de leur propre respiration frénétique qui les assassinait à force de trop y penser. Ils ne voyaient plus que cela : leur souffle, l'effet pervers de leur vie qui s'échappait à chaque instant sans qu'elle ne puisse se libérer d'elle-même du cycle de sa propre destruction. Alors, sans vouloir même l'accepter, ils refusaient son dénouement tragique, et s'enorgueillissaient de détruire la vie des autres, pensant par la même prolonger, par un effet de relativité, leur existence éteinte. Tout autour des immeubles rougeoyants de vices, il pouvait voir, comme s'ils s'offraient à sa contemplation, les volontés bafouées par elles-mêmes s'acharner sur la matière, s'écraser dans un vain espoir sur les images d'un monde meilleur auquel ils ne voulaient pas même participer. Ils s'affadissaient dans leurs rêves de grandeurs délavées, pensant qu'en souhaitant une fois le bonheur, celui-ci leur parviendrait. Puis ils se recroquevillaient de nouveau, comme une graine que le froid vient faire trembler, et replongeaient dans leur voracité de cannibale, pour se repaître de la vie de leurs semblables, et ainsi de suite, toujours, et toujours, sans trouver la paix.

Il s'était senti bien dans ce lieu, car il voyait ce qui travaillait son âme s'exprimer sans barrière. Observer ces êtres était sa catharsis, l'exutoire de son esprit. En tuant ici, il se tuait lui-même, et chaque matin il pouvait se lever, sans haine, et vivre sans peine jusqu'à ce que le soir n'abreuve ses pulsions, et ne le guident vers lui-même.

Au loin, le halo orangé des lumières artificielles sembla vaciller. Les nuages, dans leur course, tremblèrent sur leurs fondations d'air vicié. Le silence, comme chutant du bord d'un puits, inonda le monde et le figea. Tyréjas ne comprit pas tout de suite ce qui se déroulait sous ses yeux mais, lorsque les matières se dissolvèrent, que les couleurs se répandirent sur le sol et que les corps fondirent, dans un éclair il s'éveilla.

L'aurore artificielle avait envahi son appartement; une aurore au goût de sang, que ne pouvait dissimuler aucune déliquescence de l'esprit, pas même l'ombre froide de la mort planante. Le ciel était couvert de pourpre, et dans sa danse sensuelle de belle qu'un feu étranger attise, il s'élançait contre les dos nus des immeubles vulgaires pour faire fondre la coque millénaire de leur maintien séculaire.

Était-il toujours dans le jeu ? S'était-il de nouveau assoupi sans s'être relié, et naviguait-il dans la démence inconsciente de ses élucubrations démoniaques ou humaines ? Non. Il savait. Il savait mais son corps abêti par l'innocente habitude d'un monde stérile ne voulait y croire. Il voulait rester coi, dans le silence mutique des animaux inconscient, pensant qu'avec le temps l'image improbable retrouverait sa tiédeur d'antan. Cependant, son esprit ne le voulait pas.

Dans la cuisine, il se saisit des denrées disponibles, des contenants d'eau, de tout ce qui pouvait être transporté, de tout ce dont il pourrait avoir besoin. D'un geste il arracha le drap qui couvrait son lit, mettant pêle-mêle victuailles et vêtements. Il se chaussa, revêtit le manteau léger dont il se parait lors de ses sorties sous l'air frissonnant de l'hiver, se saisit de la poignée de sa porte.

Immobile, il ne put s'empêcher de jeter un ultime regard sur ce lieu qu'il avait toujours connu. L'enfance avait été un havre de plaisirs entre ces murs, l'adolescence une épreuve, le monde adulte une oasis de solitude. Toute sa vie s'était contenue ici, entre ces épaisseurs identiques aux autres, mais qui lui appartenaient. Qui lui avaient appartenu. Tout cela ne serait bientôt plus.

Un autre pas, et un autre arrêt, un autre regard, mais en lui, lancé dans les profondeurs diffuses de son être qui lentement s'éveillait aux autres. À Syli. Pas seul.

Il ne voulait pas être seul à partir, ne pas être le seul à être sauvé. Il voulait parvenir à la sauver, elle aussi. Elle comprendrait l'urgence, le besoin irréprensible de se séparer de ce lieu, de grandir hors des sources de bienfaits de cette nourrice aux mamelles toujours gorgées de lait et de miel. Elle comprendrait. Il fallait qu'elle comprenne.

Il se propulsa hors de son appartement, traversa le couloir, descendit l'escalier qui lui montrait, par-delà les barrières de verre, l'apocalypse naissant. Il voulait s'arrêter, observer la magnificence du monde en sursis, mais il s'en empêcha. Il courut, encore, toujours plus, découvrant l'effort, le souffle qui faiblit, les muscles qui tirent. Mais cela n'avait aucune importance.

Syli.

Il ouvrit la porte avec fracas. Syli était là. Elle aussi regardait. Elle ne comprenait pas. Ses bras étaient le long de son corps, perdu devant la découverte de la vraie nuit qui s'auréolait de carmin. Elle ne se retourna même pas au bruit assourdissant de la porte brisée.

Tyréjas la saisit par le bras, lui parlait tout bas d'abord, puis de plus en plus fort, jusqu'à hurler dans les ordres qu'il lui donnait. Il la poussait, la forçait à s'habiller, la tirait à lui pour qu'elle s'éveille à elle-même, qu'elle accepte simplement les faits et qu'elle lutte pour vivre. Mais rien n'y faisait.

Une instant il hésita, avant de la gifler. Son visage se déforma sous le choc, et le voile sur ses yeux s'éleva, tandis que la douleur lui rappelait la présence de son être.

« Qu'est-ce qu'il se passe ? »

- Viens Syli, j'ai pris ce qu'il faut. Nous devons partir.

- Partir ? Mais partir où ? Pourquoi le ciel est rouge ?

- La ville brûle Syli.

Il sortirent de l'immeuble, que les flammes ne léchaient pas encore. La chaleur était suffocante, la sécheresse écrasante. Des cris emplissaient les rues. Des cris de personnes que l'on assassine. Dans l'aura tournoyante des langues carnassières, ils virent une foule grotesque. Aux bras levés, dont les mains agitaient des objets lourds et puissants, et dans les bâtiments, contre les fenêtres béantes, les habitants de la cité-état de Cérés étaient tués.

Syli tremblait. Sa peau était devenue d'une pâleur spectrale, et ses veines s'étaient enfoncées dans ses muscles. Elle semblait s'être changée en statue de pierre,

faites d'une roche si dure que plus rien ne pouvait plus l'atteindre, les masses comme les mots. Tyréjas la saisit par la hanche, et contre les arêtes des immeubles ils se faufilèrent, jusqu'à la pointe sereine où le vieil homme s'était tenu, peu de temps auparavant, où il avait fait le premier pas de ce chemin qu'ils allaient, à leur tour, entreprendre.

Les hautes herbes céréalières masquaient leur fuite, mais elles s'agrippaient aussi à leur peau souple, écorchant leur épiderme, les faisant saigner. La terre souple ne laissait aucune trace de leur passage, mais leurs chaussures, faites pour la ville, accumulaient la boue de l'irrigation, et rendaient leurs pas plus lourds. Les robots qui auparavant cultivaient et nettoyaient les lieux étaient à l'arrêt, comme des branches que seule l'écorce retenait encore, les bras pendants, les jambes raides, le visage tourné vers leurs pieds. Parfois, l'un d'eux avait un soubresaut, dernier vestige d'une vie électrique qui s'évertuait à se manifester, qui s'écrasait sur le sol, désarticulé comme après une chute de plusieurs dizaines de mètres. Et toujours, derrière, dans ce qui allait devenir les ruines de leur seule réalité, des cris, des bruits de roches qui éclataient, et une ombre qui grandissait dans la nuit.

« Pourquoi ? »

- Pas maintenant Syli, on doit fuir.

- Pourquoi !?

- Parce que nous sommes suivis. Non ! Ne te retourne pas, continue de regarder devant toi, de courir.

Tyréjas sentait déjà ses os hurler, mais il ne pouvait pas les écouter. Qu'importait la douleur. La vie avait plus d'importance.

Il n'avait pas eu besoin de vérifier. Dès qu'ils étaient sortis de Cérés, il avait senti, le long de sa nuque, le poids frissonnant de la rage, et l'impulsion des premières foulées sur leurs traces. Il ne savait pas ce que c'était, mais cela avait clairement l'apparence d'un humain : les bras étaient gonflés de muscles, les jambes étaient aussi robustes que des arbres, mais la peau était blanche, d'une clarté laiteuse que dissimulait avec peine l'effet blafard de la lune. Qui étaient-ils ? Cette question ne cessait de tourner et de retourner dans sa tête, mais aucune réponse autre que celle-ci ne lui venait à l'esprit : des étrangers.

Ce mot résonnait étrangement dans sa tête. Il n'avait pas la même saveur qu'auparavant, comme Syli l'avait prononcé peu de temps auparavant; il résonnait contre des parties éteintes de sa mémoire, s'efforçant de briser quelque barrière inconscience que son existence avait dressée. Mais le temps n'était pas propice à ces pensées. Courir. Juste courir.

« Tyr ! »

Syli s'effondra. Son souffle était court, haletant, brûlant sous la fièvre de l'effort. Ses yeux pleuraient. Tyréjas, penché sur sa jambe, observait l'hématome qu'avait provoqué la déchirure du muscle. La porter, et délaissier les vivres et l'eau ? La laisser,



et la condamner ?

« Tyr, aide-moi... »

Il pouvait voir les herbes géantes se balancer au vent, autour de la trace de piétinement qu'ils avaient fait en traversant; et au loin, légèrement en contrebas, il pouvait observer l'artère s'ouvrir encore plus au passage de leur poursuivant. Il entendait son haleine rageuse, la férocité de sa pulsion sanglante, les mouvements de son arme, faite de bois dur et d'éclats de roche, et cette odeur de sueur rance, semblable à celle qu'exhalaient les fangeux des villes de ses nuits.

Tension. Il sentait la tension envahir ses nerfs, brouiller ses perceptions, détruire ses réflexions. Rester, ou partir... la laisser et survivre, ou se cacher, et risquer l'inconnu. Son corps s'élançait de lui même, ses jambes se contractaient, ses mains cherchaient à se libérer de l'étreinte de Syli, qui l'attirait à lui, oubliait tout le reste, n'était plus que vibration, crispation. Rester. Rester. Rester. S'affranchir de tout le reste. Oublier la peur. Oublier les risques. Seulement rester.

Il repoussa sa main, écarta les bras, se saisit du sac, disparut entre les hautes herbes.

Il courut, courut jusqu'à ne plus entendre Syli qui criait son nom, jusqu'à ce que l'épaisseur de la masse végétale efface sa présence, jusqu'à ce que plus rien ne puisse trahir sa position.

Syli regarda Tyréjas s'enfuir. Elle cria son nom, le supplia de revenir, de l'aider, de ne pas la laisser seule, dans l'inconnu du monde qui se refermait sur elle, entourée des grappes de graines qui formaient une voute au-dessus d'elle, qui lui coupaient la vue du ciel couvert de pourpre chancelant. Elle tenta de se redresser, de se mettre debout, mais sa jambe ne lui répondait plus. Elle était paralysée par la douleur, par l'extrême inhabitude de l'effort, par la faiblesse de ses muscles inaccoutumés à l'action.

Soudain, elle se prit à penser au monde virtuel dans lequel elle se trouvait quelques minutes auparavant. Les images venaient d'elles-mêmes, sans qu'elle ne put les repousser. Elle revoyait les rues courtes et le jour qui ne se couchait jamais, l'ambiance d'ocre et d'ambre des luminaires qui pendaient à chaque fenêtre, contre les parois sales des immeubles balafrés par l'air suffocant, et elle se vit, parcourant les voies bondées de monde aux regards vides ou agités, perdus dans leurs propres mondes ou discutant des heures fausses de leur existence fausse. Était-elle cela, un simple personnage secondaire dans le monde réel, prisonnière de sa vie sans saveur qui ne méritait pas que l'on s'attèle à son cas, que l'on suive ses pas ? Elle sentit en elle l'immense gouffre de la solitude la happer comme un insecte dans le siphon d'une rivière déchainée. Elle se sentait si insignifiante, si peu apte à attirer l'attention. Elle avait essayé d'être celle que l'on regarde, celle que l'on admire... mais elle n'avait jamais été que derrière quelqu'un, quoi qu'elle fasse.

Elle s'était battue, jeune et fluette, pour établir sa logique, pour l'affuter comme une feuille d'acier pur, jusqu'à pouvoir trancher l'air lui-même. Elle avait développé son raisonnement de la géométrie jusqu'à ne plus voir le monde que sous la forme d'équations, d'équilibre, de symétries, jusqu'à en devenir presque folle, jusqu'à ne plus avoir de nouvel exercice. Elle avait tout épuisé, tout résolu. Mais cela n'était pas suffisant. Personne ne la regardait encore. Alors elle s'élança dans les jeux à réalité virtuelle, dans ces immenses monde à énigmes humaines qui fascinaient tellement de

personnes. Un à un, elle avait gravi le classement, irrémédiablement attirée par le point culminant qui lui vaudrait un regard, un vrai regard, pour elle, et non pour son corps qui attirait les hommes, et non leur esprit. Toujours plus haut, elle s'était attiré les grâces des joueurs moyens qui venaient la voir, lui demandaient conseil, avis, méthodes, et pendant un temps, cela lui avait suffi. Mais elle s'était vite lassée d'eux, de leurs simagrées mielleuses, de leurs regards intéressés. Toujours le même regard. Toujours le même éclat assassin qui lui arrachait des larmes au matin.

Puis elle l'avait vu, lui qui ne la regardait pas, lui qui était là, juste devant elle, qui touchait les nues, secret, silencieux, qui ne cherchait ni la gloire, ni la reconnaissance, simplement l'accord subtil entre ses pensées et ses actes, dans des mondes qui lui permettaient de s'exprimer pleinement. Elle le voulait. Elle voulait être à lui, à lui le seul homme digne d'être à elle. Jamais il ne l'avait abordé, jamais il ne l'avait regardé, jamais il n'avait posé le moindre regard sur elle. Il ne vivait que pour ses nuits, pour rien d'autre. Et sans même un regard, elle s'était rendue compte qu'elle l'aimait.

Elle l'aimait toujours, alors qu'il l'avait abandonnée, et que derrière elle le pas lourd et violent de la bête humaine grinçait des dents.

Elle avait cessé de pleurer. Elle allait retarder ce monstre pour quelles secondes, peut-être une minute qui permettrait à Tyréjas de lui échapper, de sortir définitivement de cette anse qui menaçait d'abattre sa colère sur lui, qui la choisirait elle à la place, elle, choisie.

Elle sentit un frisson de courage s'aventurer en elle, lui redonner courage. Elle devait attirer cette chose hors du chemin de Tyr, qu'il perde sa trace, qu'il ne puisse rien retrouver d'autre dans cet l'océan de verdure que sa propre piste.

Elle se faufila entre les tiges rigides, se dissimulant au mieux dans la vaste étendue dansante des herbes, repoussant les plus jeunes, brisant quelques feuilles pour masquer la piste de Tyr, pour orienter l'attention du monstre sur elle.

Elle le sentait. Il était proche, très proche. Il avait mordu à l'hameçon, se précipitait sur elle, frayant une route au milieu des plantes, détruisant toutes ses chances de pouvoir retrouver les marques laissées par Tyr. Elle avait réussi. Elle pouvait se laisser aller.

Elle se laissa retomber sur le sol, épuisée. Ce dernier effort l'avait vidée de ce qui lui restait d'énergie. La douleur, peu à peu, revenait dans son corps. Elle releva le tissu qui lui couvrait la jambe, et étouffa un cri : l'ecchymose s'étendait sur la moitié de sa cuisse, comme une peste vorace il avait attaqué les tissus adjacents, déchirant les fibres fragilisées comme des dents carnassières. Elle ne pouvait plus bouger. Mais ce n'était pas grave. Elle avait accompli ce qu'elle voulait, ce que elle seule pouvait réussir. Enfin, elle était au plus haut. Enfin, elle se sentait elle.

Le poing qui apparut était immense. De sa main ouverte, Syli savait que la chose pouvait lui saisir la tête, la soulever, l'écraser, ses doigts musclés avaient la forme de ces branches d'arbres robustes que les vents puissants ne pouvaient faire ployer, aux articulations comme des nœuds secs faits pour supporter le poids des plus gros fruits. La peau était tachée de sang sur un grain épais, rayée par les fibres des muscles qui palpaient sous la pression de son cœur immense qui tonnait, elle l'entendait, contre son poitrail de taureau, un corps gorgé de sang, brûlant, incandescent, qui hurlait de haine, écumant l'air autour de lui, qui soufflait toute vie, qui aspirait tout espoir, dans ses yeux rougeoyants.

Syli referma ses bras contre son corps. Son âme tremblait. Puis, durant l'espace d'une fraction d'existence, elle se vit, hors de son être, et tout devint aussi sombre que l'abîme du monde, un lieu où nulle lumière ne pénétrait, où le plus faible frémissement était dévoré avant même de naître, où l'espoir, la plus fine particule de cet étrange et innocent souhait, ne pouvait se mouvoir, emprisonné dans la gangue exsangue de son cœur qui venait de renoncer à la vie.

Elle sentit sur son bras la pression écrasante de la poigne titanesque, la force de chacun des doigts qui se refermaient sur elle, qui compressaient ses os jusqu'à les briser, qui la poussaient vers le ciel, occulté par le visage contorsionné de l'être, de la bête, de la chose aux dents éclatantes. Et soudain, il n'y avait plus que cela, que cette mâchoire qui dévorait le monde, qui supprimait, dans un mouvement typiquement humain, l'avenir, ce temps qui n'avait jamais existé jusqu'ici, qui n'avait été qu'une suite sans fin de secondes qui se liaient les unes aux autres dans une rocambolesque fresque faite de pensées sans ancrage, de rythmes sans conséquences, de points qui s'enchaînaient pour former d'autres points sans importance, qui disparaissaient sans qu'aucun lendemain ni aucun hier ne se créent. Soudain, Syli prit conscience que le temps autour d'elle, l'assemblage consécutif de ces souvenirs, de ses espoirs, de ses choix, ne s'étaient jamais révélés, n'avaient jamais enfanté rien d'autre que d'autres systèmes autonomes, et qu'aucun d'eux n'avaient, jamais, rien façonné de nouveau, que sa vie pouvait être comparée à celle des milliers de personnes qu'elle avait vues, à qui elle avait parlées, sans que rien ne puisse la distinguer, la rendre unique. Elle était une goutte d'eau, une toute petite goutte d'eau pure, d'une pureté sans défaut, parfaite, semblable à s'y méprendre à des millions d'autres, dont les défauts s'étaient effacés par l'assemblage de rythmes similaires qui l'avaient faite partie d'un tout qui s'auto-alimentait au sein de la normalité, et que rien, jamais rien, ne pourrait lui offrir ce qu'elle avait toujours voulu être. Elle n'était rien.

Brusquement, le calme se répandit. Le temps, peu à peu, retrouvait le chemin de la réalité : la pression des doigts se fit de plus en plus insistante, les odeurs du corps envahissaient de nouveau son univers, mais elle ne tremblait plus. Elle comprit que dans son être une révélation venait de s'accomplir, une idée venait de germer, qui la faisait, pour la première fois, humaine. Elle comprit que le monde autour d'elle n'était pas cet îlot d'inconscience dans lequel elle avait vécu, que la paix perpétuelle, faite de silences et d'images, qu'elle avait parcourue durant tant d'années, n'était pas la vie, mais quelque chose d'autre, à laquelle il manquait une saveur piquante, repoussante parfois, quelque chose d'inconnu, dont elle n'avait jamais fait partie. Cette phrase était apparue, et tout le reste avait perdu son importance. Elle ne voyait plus qu'elle, et avec elle le calme, juste le calme.

Au travers des lames des céréales, Tyréjas courait. Son souffle lui était brûlant comme le feu de mille soleils qui explosaient sans cesse, qui luttèrent pour sortir de son corps, pour effacer les ombres gelées qui sifflaient à sa suite, dans le fracas vrombissant des cris de Syli et des grognements du titan. Il courait, trébuchait de toute sa peur, sous la fille claire de la nuit qui inondait les collines d'un fleuve d'argent, au travers des nuages éparses qui dansaient autour de la déesse sélénite. Il courait. Il courait sans savoir où il allait. Il courait, poussé par l'effroi, sans but, sans conscience, sans désir. Il courait, les yeux cerclés de suie, les mains brunes de remords, des tâches de terre de ses chutes sous les ongles, les oreilles tournées vers l'arrière, vers ce lieu couvert par les feuilles des plantes nourricières, témoins de sa lâcheté, les genoux brisés par l'indolence de ses muscles qui avaient précipité sa fuite, de son corps meurtri qui ne le l'entendait pas. Il criait pourtant. Il criait mais sa langue demeurait sèche, inerte à l'appel de ses pas qui le poussaient au loin, très loin de ce point innocent, de ce théâtre sans spectateur, où un crime vulgaire se jouait, sans qu'il ne puisse l'empêcher, bercé par les mouvements sinueux des tiges végétales qui accompagnaient les nus, sans un bruit, sans un regret. Il courait, tandis que son esprit demeurait, statique, flottant à la surface des flammes de sa ville lointaine, juste à côté de celle qu'il avait sauvé avant de la condamner, celle qu'il avait réveillée pour la plonger dans des ténèbres encore plus sombres. Pourquoi ? Pourquoi l'avoir sauvée ?! Pourquoi l'avoir sauvé si c'était pour l'abandonner au milieu du monde inconnu, cerclé par la haine ? Pourquoi avoir voulu la sauver, elle pour tous les autres, si rien d'autre ne comptait, si sa survie ne valait pas son être ? Mais son corps refusait toujours.

Pourquoi avoir cherché la vérité, avoir posé le pied sur le sol rugueux d'un savoir encore à naître, si c'était pour fermer l'espoir, pour le laisser sombrer dans un berceau de fer et de plomb, au milieu des vagues de l'inconnu ? Pourquoi avoir voulu savoir, si ce savoir, cloîtré dans la fournaise d'un présent sans conscience, ne pouvait s'élever vers demain, ne pouvait fertiliser la moindre plante, le moindre point d'eau, la plus petite ou bénigne fleur ? Pourquoi vouloir, si ce vouloir se condamnait à s'éteindre sans descendance, sans évolution, sans semence ?

Le pied dans la terre. La cheville qui se tord, le muscle qui encaisse le poids d'un choix, la hanche qui compense la pression d'un mot, les bras qui s'accrochent au vide pour se saisir de l'air dense qui sifflait sur son cou en sueur. Juste une idée, rien qu'une idée, un point au loin qui attire, une gravité sans fond qui pousse, au-delà de toute idée, de toute conscience, de toute raison, et une peur, rien qu'une peur, unique, qui efface toutes les autres : savoir; savoir; savoir si elle est en vie; savoir si rien n'est encore perdu; savoir... savoir.

Peu à peu l'ombre revint. Peu à peu l'air se raréfia. Peu à peu, le silence de la mort se projeta sur son ventre et ses bras. Devenir une ombre, un fantôme, glisser entre les tiges comme le ferait un fin zéphyr, devenir moins qu'une idée, devenir invisible, s'approcher, encore, encore, jusqu'à voir la masse immense du géant découper les étoiles, jusqu'à pouvoir sentir sa sueur, sa violence, sa haine; trouver une pierre, quelque chose de dur, pour lui faire perdre pied, pour qu'il oublie tout, qu'il s'effondre, qu'il disparaisse le temps qu'ils s'effacent. Prendre la pierre, éprouver sa densité, l'angle avec lequel la lancer, non, pas la lancer, avec laquelle frapper, au niveau de la tempe, juste contre l'oreille, là où l'onde se répercutera, pour bloquer le signal, le faire trembler.

Syli était là, suspendue à son bras, consciente, les yeux ouverts, autre part, perdus dans l'interstice entre la vie et la non-vie, libérée d'une peur qui était devenue un poids, la mâchoire d'acier des doigts pressurant les muscles de son cou comme un drap, et le rouge sanguin s'effaçant pour un blanc de lait, dans une teinte pastel que la nuit fraîche rendait sensuelle. Ses mains étaient lâches, le long de son corps, expression de sa résignation non pas subite mais réfléchie, abandonnée, acceptée, ouverte à ce qui serait.

D'un bond il fut sur le monstre, prenant appui sur l'épaule musculeuse qui supportait tout le poids de donner la mort, le bras décrivant un large cercle pour récupérer le plus d'inertie. Il ne devait pas manquer, il devait tout donner, tenter de trancher les chairs et les os, de perforer tout ce qui se trouvait entre la pierre et le cerveau, vouloir tuer, pour au moins l'étourdir.

Le choc remonta le long de son bras, comme s'il venait de frapper contre une paroi de fer, électrisa ses nerfs qui s'évanouirent sous l'impact. Plus possible de se servir de ses doigts, de son coude, de son épaule. Démuni face au colosse qui demeurait debout, les pieds enracinés à la terre, le regard impassible. Puis il y eut un souffle, celui de Syli qui de nouveau pouvait respirer. Ses mains plongèrent dans la barrière des phalanges, écartèrent les doigts, un à un, jusqu'à ce que son poids libéré ne la fasse tomber sur le sol, exténuée, mais de retour au présent. Elle leva les yeux vers Tyréjas, un voile s'évanouit entre eux, et sans un mot ils partirent, terrassés par l'effort de leurs choix.

Les cheveux d'ambre de l'aurore peignaient la courbe de l'horizon quand Tyréjas et Syli s'effondrèrent. Toute la nuit, comme un souvenir sans fin, ils avaient couru, épuisant leur corps jusqu'aux limites de leur esprit, tirant sur chaque parcelle de vie, sur les pigments de l'effroi que contenaient encore leurs yeux, pour forcer l'allure et mettre, à la manière des étoiles chancelantes, le plus de lieues entre eux et ce qui avait été leur seul univers et celui qui les avait pourchassés. Main dans la main, ils s'étaient enfuis jusqu'aux limites de leur monde, repoussant à chaque pas la frontière de ce qu'ils avaient jamais observé, découvrant des plaines à perte de vue, un paysage aux nuances toujours identiques de vert et de bleu pastel, ressemblant à une gigantesque mare qui encerclerait un bouquet de nénuphars. Quand Syli s'écroula, Tyréjas, reconnaissant, laissa ses jambes s'oublier pour chuter dans l'herbe humide de rosée, le visage presque entièrement enfoncé dans la terre, ne laissant que l'espace d'une narine souffler sur la terre meuble et brune comme du bois. Le reste ne fut qu'un espace noir, jusqu'à ce que de sursaut il s'éveille, aux aguets, Syli endormie tout comme il le fut, les membres tremblant dans son sommeil, les mains crispées à un objet invisible, que Tyréjas devina sans peine.

Il ouvrit le sac, se saisit d'une pomme carmin et fraîche dont la chair juteuse se répandit dans sa gorge en une symphonie de plaisirs. La peau craqua sous ses dents, et entre ses doigts il put sentir la texture lisse et rebondie du fruit qui se laissait dévorer, son odeur qui lui emplissait les narines comme un embrun. Soudain, comme sous l'effet d'une foudre céleste il écarta de ses mâchoires, et cracha dans sa main une pépite sombre et ovale. La tenant entre son pouce et son index, il se mit à la regarder sur le fond unique du ciel, pressant ses extrémités pour éprouver les limites de sa résistance, sentir sur ses doigts la pointe féroce de son écorce lutter pour survivre, tout en continuant de manger sa pomme, le regard accaparé par ce petit objet sans lumière, par le contour délicat de sa cosse brillante couverte de jus, par la minuscule parcelle de vie encore à naître qui se trouvait au bout de sa main, ce petit, ce simple point qui ne demandait qu'à commencer une nouvelle phrase, pour à son tour offrir la possibilité, avec un peu d'eau et de soleil, d'apaiser la faim d'un corps et la soif d'une pensée.

Syli remua à côté de lui. Il n'était pas encore l'heure. L'heure... l'heure de quoi ?

Sous sa peau ses muscles furent parcourus par une vibration grave, un frisson long comme un sanglot qui pourtant n'éveillait aucune tristesse. Une heure venait de commencer, quelque part dans son être, une serrure qui tournait lentement sur elle-même, accrochée à une porte immense qui derrière elle renfermait tout un univers. Cette porte était lourde, épaisse comme les montagnes qui soutenaient le ciel, et ce qui se trouvait derrière était encore plus monumental, indéfinissable, d'une grandeur que le néant lui-même ne serait pas parvenu à avaler, et qui s'offrait à lui, qui l'appelait, qui faisait trembler la terre et l'air pour qu'il réponde à son appel, cet appel qu'il venait de glaner, perdu au milieu d'une île sans frontière, avec l'azur comme limite et l'ocre brun comme support, et tout le reste à découvrir.

Tyréjas se redressa. Le trognon du fruit dans sa main n'était plus qu'un tronc rabougri qu'il laissa choir, avec un murmure de vœu. Il se pencha sur Syli, lui passa la main dans les cheveux, lui caressa le visage tâché de poussière grise. Ses yeux s'ouvrirent un instant, pour se refermer le temps d'un rêve, et de se rouvrir, un reste d'image sur la cornée, les pupilles dilatées, tremblante, chaloupante. Elle ouvrit la bouche, laissa filer un mot qu'elle rattrapa de ses mains pour l'avalier.

"C'était un rêve, dit-il."

- Un rêve pour en chasser un autre... un rêve pour faire s'enfuir ce rêve bien réel, celui-ci. Tyr... qu'est-ce qu'on va faire ? Elle se saisit de ses genoux, se plia contre eux, la bouche contre ses rotules.

- Ce qu'on va faire ? On va faire ce que l'on a commencé à faire : on va marcher.

- Mais pour aller où ?

- Où ? Mais partout ! Regarde Syli, lèves toi et regardes tout autour : il n'y a rien, et il y a tout à voir. Qu'est-ce qu'il y a de ce côté, dit-il en tendant le doigt dans la zone encore sombre du matin, ou ici, ou ici ? Il n'y a que derrière nous que le paysage est connu, et ce paysage s'est transformé. Tout ce dont nous pouvons nous souvenir n'existe plus, le temps l'a transformé, et maintenant nous sommes ici. Alors allons devant nous. Quand l'homme a quitté la ville, le soleil s'était couché sur la droite, à peu près dans cette direction, dit-il en pointant sur sa gauche. Donc, il est parti à peu près dans cette direction. Mais nous nous sommes enfuis au Nord est, il va falloir qu'on...

- Co-comment ça on ?! Tu veux que je vienne avec toi ?

- Non Syli... je ne veux pas que tu viennes. C'est toi qui as pris cette décision...

Elle voulut lui saisir la main, s'imposer. Mais elle n'en avait pas la force. Et puis, elle savait qu'il avait raison. Elle avait accepté de le suivre dès qu'elle avait commencé à marcher à ses côtés. Et puis, derrière ses yeux, comme une mélodie oubliée qui se rappelle à soi et fait fredonner sans pouvoir lui donner de nom, elle se souvenait de ce qu'elle avait pensé la veille, prise dans la carcasse de sa mort imminente. Elle aussi avait des réponses à trouver, quelque chose à exhumer d'elle-même pour se comprendre. Elle aussi avait besoin de quelque chose pour vivre, qui ne se trouvait pas derrière elle, mais dans ce devant-soi qui se trouvait tout autour d'elle.

" Syli ?"

Elle leva les yeux vers lui, et elle rencontra son regard. Il était debout, le soleil sur son flanc, les lèvres doucement arquées en un sourire timide qui ne tremblait pas, la main tendue vers elle, la paume ouverte, un peu de poussière de la veille, et un peu de jus du fruit dont il s'était nourri, qui attendait qu'elle se penche et la saisisse, ses doigts enroulés contre les siens, pour qu'elle commence sa première vraie marche. Elle le regardait, et dans ses yeux humides d'une fatigue qui se dispersait aux vents discrets, elle vit son propre visage, déformé par la courbe de la cornée, aux couleurs diffuses que l'iris absorbait. Elle pensa que c'était la première fois qu'elle se voyait vraiment, au travers des yeux d'un homme, de cet homme qui l'avait tiré des serres cruelles d'une créature à l'apparence humaine, et que ce corps, cette enveloppe, n'était rien, rien qu'une image qu'elle s'était faite d'elle-même pour marcher au milieu d'un monde qui s'était évanoui avec la nuit. Elle se souvint de son application à vouloir être belle, à vouloir attirer le regard des hommes, et particulièrement de celui qui se trouvait là, avec elle, au milieu d'une jungle domestiquée, sans qu'elle puisse jamais y parvenir vraiment, jusqu'à ce jour, cet instant précis, où son corps était accablé par la sueur d'une course intense au cœur de l'obscurité, sans rien qui puisse la débarrasser de cette couche saline de transpiration, sans rien pour embellir sa coiffure ou mettre en valeur son corps. Elle n'avait rien qui puisse la différencier des autres, mais c'était ce matin, parmi tous les autres, où, pour la première fois, Tyréjas la regardait, elle, vraiment, où son reflet faisait partie de lui, où un soupçon de son être s'était libéré à jamais d'elle, pour commencer de vivre dans le regard de cet homme.

Elle tendit sa main, s'appuya sur elle, et se projeta dans les bras de Tyréjas, surpris et immobile, attentif aux battements du cœur de celle qui dorénavant l'accompagnerait. Ils restèrent ainsi, dans la nappe sucrée de l'aurore, quelque secondes, puis Tyréjas desserra l'étreinte d'une main passée dans les cheveux de Syli; puis, il tourna son visage vers la nuit encore lourde de l'horizon, et fit le premier pas. Un pas choisi, décidé.



"Qu'est-ce que c'est ?"

C'était quelque chose de nouveau pour eux, de voir une plaine non plus faite d'herbes et de plantes, vivifiantes et superbes, ballotant dans la cadence de leur propre mouvement, mais de voir, comme une limite à leur monde qui se serait matérialisée à l'orée de leur regard, une terre faite de pierres et de cailloux, sur un lit de cumin volatil brassé par l'air soudain plus chaud, plus sec, un peu acide sur le fond devenu violacé du ciel. C'en était fini de la terre gorgée d'eau, du vert infini vibrant de mille teintes comme une explosion; ce n'était plus. Le paysage était celui d'une lune morte, tremblant du fracas de l'air qui se heurte au vide, au rien, à l'absence, qui brûlait à côté de la foisonnante promesse du vivant. Tyréjas se mit à genoux, prenant dans ses mains cet amalgame hirsute de roches brisées polies par les vents anciens, faisant crisser entre ses doigts les cristaux poussiéreux, écoutant le grésillement, le cri de leur douleur, de ne participer à rien, de n'être rien d'autre que la masse recluse hors des limites de la terre véritable, de la manne qui nourrit le monde, n'être qu'une pierre, rien d'autre qu'un grain de poussière, qui ne peut participer à l'ordonnance du monde, car il est ainsi, rien d'autre qu'un morceau de sable.

Puis le murmure se transforma en cri, un cri rauque et sanglant, continu comme celui du bois sec déchiré par l'acier, qui roulait, de plus en plus proche, dans une régularité de sépulture, sans qu'ils ne puissent définir ce qu'était ce son, si c'était un hymne à leur mort prochaine, appel rugueux du monstre qui les avait pourchassé la veille, ou bien autre chose, quelque chose de nouveau, indéfinissable. Puis les rayons du soleil changèrent, déformés par leur rencontre avec la cuirasse de fer blanc d'un robot légèrement plus grand qu'eux, dont les jambes étaient remplacées par des chenilles qui raclaient le sol et repoussaient à l'infini les morceaux impies qui tentaient et retentaient de passer la barrière de l'herbe pour se mêler à la terre. La machine s'avancait, le regard de ses yeux d'ombre et d'acier toujours bien droit, fixé sur l'horizon et sa limite verticale, entre les pousses et le rien, entre la fertilité à outrance et la sécheresse dévorante, pour s'immobiliser, à deux roues de Tyréjas, en attente. Alors, Tyréjas, tendant la main, fit tomber quelques morceaux de minéral, lentement, comptant chacun d'eux, les yeux tournés vers la machine insensible qui veillait. Puis il se retourna d'un mouvement, d'un geste du bassin et ouvrant grand sa main, lança le sable au travers de la lande végétale, accompagnant son geste d'un cri brave et sans sens, le sourire grand et les yeux ouverts, savourant chacun des complexes ordres contradictoires qui s'embrouillaient dans la machine, qui s'opposaient les uns aux autres, jusqu'à ce que la machine succombe d'elle-même, et cesse d'être.

"Que lui arrive-t-il ? demanda Syli."

- Rien d'autre que ce qui est arrivé hier soir, à tous ceux qui sont restés dans leur appartement, et qui aurait pu nous arriver, à nous aussi : elle n'a pas pu choisir.

- Choisir quoi ?

- Choisir entre ce qu'elle était habituée à faire, ce pour quoi elle a été créée, et ce qu'elle aurait pu faire si elle avait été libre. Elle aurait pu aller dans le champ, et récupérer, un à un, chacun des morceaux de sable que j'y ait jetés. Mais pour cela, il aurait fallu qu'elle puisse passer la limite entre le sable et la terre, et cela, elle en était incapable. Alors, plutôt que de continuer, elle s'est désactivée, car pendant une seconde peut-être, elle a fait l'expérience de la liberté, de ce qu'elle aurait pu faire si ses concepteurs lui avaient laissé la possibilité de choisir par elle-même, et elle ne l'a pas

supporté.

- Que veux-tu dire Tyr ?

- Ce que je veux dire Syl, c'est : où sommes-nous, là, en ce moment ? Quelle est cette terre où nous venons d'entrer ? Pourquoi les cultures s'arrêtent aussi brusquement, et surtout, qui a défini cette limite ?

- Tu le sais ?

- Non, je ne le sais pas, mais je commence à me poser des questions : d'où viennent ces normes que nous respectons, ces robots qui nous servent depuis toujours, ces immeubles, tout ? L'un de nous a-t-il jamais fait quoi que ce soit qui ressemble à de la construction, à de l'agriculture, à de la mécanique ? D'où viennent toutes ces choses dont le savoir nous est étranger ? On sait ce qu'est un robot, car nous avons été éduqués à leur présence depuis notre naissance, mais rien ne nous permet d'en fabriquer. Alors... d'où cela vient-il ?

- Je ne sais pas... Mais si ce que tu dis est vrai... Attends, laisse moi quelques secondes...

Syli avait le visage baissé, les yeux perdus dans ses pensées, quelque part où Tyréjas ne pouvait la suivre. Il avait déjà une idée de ce qu'ils étaient en train de vivre, mais il savait aussi qu'il ne devait pas se fier à sa simple intuition. Et Syli, avec ses capacités, ne mettrait pas longtemps à arriver au même point que lui, voir peut-être même plus loin encore. Il regardait ses mains qui bougeaient le long de sa taille, qui tordaient le tissu sali par la terre et la sueur de la veille, sans qu'elle ne s'en rende compte. Il admirait ses cheveux ébouriffés par le vent, et les nuances qui commençaient à y naître, abreuvées par la clarté solaire qui faisait virer à l'or ses mèches déjà claires. Il aimait la voir ainsi, à la fois avec lui et très loin de lui, pleinement elle dans sa recherche des indices, des idées batifolantes qu'elle avait emmagasinées et qu'elle reclassait à présent, pour parvenir à une conclusion logique. Car de toutes ses qualités, la logique était celle où, sans aucun doute possible, elle ne souffrait d'aucun rival. C'est sur cette pensée qu'elle se retourna, les yeux pétillants et la bouche tombante, en proie à une conclusion qu'elle refusait, mais qu'elle ne pouvait oublier.

"Ça ne se peut pas... et pourtant cela expliquerait tout."

- Raconte-moi ce que tu as compris.

- Tu penses que l'on nous contrôle ?

- Non, je ne suis pas allé jusque là... mais pourquoi dis-tu cela, qu'est-ce qui t'a amené à cette conclusion ?

- Et bien, tout d'abord, donne-moi un peu d'eau, j'ai très soif, et une pomme aussi, mon estomac hurle depuis mon réveil... Merci. Donc... (elle but une longue gorgée d'eau qui humecta ses lèvres) ce que j'ai pu comprendre, c'est que nous sommes dans un monde où le choix n'est pas quelque chose auquel nous avons véritablement accès. Ta démonstration de tout à l'heure avait pour but de me faire comprendre cela. Je ne sais pas si tu savais qu'un robot était là, mais...

- Oui, je le savais. Pas directement mais je m'en doutais. Il est simplement arrivé un peu plus tôt que je ne le pensais, mais ce n'est pas la question. Je t'en prie continue.

- Merci pour l'interruption, dit-elle le regard noir. Donc, nous avons l'illusion du choix, ce qui implique que nous sommes contrôlés, d'une certaine manière, afin de nous maintenir dans cette situation. Si nous étions totalement livrés à nous-mêmes, la question de la liberté ne se poserait pas. J'ai alors cherché à savoir ce qui pourrait nous

retirer cette liberté, pour une impression de liberté, car jamais je ne m'étais sentie contrainte d'aucune sorte. Cela impliquait donc un acte conscient de notre part, établi comme principe essentiel, qui limiterait notre champ d'action conscient pour un autre. Et je n'ai vu que le Jeu : une structure quotidienne, qui nous donne l'impression de pouvoir agir par nous-même, tout en nous refermant dans une structure virtuelle préconçue.

- Intéressant, en effet, mais que fais-tu de ce que nous faisons pendant la journée ?

- J'y ai réfléchi, et je ne vois rien d'autre que l'habitude.

- C'est un peu mince tu ne trouves pas ?

- Oui, plus que mince, c'est pour cela que je pense que mon idée n'est pas la bonne, ou alors qu'il lui manque un autre principe structurel, bien plus grand, qui permettrait de lier tous les éléments entre eux. Mais laisse moi finir : en nous laissant dans un monde limité par l'horizon identique de toutes parts, et en attirant notre imagination sur une structure qui permet la satisfaction des désirs de nouveautés et de plaisirs, ceux qui ont créé notre société ont créé la méthode de maintien la plus efficace possible. Ils ne nous privaient pas de notre liberté, ils ont fait que nous ne puissions ressentir son absence. Le choix existait pour nous, rien ne nous empêchait de partir; simplement, nous n'en avions ni l'envie, ni le besoin, jusqu'à hier soir.

- Intéressant, vraiment très intéressant. Tu es vraiment allé bien plus loin que moi.

- Pourquoi ? Que pensais-tu ?

- Je ne sais pas... Je l'avoue, je n'arrive pas à me concentrer sur le point premier. Pourquoi sommes-nous ici, en ce moment, alors que le reste de notre vie est... a disparu ? Pourquoi sommes-nous les seuls à avoir survécu, et dans quel but... ?

- Notre présence ici doit-elle avoir un but ? dit Syli, tout bas...

Tous deux gardèrent le silence un moment. Le fil de l'horizon s'embrumait peu à peu de l'eau qui s'évaporait, formait un nuage fin qui découpait le monde, formait une chaîne de montagnes insondables et mouvantes qui grandissaient lentement.

"Nous devons partir, dit Tyréjas en se redressant. Ce qui est derrière nous peut encore nous rattraper."

- As-tu décidé où nous allons ?

- Oui, dit-il en se tournant vers le ciel qui s'assombrissait. Nous devons aller droit sur ces nuages. C'est la direction qu'a prise le vieil homme. Nous devons suivre ses pas. Peut-être pourra-t-il nous en apprendre plus.

- Plus sur quoi ?

- Je ne sais pas... sur nous... sur ce monde...

Marcher. Marcher était une habitude. Marcher est une chose simple. Marcher ne demande qu'à laisser son corps suivre le principe de la gravitation, avec les jambes comme support pour conserver une même hauteur à son regard, et continuer, comme sur une mer, comme sur des vagues pleines qui s'approchent de la rive. Marcher est une chose simple.

Marcher. Les pas semblent s'aligner d'eux-mêmes, sans que l'esprit ne se concentre sur eux, sans que l'œil ne surveille chaque pas. Marcher est une chose simple. Marcher est quotidien. Marcher est aussi simple que de produire des sons. Mais marcher, toute la journée, est différent. C'est difficile. Fatigant. Douloureux. Silencieusement, le sol uniforme devient un lieu chaotique, fait de dizaines, de centaines, de milliers de petites crevasses et de minuscules collines, qui pèsent sur les contours de la plante des pieds, exercent une pression de plus en plus forte, sur des points de plus en plus précis, jusqu'à ce qu'il ne devienne plus que cet instrument de torture, cette tension intrinsèquement liée au fait même de vivre, de lutter pour vivre, de chercher la vie, non pas juste devant soi, à portée d'une main simplement tendue vers ce qui lui est offerte, mais autre part, loin, trop loin pour que la peau ne sente sa présence, ou pour que les yeux ne la distinguent par le simple jeu des couleurs ou des odeurs, là où le corps et l'esprit doivent se rendre, en marchant, sur un sol qui semble uniforme, mais qui, au fil des minutes, des heures, des jours, devient de plus en plus harassant, de plus en plus acide, comme un bleu trop pur qui fait pleurer, ou comme un vent trop doux qui donne à suffoquer.

Marcher. Tyréjas n'en pouvait plus de marcher. Depuis trois jours avec, entre eux, deux nuits, sur ce même sol aride et brûlant, ils marchaient, tous les deux, dans un silence absent qui prenait quand même la place du bruit, car rien de ce qu'ils ne pouvaient avoir dit ne méritait d'être retenu par quiconque, mais qui devenait tout de même plus sombre, plus sale, plus nauséabond quand rien n'était dit, car ce silence, ce vrai silence, impliquait que chacun, qu'eux deux, se parlait à soi-même, se posait des dizaines, des centaines, des milliers de questions, qui ne pouvaient trouver aucune autre réponse que le silence qui ensevelissait tout, quand ils pensaient, quand ils parlaient.

Marcher. Syli n'en pouvait plus de marcher. Depuis trois jours elle marchait à côté de Tyréjas, sans savoir où elle allait, sans savoir où il allait. Elle marchait, comme une ombre, comme un spectre prisonnier du cercle extérieur des enfers, sans fin, sans but, sans rien d'autre que l'impression continue de marcher sur ses propres traces, sans rien d'autre que cette chaîne de montagnes imaginaires, faite d'air et de blanc, qui grandissait la jour pour disparaître la nuit, et revenir au matin, aussi indistincte et intangible que la veille, entouré d'un sol aride, couvert de pierres et de sable, sur lequel rien d'autre ne poussait qu'un ramassis fragile de plantes éparses dévorées par le vent sec de la plaine. Et la nourriture s'émiettait, l'eau se tarissait, jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien, au matin, qu'un morceau de pain aussi dur que les pierres qu'ils foulait depuis trois jours.

Rien. Syli voulait hurler ce mot. Tyréjas voulait hurler ce mot. Mais ils s'en empêchaient. Aucun des deux ne voulait montrer cette faiblesse à l'autre. Aucun des deux ne voulait souffrir encore un peu plus, de sentir le poids du mépris de l'autre, la perte du courage et l'abandon, surtout l'abandon qu'un mot pouvait signifier pour l'autre. Ne pas abandonner, ne pas parler, garder ses forces, oublier la faim, oublier la soif,

entouré de ce vent doux et sec, qui soufflait en silence autour d'eux, et de ce ciel, au-dessus de leur tête, continuellement bleu.

Puis, il arrêta de faire bleu. Les nuages devant eux prenaient à présent l'espace au-dessus d'eux : ils étaient environnés par cette masse cotonneuse et soyeuse et pleine d'eau, qui était descendue sur la plaine comme un feu issu du ciel. Sur leur peau les petites gouttes d'humidité se formaient, sur leurs vêtements aussi, sur leurs cils, sur leurs cheveux. Ils étaient entourés par l'eau, une eau qui ne les abreuvait pas, mais qui rafraichissait leur esprit, leur offrait une nouvelle raison de parler, un nouveau paysage, même si celui-ci ne s'étendait pas plus loin que le bout de leur main. C'était un autre monde qui s'étirait devant eux : le brouillard.

## Brouillard

La première fois. Ce n'était pas la première fois. Pas avec ce corps. Pas dans ce monde. La sensation, pourtant, était bien là. Ce n'était pas ses souvenirs, pas vraiment ses images, pas seulement. C'était quelque chose qui ressemblait à un rêve, bien trop réel pour pouvoir être effacé.

Sa peau s'était détendue. Seulement elle. Le reste de son corps s'était contracté, comme s'il se souvenait de cette douleur, cette impression prémonitoire de la douleur qui passe de la joue, de la jambe, des reins, vers la colonne vertébrale, puis remonte, comme un frisson subtil, jusqu'au cerveau, qui enregistre l'information, la met sous tutelle du réel, tel un relai entre ce qui ne devrait pas être et ce qui devrait cesser d'être, et recrée, dans l'instant, un lieu imaginaire pour le monde entier, un lieu sans place, qui ne peut figurer sur aucune des cartes tracées, car celles-ci de peuvent remonter jusqu'à la racine de cet espace, dans lequel un drame s'est joué, une tragédie faite de murmures et de promesses, d'éclairs violents, de peur, d'effroi, de frissons, glacés, qui cisailent toute pensée cohérente, toute tentative de s'extirper d'elle, formant une prison imaginaire pour l'ensemble du corps et de l'âme entourée de mers déchaînées et de vents hurlants qui frappent et frappent encore et encore sur les parois de la personnalité pour la rendre folle la forcer d'accepter l'inacceptable et la balancer dans un univers irréel, un univers fait de pièces et de portes, d'espaces bleus et de glèbe brune, d'air frais et d'eau douce, qui semblent être un havre trop vrai pour l'être, une sorte de paradis, un éden léger, qui pourrait se dissoudre, n'importe quand.

Sous lui, Tyréjas voyait cet homme, allongé sur ce fauteuil tâché par le sang d'un mort qui ne pouvait pas l'être vraiment, avec des fruits, des fruits frais... pourquoi des fruits... pourquoi son esprit resté accroché à ce détail, insignifiant, cet élément de décor dans un monde de décor formé pour décorer ses nuits... Devant lui, il revoyait ce labyrinthe de couloirs ocre, noyés dans cette lumière blafarde, dans cette atmosphère de fumée livide et âcre, cette pièce étrange qui formait l'angle de ce bâtiment futile et branlant, le plancher creusé par le poids de sièges pesants, cet homme inconnu cet amalgame de tissus sans matière, reposant sur le spectre d'une voie roulante et fissurée, qui tremblotait de passion, tout cela figé dans une flaque grisâtre d'humidité, un morceau de monde qui se reflétait dans lui-même, dans son esprit emporté sur les limbes, par un simple voile.

Syli s'approcha, voulut lui toucher le bras. Mais elle n'y parvint pas. Ce n'était plus son bras. Ce n'était plus son corps. Ce n'était plus qu'une forme, une représentation de ce qu'il était. Lui était ailleurs, autre part, effacé de cette surface. C'était comme s'il s'était enfui dans l'autre monde, celui de la nuit, comme s'il avait plongé en lui-même, esclave de sa propre réalité. Puis, d'un coup, son dos se redressa, ses muscles se dilatèrent sous une profonde respiration, son cou se chiffonna, et dans le coin de l'œil visible, Syli put y voir la folie.

"Je me souviens."

Elle ne se risqua pas à la parole.

"Je me souviens de cette nuit, de ce moment juste avant que je ne m'arrache du jeu."

- De quoi parles-tu ?

- Tu te souviens, l'avant-veille de notre départ, quand je suis venu te voir, je te disais que j'avais peur de dormir, que je ne savais plus qui j'étais, où je me trouvais. Maintenant je sais.

Syli se recula, la main levée, le doigt pointé vers le ciel, la bouche déformée par le rejet, avec dans les yeux la flamme vive de celle qui ne veut pas entendre.

"Syli, je sais, je n'étais pas dans mon état normal cette fois-là."

- Tu ne l'es pas non plus maintenant. Je le vois, quelque chose brûle en toi, te consume. C'est comme ce jour-là.

- Oui, tu as raison, je suis comme ce jour-là, mais je ne suis pas branché Syli. Cette peur qui est en moi, elle m'appartient, elle fait partie de moi. Je peux la contrôler. Je le sais. Regarde-moi. Je ne suis pas fou.

Tyréjas s'écarta légèrement de Syli, tendit son bras devant lui, sa main à plat; ses doigts s'agitaient avec frénésie, dans des spasmes irréguliers, comme s'ils jouaient d'un instrument invisible, cloîtrés dans un espace aussi fin qu'un souffle.

"La dernière fois, je ne parvenais pas à comprendre d'où venait cette peur, mais elle était là. Elle était venue de nulle part, et elle avait sauté sur moi, s'était agrippée et m'avait mordu jusqu'à ce que je n'en puisse plus de crier. Mais pas maintenant. Maintenant, je la ressens, comme une boule pleine qui aurait brisé sa coquille pour que je puisse enfin la voir : cette peur est la mienne, et par cela je peux la contrôler, lui donner un nom, la laisser monter, ou la repousser."

- Qu'est-ce que tu essayes de me dire.

- Ce n'était pas la mienne, Syli. Ce n'était pas ma peur, la première fois. C'était celle de quelqu'un d'autre ! Pourquoi nos rêves nous semblaient-ils à la fois si précis et si lointains ? Ce n'était pas parce qu'ils étaient forts, ou parce que nous vivions quelque chose de particulier, mais parce que nous n'étions pas nous. Bien sûr nous pouvions faire ce que nous voulions, mais c'était toujours dans un système qui nous obligeait à agir le plus en conformité avec notre environnement immédiat. Pourtant, nous faisions toujours la différence entre le rêve et le réel. Alors, pourquoi ? Je viens de revivre un de ces moments, et j'ai compris : ce n'étaient pas nos vies; nous étions projetés dans de vraies vies, comme des esprits qui se superposaient à d'autres, ou quelque chose de ce genre. C'est pour cela que nous pouvions agir avec autant de précision, avec autant de clairvoyance : le monde dans lequel nous évoluions nous était tellement étranger que nous ne nous laissions pas saisir par les émotions. Ce n'était qu'un jeu, et rien qu'un jeu. Mais ce soir là, quand je me suis retrouvé à ne plus pouvoir sortir du jeu, quelque chose a changé : Je me suis retrouvé dans la peau de celui que j'incarnais, et j'ai tout ressenti. Incapable de pouvoir m'extraire de son corps, je suis devenu lui. Comprends-tu Syli ?

- Pas le moins du monde...

- Le Jeu, ce n'était pas qu'un simple jeu : c'était un moyen de nous brancher sur d'autres vies ! Est-ce que ces vies sont réelles, ou bien sont-ce nos vies qui le sont ? Ou bien les deux ? C'est cela que le vieil homme cherche : il veut savoir s'il vit, ou s'il est l'avatar d'un être qui le commande.

- C'est... n'importe quoi.

- Non, Syl. Si tu y penses juste quelques secondes, tu comprendras. Ne laisse pas le monde accepter pour toi.

Syli tourna violemment son visage, retirant de devant elle la face de dément de Tyréjas et ses yeux extasiés. Ce monde... un faux monde... Oui... peut-être... Elle se souvenait, elle aussi, de ce que Tyréjas venait d'exprimer, cet état de transe subtil, ce passage entre deux états de conscience, entre un monde et un autre, qui retournait toute vérité, qui effaçait l'épaisseur enrobante, sirupeuse, glacée qui lissait toute chose et faisait de chaque morceau de réalité comme quelque chose de différent, que l'on découvre pour la première fois, une sorte de réveil artificiel, duquel on se sent nouveau, lavé, et où on peut dire : je vois cette pierre, je vois cette main, je vois ce monde, pas simplement une suite de mots, mais un concentré vivant de sensations multiples qui assaillent la vie pour la faire surgir à la surface, et respirer. C'était comme un premier souffle : cela faisait mal, mal de laisser le monde extérieur rentrer en soi, d'accepter que l'on ne peut plus vivre sans, que, quoi que l'on fasse à présent, ce sera toujours avec l'extérieur, toujours, jusqu'à ce que l'on s'en sépare, à jamais. C'était cela vivre.

"Très bien Tyr, tu as peut-être raison. Mais je ne te crois pas encore complètement."

- Je ne te demande pas de me croire Syl. Je te demande de savoir, d'apprendre par toi-même.

- Et c'est ce que je compte bien faire. Je compte bien voir le monde et former avec lui mon propre monde, fait de mes choix, de mes sensations. Et si un jour, je suis d'accord avec toi, alors je me rallierais à ta folie, et je te suivrais; mais si ma voix me dit que je ne peux plus te suivre, que nos routes ne sont plus jointes, alors tu devras accepter, et me laisser partir.

- Très bien Syl. Tu as ma parole. D'ici là, continuons de marcher. Marchons jusqu'à ce que le monde ne soit plus qu'une simple image.



Toujours le brouillard, qui descendait du ciel comme un poids sourd, muet, étouffant, grinçant, un voile suffocant qui rend les choses plus lourdes, un rideau de fer qui s'écrase sur la surface pour dissimuler les parterres comme on cache un secret, lourd, honteux, dans le revers de son esprit, le plus loin possible de ses yeux, de ses mains et de sa bouche, pour qu'il n'en sorte jamais, que personne ne le voit, que personne n'en sente la chaleur, un foyer qui se meurt sans jamais s'éteindre, aux braises noyées par le silence, sans jamais, jamais, mourir.

Il n'y avait que le brouillard, partout, et dans cette omniprésence, il n'était plus. Il existait, et par son existence plus rien d'autre que lui ne pouvait l'accabler de sa mesure. Peu à peu le soleil lui-même semblait avoir quitté cette terre, pour ne laisser que la fugace sensation que la vie ne se trouvait plus qu'ici, dans ces deux êtres qui marchaient comme des aveugles, les mains tendues vers l'impossible obstacle d'un monde vivant. Mais rien de surgissait de cette mare sans lit, de cette vague perpétuelle qui ondulait comme la marée, vibrant sans fin sur les sons liquides d'une harpe aphone, suivant un thème hors de portée de la vie et de ses mystères.

Plus un son. Rien. Le bruit de leurs pas sur les graviers sans couleur. La tension de leur peau quand ils respiraient. Le ronronnement dans leur gorge alors qu'ils chassaient le froid de leur ventre. Rien. Le vent dans leurs oreilles. Le frottement du tissu contre leur corps. Leurs pensées. Rien. Le vide était écrasé par le vide. Point, par point, par point. Parler chassait la chaleur. Chercher l'autre des doigts refroidissait les bras. Assis sur le sol, l'un contre l'autre dans le vide de la surface, pour tenter de trouver en l'autre la chaleur. Presque plus à manger. Toujours soif, malgré toute cette eau qui était partout, tout autour d'eux, en eux. L'impression de se noyer, les poumons gorgés de gouttelettes sans gravité. Suffoquer à l'air libre.

Marcher. Mais marcher vers où ? Quand marcher ne change rien, que les pas n'apportent aucun changement, pourquoi marcher. Marcher est identique à ne pas marcher. Marcher est identique à vivre. Vivre. Pourquoi vivre quand rien ne change, quand il n'y a que la brume, la brume, partout, incapable de savoir si l'on avance, si l'on a l'impression d'avancer, si l'effort n'est pas une illusion du corps, si sur le devant de mes pas ne se trouvent pas mes pas d'hier que je ne vois pas, car je ne peux pas voir, je ne vois rien. La solitude n'est rien. L'absence est tout : absence du paysage pour se définir par lui; absence du ciel pour savoir où l'on se trouve dans l'univers; absence des couleurs, pour se savoir humain, pour pouvoir dire ce qui est, définir le monde autour de soi, fait de ses différences craquantes comme des morceaux de verre. Rien. L'ego s'évanouit. Sans la nuance je ne suis rien.

Puis les mains tendues touchent quelque chose. Ce n'est pas vivant. Ce n'est pas naturel. C'est artificiel. C'est humain. Toucher quelque chose. Sentir. Goûter par la peau : c'est lisse, c'est droit, c'est haut. Ça fait de l'ombre, une ombre volatile mais une ombre quand même. Le soleil retrouve enfin sa place dans le ciel. Les contours se forment, vagues, entre le sol meuble de la terre sans maître et la route forte et rugueuse de l'être. C'est ici. Le lieu réapparaît, le présent retrouve son temps. Ici. Maintenant.

Tyréjas et Syli restèrent face au mur, le front posé dessus. Ils rirent. De nouveau ils rirent. Ils étaient en vie.

Un poids s'était enfui. Ils le sentaient. Leur respiration était toujours lourde de

l'atmosphère chargée d'eau, mais l'oppression qui menaçait de les écraser s'était dissipée, au moment où leurs doigts avaient rencontré la matière froide mais solide du mur, un mur immense qui s'étendait de toutes parts, couvrant le ciel et l'horizon de sa masse imposante, occultant l'au-delà comme l'avait fait le brouillard. Mais cette chose, si pure et si uniforme, n'était pas de l'ordre de la nature, elle avait un début, une fin, et cette fin se trouvait quelque part, proche, tout proche. Il ne suffisait que de la trouver, pour tout changer de nouveau, et, à l'intérieur, d'autres choses encore seraient présentes, d'autres choses changeraient. Leurs mains sur le revêtement le leur apprenaient : il y avait quelque chose de l'autre côté, quelque chose de vivant, issu du vivant, qui bougeait, qui murmurait. C'était un bruit de rouages, de mouvements lents et réguliers qui tournaient dans une même tonalité constante et ronronnante qui emplissait ce lieu, une conscience diffuse et légère qui s'était libérée de l'envahissante présence du brouillard pour former un îlot fort, une conscience au milieu de ce désert sans frontière qui limitaient la vie jusqu'à l'éteindre.

Il fallait rentrer. Il fallait trouver. Revigorés par la présence du mur, ils sentaient leurs forces latentes se déverser en eux, pour accomplir ce dernier effort avant de trouver le repos que leur esprit demandait : le repos de l'action, de la découverte, de sentir s'insinuer en eux l'éclat de ce qui ne semblait pas être, pour le sentir devenir vrai.

Le vrai. Ils le redécouvraient. Le mur qu'ils longeaient était vrai. La sensation de sa présence sous leurs doigts était la preuve de sa présence, de son existence. Leur corps réagissait face à lui comme face à un être vivant, le produit d'une vie qui avait décidé que ce mur soit, et avec cette idée le monde entier prenait une autre forme, tandis que le soleil sous l'épaisse nappe à peine translucide s'élevait lentement vers le firmament invisible, vers le point culminant du monde, vers la limite entre ce qui était de nouveau le ciel et ce qui recouvrait l'occident de toute sa force.

Ainsi, ils marchèrent. Au travers de l'espace cisailé par le mur ils le suivirent, et le temps, durant ce temps, était comme un long décompte qui écrasait leur volonté. Plus ils marchaient, plus le mur semblait gigantesque, lourd de son impénétrable cuirasse, insensible à leur présence et déterminé à ne pas les laisser entrer. Ils arrivèrent jusqu'à un premier angle et de nouveau devant eux s'étirait l'ombre grisâtre de son corps uniforme, comme si tout son être n'était qu'une coquille de tentation, une falaise profondément lisse dont l'aspect artificiel n'était qu'un appât pour attirer les humains, les faire espérer, les faire rêver, pour ensuite les enfoncer dans le désespoir de l'absence. Ils marchèrent, et encore une fois, après des centaines de pas qui furent comme des pointes dans la paume de leur espoir, ils arrivèrent à un angle dur, sec comme un arbre mort, et de nouveau l'angoisse, que le soleil déclinant ravivait, de ne pouvoir trouver l'entrée de ce monolithe prometteur, ce nid d'aigle au milieu de l'aridité stupéfiante de la plaine, cet abri chaleureux qui avait laissé supposer la vie. Ils marchèrent, encore, la main toujours frôlant la surface lisse du corps titanesque, le regard perdu dans un impossible songe d'eux, allongés au milieu d'une foule semblables à eux, des congénères, dotés d'une voix, d'un regard, d'attention à leur égard, les questionnant après un repas chaud et une boisson douce.

Là. Ici. Le mur, différent. Pas vraiment un mur. Quelque chose de plus... fin, quelque chose qui pouvait laisser rentrer. Un espace. Un interstice. Deux battants d'une porte sans verre, de la même matière que le reste, mais une porte quand même, qui refusait de s'ouvrir.

Mis à part cette légère différence de grain, à peine perceptible au regard, rien ne laissait apparaître qu'ils étaient face à une ouverture. Pas une poignée, pas un bouton, rien d'autre que l'imposante régularité de la matière, de la couleur, fade, du béton, qui s'étirait, sans vergogne, face à eux. De toutes leurs dernières forces ils s'appuyèrent sur le plat du faux mur, grinçant des dents dans leur effort pour faire céder la barrière qui les privait du repos. Ils frappèrent de leurs poings fatigués, confiant tout d'abord dans la vie qui se devait d'être présente au cœur de cette pierre au murmure rauque et continu. Mais rien ne venait. Rien ne changeait. Ils frappaient, grattaient, tremblaient. Mais rien n'y faisait. Quoi qu'ils fassent, la lourde bâtisse demeurerait plongée dans l'immobilisme, intransigeante comme un monarque contaminé par sa propre impression de divinité. Et derrière eux, dans l'épaisseur suffocante du brouillard, le soleil depuis longtemps dévoré par l'eau volatile s'effaçait du ciel, faisant vaciller la blancheur calleuse de l'air vers l'ombre qui dévorait tout.

C'est alors qu'un filet d'une chaleur fétide et viciée enveloppa Tyréjas et Syli, comme si l'haleine de l'enfer s'était décidée à venir les saisir, et les portes, dans une lenteur qui rappelait celle du mouvement du monde, s'ouvrirent. D'un bond ils furent à l'intérieur, sur un sol aussi lisse que la pierre qui les entourait, grise et unie, et ils rirent de nouveau, d'avoir tenu encore si longtemps, d'avoir espéré jusqu'au bout, dans les bras l'un de l'autre, heureux. Puis, dans le silence de leurs émotions repues, ils perçurent, distinctement, le bruit qu'ils n'avaient fait que deviner du dehors, un bruit non pas délicat et perpétuel, mais un bruit plaintif, grinçant et absent en même temps, qui se répercutait contre les parois de la salle vide dans laquelle ils se trouvaient, qui rebondissait des dizaines de fois, avant de mourir de lui-même. Ils se levèrent, Syli la première, le visage grave, plein d'une expression que Tyréjas lui connaissait pour la posséder lui aussi, leur esprit entièrement tourné vers la spéculation, vers l'analyse systématique de tous les éléments, afin de construire un schéma qui leur permettrait de découvrir la source de cette rumeur qui emplissait chaque parcelle d'air.

Pas à pas, ils avancèrent, l'œil rivé sur les plus petites marques discernables, dans le couloir qui s'étirait et rétrécissait, jusqu'à ne plus pouvoir accueillir leur corps côte à côte, éclairé par le sol, le plafond, les murs de côté, supprimant toute ombre, ne laissant que la marche vers le bout du couloir, vers la source de ce bruit incessant qui les attirait, jusqu'à une porte barrée de lames qui laissaient entrevoir un mouvement. Quelque chose bougeait derrière, quelque chose de continu, comme une procession d'où le rythme bourdonnant émettait. La structure coulissa sans forcer, et Tyréjas et Syli furent happés par le courant régulier des corps d'humains qui marchaient dans une même vague, le visage tourné vers le sol brut, parlant si bas que les mots n'étaient que des bribes de sons sans consistance.

" Tyr, tu es là, chuchota Syli ?"

- Oui Syl, je suis là, répondit-il discrètement. J'ai eu peur que tu ne puisses te glisser dans le flot. Tu me vois ?

- Oui, je te vois, ne t'en fais pas. Tu vois quelque chose devant ?

- Non, rien, le couloir est comme celui d'où nous venons : il est juste assez large pour moi, et ceux devant moi me bloquent la vue. Tu vois quelque chose derrière ?

- Rien non plus, impossible de s'arrêter sans bloquer tout le monde. Continuons, on trouvera bien un endroit où s'arrêter.

Et ils marchèrent, de nouveau, cette fois complètement emportés par un

mouvement extérieur à eux, prisonniers de l'étroitesse de l'espace physique comme ils le furent de celle de leur esprit, peu avant. Leurs jambes hurlaient pour s'arrêter, menaçaient de s'effondrer, mais toujours le mouvement sans détour, sans espace, sans rien d'autre que le couloir unique. Puis, des portes apparurent, des portes qui refusaient de s'ouvrir, des portes qui ne laissaient visiblement passer ceux qui, seuls, le pouvaient, ceux dont les noms correspondaient aux personnes. Des dizaines de portes, toutes semblables, si ce n'étaient les noms sur leur front, des noms étranges, faits de lettres et de chiffres, des noms sans signification, des noms renouvelables, des noms anonymes.

Une porte sans nom. Tyréjas tendit la main, se saisit de la tige qui sortait de la porte et qui lui aspira la paume. Aussitôt la porte s'ouvrit, et il fut propulsé à l'intérieur, un intérieur presque vide avec un lit, un seul lit, et un objet qu'il connaissait, qu'il avait toujours vu, jusqu'à ces derniers jours alors qu'il parcourait la plaine : un branchement pour le Jeu. Avant que la porte ne se referme, Syli s'y jeta, soupirant de plaisir d'avoir échappé à cette ligne perpétuelle de corps en mouvement.

"Tyr, as-tu remarqué, comme moi, la structure du bâtiment ?"

- Oui, je l'ai remarqué : il n'y a aucun carrefour, aucun embranchement. D'après toi, c'est comme ça dans toute la structure ?

- J'ai calculé, à la vitesse à laquelle nous avons marché, nous avons largement fait un tour complet du bâtiment, pourtant nous ne sommes jamais repassé devant notre prétendue entrée. Je pense que nous sommes montés d'un étage, si on peut parler d'étage ici.

- Oui, je l'ai remarqué aussi. Ce bâtiment est un immense couloir.

"Que faisons-nous ?"

- D'abord, dormir. Je tombe de fatigue.

- Très bien, je te laisse cette chambre. Il doit bien y avoir une autre pièce libre dans ce fichu bâtiment.

Tyréjas sentit le corps de Syli se blottir contre le sien, ses bras enroulés autour de sa taille. La pression était si faible, et ses bras si blanc, c'était presque comme si elle menaçait de s'éteindre, de disparaître. Elle avait noué ses doigts entre eux pour assurer son étreinte, mais ils se déliaient déjà sous la fatigue, et son souffle, et son corps, tout son être s'affaissait, se diluait dans l'atmosphère étrange et docile de cet abri qui possédait un toit. Durant leur marche, une masse immense de tension s'était appesantie sur eux, tissage lourd et omniprésent de peur et d'inconnu, alliage écrasant de refus et d'obligations qui les avait exposés à une nécessité à laquelle ils n'auraient jamais pu se préparer. Lui, par sa rencontre avec le vieil homme, avait pu s'imaginer, marchant sur ses traces, dans un néant qui se serait dévoilé peu à peu, mais pas Syli. Elle avait été projetée dans ce monde sans limite, comme l'on tombe, et elle n'avait pu qu'accepter la chute, et la terre sur laquelle elle s'était retrouvée. Mais elle n'avait rien dit. Elle avait simplement suivi. Qu'avait-elle pensé lors de sa rencontre avec le colosse ? Elle n'en avait pas dit un mot, gardant tout en elle, ne laissant pas même une brîbe de remord, de tristesse ou de regret. Elle l'avait suivi, forte. Et, maintenant, dans cette structure qui rappelait son passé, elle se laissait aller à montrer les tressaillements de sa peau, de son cœur, comme une poupée que les fils ne retiennent plus.

"Ne me laisse pas seule s'il te plaît."

Elle avait prononcé ces mots comme un automatisme, juste pour profiter encore un peu de sa présence. Elle avait fait cela pour se souvenir de ce matin, si proche, au bas de leur habitation, de ce jour lointain à présent, perdu de l'autre côté de la brume. Mais c'était différent. Tyréjas, entre ses bras, n'était pas aussi robuste qu'à ce moment, plein de vie, reposé et repu de ce que leur cité leur procurait; il se tenait droit, parlait clair, mais ses muscles étaient rompus, tendus, maintenus par le seul effort de sa volonté qui lui disait que, tout prêt de lui, se trouvait un lieu où il pourrait s'abandonner à l'oubli d'un sommeil froid, sans rêve, perdu entre hier et demain, mais qu'avant cela, il lui faudrait encore marcher, sans savoir pendant combien de temps, jusqu'à ce qu'enfin la promesse du sommeil se présente à lui, alors que, tout proche de lui, se trouvait ce lit sobre, ce symbole vivant de son passé révolu, dont le chant silencieux était une torture pour chacune de ses cellules qui voulaient s'y plonger, sans attendre. Mais il ne le devait pas. Il avait accepté son rôle de guide au travers des mers végétales de ce monde, avec sous sa protection celle qu'il était allé sauver, qu'il avait arraché aux violences de la guerre, avec pour seule boussole le fol espoir de trouver quelque chose dont il ne pouvait que supposer l'existence. Cela avait été son choix, et il l'acceptait.

"Tu sais que c'est mieux. Nous devons nous reposer du mieux que nous le pouvons. Reste ici, va dormir, tu en as besoin. Et... ne te branche pas."

- Oui... je sais.

Elle desserra son lien, et l'homme s'en alla, happé par le courant humain.

Elle était seule. Pour la première fois depuis... longtemps. Elle ne se souvenait plus. Elle se souvenait des jours premiers, alors que le soleil et la lune rythmaient leur vie. Mais elle ne pouvait se souvenir combien de jours s'étaient déroulés sous leurs pieds tandis qu'ils avaient marché, hagards, dans le brouillard, sans lumière, presque

sans vie, dormant quand ils ne pouvaient plus marcher, marchant quand ils ne pouvaient plus dormir. Longtemps. Terminé. Ce qui avait semblé ne pouvoir connaître de fin s'était éteint, comme une lumière que l'on prive de vie. Elle était, de nouveau, dans cet espace clôt, si semblable à ce que fut sa vie, avant, avec ces objets du quotidien, cette porte, ce lit, et ce fil, si innocent, qui lui rappelait ce que furent ses nuits. Et soudain, en elle, comme une chaîne qui se tend, la volonté de se brancher lui revint, un automatisme qui prive de toute conscience, un appel simple de son corps que l'habitude rapporte à sa vraie nature : se brancher.

La porte venait de se refermer dans un bruit sec et discret, que comblait presque le marmonnement chuchotant des humains qui l'entouraient, et déjà ses muscles hurlaient comme jamais, déchirés par ce repos supposé qui s'enfuyait à chacun de ses pas. Cherchant à se détourner de cet écho lancinant, il concentra toute son attention sur le chant sans note de ses voisins, tentant de discerner un mot, peut-être une phrase qui lui permettrait de pouvoir engager une sorte de conversation, même futile, au sujet de ce rassemblement dans lequel ils venaient de pénétrer. Mais il ne parvenait à saisir aucun symbole, aucun indice. C'était comme si ces personnes utilisaient un langage différent du leur, qui ne reposait pas sur l'ouïe mais sur autre chose, qui était encore hors de sa portée. Ou peut-être était-il trop fatigué pour comprendre.

Du coin de l'œil, il aperçut une porte, différente elle aussi, de celles qui ponctuaient l'immense mur uniforme. D'un geste il se projeta sur elle, passa sa main sur le bouton qui tourna aussitôt et le laissa tomber sur le même sol, dans le même espace que celui qu'il venait de quitter. Dans un soupçon de pensée, il comprit que toutes les pièces ici, tout comme dans son ancienne cité, étaient similaires, n'avaient pas pour but de refléter l'individu, mais de l'accueillir, de lui réserver une place dans laquelle il pourrait se reposer, et rien d'autre. L'espace, d'ailleurs, n'était en rien prévu pour recevoir d'autre personne que son habitant : une chaise, étrangement petite et d'apparence instable, qu'aucune table ne venait orner, comme une fleur solitaire au milieu d'un désert, un point innocent et inutile que rien ne pourrait venir apprécier, et un lit, étroit, d'apparence inconfortable, d'un blanc crû qu'une frêle couverture recouvrait à la manière d'un voile sur le dos d'une vieille femme, et un système de branchement au Jeu. C'était la seule chose vraiment particulière, la seule véritable forme de vie dans cette ambiance aseptisée.

Se relevant, il gagna avec peine le bord de métal creux du lit, découvrant de nouvelles douleurs le long de ses jambes, au bas de son dos, comme des lames émoussées qui déchiraient sa chair. Puis, dans un dernier effort de tout son corps, il s'allongea sur le support un peu plus mou du matelas, étendit ses jambes, et fixa le plafond.

Incapable de dormir. Il le voulait pourtant, mais quelque chose venait de naître dans sa conscience affaiblie, l'idée folle qu'il avait lancée comme un impératif à Syli avant de reprendre la marche : utiliser le branchement, oublier la réalité, la distance accomplie et la senteur du brouillard, afin de se réfugier dans ce monde qu'il avait quitté une semaine auparavant, ou peut-être moins, peut-être plus, il ne pouvait en être sûr, pour cet espace clôt, cet homme étrange, cette pièce suintante, et reprendre, comme si rien n'avait changé, sa vie d'autrefois. Oublier. Oublier que le temps était différent, que sa vie était différente, que tout ce qu'il savait n'était plus qu'un vague halo dans

l'étrangeté d'un temps à nul autre pareil. Pourtant, son corps continuait de forcer son esprit, de le contraindre à satisfaire sa demande, sans quoi aucun sommeil ne se présenterait à lui, aucun repos, aucun répit, rien d'autre que la tentation écrasante d'un interdit qui ne l'était pas.

La sensation de picotement le long de sa nuque, et l'impression de ses mains qui s'évadaient dans le lointain... il se souvenait de son enfance, de la première fois où, impatient, il s'était branché, du plaisir qu'il en avait ressenti, la satisfaction de faire partie d'un tout qui le dépassait. Ces quelques jours sans se brancher avaient ravivé sa sensibilité au contact entre la machine et lui. Ses battements de cœur s'affolèrent pendant quelques secondes d'impatience avant de retrouver le rythme du sommeil, et de le laisser sombrer dans la voluptueuse fraîcheur de l'onirisme.

"Est-ce moi qui ai dit cela ?"

Le mot mort s'était éteint, disparu dans l'invraisemblance de l'irréel. Il ne restait plus qu'un point vacillant qui déjà s'enfuyait hors de portée de la conscience. Avait-elle dit cela, qu'avait-elle dit, elle ne se souvenait plus. Elle avait fermé la bouche après en avoir fait sortir un son, c'était tout. Il était parti, irrattrapable, séparé de sa pensée consciente dans ce corps inconscient. Où était-elle ? Le monde semblait différent, l'odeur n'était pas la même, ni les couleurs. Tout ici avait le goût de cendres, l'apparence d'un caillou brûlé. Elle tendit les mains, couverts de cette même poudre fine et brûlante qui lui dévorait les poumons, lacérait sa peau, mettait son être à nu, attaquait ses os, et elle criait, hurlait, suffoquait, mais pas de cette douleur, pas de ses cellules se déformant sous l'ébullition de leur eau, mais de cette profonde, lancinante rage, qui filtrait dans son cœur, qui se déversait dans son âme.

Pourquoi ? Pourquoi ? Pourquoi ? C'était cela sa douleur. Pourquoi ? Pourquoi avoir fait cela ? Pourquoi avoir voulu descendre cette nuit ? Pourquoi être allé dans l'arrière-boutique ? Pourquoi avoir trébuché sur cette planche descellée depuis longtemps ? Pourquoi avoir lâché la lanterne ? Pourquoi avoir fui ? Pourquoi n'avoir rien dit ? Pourquoi avoir fait ?! Pourquoi était-elle assise sur cette grosse pierre sale d'une eau sombre gorgée des cendres de toute une ville alors que les corps de centaines de personnes étaient mêlés à elle, mordant dans sa peau comme des milliers de diables invoqués par les brasiers d'une ville en feu, qui criaient vengeance, vengeance, vengeance pour leur existence paisible et lourde qu'ils ne voulaient pas perdre, la vie qu'ils voulaient continuer de parcourir avec leurs propres forces, les yeux tournés vers la lumière de Dieu et la clémence de l'Éden, et qui s'est achevée dans l'ardent foyer d'une folie inconnue provoquée par la peur et le silence. Pourquoi ? Pourquoi ne pas avoir simplement rejeté la curiosité, comme une fleur qui se fane, au lieu de l'attiser aux sources impies du péché ? Savoir. Plus rien. Il ne restait plus rien. Rien qu'une fumée âcre et pleine de promesses brisées qui se déversait dans les cieux pour séparer la demeure du Seigneur de celle des hommes, pour avilir le monde, pour faire s'abattre sur la terre la rage et la haine.

Elle se contorsionna sur le sol, ses doigts qui se repliaient entre eux, qui s'entremêlaient pour ne plus avoir à pouvoir prendre le réel à pleine main. Ses bras suaient. Ses jambes suaient. Tout son corps se changeait en eau, une eau aussi sale que celle de la Tamise, qui sentait la mort, qui sentait le rejet, pur, simple, de ne plus jamais choisir, de repousser à jamais tout chemin divergeant. Jamais. Jamais autre

chose.

Puis Tyréjas sentit son corps, et tout redevint gris de pierre. Dans un geste, dans un cri qui fut presque un râle d'agonie, presque un vagissement d'enfant, il retira le raccord qui le reliait au Jeu, et s'écroula sur le lit, les yeux encore douloureux des larmes précédentes. Mais déjà, le souvenir de ce qu'il venait de vivre s'éteignait. Rapidement les visages s'embruèrent, les mouvements devinrent des vagues qui roulaient sur les reliefs d'un monde qui n'avait rien d'ancien. D'où sortait-il ? Qu'avait-il ressenti juste avant ? Et ce goût, métallique, comme du fer que l'on pose sur la langue, pourquoi existait-il ?

Tyréjas s'assit sur son séant, le visage prisonnier de ses mains qui lui massaient les tempes, son esprit zigzaguant entre les flots irréels du rêve qui fuyait, loin devant. Il cherchait un détail, une petite parcelle du réel fugace qui lentement s'éteignait, comme un feu que le bois n'abreuve plus. Il voulait un point de chute qui lui permettrait de se souvenir de ce qui fut, des images qu'il avait vues, et non pas cette seule impression d'inaction pesante, de vapeur lourde qui envahissait tout comme de la boue.

Le frottement des pas, de l'autre côté de la porte, lui parvint comme une sérénade longtemps oubliée : y avait-il eu le moindre arrêt dans la course linéaire de ces êtres monocordes ? Cessaient-ils à un moment de marcher ? Et pourquoi marchaient-ils ? Il voulut se lever, mais il se rendit compte qu'il en était incapable : ses jambes, tout comme le reste de son corps, refusait l'effort, le mouvement. Il ne pouvait que demeurer immobile, figé dans la transe contemplative de son questionnement sans origine, abrité de lui-même par son corps terrassé.

Il se laissa tomber. Sa nuque reposait sur l'épaisseur du matelas, le regard perdu au-dessus du plafond, dans un vague tiède de torpeur. Il ne pensait à rien, ne pouvait penser à rien. Il n'y avait plus que le vide entre ses yeux, le vide de l'air qui s'agglutinait tout autour de lui. Il tentait de se saisir de lui-même, mais rien n'y faisait : il était prisonnier de lui-même, proie de sa propre immobilité, vaincu par une idée qui se chassait elle-même, et avec elle toutes les autres s'enfuyaient. Il était seul. Il était absent. Il n'y avait rien. Rien d'autre que le bruit sur le sol feutré par le glissement des pas perpétuels des êtres qui voguaient, derrière ses yeux qui se fermaient.

Puis ce fut un éclat, brutal, comme une pierre qui se brise dans une gerbe d'étincelles d'un bleu d'argent, et dans cet éclat il y avait un visage, à la peau aussi blanche que l'écume, aux yeux encore plus bleu que le plus pur des ciels d'été, si proche de son visage à lui que l'haleine de son inspiration effleurait les paupières de Tyréjas, et que dans les plis de sa peau ancienne se voyaient les marques plus discrètes de la vie et de ses rouages assassins, les douleurs y côtoyaient les rires, plus rares, et les larmes, aux racines si profondes que leur nature s'est retirée du réel, pour former un tableau à la fois rupestre et toujours en mouvement, et Tyréjas, dans l'instant, n'eut pas vraiment peur; c'était autre chose, comme un soubresaut d'une vie ancienne qui se déploie dans le présent comme un éclair dans la voute limpide du printemps, un souvenir qui se rappelle à lui-même et qui explose de sa propre liberté, diffusant tout autour une énergie improbable mais pourtant présente, qui fit s'agiter Tyréjas et le mit debout, sans qu'il sut vraiment comment cela était arrivé, pouvant simplement constater le fait, et rien d'autre. Il était debout, et immédiatement ses souvenirs de la nuit lui revinrent : il s'était tenu sur le bord d'un chemin, un pistolet pendant entre ses mains, du



sang encore tiède qui glissait le long de ses doigts. Devant lui, sur le sol de cailloux et de sable, se tenait un corps, que toute vie avait abandonné, libérée de la matière par une plaie béante d'où ruisselait encore un peu de cette liqueur carmin qui rappelle le vin, et à côté, sous l'amas de feuilles vertes et dorées teintées par le rouge de l'hémoglobine, se trouvait, il le savait, le cadavre nouveau d'un ancien enfant. Puis, sans attendre, il avait été projeté au milieu d'une foule hurlante qui s'arrachait ses membres et criait et hurlait des slogans appelant à la rétribution, à la vengeance, à la justice, et lui, prisonnier de cette fresque mouvante, plein d'une égale indifférence face à tout cela, n'entendait que sa voix qui glissait contre sa gorge sans qu'aucun son n'en sorte, de savoir pourquoi, pourquoi il avait décidé, au lieu de se retrancher dans son village des montagnes, de se tenir ici, et de laisser son bras devenir l'arme de sa vengeance, une vengeance dont les conséquences, il le savait maintenant, allaient être telles que plus rien ne serait plus jamais pareil, que, par son seul geste, il avait libéré une énergie si grande que rien ne pourrait plus l'arrêter. Et, dans sa tête, ne demeurait qu'une seule chose, une seule, subtile, sinieuse, série de sons, soufflés aux creux de son esprit : pourquoi ?

Qu'avait-il rêvé ? Quelle était ce monde d'où il était sorti, ce lieu dont les couleurs et les contours étaient à la fois semblables aux siens et pourtant insensiblement différents, comme une suite d'accord dont la seule nuance ne se trouvait pas dans le corps des notes mais dans le raisonnement des sons à l'intérieur même de sa gorge. D'où venait-il de ressortir ? Et pourquoi, pourquoi cette question frappait-elle l'air de son timbre violent ? Pourquoi sur les contours des murs griffés d'indifférence le voyait-il, infiltré dans le grain comme une épidémie, comme le soubresaut d'un cœur qui crie vers les contours solaires d'une éternité emprisonnée ?

Pourquoi ne pouvait-il pas s'enfuir de cette cage sémantique, soufflée comme une bulle de verre opaque que rien ne pourrait faire résonner ? Pourquoi ? Pourquoi ? pourquoi ?

Un bruit claquant comme un éclat de foudre retentit dans la pièce. Depuis quand frappait-il ? Pourquoi frappait-il ? Aurait-il été possible qu'il ne fût qu'un rêve, s'il ne l'avait pas consciemment ressenti ? Et pourquoi continuait-il de s'agiter sans cesse, paré de toute la frénésie d'un désespoir de fin de race ?

Puis le monde fut blanc, et Tyréjas put se redresser, courir vers la porte qui tremblait toujours, se saisir de la poignée comme l'on se précipite sur une main amie, et la tirer à lui dans un mouvement grave, découvrant le visage de Syli boursoufflé par les coups répétés des corps immergés dans leur mouvement d'horloger qui se projetait vers son torse, les larmes plein des mains d'avoir trop frappé, hurlant et frappant du pied pour replier la porte vers son indicible socle de fer, sa voix agitée de trémolos grinçants desquels quelques mots de mauvais augures se détachèrent pour prendre place dans les recoins brumeux de l'inconscience fugitive de Tyréjas, parcourus de courts et brisants sanglots dont il ne saisissait le sens que par une assimilation à sa propre expérience.

Ce ne fut que lorsque Syli eut cessé de subir les secousses incontrôlables de sa propre respiration qu'elle détacha ses yeux du corps de l'homme, et découvrit dans une longue et puissante respiration les affres de sa nuit de remords.

"C'est pour cela qu'ils marchent ! C'est pour cela que, chaque jour, ils arpentent le couloir de cet immense boîte creuse, j'en suis sûre ! Ils marchent car ils sont détruits de

l'intérieur, car ils ne peuvent se départir de cette question malade qui chaque nuit leur assène des blessures que nul mot ne peut guérir. Je les aurais suivis, si je n'avais pas eu une petite partie de moi pour me rappeler et me dire de sortir de ce courant redondant, pour me faire lâcher prise et me ressaisir de la réalité. C'est cette chose. Je ne voulais pas me brancher, mais c'était plus fort que moi. S'il te plaît ne sois pas fâché... J'ai eu tellement mal cette nuit, j'ai tellement pleuré..."

- Moi aussi...

- Quoi toi au-... toi aussi ?

- Oui... avoua Tyréjas. Je sais ce que tu as vécu. Je n'ai pas pu résister. J'ai voulu me dessaisir de ma tentation, m'extirper de mon corps qui voulait se reposer comme il l'avait toujours fait : en se branchant. Mais je n'y suis pas arrivé. Moi aussi, je suis allé dans ce monde, et je n'en serais sans doute pas sorti si tu n'avais pas frappé de tous tes poings contre la porte. Si j'avais été seul ici, je le serais resté à jamais.

Ils se levèrent le temps de s'allonger sur le lit. Là, dans les bras l'un de l'autre, ils se perdirent dans la douleur de leur fatigue, et s'endormirent de nouveau, au rythme lancinant des pas qui frottaient le sol miroitant.

Quand ils se réveillèrent, ils furent totalement certains de ne pas savoir quelle heure de la journée ou de la nuit il était. Tous deux s'étirèrent comme s'ils sortaient d'une longue et harassante hibernation, la faim leur tirillant le ventre. Ils n'avaient rien mangé depuis plus de vingt-quatre heures, et leur corps le leur rappelait. Mais il n'y avait rien ici : Le cadre parfait de la pièce ne souffrait d'aucune protubérance, d'aucun rangement. Manger ici, tout comme boire, était rendu impossible par le fait même que rien ne pouvait accueillir de nourriture. Pour manger, pour vivre, il fallait sortir, et plonger dans le fleuve continu des passants trépanés. Pour vivre, il fallait se laisser porter par le courant léthéen, et prendre le risque de sombrer dans des étendues plus sombres que l'éther. Mais il fallait prendre le risque. À deux, ils le pouvaient.

Sans parler, d'un regard simple de banni, ils se comprirent. Ils se levèrent, tricotant avec leurs doigts le tissu poussiéreux de leur vêtement, le front bas et la poitrine lasse, et plongèrent, comme des animaux que l'instinct pousse à la mort, dans la marée des regards vitrifiés et des épaules inclinées. Eux-mêmes voulurent se dissimuler dans la puissante monotonie de ces êtres aux désirs sans poids, mais rapidement ils se redressèrent, et constatèrent qu'il importait peu de tenter de se mêler aux autochtones en singeant leurs coutumes : aucun d'eux ne les observait, ils étaient comme des promeneurs dans une forêt morte.

Leurs pas les conduisirent vers une protubérance étrange, un lieu à l'intérieur du lieu qui n'était pas ce long couloir filiforme aux contours linéaires, mais une sorte de segment un peu plus large, comme un vaste cadre incorporé au mur oriental, d'où des vasques remplies d'un liquide chaud et vaguement dense apparaissaient avec la même régularité d'animal dressé propre aux habitants. Cette potion visqueuse était d'une couleur crème et granuleuse, bouillante sans être brûlante, et la fumée odorante qui s'en échappait faisait penser aux cloaques des zones tropicales que Tyréjas avait parcouru dans une vie antérieure, alors qu'il était aux prises avec une horde sectaire qui se dissimulait dans les méandres crasseux d'un paysage en ruines. Aussi eut-il un haut-le-cœur tandis qu'il plongeait sa langue dans le mélange afin d'en juger le contenu, mais le goût était différent de ce souvenir intensément vermoulu dont il avait toujours conservé la texture au palais; cette bouillie onctueuse et saumâtre n'avait aucun goût, aucune particularité qui puisse permettre à quiconque de la soumettre à une comparaison quelconque. Aucun sens, aucune impression mémorielle ne pouvait s'éveiller d'elle, elle n'était qu'une soupe immonde dans sa banalité, insipide dans son absence d'identité, rien d'autre que l'agglomération des besoins minimum sous la forme présentant le moins d'attrait et nécessitant le moins d'efforts, pour que les habitants ne dépérissent pas, pour que ces choses puissent accomplir... quelque chose.

Syli regardait Tyréjas d'un œil mi-clos, comme si elle somnolait, mais en elle tout un torrent de lave fusait et tremblait d'une rage à peine contenue : quelque chose poussait ces êtres à vivre ainsi, hors du cycle même de l'existence. La parcimonie malade dont ils étaient l'expression la plus pauvre ne pouvait provenir d'aucune intention spontanée de l'être; quelque chose, ou quelqu'un avait provoqué cet état de suspension larvaire, et se complaisait visiblement à ce que cela demeure. Autour d'eux, comme des flammèches sur une cire mal raffinée, ces êtres ne cessaient de s'écouler au rythme insondable d'une horloge prométhéenne dont elle ne pouvait souffrir de la voir perdurer plus longtemps. Rampante comme une fine couleuvre aux écailles aussi fines que le grain de la pierre, sa rage sifflait tout contre ses membres craquelés de

colère, et plus d'une fois elle crut ne pas pouvoir réfréner l'impulsion explosive de son âme attirée par le chaos.

Mais le mouvement perpétuel de ses pas l'apaisait bientôt, tandis que la faim fondait dans l'oubli. Mais elle ne pardonnait pas. Elle patientait.

Ce fut Tyréjas qui rompit l'alliance tacite du silence qui régnait entre eux. Il se retourna, et immédiatement elle comprit que lui aussi vibrait de tout son corps, que tout comme elle une graine avait germé en lui, et qu'il n'attendait que le temps propice pour libérer ses couleurs et provoquer le réveil de ce peuple léthargique.

"Écoute Syl, avant d'agir de manière inconsidérée, il y a une chose que je dois trouver. Je dois découvrir l'histoire de ce lieu, comment il a été formé. Je suis sûr que quelque part se trouve le récit de ce monde, et je dois le trouver. Je dois comprendre comment cela s'est produit, comment ces êtres en sont venus à agir de cette manière. Dès que j'aurai trouvé cela, nous pourrons essayer de les réveiller. Pas avant."

Elle voulut répliquer, demander pourquoi était-ce si important de trouver cette prétendue histoire, mais elle se raviva, se força à baisser la tête, signifiant ainsi son accord. Un infime brin de fierté demeurait encore en elle, lui demandait de patienter, de tirer partie de ce répit pour sonder, d'elle-même, les tréfonds de ce lieu de misère, et peut-être trouverait-elle quelque chose, ou peut-être même quelqu'un, qui lui permettrait de comprendre, à sa manière, la nature première de ce lieu.

Elle lui fit part de son projet, de l'idée qu'elle avait eu de partir non pas à la recherche d'un écrit, mais de l'humain qui se devait de sommeiller ici, entre les couches successives des êtres rompus par le remord de leurs rêves. Ils convinrent de se retrouver dans l'une des pièces où Tyréjas et elle s'étaient endormis, l'un attendant l'autre avant de retourner dans le courant; un morceau de drap empêchant la porte de se refermer complètement.

Il se séparèrent. Cela mit un peu de temps. Tyréjas avait peu à peu ralenti son pas, passant juste à côté de Syli, lui serrant rapidement la main tandis qu'il était à son niveau. Elle voulut ne pas rougir à ce simple signe, mais elle sentit son sang se réchauffer à cette pression, et sa main rendre la pression, juste avant que les doigts de Tyréjas ne se perdent dans le flot macabre.

Elle était seule.

Seule dans un monde en perpétuelle stagnation.

Seule au milieu d'un mensonge qu'elle devait briser.

Mais par où commencer ?

De cette simple question jaillit un tourbillon qui lui griffa son âme, la fit chanceler comme un arbrisseau au cœur même du maelström. Qui était-elle pour tenter de dessaisir une conscience du flot qui était sa vie ? Tous ces êtres étaient nés dans une ruche qui leur avait dévoré la perception de leur être, mais en étaient-ils plus malheureux qu'elle ?

Le dos devant elle lui saisit le regard, et durant un instant elle se laissa prendre au jeu des muscles. Ils avaient en eux une harmonie tranquille, une symphonie du mouvement qui lui fit penser à ces matins au clair de lune qu'elle s'achetait sur son temps de Jeu, ces parcelles si tranquilles du jour encore en devenir qui, s'agençant sur le rythme aigu des pousses jeunes de l'herbe et des rues désertes, lui faisait oublier le vacarme de ces vies de luttés et de cris qu'elle explorait comme l'on parcourt des cités depuis longtemps connues à la recherche du détail essentiel, l'élégant agencement de

l'air et de la terre dans une manifestation si ponctuelle que la saisir relève du miracle, la cristallisation subtile d'une sève blonde et d'une goutte de rosé qui, délicatement enchâssées, forment une boule fine de lumière emprisonnée qui s'effondre au premier rayon inquisiteur du soleil assassin qui la rapporterait vers l'obligeante illusion d'une vie toute entière dirigée vers l'incommensurable vacuité d'une passion par tous absorbée. Cet homme, digérée par les sucs d'une culpabilité étrangère, n'était en rien obnubilé par la fronde de la virtualité de ses nuits. Son attitude, sa réclusion grignotante, incessamment ressassée, faisait de ses interrogations la racine première de son être, un être bien réel, dont les questionnements étaient la base sensible de son entière existence. Peut-être semblait-il ravagé par la douleur, mais cette douleur était la sienne, et par elle il était bien plus vivant que tout ce qui avait jamais parcouru les veines de certains des contemporains de Syli. Pouvait-elle alors se permettre d'agir, pour un bien qu'elle ne pouvait pas même assurer ?

Et quel bien pouvait-elle offrir : le plaisir de pouvoir observer la vétusté d'une existence cintré dans un cadre de pierre nue, l'inaction flagrante de journées passées à polir de la plante de ses pieds l'inusable monotonie de l'infini couloir, la pauvreté sensible de chacune de ses secondes écoulées depuis l'heure de sa naissance ? Elle se rendait compte de l'impertinence de sa démarche, de l'affreuse suffisance de son individualité face à un monde dont elle ne pouvait comprendre la moindre pensée, le plus fin des équilibres, la plus insouciant des répercussions qu'aurait la révélation de sa présence consciente sur cet environnement fragile et incompréhensible. Dans son premier mouvement, elle n'avait pu empêcher tout son être de refuser ce système inconnu, de vouloir lutter pour apporter à cette masse l'incroyable plaisir de la liberté de se mouvoir de son propre fait. Mais maintenant, elle hésitait, inquiète de ce que libérerait une goutte d'énergie mal placée, l'immédiate expression d'une nation entière expulsant dans un fracas propre aux étoiles les plus instables durant des centaines d'années accumulées sans autre cible qu'eux-mêmes.

Elle ne devait pas détruire leur existence. En aucune façon. Détruire l'ancien pour que le nouveau prenne place et brille ne pouvait fonctionner. La destruction ne pouvait engendrer qu'une nouvelle forme de destruction, une douleur insatiable qui forgerait des milliers de mouvements chaotiques, dont rien ne naîtrait jamais. C'était la naissance que son être désirait, et non la mort. C'était un souffle doux et impalpable qu'elle sentait en elle, qui battait pour s'exprimer à la manière des coups de l'eau contre la roche blanche des falaises, qui avaient le temps comme allié. Elle ne devait pas rompre un barrage, mais créer une légère déviation à l'intérieur même de la pensée de l'être qui serait le plus apte à en saisir la portée, afin de le laisser mener à son tour son œuvre de conscience. Elle ne devait pas être la lame qui déchire, mais le mot qui s'infiltré.

Elle baissa la tête, attentive aux bruits autant qu'aux silences qui s'évaporent des corps. Elle effaça, peu à peu, de son esprit accoutumé à une perception qui lui était propre, les sensations qui filtraient et décoloraient le monde, et les remplaça, comme un sculpteur dont l'esprit oublie l'argile pour créer la beauté. Les visages placides du monde, contemplateurs d'une réalité suffocante qui les emprisonnait dans un mutisme gigantesque, timidement s'effacèrent, pour laisser aux murmures de l'âme l'espace nécessaire à son fragile déploiement. La normative redondance des murs s'effiloça, pour des motifs harmoniques qui se tissaient les uns aux autres dans une curieuse danse profane, et l'atmosphère sirupeuse, emplie des haleines cavernueuses des

résidents fantoches, se mua en un tourbillon paré des teintes des nuages, et Syli, au cœur de cette création immatérielle qu'elle façonnait à la manière des planètes, sentit en elle l'ardente pression animale des fantasmes instinctifs qu'elle venait d'appeler à elle. Par un jeu subtil des émotions et des souvenirs ancestraux, elle avait libéré son être de sens des tenailles ardentes de l'habitude, et découvrait un nouvel espace, composé de particules, de pigments, de notes et d'ondes qui s'orchestraient selon leur dynamique première, débarrassée des rigueurs folles de l'humanité. Autour d'elle, plus aucun humain n'était visible, simplement des bulles flottant au gré des respirations de la Terre, dont la teinte était l'identité première et unique, des structures toutes en nuances de couleurs et de textures, au goût ponctuel, au chant fragile de pierre, pour une fantastique alliance à nulle autre semblable. Chaque être était une œuvre d'art archaïque, inspirée par les seules divinités primordiales dans leur évanescence permanente, qui se muait dans l'espace à la manière des astres d'un ballet cosmique, dont la chimie interne transformait la matière enfante pour faire émerger du chaos l'ordre rigoureux de l'immobilisme, au milieu desquels devait émerger, il le fallait, l'étendard claquant d'un contre-courant pour lequel la seule vérité n'était ni dans le maintien, ni dans le silence, mais dans l'absence même de tout quotidien, dans la volonté assourdie et apathique d'une césure devenue fantasme.

Le long corridor mouvant, se déversant en un flot continu semblable à la course immuable du temps, fit vaciller Tyréjas. À leur côté il marchait, posant inlassablement la même question qui semblait se perdre dans les interstices des courbes brisées du couloir aux habitants monotones perdus dans les grisailles vindicatives de leurs remords innocents, d'un pas plus lent que le leur, tentant de se maintenir durant quelques fugaces secondes auprès de l'un d'eux le temps de lui soumettre son interrogation, puis de ralentir, pour de nouveau caler son pas et répéter, répéter, répéter sans cesse sa question qui s'effaçait dans l'instant.

Autant qu'il l'avait pu, il avait tenté de conserver à l'esprit la place de Syli dans la chaîne à laquelle il s'accrochait. Mais il avait fini par la perdre, tandis qu'il s'évertuait à regarder ceux à qui il s'adressait, et son humeur s'était profondément assombrie. Par sa simple présence, Tyréjas se sentait plus fort, plus enclin à persévérer dans la voie de la vérité. Mais elle avait disparu. Elle s'était laissé saisir par un mouvement et l'avait accepté, tandis que lui, inlassablement il le voulait, continuait d'y résister, tentait de le briser. Il voulait réussir à arrêter le flux lancinant des corps, les forcer d'eux-mêmes à cesser leur mascarade illusoire, à ne plus piétiner sur les voies toutes tracées du couloir unique de leur cage et à ouvrir leurs bras et leurs yeux sur leur monde morne et silencieux, peut-être même à les faire parler, ne dire rien qu'un seul mot, un seul mot qui donnerait au temps un point unique, un repère pour la conscience, afin qu'il y ait un avant, et un après ce mot, pour que ce lieu ne soit plus cette boucle sans sens ni origine, mais un cercle, qui se dissocierait de lui-même pour devenir une droite, et se diriger vers le futur.

Mais qu'importait celui à qui il s'adressait, celui sur qui il portait son regard, les mots qu'il employait, il ne recevait, en guise de réponse, que le lourd regret de ne pas sembler exister. Et la foule passait sans devoir connaître de fin, et son esprit d'un coup s'évada, et plus rien n'eut de sens, les êtres qu'il voyait n'était plus des êtres mais des parcelles d'un espace en perpétuel mouvement dont l'invraisemblable similitude se

trompait lui-même, s'emprisonnait dans une courbe sans gravité où les atomes n'avaient plus ni liaison ni charge, où tout semblait voler et se répéter inlassablement dans un courant qui était en même temps et sa fin et son commencement. Un vertige le prit, le projeta sur le sol, l'obligeant à fermer les yeux afin de retrouver le sens du monde. Mais plus rien n'avait de sens; il se sentait attirer vers le mur transversal qui lui servait de toit mais qui, il le savait, accueillait d'autres pas, qui lui-même supportait les pas d'autres personnes, et ainsi de suite jusqu'à une limite qui ne lui était plus concevable, un espace dont les limites frôlaient l'infini de l'espace qui s'étendait au-delà de lui, impénétrable aux rumeurs de la vie et aux soubresauts de l'intellect. Il se sentait emprisonné dans une toile invisible et chantante, une enveloppe dressée par des forces dont la puissante ironie avait offert à leurs créatures d'en saisir la présence sans leur donner la force ni l'espoir de pouvoir s'en libérer. Et à cette seule pensée l'idée de mourir lui vint comme seule véritable présence du choix qu'il lui était possible de saisir, le seul mouvement de l'être qui lui permettrait de s'extirper de la boucle puissante et impétueuse qui saisissait la vie sans lui offrir l'espoir de vivre. Qu'importait, se demandait-il, l'existence cerclée dans un écrin sans saveur, où l'ultime action consistait à se laisser enserrer par soi-même dans un cocon d'où rien ne pouvait filtrer.

Son poing s'écrasa sur le sol dans un bruit de chair.

Depuis combien de temps marchait-elle... Ce n'était pas une question à laquelle elle pouvait répondre. Elle s'était laissée choir dans la ribambelle délicieuse de l'abandon et plus rien n'avait eu d'importance. L'univers s'était éclaté en une myriade de petits décors sans valeur, et le soleil, la terre et l'eau avaient chu dans l'immatérialité sublime de l'imaginaire sans émettre le moindre son, simplement disparus comme d'habiles faussaires dans les replis de l'improbable. Ses pieds avaient pris l'ascendant sur son corps, et depuis elle n'avait plus ressenti aucune fatigue, portée par le mouvement des humains autour d'elle. Ses yeux presque clos ne lui transmettaient que des images partielles d'un environnement qui n'avait plus aucun poids, et ses oreilles, qui avaient tout d'abord bourdonné afin de remplir l'espace laissé vaquant par le silence des pensées contenues, avaient tu leur chamade serpentine pour ne laisser que le blanc éclatant de la méditation. Elle se laissait bercer par la quiétude, et pourtant tout son corps demeurait attentif, une veille fugitive qui naviguait sur le flot immobile d'une mer sans vague, qui n'attendait que le remous primordial d'une parcelle de vie pour en saisir l'origine et se projeter dessus, l'amplifier et la guider vers la terre de l'avenir. Aussi se laissait-elle flotter, dans une demie-fixité propre aux poupées de son, les bras ballants et les lèvres closes, durant ce qui ne pu lui paraître une éternité, dérivante dans ses rêves et ses mondes ouverts, jusqu'à ce que quelque chose, quelque part, surgisse. Ce n'était ni un mouvement volontaire, ni un réflexe. C'était autre chose, comme une explosion, une vibration incontrôlée du cortex qui bute sur un point sans réponse et qui frappe contre la porte de la conscience dans un spasme presque invisible. Mais cela était arrivé. Quelque part, assez proche pour que son être le perçoive, la paix d'une personne s'était fissurée. Presque imperceptiblement, Syli s'était penchée, et pendant plusieurs minutes rien ne vint lui confirmer la sensation fugace du changement qui était né en elle.

Ce fut un doigt qui lui montra le chemin. Un doigt, à onze personnes devant elle, n'était plus libre et détendu, suspendu dans son état par l'absence de son utilité; il

battait contre une cuisse fine, dont le rythme même semblait tenter de conserver la rigueur de ses voisins, sans pourtant y parvenir complètement. C'était un mouvement de cœur, un tempo comme un réveil qui se manifestait pour éprouver la réalité, et ce doigt, dans sa redondance, semblait demander au reste du corps de sortir de sa torpeur, de gravir les marches inertielles de sa propre conscience vers un pallier où la lumière ne serait plus faite d'ombres. Ce doigt, dont la courbe de l'ongle était ponctué de petites tâches plus claires, appelait du bout de son monde une mélodie qui n'existait plus, le chant silencieux d'un univers à tout jamais perdu qui revivait intensément sur l'appel contracté de cette frêle prière au renouveau. Et la main, et le bras, et toute la personne émergeait de ce monde différent, de cette parcelle fugitive de temps prisonnier dans l'ancre lisse de ce cube de pierre et de mort.

La main de Syli, lorsqu'elle rentra en contact avec la courbe faible du coude, fut comme l'impact de la foudre sur un arbre décharné, et à ce moment, elle regretta son approche par trop directe, pour un être qui n'avait, elle en était sûre, jamais ressenti d'autre contact que celui de l'air sur sa peau. Lorsque Syli posa sa main sur l'articulation du coude, son sourire ne fut pas même entraperçu; il n'y eut qu'un mouvement, un seul geste dur et violent de rejet, une surprise semblable à celle du contact d'un vivant avec la réalité de la mort. La jeune fille se projeta contre la paroi opposée dans un spasme nerveux qu'accompagnait le cri d'un millier de rumeurs contenues et libérées en un seul choc; le visage, cisailé, ressemblait à une feuille rongée par les rigueurs nouvelles de l'automne, dont la voix stridente et sifflante se répercutait contre le mur en une note vaguement musicale. elle rebondissait tout autour contre l'échine de la procession humaine rassemblée en un roulis qui se répercutait en proche en proche, et tous, tout autour, tremblèrent, ramassés sur eux-mêmes comme ils l'étaient en eux-mêmes, presque immobiles, le visage tiré, les yeux démesurément ouverts, et la bouche, simple fil de corde mince teinté de chair, sur chacun s'ouvrit, articulant dans une mastication de pantomime qui s'amplifiait d'instant en instant un mot criard et détonnant qui frappa l'instant d'un brutal sentiment de réalité. Pourquoi ? Pourquoi hurlaient-ils, dans une union qui repoussait Syli et l'inconnue avec elle, qui les forçait à fuir au travers du couloir avec le son les pourchassant comme une onde sur l'acier humain, les visages s'étirant dans des masques brûlants de vie aliénée jusqu'à cette petite porte qui n'en était pas une, ce détail dans l'architecture qui se confondait avec le reste du monde et qui, à ce moment précis, dans ce vide incommensurable qui s'enflait de sa propre vie, s'ouvrit devant eux, les forçant à s'engager dans ce passage sombre à l'odeur de cloaque, dont le sol poussiéreux jonché de milliers d'oripeaux s'avavançait vers le cœur silencieux de la bâtisse.

"Attends-moi, hurlait Syli. Attends-moi, je ne te veux aucun mal, je veux simplement parler." Mais les sons semblaient ne pas atteindre la jeune fille, en proie à une panique nouvelle, à un déferlement qui la secouait toute entière, qui lui enserrait le cœur et pulsait dans son sang, qui lui brûlait l'âme de tout ce qui avait toujours été enserré, comprimé, cisailé par l'entremise de sa propre conscience et qui, en proie à la folie du réveil, s'attachait sur les moindres détails, comme des foudres qui transperceraient le ciel dans un intense et vibrant appel au temps perdu. Le contact de la pierre nue sous son pied froid, la fine ambiance d'humidité rance qui stagnait contre la paume de sa main, sentaient le sable des pyramides scellées par les architectes qui reposaient parmi la poudre des pièces, avec cette touche étrange et sinueuse de vie oppressée contre



son gré, la pellicule terne et sans voix de souvenirs enfouis au creux d'un monde dont l'existence n'avait jamais été soupçonnée, les frappes de son cœur, de ses poumons, de ses veines qui, pour la première fois, trouvaient dans l'enveloppe qu'ils formaient un prétexte de communication, faisaient exploser ses pensées dans une apothéose pleine de vérité, qu'elle était en train de se réveiller, et que cette pensée même était la preuve de ce nouvel état, de la profonde et désespérante réalité de son être qui se devait d'accepter, sous peine de sombrer, encore plus profondément que ce qu'il fit avant, et mourir, qu'elle vivait. Elle vivait, elle vivait quelque chose et par cette constatation si simple plus rien n'existait. L'asile de sa conscience s'écroulait, pour faire place à sa véritable nature, un fin tissage d'impressions et de sensations qui filtraient au travers de ses sens libérés, et qui traitaient son passé, ses faits, ses gestes, comme autant de fruits trop mûrs qui devaient disparaître, afin de l'enrichir et de la faire grandir, au-delà de ce qui fut. Et cela la terrorisait. Vivre. Vivre avec à l'idée tous ces rêves, toutes ces douleurs, la maille rigide et incassable du passé, de son passé, de ce qui fut et qui la fit, et continuer pourtant de vivre, de marcher, non plus dans un cercle déformé mais vers un autre monde, fait de malheurs assumés et de peines à venir... c'était trop, trop pour elle. Mais pourquoi, alors, ne pouvait-elle s'empêcher de courir, sans savoir où aller, sans même à l'esprit la peur du changement qui s'amplifiait à chaque pas ?

Ses pas ralentirent, et Syli, à bout de souffle, crût qu'elle allait défaillir, que cette frêle jeune femme, pour qui la vie ne s'était déroulée qu'à la manière d'une marche silencieuse et dans l'oubli total de son propre être, ne s'était arrêtée que pour laisser son corps s'éteindre. Dans la pénombre tout juste supportée par un halo qui semblait provenir de la pierre elle-même, elle vit le port des épaules de l'inconnue trouver une cadence régulière, presque virginal, et dans un geste étrangement détendu, comme le fruit d'une longue habitude, elle passa sa main droite dans ses cheveux, repoussant les mèches folles qui s'étaient accrochées à son visage, profitant de ce mouvement pour se retourner et faire face à celle qui l'observait dans un silence anxieux, les yeux ouverts, pour la première fois. Alors, s'avançant comme l'aurait fait un fantôme dont la vie longtemps recherchée lui aurait été rendue, elle s'approcha de Syli, et d'une main qui la surprit comme étant la sienne, lui toucha le visage.

Quand il reprit conscience, rien n'avait véritablement changé; les habitants du lieu continuaient leur lente et flagrante procession vers un en-avant qui n'aboutissait nulle part, et il n'était rien pour eux. Pendant tout le temps où il s'était laissé perdre dans ses pensées, ils avaient continué de défiler, sans même prendre conscience de sa présence. Il avait senti des pieds qui le frappait avec indifférence comme on frappe dans l'herbe folle, sans même un soupir, ou bien une exclamation. Il n'avait pas même constitué un obstacle nouveau pour eux. Il n'existait pas. Rien n'existait, si ce n'est leur profonde et sempiternelle interrogation sur des images qui n'étaient même pas les leurs. Comment pouvaient-ils l'aider alors ? Comment pouvaient-ils connaître l'histoire de leur monde, alors qu'ils n'avaient pas même conscience de leur propre temps ? Parlaient-ils, qu'ils ne faisaient que ressasser, inconsciemment, l'expérience inconsciente de leur inexistence, l'interrogation sans essence de ce qu'ils croyaient être leur vie, mais qui n'était que le somme d'images édulcorées et transformées de temps en-dehors de leur existence, une architecture impersonnelle qui ne leur parlait car elle ne pouvait parler à personne. Il se souvenait de la détresse de son réveil, des images qui l'avaient créé, et il en ressentit de la douleur pour eux, pour ces êtres dont le quotidien n'était que l'accumulation de ces fautes, tortures composées des fautes et des espoirs déçus des morts, qui leur étaient transmises, comme un fardeau dont le poids était la raison de leur vie, l'explication de leur présence, la justification de leur existence.

Une main sur son épaule, étrange sensation dans cet univers fait d'ombres, le détourna de son image de pitié. Syli était là, devant elle, les joues couvertes d'une rosée teinte de carmin d'avoir trop couru, l'autre main ramenée en arrière, tenant celle d'une jeune femme, presque une fillette si ce n'était son regard, un regard qui s'est composé il y a peu, par une révélation subite et impossible à oublier, qui éveille à la vie, et à la mort. Ses cheveux longs et roux, sensiblement brouillés par une course tout aussi haletante que celle qu'avait suivie Syli, des tâches de rousseur qui mettaient en avant un vert céleste piqueté de brun, lui donnait un visage presque sibyllin, sans son sourire, magique dans cette atmosphère de sourde tension, qui effaçait les impressions les plus tenaces d'imperceptible mystère qui planait sur ses traits et les courbes de son corps.

« Tyr, voici celle que tu voulais. Devant le mutisme gêné de son ami, elle continua : elle sait où se trouve ce que tu cherches, ou du moins pense-t-elle le savoir. »

- Il y a un endroit où, sur les murs, sont inscrits des choses, dit-elle de la voix encore tremblante de l'adolescence. Je ne sais pas ce qu'elles disent, car je n'ai jamais cru bon de lire ces choses. J'étais trop perdue dans mon propre esprit pour m'intéresser à quoi que ce soit d'autre que les questions qui s'agitaient dans ma tête. Mais c'est la seule chose qui pourrait ressembler à ce que vous cherchez.

- Allons voir. Montre-nous le chemin... comment doit-on t'appeler ?

- Je ne sais pas. Je n'ai jamais eu de nom. Je ne savais même pas ce que c'était avant que Syli ne me dise le sien. Ici, nous ne parlons jamais qu'avec nous-même, et avec ces mots qui viennent de nos rêves. J'ai beaucoup parlé dans ma vie, mais c'est la première fois que je discute avec quelqu'un. Dans nos rêves, on apprend que parler avec les autres peut provoquer le chaos, que discuter avec quelqu'un peut apporter des catastrophes, faire naître la haine. Alors nous ne parlons jamais avec quelqu'un d'autre que nous-même. Mais tout à l'heure, tout a changé pour moi.

- Oui, je l'ai vu, dit Syli, le regard posé avec douceur sur les lèvres fines de la

jeune fille. J'ai ressenti ta peur quand je t'ai approchée. Je n'avais pas pensé que cela pouvait s'avérer si troublant pour toi. Mais j'étais tellement fière de t'avoir trouvé, d'avoir perçu ton attitude, que je me suis avancée sans même prendre garde à ta réaction.

- Non, non, ne t'excuse pas. C'est moi. Je n'aurais pas dû agir ainsi. J'étais... différente, dans un état différent des autres, et de ce que je suis maintenant. Je pense que j'étais dans une phase de demi-réveil, vous voyez, à la fois proche d'ouvrir les yeux mais encore prisonnière des pensées. Ça arrive souvent, nous le savons tous. Tous, nous voyons parfois des personnes agir différemment de la norme, des personnes qui se retournent, qui parlent tout haut, ou qui s'arrêtent. Mais personne ne réagit, car personne ne le remarque vraiment.

- Attends... vous les voyez mais vous ne le remarquez pas ?

- Je sais, cela peut paraître étrange, mais c'est comme je le disais à Syli : pour nous, les autres n'existent pas vraiment. Le monde hors du rêve n'est pas la réalité, ou plutôt, c'est une réalité dans laquelle nous ne devons pas intervenir, car nous avons peur...

- Peur ?

- Oui, peur. Toute ma vie j'ai eu peur de ce que je pourrais provoquer si je faisais quelque chose. J'ai eu peur de ce qui arriverait si je me liais d'amitié avec quelqu'un, si je vivais comme ceux que je vois dans mes rêves; j'ai eu peur du désordre que je pouvais créer dans le monde, par le seul fait de vivre. Mais plus maintenant. Quand je me suis retrouvée seule dans ce couloir, sans personne autour de moi, j'ai compris que c'était cela ma vie, depuis toujours, et que tout ce que j'avais vécu était à l'image de cette voie qui descendait, sans lumière, vers l'oubli. Et j'avais peur, peur de ne jamais m'en sortir. Alors, quand j'ai vu Syli qui était là, et qui attendait, je me suis sentie vivante. Quelqu'un me regardait, et je regardais quelqu'un, et (des larmes commencèrent de rouler sur ses joues) j'ai senti mon cœur, pour la première fois. C'est grâce à Syli que je suis vivante. Alors je vais vous aider, et peut-être que quelque chose changera grâce à cela.

Sur ses mots, elle lâcha la main de Syli, retira dans un mouvement les chaussons légers qui ceignaient ses pieds, et s'avança. Tandis qu'ils marchaient, elle sentait, le long de sa peau, le contact froid des dalles de pierre, le flottement cinglant des ombres, ses contemporains, à ses côtés, comme de multiples facettes de son être, comme des branches d'une même ramure, d'un arbre dont les racines auraient plongé dans une source tarie, empoisonnées par l'air séquestré dans lequel elles baignaient, et qui aurait continué de vivre, de croire qu'il vivait, alors même qu'aucune ombre ne naissait de lui, qu'aucune feuille ne venait enrichir l'atmosphère de sa fragrance, qu'aucune vie n'apparaissait à ses côtés. Ils avaient été seuls durant une éternité sans valeur, un continuel présent dont l'existence n'avait de réalité que par sa redondance. Ils n'avaient jamais vécu depuis. Ils n'avaient fait que marcher sur les traces déjà formées de leurs prédécesseurs, sur des sillons qu'un passé qui n'étaient pas le leur avait marqué pour eux.

Mais elle marchait.

À côté de son chemin, parcourant le couloir infini, elle s'avancait, le dos droit, les yeux ouverts, jusqu'au mur.

Il était grand, plus grand que les autres. Non pas que le plafond fut d'une taille supérieure, mais sur lui, comme des gravures fines et profondes, se trouvaient des

lettres, ou ce qui semblait être des lettres, qui formaient une arabesques presque indiscernable sur la longue file ininterrompue des corps mais qui, lorsque l'individu se tenait contre le mur opposé et l'observait, prenait les contours indistincts des reliefs observés dans le lointain, des montagnes qui, armées de la patience des immortels, grandiraient jusqu'à emplir tout le mur, et même au-delà. Mais l'écriture en était impossible pour Syli et Tyréjas. Il leur manquait quelque chose. Non pas qu'ils ne pouvaient en distinguer les lettres, qui étaient similaires à celles qu'ils avaient rencontré dans leur cité, mais les mots formés n'avaient pour eux aucun sens, aucune réalité. Leur prononciation même était chaotique, associant des sons entre eux selon une logique qui ne leur était d'aucune aide. Pourtant, la jeune femme restait immobile devant elle, et ses yeux, avec une régularité silencieuse, allaient et venaient, tandis que sa bouche formait des mots sans les prononcer.

« Excuse-moi mais... arrives-tu à lire ce qui est écrit ? Demanda Syli, une main posée sur le coude de leur compagnon. »

- Bien sûr. Pas vous ?

- Non, nous ne pouvons pas lire. Les mots ne veulent rien dire. Pourtant, il semblerait que tu le puisses. Mais nous arrivons à nous comprendre quand nous parlons. Ces mots seraient-ils dans une langue que tu connaisses ?

- Mais... ce sont les mots que nous utilisons. Là, dit-elle en pointant un semblant de mot qui se trouvait à leur hauteur, c'est montagne, et là, c'est humain. Tu n'arrives pas à lire ?

Mais Syli ne voyait pas les mots que sa guide désignait. Il n'y avait que plusieurs lettres, des suites de voyelles et de consonnes qui n'avaient aucun sens.

« Ce doit être une manière différente d'écrire, dit Syli en se tournant vers Tyréjas. Après tout, que les mots se prononcent d'une certaine manière ne dépend que de ce que l'on nous a appris. »

- Oui, je suis d'accord. Mais pourquoi avoir fait cela ? Pourquoi avoir changé la cryptographie si le langage est le même ?

- Je ne le sais pas dit la jeune femme. Mais si vous le voulez, je peux vous lire ce qui est écrit.

Face au mutisme de ses compagnons, elle fit face au mur, et lentement entrepris la lecture.

Ouréa, Les descendants des montagnes.

Avant que le monde ne change à nouveau, la Terre était plate. Les reliefs n'existaient pas, et les hommes, qui habitaient sur la Terre, étaient troublés par l'horizon identique en tous points. Il n'y avait que le ciel pour leur montrer que le monde n'était pas d'une seule et même image. Mais cela n'était pas convenable pour les humains. Chaque jour, quand la nuit s'échappait et que le soleil apparaissait, le monde semblait toujours différent, mais aussi toujours identique. Il n'y avait rien pour marquer les jours, pas de colline pour que le regard puisse porter au plus loin, pas de vallées au creux de laquelle trouver le réconfort d'un son plus clair, ou de montagne pour sembler toucher aux dieux, car les dieux avaient souvenir de ce que les reliefs avaient créé dans l'esprit

des humains d'avant, de la volonté de possession qui était née en eux, et de ce qu'ils avaient fait pour posséder ces espaces. Aussi avaient-ils décidé de refaire le monde en retirant les courbes et l'altitude, afin, pensaient-ils, de tempérer les esprits des humains. Avec un monde sans reliefs, où chaque point était identique à tout autre, où l'eau ne coulait pas sur le sol mais tombait, avec justesse, sur toute la Terre, avec des sols faits de la même terre, avec des plantes identiques, les dieux avaient pensé que les humains trouveraient la paix. Mais il n'en fut pas ainsi.

Au début, tout se passa bien. Les humains étaient dociles avec eux-mêmes, et même si le monde leur semblait terne, rien ne laissait paraître une quelconque volonté de briser cette harmonie nouvelle. Ils croissaient, dans une limite acceptable, et quand un village, fait de la paille et de la terre, devenait trop petit pour ses habitants, alors ceux qui étaient en âge de fonder de nouvelles familles s'écartaient, et fondaient à leur tour un village, suffisamment loin pour ne pas gêner leur ancienne demeure. Car ils avaient toute la place qu'ils le voulaient, et la terre était, en tout lieu, identique à un autre. Aussi aucun n'était triste de partir, car tous savaient que ce qui les attendait ne pouvait être qu'identique à ce qu'ils avaient eu.

Pourtant, certains humains, comme des échos de ce qui fut avant eux, ressentirent le besoin de s'exprimer, de devenir plus que ce que leurs parents avaient été, plus que ce que leurs fratrie faisait. Aussi certains se rassemblèrent-ils, et commencèrent à fonder un village plus grand, obligeant les habitants des villages alentours à se joindre à eux. Ils firent sortir de terre des murs pour délimiter leur espace, et pendant un temps, rien d'autre ne se produisit.

Mais les comportements changèrent. Ceux qui s'étaient rassemblés voulurent encore plus de changement, encore plus de relief dans leur existence. Aussi décidèrent-ils de construire des habitations encore plus grandes, encore plus hautes. Et pendant un temps, cela les contenta. Des tours s'élevaient dans le paysage, et de très loin la plus grande des maisons marquait l'horizon, cisailant le ciel de sa pointe de pierre. Et en dessous les habitations plus petites semblaient écrasées par le poids immense de cette flèche qui défiait l'horizontalité du monde. Dans les villages alentours, les habitants commencèrent, eux-aussi, à bâtir de grandes maisons, à placer des murs pour entourer leurs villes, et pendant un temps, tout se passa bien.

Mais il en fallut toujours plus. Les habitants poussaient, toujours plus haut, le faite de leur château, et ceux-ci parfois s'effondraient, détruisant tout ce qui avait été fait, et avec des êtres qui se trouvaient présents à ce moment. Aussi, dans certaines villes, des rumeurs de plus en plus violentes émergèrent; des personnes commençaient à menacer d'autres villages, les accusant de leurs maux, des douleurs de la mort, de l'impertinence de leur démesure. Et un jour, alors que sur la plaine perpétuelle le soleil se levait pour réchauffer la terre, la lumière fut le spectateur des éclats du bois dans les chairs, du sang sur le sol, et des cris d'agonie.

Durant de nombreux jours, le monde fut le théâtre de batailles comme n'en avaient jamais connus les jours nouveaux. Attisés par la haine de leurs désirs de grandeurs et de leur soif de contrastes, les humains s'étaient réunis en clans s'affrontant pour la domination des hauteurs, pour la sureté de voir leur propre tour être celle qui serait la plus grande et la plus magnifique, celle-là seule qui dominerait la terre et rejoindrait le ciel.

Mais un homme, voyant ce que le monde était devenu et allait devenir, refusa de

partir à la guerre. Il s'assit sur le sol, au milieu de la plaine encore désertée par l'aurore nouveau-né, et resta ici, les jambes croisées et les mains closes. Pendant des jours, sans que rien n'y puisse rien changer, il resta assis, le front droit et les épaules fortes, ses yeux imperceptiblement plongés dans l'espace subtil qui accueille la rencontre entre son monde et celui des dieux, sans manger, sans parler, simplement là, comme un mur vivant luttant contre la virulence des fous. Et le temps passa tellement que son corps, que la pluie entourait chaque matin et que la lune recouvrait chaque nuit, se durcit, jusqu'à devenir de pierre.

Son corps devint un exemple pour tout ceux que la guerre et la mort avaient plongés dans la douleur. À ses côtés ils vinrent s'asseoir, et tout comme lui ils laissèrent le temps faire son œuvre et les changer à jamais.

Après plusieurs années, le sol lentement les absorba, les recouvrant des particules détachées par les vents et la pluie, et ensemble ils formèrent la première montagne, le relief primordial qui croissait au rythme de ceux qui, conscient des tares de leurs semblables, choisirent de laisser le temps devenir la mesure de toute chose.

Ainsi naquirent les montagnes nouvelles, remparts contre la démesure de l'esprit humain.

« Et... c'est tout ? »

- Oui, c'est tout, dit la jeune femme, qui continuait d'observer le mur face à elle. Le reste ne ressemble pas à des mots que je connais. Ce sont surtout des ornements, des figures qui furent dessinées pour rendre le tout uniforme, pour que personne ne puisse remarquer une asymétrie.

- Ce que je ne comprends pas, reprit Syli, c'est comment tu as su que c'était cela que nous cherchions, si tu ne l'avais jamais lu ?

- Je ne le savais pas. Mais je parcours ce couloir depuis toute la durée de mon éternité. J'ai arpenté cette rue sans fin depuis ma venue ici, depuis si longtemps que je ne sais même pas ce que sont le jour et la nuit, autrement que ce que je viens d'en lire. Les astres me sont étrangers, tout comme les montagnes et la couleur du monde. Je ne connais de ce monde que ce que ce lieu m'en a donné, et pour cela je le hais et l'aime; car je sais ce que c'est que d'aimer et de haïr, vraiment. Je ressens ces émotions pour la première fois, car même ce que j'ai pu ressentir dans les mondes où nous sommes projetés durant la nuit n'est rien face à la douleur mêlée de plaisir qui bouillonne en moi. J'aime et je haïs depuis mon réveil, sans pouvoir savoir ce que l'un serait sans l'autre, et cela existe grâce, ou à cause de ce lieu.

« Je voudrais détruire ce lieu, le faire poussière, pour que jamais plus il ne se redresse. Je voudrais creuser des trous dans chaque pierre pour que la lumière pénètre chaque pièce et que les habitants se redressent et trouve la vie qui est en eux, mais je sais que, si je fais cela, je vais lâcher sur le monde un fléau qui pourrait être bien pire que ce que nous vivons ici. Pouvons-nous revenir vers la liberté, conscients de nos tares et de nos espoirs, de ce que nous pouvons infliger aux autres ? Vous-mêmes, pouvez-vous répondre à cette question ? Vous êtes venus ici, le cœur plein d'espoirs en votre propre liberté, désireux de nous libérer quand vous avez goûté au poison de notre quotidien. Mais le poison que vous avez retiré de mon corps était-il plus dangereux que celui qui grandit par ma seule liberté ?

« Je ne le sais pas. Ce que vous avez fait, en venant ici, ne peut plus être arrêté,

car à présent ma liberté hurle pour s'exprimer, pour se montrer à mes semblables, pour se réveiller en chacun d'eux, et c'est ce que je vais faire, je le sais, car je ne peux pas encore sortir, pas sans avoir répandu la graine de la conscience parmi ceux envers qui je me sens liée; car si je sors, je sais que je ne pourrais pas revenir, que ma liberté me poussera au plus loin, voulant aller toujours plus avant, jusqu'à ce que le monde me soit connu, ou que ma liberté cesse d'être. Et tout cela est de votre faute. C'est votre crime, votre don à cette ville. »

Le silence s'était abattu entre eux. Syli et Tyréjas, transis par la révélation de la jeune femme, ne surent que répondre. Jamais il ne leur serait venu à l'esprit que leur présence, et leur action, auraient un si grand impact. Ils n'avaient pas pris conscience que leurs actes, aussi forts puissent-ils, provoqueraient un trouble si grand. Finalement, ce fut Syli qui prit la parole.

« Je suis désolée, dit-elle, se rapprochant de la jeune femme. Nous ne pensions pas que nous provoquerions cela. Dans notre monde, nous avons l'habitude de parler constamment entre nous, de partager nos expériences de ce que nous vivions durant la nuit. Jamais nous n'avons voulu cela. Mais tu l'as dit, le mal est fait, et plus rien ne sera plus pareil. Pourtant, tu veux faire ce que nous t'avons fait. Es-tu sûre ? Ne veux-tu pas venir avec nous ? »

- Oui, j'en suis sûre. Je ne sais pas pourquoi, mais je crois que ma place est ici, et que je dois continuer ce que vous avez commencé. Et peut-être qu'alors je comprendrais pourquoi je fus la première à m'éveiller, et pourquoi vous l'avez fait.

La porte allait de nouveau être ouverte. Au bout du couloir, ils le savaient, les battants se déplaceraient durant quelques secondes, afin de renouveler l'air de ce monde clos, leur laissant l'espace nécessaire pour continuer leur chemin, sans savoir où aller vraiment. Comme une ombre s'étendit sur eux le souvenir du brouillard, et ils tremblèrent. Mais ils savaient qu'ils se devaient de le traverser de nouveau, afin de continuer d'apprendre.

La jeune femme les avait accompagnés jusqu'au court boyau où ils se trouvaient, et durant près d'une heure, ils continuèrent de parler, autour du même repas étrange, quand un faible fil d'air humecta les lèvres de Tyréjas.

« C'est l'heure, dit-il en se redressant. »

Merci, dit leur amie, même si je ne sais encore pas si je dois vous remercier pour ce que vous m'avez fait. Mais cela est, et c'est cela qui compte.

Syli voulut parler, mais ses yeux étaient brouillés par les larmes.

« Ne t'en fait pas Syli, dit la jeune femme. Peut-être n'est-ce pas un adieu. »

Syli ne put que bouger la tête, et sourire un peu.

« Syli, continua-t-elle, j'aimerais que tu me donnes un nom. Tu es ma mère après tout. »

Syli se redressa, et d'un coup toute l'eau de ses yeux s'écoula, ruisselant sur ses joues comme des billes de verre d'une bienfaisante fraîcheur, tandis qu'un sourire, un vrai sourire, plein de franchise, explosa.

« Maya. »

- Maya... oui, j'aime ce nom. Merci.

Puis la porte s'ouvrit, appelant à elle l'air lourd et les vagabonds. Tous deux alors

se mirent à courir, frappés de la légèreté de leurs pas. Ils passèrent la porte ceinte d'un éclat qui les brûla presque, tandis que Syli, d'un geste, se retourna, afin de voir, encore une fois, le visage de cette jeune fille qui n'en avait jamais été une, disparaître dans l'interstice toute d'ombre et d'arêtes. Elle était triste, mais en elle brûlait un feu nouveau, l'espoir en une vie nouvelle, bientôt.

« Le brouillard. »

- Quoi le brouillard, répondit-elle, le visage encore tourné vers la pierre.

- Il n'est plus là. Il a disparu.

L'atmosphère avait ce goût étrange et pénétrant, cette douceur suffocante à force de pureté, propre aux cimes enneigées et aux cœurs des océans. Le soleil, à son climax, étincelant, diffusait sur les contours du monde l'auréole éphémère de sa teinte de nacre, enrichie de la chaleur tranquille de l'herbe en pâmoison dont la fragrance profonde saisissait le temps dans un soupçon de plénitude. Et au milieu de cette terre abreuvée par l'astre superbe se tenait ce qui n'avait été auparavant qu'un mur, et qui se révéla alors dans toute la splendeur de sa démesure, colosse planté dans la glèbe, la dominant de toute la puissance de son immobilité, sublime masque d'irréalité au milieu de ce décor baigné des mille facettes du feu et du vent, dont les parois, qui avaient semblé rejeter toute forme d'extériorité, en ce moment semblaient absorber la plus infime parcelle de lumière, la plus petite graine d'existence extérieure à elles, pour grandir, encore et encore, au-delà de toute mesure, jusqu'à semblait-il caresser le ciel et côtoyer les nues; et Tyréjas et Syli, soudain écrasés comme jamais par le poids sans nom de ce monstre d'obsidienne, sentir en eux le besoin présent de quitter l'aura maléfique qu'exhalait ce démon minéral, de s'enfuir de son giron, afin de pouvoir, hors de sa vue, vivre de nouveau.

Aussi s'écartèrent-ils, comme deux enfants fuyant le sinistre lieu de leur passé sans joie, sans même prendre gare à la direction qu'ils allaient suivre, sans même jeter un unique coup d'œil vers la forme dont ils venaient de s'extirper, sans même remarquer, dans le crépuscule déclinant, le halo de soufre et de sang qui s'avancéait vers Maya et ceux dont ils venaient de partager la vie.



La nuit avait succédé au crépuscule, le matin au crépuscule, et le soleil, timidement émergeant, réchauffa la terre et l'air autour de Tyréjas et Syli. Cependant, lui seul fut réveillé par l'apparition du jour. Avec un regard attendri, il contempla le visage détendu de son amie, plongée dans la quiétude du sommeil, ses poings refermés sur les doigts de sa main droite. Elle avait de si petites mains. Presque celles d'une fillette dont les rondeurs s'éveillent au monde. Son corps avait été d'une beauté comparable à l'âge de ses mains, bien fait comme le sont les enveloppes que la jeunesse vient de délaisser. Il se souvenait de ses joues d'un rose de perle, et ses épaules à la force féline. En moins de quatorze jours, cette réalité s'était évanouie pour une nouvelle vérité, pour une peau plus ferme et plus mâte, pour un port de tête plus fort, pour une nouvelle force qui avait chassé l'innocence d'un présent immuable. Elle n'était plus belle, se dit-il, elle était radieuse. Elle était adulte.

Adulte. De ce mot un frisson naquit. Une onde comme une pulsion sans contrôle émergea. Quelque chose tentait de lui apparaître, qui n'était encore qu'un simple voile devant ses yeux, mais qui luttait pour franchir cette fine parcelle entre l'inconscience et la conscience, une membrane de foi constamment en mouvement, d'où jaillit, comme une lumière aveuglante, les formes nouvelles qui remplacent les anciennes et créent un nouveau monde sans que rien n'ait pourtant changé. Il sentait qu'en lui, ce quelque chose était en train de grandir, de pousser les fibres compactes de son passé, pour faire apparaître le présent, là où il ne voyait encore que des images venues d'hier.

Avec toute l'attention que pouvait lui permettre son esprit, il se détacha de l'étreinte douce de Syli, et se mit debout, face à la plaine sauvage, et attendit. De sa respiration il ne fit qu'un fil ténu, à peine suffisant pour alimenter son corps en oxygène, ne se concentrant que sur elle, oubliant tout le reste, la cité dont ils venaient de s'arracher, la course au milieu des herbes longues, sa ville et ses habitudes, ces nouvelles histoires qui tournaient en lui comme le font les feuilles contre un mur frappé par les courants éoliens d'un soir d'été, ses mondes, ses lieux dont il avait arpentés les recoins les plus infâmes, tout cela s'effaça de sa pensée, comme une pluie chasse la poussière, pour ne laisser que son souffle, en paix, unique, le centre d'un univers dont il était lui aussi le centre, et chaque chose autour de lui, libre.

Il oublia l'espace où il se trouvait, le contact craquant de l'herbe vigoureuse, les courbes des pierres froides après les lueurs des étoiles, le souffle invisible des cieux et la course imprévisible des nues; il oublia le temps, la présence du feu dans le ciel, des astres par millions qui plongeaient leurs regards dans le bassin ténu et rond de la terre, et le silence. Plus rien n'existait, sauf son souffle, liquide, chantant, qui retirait les impuretés accumulées dans sa vie, ces choses qu'il savait sans les savoir vraiment. Puis il attendit, libéré de la prison de la croyance, que toutes choses qui ne pouvaient être fausses reviennent, s'organisent, croissent, se lient, pour porter leurs fruits, et que de ces fruits d'autres arbres éclosent, jusqu'à ce que, de l'un d'eux, vienne la vérité.

Il revit son premier pas, sur le bord de sa cité défunte, tourné dans la même direction que celle qu'avait prise ce vieil homme dont il ne connaissait rien, la révélation des récits éparpillés dans les cités au-delà de l'horizon, et l'attaque, soudaine, de cette horde brutale, et tout à coup, il se dit que cela ne pouvait être une coïncidence, que cet homme était sans doute plus qu'un simple vagabond, qu'il savait ce qui allait arriver, et que seul le hasard leur avait permis de s'échapper, de ne pas disparaître.

Disparaître... bien des mots auraient pu naître dans son esprit; des mots de mort,

des mots de tristesse, mais toujours des mots dont l'essence se trouvait dans la ponctualité de l'instant. Mais ce mot, cet étrange mot, qui seul convenait à l'oubli sans rémission, s'était imposé, et rien ne pouvait le déloger de sa position de réalité, comme un fait, immuable, qui se devait d'arriver, inscrit dans l'ordonnance du monde depuis l'origine.

L'origine. Ce qu'il y avait avant. Le vieil homme avait parlé de cela. Il cherchait l'origine dans des histoires. C'est ce qu'il avait dit. Mais s'il avait menti, s'il cherchait les récits pour autre chose... Quelle était cette autre chose ?

Syli se réveilla, s'étira, observa. Tyréjas lui tournait le dos, et dans la lumière déjà haute du soleil il paraissait seul, unique, dernier humain, qui du haut d'une colline contemplait le monde et ses désastres, comme si toutes les morts du monde étaient le fait de sa seule existence. Les ombres jouaient sur son dos, révélant les plis profonds du tissu qui couvrait son corps, et la poussière s'en échappait en longues et tremblantes écharpes, pour ensemençer le monde. Ses cheveux tremblaient, mais ses bras demeuraient impassibles, résignées, si ce n'était son poing droit, serré comme s'il tenait en lui le dernier fil de vie de toute une civilisation.

« Es-tu réveillé depuis longtemps ? »

- Je ne sais pas.

- Tu vas bien ?

- Je ne sais pas.

- Tu veux parler ?

- Je ne sais pas.

Le silence revint. Syli se redressa. Son dos lui faisait mal après cette nuit, mais moins qu'avant. Elle s'habitua à dormir à même le sol. Elle se dirigea vers Tyréjas, l'entoura de ses bras, lui fit profiter de la quiétude de son éveil. Elle sentit ses muscles se détendre, son esprit revenir. Il se retourna, l'embrassa sur le front.

« Pardon. Je ne sais pas ce que j'ai aujourd'hui. J'ai eu des pensées étranges. »

- Lesquelles, murmura-t-elle ?

- J'ai eu l'impression que tout était lié. Que notre cité, notre mode de vie, le Jeu, était une forme créée, reproduite en de multiples expériences, et que toutes ces expériences devaient disparaître. Même nous. Mais quelque chose n'a pas fonctionné avec nous. Nous ne devrions pas être vivants. Mais pourtant nous le sommes. Et si cela est possible, c'est grâce à ce vieil homme que nous avons vu. Mais même lui est lié à cela.

- Expériences ? De quoi parles-tu ?

- Les villes... Pourquoi sont-elles si différentes, alors que toutes ont le lien vers le Jeu ?

- Nous sommes tous différents Tyr.

- Non, pas comme ça. Les villes sont différentes, mais leurs habitants sont tous identiques entre eux, à l'intérieur d'une même ville. J'en suis sûr à présent. Les villes ne sont pas de simples villes. Elles représentent toutes quelque chose. Je ne sais pas quoi, mais je suis certain de cela. Et ces représentations sont en train de disparaître.

- Mais... Maya ? On doit aller la chercher.

- Non. Tu n'as pas pu le voir, tu dormais encore. Quelque chose de différent brillait de là où nous venons. Je pense que c'est déjà trop tard.

- Tyr !

- C'est trop tard je te dis !  
- Peut-être qu'il reste des personnes en vie ! Elle se jeta sur lui. Viens avec moi !  
Peut-être pourrions-nous en sauver juste un !

- Arrête ça je te dis ! C'est trop tard ! Trop tard !  
- Tyr !

Il la gifla. Syli tomba à genoux. Elle pleurait.

« Ne t'en fais pas Syli. Nous avons pu sortir de notre ville, elle l'aura pu aussi. »

- Comment peux-tu en être sûr ?!

- Je ne le suis pas, je l'espère simplement. Elle était réveillée, elle avait conscience du monde autour d'elle, aussi, je pense qu'elle s'est rendue compte de ce qui arrivait, et qu'elle a pu s'enfuir. Quoi qu'il en soit, nous ne devons pas y retourner. Nous devons avancer.

Syli se redressa. Elle savait que Tyréjas avait raison. Elle avait mal réagi. Mais en elle bouillait toujours un feu violent, le désir ardent de trouver celui qui avait créé cette situation, et de lui faire subir le flot de ses douleurs. Elle se redressa à cette pensée, cette pensée qui venait de lui.

« Attends... tu penses vraiment que quelqu'un contrôle toute cela ? »

- Quelqu'un, ou un groupe de personnes, je ne sais pas. Mais il y a quelque chose, au-dessus de nous, qui contrôle tout cela. Je n'ai aucune preuve réelle de ce que j'avance, mais ce qui arrive ne peut être que si l'on accepte cette présence.

- Donc, tu admets que j'avais raison. J'aime cela. Mais j'aimerais encore plus manger.

- Moi aussi, et après nous devons repartir. Nous n'avons pas le temps de nous attarder, ils ne sont pas loin.

La journée qu'ils traversèrent fut monotone. Parfois, Syli jetait un regard chargé de colère derrière elle, les yeux plissés, comme si elle voulait transpercer l'espace devant son regard pour y discerner Maya, vivante, libérée de la pression étouffante de sa cité, courant vers eux. Mais elle ne vit jamais rien, rien d'autre que l'horizon norme que frappait le soleil depuis son char silencieux, et une lueur hypnotique, qui disparaissait aussi vite qu'elle était apparue, faite de pourpre et de sang.

Durant deux jours ils marchèrent, sans que rien ne vint briser le monde. Le peu de nourriture qu'ils conservaient encore s'amenuisait chaque heure, jusqu'à ce que, alors que leur troisième nuit depuis leur départ de la cité du brouillard s'annonçait, la dernière ration d'eux ne soit bue. Cette nuit-là, ils dormirent d'un sommeil agité; leurs rêves leurs apportaient des images de nourritures dont ils n'avaient plus goûté depuis le début de leur exode, et leur réveil fut triste, entaché par le cri de leur estomac qui hurlait. Aucun d'eux ne parlait, ils savaient qu'ils leur fallait respirer le plus possible par le nez, afin de ne pas perdre trop d'humidité. Le silence qui pesa sur eux fut d'autant plus lourd et douloureux. Ils avaient besoin d'entendre des mots de réconfort qui ne venaient pas d'eux, mais ils s'en empêchaient. Ils ne pouvaient que s'attarder sur leurs propres espoirs, sans savoir si l'autre les partageait.

Puis vint le changement.

L'horizon avait disparu.

## Crépuscule

Face à eux, il n'y avait plus rien. L'herbe courte et fraîche de la nuit qui s'étalait devant eux soudain s'enfonçait dans la terre, dévoilant le ciel dans sa splendeur libérée comme une ribambelle de stries blanches et bleues sur le tremblement évanescent de l'humidité d'une source claire et bondissante qui perçait, plusieurs mètres en-dessous d'eux, la roche mise à nu. Puis l'eau venait s'éclater contre les roches blanches étincelantes dans le foisonnement glapissant propre aux oiseaux sauvages durant plusieurs centaines de mètres, suivant le lit de roches de la vallée en des cataractes brillantes, avant de s'étirer, hors de vue, par le coude étroit de la gorge.

De toute la célérité dont ils pouvaient faire preuve, ils dévalèrent la côte aigüe devant eux, jusqu'à plonger dans le flot tumultueux de la rivière naissante. L'eau y était fraîche et vivante, et délassa leurs membres rompus par la fatigue et la faim. Une vie nouvelle, pleine de la promesse d'une quiétude enfantine s'ouvrit à eux, et après avoir profité pleinement du chant cristallin de l'onde et avoir remplis leurs réserves, ils reprirent leur marche le long du ruisseau, tout à leur regard qui se repaissait de cette vision nouvelle pour eux, prélude à un espoir dont ils n'osaient s'avouer leur mutuelle attirance, né des racines profondes de leur être premier, qu'auprès de cette fugue de l'eau se trouvait peut-être un lieu où ils pourraient trouver le repos après leur errance au creux du monde.

L'herbe autour d'eux leur avait paru, de la hauteur où ils s'étaient tenus peu avant, uniforme. Mais tandis qu'ils la foulaient, ils remarquèrent que les tiges n'étaient pas de ce vert habituel qui avait parsemé les étendues qu'ils venaient de parcourir, ou bien peut-être était-ce le même vert, la même harmonie, mais subtilement changée par l'œuvre d'un hasard fugace et mystérieux qui rendait le monde tout autour différent de ce qu'il fut. L'ombre lourde des coteaux flamboyait sur leurs membres endoloris par l'exténuante marche qu'ils venaient de fournir, et pendant quelques minutes, étendus comme deux êtres hors du monde, ils s'allongèrent de nouveau le long du doux ruissellement de l'eau, laissant le vent contourner leur corps sans violence. Ainsi couchés, tout contre la terre humide et chaude, ils se laissèrent envahir par une torpeur puissamment hypnotique venue des hautes strates de leur être, qui délassa, comme l'eau l'avait fait de leur jambes, leur esprit tourmenté par les affres de l'inconnu.

"Tyr...?"

- Hmm... ?

- Penses-tu que Maya soit en vie ?

- ...

- Moi, je le crois. Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai l'impression qu'elle est là, quelque part, et qu'elle fait comme nous. Depuis que je l'ai rencontrée, depuis qu'elle a posé son regard sur moi, j'ai comme l'impression qu'elle est là, dans mon corps, comme si une partie de son être s'était détachée d'elle pour venir en moi y semer la graine de sa conscience, et que, quoi qu'il arrive, elle et moi sommes liées.

- Et tu la sens en vie en ce moment ?

- Oui. Enfin... ce n'est pas exactement cela. Ce n'est pas comme si je pouvais le dire avec certitude. C'est plus... c'est comme si j'étais une partie d'elle, et qu'elle était

une partie de moi. C'est étrange n'est-ce pas ? Je ne lui ai parlé que pendant quelques minutes, mais cela a suffi pour qu'elle devienne plus importante que toutes les autres personnes que nous avons rencontrées dans notre cité.

- Tu l'aimes bien, c'est certain.

- Non, ce n'est pas cela. C'est plus fort, et en même temps plus ténu, un peu comme si toutes les autres personnes n'avaient été que des silhouettes, des images sans consistance, alors que elle, elle possède une profondeur, un souffle qui s'est superposé au mien. Elle m'aide à respirer. La savoir en vie m'aide à vivre.

De nouveau le silence. Les yeux fermés, il n'y avait que leur respiration, et le court filet de l'eau chuchotante.

Puis la lumière du soleil adulte changea. Des rides sur les contours du monde apparurent, et soudain l'air devint plus lourd, comme chargé d'une électricité agressive. Alors ils se relevèrent, et bien que leurs corps ne furent que peu reposés, ils recommencèrent à marcher. Mais la suite de leurs pas était subtilement différente, comme métamorphosé par la caresse de l'eau.

Tandis qu'ils marchaient, le soleil patiemment apparut entre les volutes de terre, et de son œil âgé recouvrit le monde d'or. Le ciel à sa rencontre se divisa en de multiples lignes sans limite, chacune plongée dans un mouvement sans fin de couleurs crépusculaires qui lentement s'effaçaient, prisonnières de la nuit naissante.

Une nouvelle enclave, sur leur droite, repoussa les limites de leur regard, au milieu de laquelle se trouvait les ombres connues des structures humaines, pleines de la lumière de l'est qui explosait dans le ciel en des teintes d'or, de carmin et de prunes, qu'embellissaient les vagues légères des nuages. Et au milieu de ce jardin de pierres et de feu un arbre majestueux trônait, seigneur couvert des regards de ses sujets, aux branches puissantes gonflées de fruits étranges aux couleurs innommables.

Tyréjas et Syli s'approchèrent, et alors ce qu'ils avaient pensé être des formes passives se paraient de gestes incessants, sur des supports qui allaient des toiles à la terre malléable. Tous, à chaque fenêtre, laissaient aller leur regard du dehors au dedans, incroyable ballet à l'harmonie silencieuse. Mais, lorsque les deux voyageurs parvinrent à la lumière, tous alors s'arrêtèrent dans le même mouvement, et disparurent de leur lieu d'observation. En quelques secondes, la place auparavant vide se mit à grouiller d'une vie intense et frénétique, en un théâtre d'odeurs multiples d'alcool et de terre humide. Tous parlaient, en un courant incompréhensible de mots ébréchés, de phrases écourtées, pour savoir d'où ils venaient, pourquoi ils venaient, ce qu'ils étaient.

Les deux étrangers ne surent que dire. En opposition avec la cité qu'ils venaient de quitter, l'accueil qui leur était prodigué ici était agréable. Ils promirent de répondre à toutes les questions le lendemain, car le chemin qu'ils venaient de parcourir leur pesait, et ils demandèrent si deux chambres étaient libres. Dans un brouhaha explosif ils furent conduit à une chambre qu'ils comprirent être vide depuis peu, sans que la raison ne soit expliquée. Puis la porte se referma, et le silence se fit.

Dans cette chambre se trouvait toute la nourriture dont ils pouvaient avoir besoin. Les fruits étaient présents en abondance; des raisins, des oranges, des pommes, des cerises et des fraises étaient disposés dans des coupes d'un verre translucide et piqueté de bulles fines, avec à côté du pain et des produits laitiers pour pouvoir agrémenter leur repas. Sans prendre le temps de contempler le reste du lieu, ils se précipitèrent sur les assiettes du même matériau que les coupes, et se servirent autant

qu'ils le purent. Durant plusieurs minutes, ils ne parlèrent pas une seule fois, ne faisant que rassasier leur estomac de la privation si longue d'un vrai repas. Le goût de sel et de boue qui ne les avait pas quitté depuis qu'ils avaient quitté Maya disparut à l'instant même où le jus sucré des fruits vint inonder leur bouche, et un sourire d'enfant apparut sur leur visage, tandis que leur corps retrouvait la joie de la satiété. Ce ne fut qu'après avoir contenté leur cœur de ces victuailles pleines de vie qu'ils se regardèrent de nouveau, à la fois fatigués et revigorés; ils se levèrent alors, dans un même mouvement qui témoignait de leur lassitude, ne montrèrent aucun intérêt pour la vue magnifique qui s'ouvrait par les baies vitrées immenses et claires sur la place centrale et l'arbre unique, pour s'écraser, repus et heureux, dans l'immense lit délicat et accueillant, sans même prendre conscience de la possibilité qu'ils avaient de se brancher sur le Jeu.

La lueur du matin était de cette couleur délavée de l'ombre. Les formes et les contrastes du soir avaient disparu avec le chatoulement des lumières artificielles. Il ne restait que l'aurore fade qui filtrait au travers de l'atmosphère écrasante, et le silence pesant d'une mort à moitié présente.

Il y avait quelque chose de pesant dans cette ville, un poids presque insignifiant qui s'étirait tandis que le jour s'élevait sur le monde tout entier, tandis que dans cette crevasse de pierre rongée par l'eau et le temps les nuances demeuraient figées. Les rayons du soleil, qu'une longue patience guidait jusqu'à la cime des falaises environnantes, n'apportaient que peu de chaleur dans cette cuvette remplie de l'haleine de la rivière. Ils s'efforçaient de réchauffer le lieu de toute la force de leur lumière, mais seules les strates les plus hautes de l'air, comme sous l'effet d'un charme puissant, semblaient recevoir ce don venu d'ailleurs, pour mieux l'emprisonner dans une gangue de silence et le repousser, au plus loin de ce pays coupé du monde.

Syli fut la première à se réveiller, alors que le jour tout autour était encore jeune. L'atmosphère de la pièce où ils se trouvaient était d'une fraîcheur agréable, la lumière douce, et sur la table qu'ils avaient utilisée la veille se trouvait les mêmes agrumes que la veille, avec à leur côté de fines et blanches tranches de pain accompagnées d'une appétissante épaisseur d'une crème jaune et fondante qui semblait être du beurre.

À côté d'elle, le corps de Tyr, dessiné par le drap fin, brillait du plaisir d'un sommeil lourd, qu'animait une respiration profonde et cadencée, semblable à celle d'un enfant que la torpeur a saisi au cœur de son univers. Sa main, posée sur le bord de l'oreiller, était agitée de légers mouvements, comme s'il caressait le dos d'un animal. Elle le regarda durant quelques secondes, puis se leva, alla s'asseoir sur une des deux chaises présentes et commença de manger les fruits juteux et le pain savoureux. Elle se sentait étrangement sereine dans ce monde inconnu, en paix avec ce lieu, image de cet autre temps qui lui avait été arraché. Tout était identique, jusque dans le parfum qui embaumait la pièce, mélange de fruits et d'herbes rase qui se mêlaient le long des murs et rendaient les lieux clos des extensions du dehors, comme une invitation à sortir pour se mêler au monde, et partager. Oui, c'était un bel endroit. Un lieu où l'on pouvait avoir envie de rester.

Elle s'approcha de la surface transparente, et observa le dehors. Tout était étrangement calme. Le ciel était entièrement teint de bleu, sans qu'aucune veine ne vienne transpercer son harmonie tranquille, pas un souffle de vent ne jouait avec les feuilles grasses de l'arbre, personne ne marchait au dehors. Le monde semblait une

peinture figée dans l'immobilisme de son silence.

Elle eût soudain envie de sortir, de participer de ce chef-d'œuvre, de laisser sur le sol l'empreinte de sa chaleur, et peut-être de se reposer encore un peu contre l'écorce brune et cisaillée du pilier végétal, afin de sentir sa vie au travers de sa peau rugueuse. Elle entendait son cœur battre en elle à l'idée de tendre la main vers ces fruits gonflés d'eau parfumée, de plonger ses dents dans la chair vivante et inconnue, d'en saisir la texture et le son, de s'en emplir, jusqu'à faire partie de ce rêve étrange et pénétrant qui émanait de lui comme d'un dieu.

Tyréjas se réveilla. Son esprit était lourd du repos qui l'avait saisi, et il ne sut pas tout de suite ce qu'il était en train de percevoir, au-delà de la vague diaphane de l'aurore quasi-mort. Il voyait une forme sombre au travers de la clarté vague et, au-delà, il y avait ces branches, immenses, qui semblaient être des racines pleines d'un sang noir, débordant du sol pour venir contaminer l'atmosphère, des doigts longs, crochus, agités d'une vie qui m'aurait jamais dû être appelée ainsi, couverts de feuilles lourdes, pesantes comme des nuages gorgés de l'hérésie des cieux, voilant l'horizon comme un mot efface l'avenir, autour desquelles trônaient, comme des princes d'empires oubliés, les formes folles des fruits, dont la peau semblait à tout instant changer de couleur, afin que l'œil jamais ne puisse se fixer sur elle, qu'il demeure fasciné, prisonnier du maléfice de leur existence, à jamais.

L'impression qui se liait à cette vision rappela à Tyréjas cette nuit qui avait tout précipité, la sensation de cette lame blanche et tranchante, qui s'approchait de son visage, et il eût l'impression que tout cela, ses rêves, ses sens, son voyage, cet arbre et ces fruits étaient liés entre eux selon un schéma qui lui était encore inconnu mais non moins réel, et que sa vie, depuis sa naissance, n'avait été qu'une suite de faits prévus pour l'amener jusqu'ici, et plus loin encore, hors de cette pièce et de ce monde, jusqu'à un temps où tout serait dévoilé, révélé, figé; et cela lui fit mal, d'une douleur si intense et si brève qu'elle s'effaça avec l'idée même de son existence, emportant dans l'auréole de son souvenir tout ce qu'il venait de percevoir, pour ne laisser que la silhouette de Syli, sur le lit de lumière du dehors, qui se retournait, pour le voir éveillé.

"Bonjour Tyr, prononça-t-elle dans un sourire, as-tu bien dormi ?"

- Oui, répondit-il, après s'être frotté les yeux. Quelle heure est-il ? Est-il encore tôt ?

- Non, le matin est bien avancé, mais on dirait que la lumière du soleil a du mal à percer.

Syli se tourna de nouveau vers l'arbre. L'impression qu'elle avait ressentie peu avant s'était écoulée hors de son corps, ne laissant en ses chambres que la désagréable sensation d'une absence inexplicable. Elle avait voulu quelque chose, mais ce désir s'était effacé, et elle en voulait à Tyréjas pour cela; s'il ne s'était pas réveillé, s'il ne l'avait pas vue, elle aurait pu agir, être elle-même, enfin... pas tout à fait elle-même, mais elle quand même, une partie d'elle qui n'est pas ce qu'elle est pour les autres, qu'elle ne connaît pas, mais qui existe, qui parfois veut parler, veut bouger, mais demeure cachée, et qui, là, pour la première fois, était proche d'être, d'apparaître, mais qui a pris peur par le regard de l'autre, et qui s'est enfuie, s'est terrée, ensevelie, jusqu'à devenir invisible pour Syli elle-même, en laissant, cependant, une trace infime dans l'air, que l'on appelle l'absence, mais dont le goût est plus fort, plus acide, comme une détonation venue du ciel.

"J'aime cet endroit, dit-elle."

- Oui, moi aussi...

- Mais nous n'allons pas rester, c'est ça.

- Le voudrais-tu ?

- Je ne sais pas. J'ai l'impression d'être de retour chez moi.

- Mais ce n'est pas le cas.

- Je sais. Ce n'est qu'une impression. Mais cela n'en est pas moins réel. Quand j'ai mangé, quand ma langue a touché le beurre sur le pain, j'ai eu l'impression que rien ne s'était passé, que je venais de me réveiller d'une nouvelle partie, que le feu et sa chaleur n'avaient jamais existé. Et cet arbre, dehors, il est étrange, j'ai l'impression qu'il m'appelle, qu'il veut que je reste près de lui, comme si ma vie et la sienne étaient liées, sans que je sache pourquoi. Quand je le regarde, j'oublie tout le reste, plus rien ne compte que lui. Et puis tu t'es réveillé, et tout a disparu, la paix, la tranquillité, le goût du beurre et mon oubli.

- Syli...

- Je suis fatiguée Tyr. J'ai tellement envie de dormir, d'oublier, de cesser de penser, de ne plus me poser des milliers de questions sur ce qui est autour de moi et en moi. Depuis que nous sommes partis, ça n'arrête pas... ma voix dans ma tête n'arrête pas de battre contre mon crâne, de frapper sur toutes les choses, de résonner pour que je comprenne ce qui se trouve à côté de moi, pourquoi cette chose, pourquoi le ciel, pourquoi moi. Je suis fatiguée Tyr... tellement fatiguée.

Syli s'était appuyée contre la surface de verre, et reposait, à présent, sur le sol, le dos contre la surface transparente, avec tout autour d'elle les branches de l'arbre qui l'entouraient, comme si elle en était le tronc humain, la racine. Tyr se leva, la prit dans ses bras, et la déposa sur le lit, la recouvrant des draps. Elle tremblait de froid, son front était ruisselant de sueur, et ses yeux, sous ses paupières closes, étaient agitées de mouvements erratiques. Pendant plusieurs minutes, Tyr resta à ses côtés, lui tenant les mains, inquiet, jusqu'à ce que les spasmes cessent et que ses lèvres arrêtaient de murmurer. Puis il se redressa, s'avança jusqu'à la limite de verre, et regarda l'arbre et le ciel sans contraste, le regard noir.

"Je ne sais pas ce que tu es, dit-il en s'adressant au colosse de bois, mais je sais que la réponse à ce monde passe par toi."

La main droite posée contre la vitre, les yeux toujours fixés sur l'arbre, en lui aucun doute ne subsistait, rien d'autre qu'une impression étrange, indéfinissable, et la sensation d'être observé.



Au dehors, il faisait froid. L'air avait paru immobile du dedans, mais une fois la porte franchie, un courant de profondeur venait frapper le sol le long des immeubles, et tournoyait autour de l'arbre sans l'atteindre, sans faire remuer une seule de ses feuilles, comme si même le plus simple des doigts de la nature n'avait aucune prise sur lui. Ou bien, peut-être que cet arbre n'était pas vraiment présent dans ce monde, que son écorce, ses branches, ses fruits, n'étaient que les reflets de son être absent, que son corps, son véritable corps, se trouvait autre part, dans un espace différent, règne des ombres, espace sans vie et sans chaleur, bercé par le fracas des foudres et les rumeurs des morts, des battements sourds et lourds qui résonnent comme les prières d'Écho, des vents dont les visages déchirés par la haine sont étirés par les cris de leurs pénitences.

Les yeux ouverts, Tyréjas secoua la tête pour chasser ces images. Tout ceci ne provenait que de son esprit, de son imagination, de nulle part; l'arbre était bien devant lui, juste devant lui, non comme un monstre, mais comme un simple arbre, dont l'âge se confondait avec cette ville, et rien de plus. Ce n'était qu'un arbre, rien qu'un arbre, le vestige d'un passé perdu qui se manifestait de toute sa force jusque vers le futur; mais plus il se rapprochait, plus la sensation d'étrangeté continuait de croître, les immeubles tout autour devenaient plus sombres, plus lointains, comme si la lumière qui venait frapper leur corps s'évanouissait dans l'air opaque de ce sanctuaire profane, comme si, sur cette place, le temps devenait autre, comme un gouffre, un oubli de l'espace aspiré au travers des ténèbres jusque dans le cœur de son être. Le ciel d'un bleu gris s'éteignait, recouvert par un moment depuis longtemps perdu, ne laissant sur le monde que l'ombre éblouissante de l'arbre qui gravissait les échelons du monde jusqu'à le dominer de toute sa ramure. Puis le poids de toute chose s'écrasa sur Tyréjas, le fardeau de vies passées l'entraînait vers les profondeurs du monde; en lui il sentit des cris venus d'autre part, des échos de pas depuis longtemps immobiles qui s'accrochaient à son souffle tel un flot de voix multiples dont il ne percevait aucun son, qui s'acharnaient sur sa conscience avec la voix des anges pour le faire courber, pour écraser sa volonté, le faire reculer, le faire oublier.

Oublier, oublier quoi ?

L'arbre était là, juste devant sa main tendue, juste devant ses yeux, mais il ne pouvait faire un pas de plus. Pourquoi avancer ? Il ne se souvenait plus. Pourquoi tendre la main ? Il ne le savait plus. Il n'y avait qu'un arbre devant lui, un arbre dont la couleur se mêlait à celle, fade, des murs avoisinants, dont les branches se perdaient dans l'univers, terne, du ciel cloisonné...

Mouvement. Quelque part.

Tyréjas releva la tête, incertain. Affronter les reflets. Percer l'illusion des nues et voir au-delà; retrouver ce qui bouge; oublier ce qui est mort. Là, quelque part, devant lui, quelque chose est vivant.

Éclaircie, sur la façade vient frapper un inconcevable rayon, venu de plus loin que le ciel, et tout s'éclaire, la silhouette trébuche, s'efface, mais trop tard. Elle est découverte. Tyréjas s'élance. Au travers de la place, au travers du couloir, au travers de l'immeuble si semblable à celui qu'il a quitté, et les questions le poursuivent, lui qui poursuit sa chimère, mais il les efface, il les repousse, il les évince; il y a quelque chose de plus important, quelque chose qu'il ne doit pas oublier, quelque chose qui vaut plus que toute autre chose : quelque chose a bougé.

Un, trois, cinq, sept, onze...

La voici, c'est ici.

Derrière ce rempart de bois se trouve le mouvement, la pierre de voûte de sa recherche. Elle est là, sans qu'il se l'explique. Et tout le reste est au loin, perdu, oublié. Ce mur sent autre chose, une odeur d'herbe, de fruit et de terre, humide, et verte, et brune, et jaune. Cette pièce sent le crépuscule.

Faiblement son poing s'approche, lentement de l'autre côté le bruit se répand, lui revient. C'est un son qui brille comme les sceptres des rois. Le bouton tourné, l'imaginaire devient réalité : la peau des murs, marbré du sang scintillant d'un fruit rouge, enrobe d'écarlate les contours d'un ange aux ailes brisées, dont les mains, en coupe, accueillent, tel un prince d'Arabie, les restes brûlants d'une graine tout juste éclore, tandis qu'au centre de la pièce, sur un piédestal sculpté comme les anciens frontons des cathédrales, se trouve une pierre grise veinée d'or, lise comme de l'eau, brillante comme un œil de fauve, que le soleil embusqué vient frapper, et qui scintille tel un miroir, déployant en un spectre éclatant une histoire faite d'ombres et de chimères.

"Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ?"

L'homme, face à Tyréjas, ressemblait à ces vieilles statues de pierre et de glaise, que le temps irascible assassine de patience; ses bras, longs et tachés, avaient la couleur du vin séché, tandis que son corps nouveau tremblait à chaque respiration, comme s'il devait arracher au monde les parcelles d'air nécessaires à sa survie.

"Si vous ne savez pas, partez ! Vous n'avez rien à faire ici."

Mais ses mains étaient différentes : ses mains n'étaient pas vieilles, ou ridées, ou faibles. Ses mains étaient gonflées par la vie. Sur le contour des ongles, des petites traces d'une peinture fraîche et ocre embellissaient la forme des doigts et la douceur des articulations. Sur chaque phalange, des petites marques, fragments de passions passées qui s'étaient attardées sur la peau par la magie des couleurs, rappelaient la ferveur de ce qui fut extirpé d'elles, et qui avaient laissé, derrière elles, la trace de leur fureur.

"Vous êtes fou..."

La porte fut projetée contre le battant d'acier. Mais elle ne l'atteignit pas. Tyréjas, dans un mouvement instinctif, avait placé son pied dans l'encadrement, avait saisi la porte pour la contourner avant de la refermer, derrière lui, face à l'homme atterré. Sur son visage apparaissait les traces de la colère, mais dans ses yeux autre chose luisait, comme un brin de folie contenue, comme une goutte de plaisir.

"Vous n'êtes pas d'ici. Personne ici n'aurait fait cela."

Tyréjas se laissa observer quelques secondes; il sentait que l'homme ne le regardait plus de ses yeux oublieux, mais l'analysait, cherchait dans ses traits les marques fugaces de la vie, ou plutôt d'une conscience. Cependant, son regard demeura sévère, accroché à une absence qui n'avait pas été comblée.

"Vous avez vécu des choses, je peux le voir; mais vous êtes encore jeune, jeune dans votre découverte de la réalité. Depuis quand n'êtes vous plus attaché au Dessous ?"

- Le Dessous ? De quoi parlez-vous ?

- Vous êtes si jeune... venez, ne restez pas adossé à cette porte. Asseyez-vous, nous avons beaucoup à nous dire.

La table autour de laquelle ils s'assirent était dissimulée sous une épaisse couche

de peinture écaillée insaisissable, faites de milliers de pointes de couleurs, indissociables les unes des autres, sur laquelle des fruits et du pain blanc étaient posés, eux-mêmes tachés par endroits par les pigments de rouille et de safran. Tyréjas hésita un instant, mais l'homme, avec assurance, se saisit d'une pêche piquetée d'un vert mousseux, et la portant à sa bouche en arracha un morceau juteux qu'il savoura, le regard rieur, avant de la tendre à son hôte, le regard lourd. Tyréjas prit la pêche dans sa main, la fit tourner un instant pour trouver un endroit où la peinture ne l'aurait pas atteinte, mais la pêche était claire, lisse et belle. Il comprit alors que l'homme qui se trouvait face à lui avait mordu dans le fruit précisément à l'endroit où la peinture l'avait touché. Tyréjas mordit à son tour dans le fruit, en apprécia sa saveur et sa douceur dans sa bouche, puis le tendit à son camarade, apaisé. Tyréjas voulut commencer de parler, mais il sentit qu'il se devait de laisser parler le silence, d'attendre que son hôte amorce la conversation, que cet homme, sous sa cuirasse d'amertume, cachait une connaissance possédée par lui-seul qu'il lui fallait obtenir.

Pendant deux longues minutes, Tyréjas ne prononça pas un mot, les yeux fixés sur l'homme face à lui qui l'observait également. Puis, le peintre, d'un mouvement ample, désigna de sa main ouverte la pièce.

"Tout ce qui est ici vient de moi. Depuis un nombre incalculable d'années je m'efforce de façonner ce qui se trouve dans mon cœur et dans mon esprit. Pourtant, malgré toutes ces réalisations, je n'ai de cesse de continuer. Sais-tu pourquoi je fais cela ?"

- Je ne sais pas, répondit Tyréjas. Peut-être fais-tu cela pour occuper tes jours...

- Connais-tu le verbe créer ? lança l'homme avec agacement.

- Oui, je le connais. Mais j'avoue que je n'ai jamais rien créé moi-même. Je viens d'une ville où tout était fabriqué par des machines, et nous passions nos journées à parler à propos des jeux que nous parcourions la nuit. Aussi je ne pense pas avoir jamais créé quoi que ce soit.

- Foutaise. Foutaise ! Espèce d'ignorant ! Cria l'homme. Tu dis être vivant mais tu n'as jamais créé ! Tu penses être vivant sans savoir ce que c'est que de créer !? Pauvre fou ! Vivre c'est déjà créer ! Respirer c'est déjà créer ! Regarde, dit-il en se levant avec force. Regarde autour de toi. Tout ce que tu vois existe et a un jour été créé. Un jour ce qui est ici n'était pas là, et maintenant ça l'est ! Et quand tu respirez tu crées déjà quelque chose, même sans le savoir. L'humain est une créature de création et créateur elle aussi. Vivre c'est créer et créer c'est vivre tu comprends ?!

- Je ne sais pas... je ne comprends pas, répondit Tyréjas, ses yeux posés sur les cheveux clairsemés de son interlocuteur qui scintillaient sous la sueur perlée.

- Tu es comme les autres ! Tu ne comprends que ce que l'on t'explique. Tu es incapable de découvrir, incapable de suffoquer, prisonnier de la réalité banale de chaque matin. Tu ne peux pas comprendre ce que c'est que de perdre son souffle face à une idée qui vient d'exploser en toi. Tu es un enfant...

- Êtes... Êtes-vous malade ? osa Tyréjas, les mains levées devant son torse, près à bloquer toute réaction brusque.

- Malade ? Ah... Ahah... Hahaha, et l'homme partit à rire, d'un rire franc qui rebondit dans la pièce jusqu'à la remplir de gaieté, tandis que Tyréjas restait immobile, dubitatif. Malade... L'homme soupira. Ça faisait longtemps que l'on ne m'avait pas fait autant rire. La maladie. Cela serait si simple que je réponde oui, n'est-ce pas ? Mais

non, jeune homme, je ne suis pas malade. Je suis tout ce qu'il y a de plus sain dans cette ville. Mais il est vrai que dans un climat qui repose sur la folie, la clairvoyance est observée comme une tare innommable.

L'homme s'avança, la main tendue vers Tyréjas, le sourire large et blanc : bonjour, je m'appelle Shamhlú.

Tyréjas la saisit, sentant entre ses doigts la pression d'un sang aux pulsations claires, d'une vie qui chantait dans sa prison de chair. Il sentit le poids sans prise des années passées dans l'ombre d'une opprobre silencieuse, durant lesquelles Shamhlú, tel un ermite aux heures patientes, s'était laissé porter par sa vie, sans jamais oublier qui il était. Il était différent de lui, différent de tout ce qu'il avait jamais rencontré. Cet homme, face à lui, n'était pas le fruit de sa ville, mais le miracle de sa propre existence qui s'était révélée à elle-même, et qui s'était acceptée, toute entière, simplement.

- Je m'appelle Tyréjas, et je viens d'une ville loin d'ici qui n'existe plus, lui répondit-il, la voix brumeuse.

- Je peux sentir ta tristesse. Peux-tu me raconter ton histoire ? Car cela m'intéresse, et peut-être trouverai-je en elle la manne d'une nouvelle création.

Tyréjas lui raconta tout ce dont il se souvenait : de ces jeux qu'il parcourait la nuit, depuis son plus jeune âge, de ce dernier jeu qui avait tout précipité, la peur qu'il avait ressentie et qui était le début de tout, sa rencontre avec le vieil homme, de son histoire et son départ, cette nuit qui semblait si lointaine, Syli, le colosse, la peur qui l'avait fait fuir, cette cité logée dans les entrailles d'une pierre immense, Maya, l'histoire de cette ville, de ces montagnes nées des hommes, la vallée, la découverte de cette nouvelle ville, belle et attirante, et l'arbre, gigantesque et écrasant, qui fascinait d'effroi, qu'il avait voulu toucher, mais duquel il avait été incapable de s'approcher. Puis il se tût, et Shamhlú, toujours silencieux, le regardait, les yeux fixes sous ses sourcils broussailleux, ses mains posées à plat devant lui, dont les doigts, tels des archets, tremblaient sous l'appel de sons inconnus.

"Ton récit est étrange, Tyréjas. Ces lieux où tu es allé, ces personnes que tu as rencontrées, ne sont plus des humains mais des ombres, qui diffusent leurs contrastes sur le monde, pour qu'il grandisse, qu'il mûrisse. Ce monde qui est le tien n'est semblable à aucun autre, et par cela je t'envie; j'envie ton voyage au travers des plaines et du brouillard, sous le soleil et la nuit. Tu as vu ce que peu de personnes ont vu : tu as vu la vérité, car tu as vu la diversité."

- Ce n'est pas aussi beau que ce que tu penses, nous av...

- Arrête de te lamenter, stupide enfant ! cria Shamhlú. Peux-tu imaginer combien j'aimerais posséder ce qui se trouve dans ta mémoire, ce que tu as vu, ce que tu as goûté de peine et de joie, de peur et d'émerveillement ? Je vis ici depuis toujours, incapable de m'éloigner de cet arbre, de cette ville ! Les habitants d'ici ne sont pas comme toi, ou comme moi : ils sont possédés par une folie plus grande que tout ce que tu as pu imaginer : ils sont fous, obsédés par cet arbre qui trône au milieu de nous. Tu dis venir d'une ville où les habitants étaient dépendants des jeux, je te dis qu'ici les habitants sont dévorés par une faim insatiable : rendre un hommage perpétuel à cet arbre et à ses fruits comme à une Mère nourricière et à ses fils comme s'ils étaient des dieux de qui nous provenions. Dans ta cité, les humains étaient corrompus par un besoin qui ne s'exprimait que la nuit, dont ils pouvaient se libérer au matin, pour vivre au grand jour. Ici, ces gens... ils n'existent que pour cet arbre et pour rien d'autre. Ils ne

voient que lui, et les humains ne sont que des ersatz, des parcelles sans saveur, de ce qu'il est, lui, l'Arbre. Et pour lui ils se tuent, tels des fourmis ouvrières dont l'unique fonction ne serait pas la colonie, mais eux-mêmes, et l'Arbre, l'Arbre, toujours cet Arbre qui les obnubile et dont ils recherchent l'attention sublime et le pardon, afin de pouvoir vivre une vie meilleure... je ne sais trop où.

- Cela n'a pas...

- De sens ? Oui, bien entendu, cela n'a pas de sens, mais qui s'occupe du sens dans la croyance, dans la pensée irrationnelle tournée toute entière vers une source dont l'origine s'est depuis longtemps perdue dans les méandres d'un passé si différent qu'il en est devenu étranger ? Qui a-t-il d'autre à penser de cette volonté qui les anime; qu'elle les fait vivre, qu'elle leur permet de créer, de composer sans répit des œuvres dont l'étonnante diversité ne fait écho qu'à leur immorale déraison ? Je vis à leurs côtés depuis toujours, et je n'ai pas reçu de réponse à cette hypothèse : sont-ils heureux de vivre dans leur ignorance béate, ou bien ne sont-ils que sur l'étroite limite entre la folie et la mort, les attirant l'un et l'autre vers leurs mains avides avec une égale intensité ? Depuis des années je me questionne à ce sujet, je fouille les profondeurs de leur être à la recherche de cette réponse première qui me permettra peut-être de les comprendre, et de me comprendre à mon tour.

- J'allais vous le demander : pourquoi vous séparez-vous d'eux, ou plutôt pourquoi vous pensez-vous si différent d'eux ? Non non, ne vous méprenez pas, rajouta Tyréjas avec empressement, ayant entraperçu le regard sombre de son interlocuteur, je ne doute pas de votre différence, mais pourquoi êtes-vous ainsi ?

- Je ne sais pas. Je pourrais te retourner la même question, jeune homme : pourquoi est-ce toi qui te trouves devant moi, et pas ton amie, ou bien un autre de tes anciens camarades ? Certains diraient que c'est le destin. Mais le destin n'existe pas. Le destin est un mot pour tenter de se représenter la marche du monde d'une manière plus aisée, plus commode pour l'esprit. Penser à un destin qui supprime tout le reste permet de ne pas avoir à se justifier de ses propres actions. Mais le destin est comme la chance, ce n'est qu'une tentative de l'esprit d'apporter une structure, une justification, à où ne se trouve pour lui que l'inconsidérable enchaînement des faits. La raison de votre présence ici n'est peut-être pas autre chose que du hasard, un enchaînement ininterrompu de chaînes causales d'énergies qui se sont couplées les unes aux autres, et dans lesquelles votre propre énergie s'est retrouvée. Ce n'est peut-être pas si différent de cela pour moi également.

Tyréjas ne sut que répondre. L'instant semblait figé devant lui. Ce qu'il pouvait dire, ou faire, lui était inconnu. Shamhlú ne lui avait laissé aucune voie de réflexion; rien d'autre que des corridors faits d'ombre surnoisées et de failles aboutissant sur la folie. La folie était partout ici, omniprésente, lourde, intensément brutale et dévorante. Mais elle ne trouvait pas place en cet homme, si sec et gracieux. Ses yeux s'attardaient sur Tyréjas, il pouvait le sentir, mais sans haine, sans colère, simplement attentifs aux détails, aux petites marques qui faisaient de Tyréjas ce qu'il était. Il se sentait absorbé, tiré au fond de l'âme de Shamhlú pour y devenir un nouvel archétype, un modèle pour... quelque chose, une esquisse vague encore inconnue de la création elle-même.

Il se laissa aller. Il laissa à ses muscles le soin de se détendre, d'oublier où ils se trouvaient, de profiter du silence et de la quiétude qui était à sa suite, à ses mains de cesser la danse confuse de leur ballet, et à ses pensées de s'étendre, comme les

mirages, vers le vide et l'absolu, libérées de l'emprise sournoise du jour et de ses rêves.

Pourquoi était-il ici ? Pourquoi lui, seul entre tous, pourquoi lui ? Pourquoi avait-il été le seul à comprendre la nécessité de la fuite, le besoin essentiel de s'arracher de son monde pour survivre ? Était-ce sa rencontre avec le vieil homme, cette soirée, le cauchemar du Jeu... ou bien l'ensemble des trois, la fragile, la subtile toile de l'être et du monde fondus en une seule énigme qui l'avait projeté hors de tout ce qui avait été, pour qu'il s'enfonce, de lui-même, dans le futur. Quelle était la vérité dans ces pensées, dans cette profusion incohérente de sons et de gestes qui le poussait vers le lendemain ? Où se trouvait la vérité dans ces images qui provenaient de nulle part, qui s'accrochaient à lui comme des sangsues à lui arracher le cœur d'inconnues ?

Il se prit la tête entre les mains. Son cœur battait à rompre son corps. Où se cacher, où trouver la paix, où, si ce n'était dans le sommeil lourd de la mort, dans l'absence criante de tout son, de toute pensée, de toute conscience ? D'où venaient ces images, ces scènes disgracieuses, ces sensations furibondes de chaleur et de vide qui, comme des anges sans âme, épousaient les formes des jours passés pour les faire danser et le faire mourir ? Pourquoi ne pouvait-il pas s'extirper de cette souffrance, de cette violence, pour s'allonger et oublier, comme il le faisait, il y a si longtemps ?

Et à qui était cette main, ces longs doigts maigres et osseux qui lui prenaient ses poignets, qui le projetaient en arrière, le rapportait à la lumière ? Que pouvait être cet être si plein de malice qu'il en venait à arracher un mort à la mort pour le plonger dans la démesure de la réalité ? Il voulait rester seul, ne plus avoir à subir ces lendemains qui nourrissaient ce monde qu'il ne contrôlait pas, mais il était tiré, ramené à la vie, à cette folie qu'était l'existence.

"Tyréjas, mon garçon, réveille-toi !"

Il ouvrit les yeux, des yeux moites de larmes qui ne cessaient de se déverser.

"Qu'est-ce qu'il s'est passé ?"

- Tu t'es endormi mon garçon. Tu devais être fatigué.

- Mais... à l'instant, qu'est-ce que c'était ? J'étais ici, et juste après, j'étais perdu, noyé dans une mer si profonde que sa surface en était insondable.

- Tu étais dans un rêve Tyréjas, un cauchemar dont tu ne pouvais sortir. Félicitations. De ce que je peux voir, c'est ton premier.

- Un rêve... mais ça avait l'air si réel, si vivant !

- Les rêves sont vivants Tyréjas. Ceux qui te diront le contraire n'ont jamais vraiment rêvé. Les rêves sont vivants car ils existent durant le temps qu'on les vit. Qu'ils naissent de ton esprit ou de celui d'un autre, cela n'a pas d'importance. Ce qui compte, c'est la nature même de leur existence. Les rêves sont des vies, brèves, brillantes ou sombres, qui fleurissent à l'intérieur de l'âme de l'homme et qui s'épanouissent en lui, afin qu'à son réveil, le rêveur soit un peu plus vivant.

- Ça n'a aucun sens !

- Ça n'a aucun sens pour toi, qui ne fait que subir ta propre folie ! Tu ne te connais pas, aussi les rêves sont-ils pour toi des parties de ton être qui s'expriment sans que tu le veuilles. Mais si tu te connaissais, si tu savais qui tu es, au fond de toi, acceptant avec conscience chacune des parties de ta personne, de la plus vulnérable jusqu'à la plus démoniaque, alors tu pourrais comprendre ce que je dis. Tu saurais que tes rêves sont des vies qui existeraient si tu le choisissais, si tu acceptais que l'imagination n'est pas seulement une folie qui se doit de demeurer en toi, mais ce qui aurait pu être, ce

qui est, un peu, en toi.

- En moi ? Ce qui vit ? Vous êtes fou ! Comment quelque chose peut-il exister en moi qui suis un ? Je sais qui je suis, ce que je suis, et pourquoi je suis ici. Je contrôle mon être ! J'ai choisi de venir, de me rendre jusqu'à vous ! Je ne peux pas croire que certaines choses doivent être faites, sans que je puisse les éviter ! Je ne crois pas au destin ! Je ne suis pas comme ces programmes du Jeu que j'ai vu par milliers, avant !

- Peut-être as-tu raison, répondit Shamhlú, étrangement calme face à la passion de Tyréjas. Peut-être que notre vie est unique, et que nous pouvons en disposer comme nous le souhaitons. Cependant, ce n'est pas ce que je crois, et je suis fatigué de te voir t'apitoyer sur ton sort, car j'ai autre chose à faire. Aussi, sors de chez moi. Va rejoindre ton amie, observe mon monde, et si nos chemins se croisent de nouveau, peut-être reparlerons-nous.

Tyréjas resta coi d'étonnement, face à la quiétude de Shamhlú, face à sa voix apaisée et pourtant pleine de force contenue. Aussi se leva-t-il sans un mot, passa la porte, la referma, et reprit le chemin qui avait été le sien quelques heures plus tôt, pour retrouver Syli.

Shamhlú demeura immobile, prêtant l'oreille aux bruits de pas de son étrange invité qui s'éloignait. Puis il se saisit d'un couteau, et se dirigea vers un tas de glaise informe à moitié desséchée qui l'attendait depuis trop longtemps. Après quelques coups pour dégrossir la masse, de colère il planta son instrument dans le tas encore vague de la terre, les poings serrés, les yeux rouges de rage.

"Quel imbécile ! Mais quel imbécile ! Il va se perdre, alors que tout est à sa portée..."

Syli s'était éveillée dans un sursaut. Le mur blanc devant elle semblait vivant. À moins que ce ne fût son cœur qui frappait contre ses tempes qui le faisait vibrer. Elle se sentait faible, abattue, tremblante d'une fièvre froide qui déformait tout. Le lit, dont le souvenir de douceur glissait encore sur les muscles de son dos, était à présent dur comme un bois trop sec, dont les nœuds auraient soudain pris vie durant son sommeil; les fruits qui avaient l'air si appétissants au matin étaient comme recouverts d'une brume de cire vénéneuse, que la lumière ténue de la pièce rendait sirupeuse, dégoulinante, prête à tout recouvrir d'un sucre maladif. Elle se leva péniblement, laissant ses pieds flotter contre l'atmosphère lourde de la pièce. Était-ce ce qu'elle avait mangé, ce qu'elle avait bu ? L'étrangeté de la situation la prenait à la gorge comme un fil brûlant autour de sa gorge. Sa respiration devenait plus difficile, encerclée par l'inconnu de cette situation dont elle ne pouvait se départir, qui était là, dans toute chose, dans ses veines, comme une malédiction venue des entrailles du temps.

Elle se rallongea, sans que cela n'arrange rien. La main posée sur son front, les yeux mi-clos par une fatigue lancinante, elle voulut réfléchir, tenter de comprendre son état, mais son corps refusait tout effort, la ramenait sans cesse vers la vacuité aigre des nuits d'ivresse, et sous ses ongles, sous sa peau, continuait de courir, tel des muses parasites, les réminiscences de son cauchemar.

L'Arbre. Il occupait le ciel, le recouvrait de sa ramure maléfique. Les feuilles étaient toujours là, perchées à son chevet comme autant d'yeux violents qui perçaient la coque de ses souvenirs, fouillaient les tombes de ses mémoires oubliées à la recherche d'une manne savoureuse dont ils pourraient se délecter. Plus ils avançaient, plus ils s'enfonçaient dans la chair passée de Syli, et plus celle-ci sentait son corps lui échapper, son identité vaciller, vers le rivage fin de la démence dont les effluves olympiennes lui offraient l'espoir de la quiétude. Pour tout au monde elle se serait jetée vers elles; elle aurait plongé dans cette eau fraîche sans même regarder en arrière, sans remord, sans un regret pour son existence passée; elle se serait laissée happée par la foudre froide de cette nouvelle réalité, si elle l'avait pu. Mais quelque chose, près d'elle, l'en empêchait, la retenait du côté de la douleur, comme si elle se devait, avant, d'expié le poids de ses fautes passées. Dans un effort violent, que l'air rendait d'une lenteur malade, elle tourna son visage grimaçant sur sa droite, tentant de voir, d'apercevoir, de deviner la source de son refus de se laisser partir vers des horizons sans frontière et des images sans lignes, vers un terrain fait de pastels et de tâches protéiformes, où le savoir n'aurait plus d'importance, où la vie aurait plus qu'un seul sens, des centaines, des milliers de directions qui toutes se vaudraient, car aucune n'aurait vertu de vérité. Elle fit glisser ses yeux au coin de sa vue, et dans les formes floues de l'orée de sa perception, elle vit : elle vit une sorte de forme immense, si lointaine d'elle que son existence relevait de l'imaginaire, mais qui semblait également toute proche, si proche que du bout de son doigt clair elle pourrait toucher l'épaule de Syli, la pousser vers son prochain pas, sans qu'elle semble en mesure de le faire, comme un voile qui attire le regard et le corps. Cette forme était là, juste là, et de sa réalité improbable elle retenait Syli dans le coin de cette image carnavalesque, auprès de cet arbre qui n'en finissait pas d'exhaler la douleur et l'affront de la vie.

Prisonnière. Elle se sentait en prise avec des forces dont elle ne pourrait jamais déterminer l'exacte nature, et qui la retiendrait, à jamais, dans cette fresque mouvante, sans qu'elle puisse, un jour, espérer se détacher, jusqu'à ce qu'elle ne veuille plus la



quitter autrement que par l'abandon de son être, par le détachement pur et simple de tout ce qui la caractérisait, alors, peut-être, cette chose immonde et belle la relâcherait, sans qu'elle sache pourquoi, afin qu'elle accomplisse le devoir qu'elle aurait formulé pour elle. Mais quel devoir, quelle raison, quel but ?

C'est alors que d'un lointain sans mesure elle se sentit tirée, happée par un gouffre encore plus sombre que l'ombre de l'Arbre, vers le ciel qui explosait en une myriade de tons sans couleur, comme un miroir que l'on traverse, et sous elle, dans ce qu'elle crut distinguer durant cet infime mouvement de son être, elle revit cet être, à la forme floue, ce qui lui servait de visage déformé par un cri dont la distance et le velours de l'air rendaient inaudibles, mais qui aurait pu, du moins c'est ce qu'elle pensa dans l'instant, détruire jusqu'aux fondations mêmes de la Terre, tenter de la retenir, pour insuffler encore un instant son poison hypnotique. Mais tout cela, le monde rigide, et l'Arbre maladif, et l'ombre sans contour, tout disparut dans l'éclat de son réveil. Il n'y avait plus que Tyréjas, penché sur elle, le regard plein d'une étrange émotion, les yeux rouges, les mains blanches. Il la regardait, et de sa bouche animée par une fureur qu'elle ne comprenait pas, Syli entendit, peu à peu, des mots lui venir, à peine audibles; puis tel des murmures d'amants, avant de se transformer en hurlements, semblables à ces cris désarticulés qui avaient envahis l'espace autour d'elle, cette nuit où elle s'était éveillée.

"Syli ! Syli tu es réveillée ?! Syli dis un mot, juste un !"

- Silence.

- C... quoi ? balbutia Tyréjas.

- Le silence. Il était partout dans mon rêve. Partout.

- C'est fini, tu es réveillée.

- Non, tu ne comprends pas, dit-elle en se redressant. Tu ne pourras pas comprendre. Mais je dois le dire. Si je ne le dis pas, j'ai peur de disparaître, de m'effondrer en pleurs, jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien de moi... Le silence. Tout était rempli de silence. Il était partout, partout. J'aimais le silence. J'avais toujours préféré le silence aux mots sans consistance qui étaient lâchés par nos amis, là où on vivait. Mais je ne montrais pas. J'avais peur du regard des autres si je restais loin d'eux. J'avais peur de ne pas exister si je ne faisais pas comme les autres, si je m'enfermais, comme une pierre dans le sable. J'aimais le silence, mais je faisais comme s'il n'existait pas, comme si j'étais comme tout le monde. J'ai menti à tellement de personnes ! J'ai menti au monde entier, et encore pire, je me suis menti ! Je n'ai jamais arrêté de me mentir, pour me cacher, pour ne jamais être moi-même, pour rester cette petite hirondelle qui voletait partout, qui semble aussi volage que le vent, aussi insouciant que l'eau. Et je répétais toujours la même chose, juste pour combler le jour, pour qu'il se déroule comme un tapis sous mes pieds, jusqu'à ce que le jour cesse d'être et que je puisse commencer à être moi-même. Je n'ai jamais été moi-même, depuis toujours, juste parce que j'aimais le silence, et que je pensais que cela était étrange, que cela était mauvais. Qui voudrait parler à une fille qui n'arrête jamais de ne rien dire ? Alors j'ai menti. Toujours. Non ! Arrête ! Ça doit sortir. Si ça ne sort pas, jamais ça ne le fera !

Le silence, c'était là que je vivais, c'était là que j'étais. Mais là... je n'étais pas dans le silence. Le silence était tout ! Un silence tellement lourd, tellement vrai ! J'étais prisonnière de lui. C'était comme si j'étais devenu lui... non, c'était comme s'il était devenu moi ! Je ne pouvais rien faire ! J'étais emprisonné dans une bulle si grande que

c'était le monde entier. Il n'y avait plus que cela ! Du silence ! Partout ! J'étais ensevelie par lui, écrasée par lui, piétinée par lui ! C'était du silence, du vrai silence, un silence fait de mort, de morts partout. C'était comme si j'étais morte ! Je suis morte dans ce rêve Tyr ! Je parlais et il n'y avait aucun bruit, aucun écho. Il n'y avait pas même un visage pour se retourner et me faire comprendre que, même si je ne disais rien, j'étais là. Il n'y avait que cet arbre, immense, et il mangeait tout, les sons, les idées, les espoirs, les cœurs ! Mon dieu Tyr, il m'a dévoré le cœur. Il ne battait plus. J'étais dans le silence, et je n'étais plus rien.

Et puis j'ai eu envie de parler. J'ai eu envie de dire tout ce que je pensais, même la plus petite chose qui me venait à l'esprit, sans avoir à réfléchir, sans avoir à me demander si cela avait de l'importance, si cela valait vraiment le coup de le dire, si je ne perdais pas du temps à le dire. Je voulais tout dire, car si je ne disais pas ce que je pensais, alors j'aurais arrêté d'exister, comme si toutes les choses que j'avais en moi étaient importantes, comme s'il n'y avait pas une seule chose qui n'avait pas vraiment de l'importance. Je voulais tout dire, parce que je n'avais jamais rien dit que des mots qui avaient de l'importance, des mots choisis, sélectionnés avec soin, pour un moment précis, parce qu'ils correspondaient exactement avec le moment. J'ai toujours dit des mots juste, les mots que l'on voulait entendre, comme si je ne pouvais exister autrement qu'en m'immisçant parfaitement dans ce qui était dit. J'ai été si stupide ! Jamais je n'ai vraiment créé de conversation ! Jamais je n'ai initié une pensée qui n'était pas déjà en germe dans l'esprit de celui avec qui je parlais ! Et là, dans ce silence... je ne pouvais rien dire. J'étais devenue le silence, j'étais ce que j'avais toujours été, et ça m'a fait peur. Je ne veux pas être le silence Tyr. Je ne veux pas mourir.

- Tu ne vas pas mourir voyons, tu as fait un cauchemar.

- Tu vois ! Tu ne comprends pas ! C'est pas ça ! Je ne parle pas de maintenant. Je parle de toujours, le toujours qui s'étend vers le futur et qui est comme maintenant. Je ne veux pas de ce maintenant, je ne veux plus être comme lui, comme moi. Je veux pouvoir parler, dire des choses stupides et commencer des discussions, je veux pouvoir faire autre chose que lancer mon esprit sur ce qui existe déjà. J'en ai marre d'être silencieuse ! Je veux créer ! C'est tellement fort en moi que les larmes viennent à mes yeux à y penser. Je veux arrêter d'être ce que je semble être. Je ne veux plus être comme toutes celles qui ne veulent pas avancer leur main pour toucher les choses, parce que cela peut leur faire mal; je ne veux pas être comme tous ceux qui restent droits; je veux me pencher, et lancer mes jambes et mes bras en avant, pour marcher, même si c'est douloureux, même si le sol est recouvert de braises et d'épines. Je veux marcher, même si ça fait mal, parce que je vais mourir un jour, et je ne veux pas mourir dans le silence. J'en ai assez du silence. Je veux vivre.

Syli respira. Ses épaules s'élargirent sous le mouvement de son buste. Sa poitrine se gonfla, redressant son visage. Elle revit alors devant elle le mur ce mur qui avait semblé si vivant avant. Elle se tourna, repoussant avec gentillesse les mains de Tyréjas qui la soutenaient encore. Elle posa un pied, puis le second, sur le sol. Il était froid, dur, et lisse, comme du métal poli. Elle réprima un réflexe, qui voulait la pousser à replonger sous les couvertures, poussa sur ses mains. Elle se tint debout, droite, et la grisaille qui était sur son visage s'évanouit. Elle se tourna, marcha vers le mur. Elle passa la table et les fruits sans défauts, les chaises et leur attirante perfection, prit un couteau, et vint se placer devant la surface unie, impeccable. Elle approcha le couteau de sa main gauche,

s'entailla le doigt, d'une petite mais présente plaie, où un peu de sang perla, et elle appliqua sa blessure sur le mur, y laissant une trace carmin qui brunit au contact de l'air. Puis elle prit son élan, et elle plongea le couteau dans la surface face à elle, déchirant le voile qui le recouvrait, creusant un sillon qu'elle élargit un peu, avant de lancer le couteau derrière elle. Puis, elle s'appuya sur le mur, la joue collée contre le duvet doux.

"Maintenant, toi aussi, tu vis."

Le bruit de leurs pas frappait le sol granuleux, tandis qu'ils se dirigeaient, silencieux depuis peu, vers l'extérieur. Tyréjas était plongé dans ses pensées, des pensées sans but, sans amarres, comme des cordes lancées dans l'obscurité d'un puits sans fond; elles glissaient, se déversaient, attendant d'atteindre le fond pour s'y étaler, pour que d'autres idées la suivent. Le discours de Syli avait été si soudain, si plein de colère, de vie, qu'il en avait été ébroué.

"Syli..."

Oui ?

- J'ai rencontré un homme. Il est... étrange. Il n'est pas comme les autres. Il est... je ne sais pas. Il faut que je retourne le voir. Il est dans l'un des immeuble, de l'autre côté de la place. Il a des choses à nous apprendre sur cette ville, j'en suis sûr.

- Très bien. Allons-y. Moi aussi je veux apprendre.

- Es-tu sûre ? Tu n'es pas obligée.

- Tyr. M'as-tu écoutée ?

Il n'avait plus rien dit. Il s'était contenté d'avancer, et elle l'avait suivi. Elle n'avait pas parlé tout de suite. Elle avait juste levé les yeux, avant de quitter la pièce, puis elle avait saisi la porte sans un regret, avant de la refermer.

"Plus jamais je ne veux revenir dans cette pièce. Son fantôme doit rester hors de moi. Si j'y rentre de nouveau, il me dévorera."

Puis, ils étaient partis. Syli n'arrêtait pas de parler, comme si chaque mot chaque son, était un réconfort, la preuve irréfutable que sa vie continuait de se déverser dans le monde. Et Tyréjas l'écoutait, d'une oreille patiente, répondant quand une question se posait à lui, quand Syli suspendait sa voix un peu plus longtemps que de rigueur, quand elle l'interpelait, lui demandait son avis. Elle était devenue semblable à un torrent en colère, dont les bouillonnements erratiques étaient autant de voix venues de la mémoire des pierres par centaines. Les phrases semblaient n'avoir aucun sens, aucune logique. Elles existaient, et c'était tout. Puis le dernier escalier était apparu, et à ses pieds, la lumière fade du dehors avait fait naître d'autres interrogations, des bribes de mots sans cohérence encore. Un flot, juste un flot.

"J'aimerais bien goûter la lumière. Je suis certaine qu'elle doit avoir un goût unique, et en même temps, plein de goûts différents. Un peu comme les fruits. Les fruits ont des goûts toujours différents. Il n'y a pas deux fruits avec le même goût. Ils se ressemblent, mais une pomme n'a pas le même goût qu'une de ses sœurs, j'en suis sûre."

- Possible...

- Possible ? Voyons, Tyr, c'est plus que possible, c'est obligé. Le goût est comme l'apparence. Pour des pommes, tous les humains se ressemblent. Et pour nous, toutes les pommes de la même race sont pareilles. Mais aucun humain n'a le même goût. Nous sommes tous différents, dans notre corps, et dans notre esprit. Et je pense que c'est la même chose pour les fruits. Alors, pourquoi la lumière ne pourrait pas être pareille que nous ?

- Parce que la lumière n'est pas vraiment de la matière. C'est quelque chose de différent.

- Oui, tu as raison. Mais je pense que la lumière devrait quand même avoir du goût. Tu sais, un peu comme la pluie, ou l'air.

- Oui, peut-être... lâcha Tyréjas, avec lassitude.

- Peut-être ? Tyr... penses-tu que mes questions sont inutiles ? dit-elle, avec, dans la voix, cette impulsion grave qui laissait apparaître un reproche.

- Je ne sais pas Syli. J'ai la tête autre part, c'est tout. Je veux vraiment retourner voir cet homme.

- Et est-ce une raison pour ne pas m'écouter ? Le désir qui te possède te fait-il oublier la réalité du monde ?

- Non ! Je ne l'oublie pas ! C'est simplement que j'ai besoin de savoir des choses sur ce lieu, sur ce qui a créé ce monde, pourquoi il est ainsi.

- Pourquoi ? Cela le rendra-t-il plus réel, plus brillant ? Tout ce que tu pourras apprendre de ce monde ne sera que du passé, et rien d'autre. Le présent, même s'il est formé du passé accumulé, n'en demeure pas moins quelque chose de plus que ce qui l'a enfanté.

- Tu es... étrange Syli. Tu parles...

- Bizarrement c'est ça ? lança-t-elle, coupant sa phrase. Peut-être. Pourtant, ce sont toujours des mots que j'utilise. Je suis simplement le résultat de mon passé. Mais ce présent te semble différent. Pourquoi ? Parce que j'ai vécu quelque chose que seul mon esprit a vécu. Et ce qui m'est apparu a changé mon esprit. Mais il aurait pu changer d'une manière complètement différente. Il est tel qu'il est, et rien ne pourra plus changer cela. Et s'il avait été différent, tout ceci n'aurait jamais existé, le présent serait différent, et le futur avec lui, mais tu n'en aurais rien su.

- C'est vrai.

- Bien entendu. Et pourtant, tu continues de t'attacher à ce qui a été, au lieu de tenter de voir ce qui est. Pourquoi ?

- Parce que, dit-il en se retournant, je veux comprendre d'où nous venons. Qu'est-ce qui a fait que nous sommes ici, maintenant, pourquoi notre monde est ainsi, et surtout, comment nous en sommes arrivés là. Ces questions me hantent et je veux savoir ce qu'elles recèlent. Je veux savoir.

C'est sur ces mots qu'ils passèrent les portes sans teinte de l'édifice où ils se trouvaient, et que l'Arbre les accueillit. Il se tenait là, droit, magnifique dans sa nudité, le tronc un peu plus blanc à la lumière fade du début de l'après-midi, plein de dizaines de points d'un ocre constellé de carmin qui s'étaient étalés sur le front du ciel tel une étoile dévoilée dans son éclatante proximité. Il était là, et autour de lui tremblait la lumière froide d'une pulsation sourde et monotone, dont le refrain moribond s'élevait en chant olympien, et de toute part se déversaient les foules des habitants, parés d'une félicité surnaturelle qui éclatait sur leur visage béat, et tous criaient, emplis d'une joie sans raison, et tous se rapprochaient, jusqu'à former un cercle, autour de l'Arbre nu.

Tyréjas se glissa dans la foule, frôlant ces hommes immobiles qui fredonnaient sans cesse, à la recherche de Shamhlú. Mais il n'était pas là. Il était invisible. Ou bien il n'avait pas quitté son appartement, insensible à l'ode étrange qui semblait s'être répandue dans les cœurs de tous ces fidèles, immergé dans sa propre chanson, détaché des influences de l'extérieur, être simple et unique qui dérivait, seul, dans un univers où ne se trouvait rien d'autre que lui.

Il se tourna vers la fenêtre de Shamhlú, et il le vit : il était là, impassible, la main posée sur la vitre de verre, cette même main couverte de tâches et de poussière, observant, de sa position, le spectacle de cette horde cérémonieuse qu'il semblait écraser par son refus.

C'est alors que son attitude changea; sa main gauche, auparavant immobile, se porta à la fenêtre et se mit à la frapper avec insistance, comme pour prévenir d'un danger, pour empêcher que quelque chose ne se produise. Il frappait, et dans sa démente le verre tout autour de lui se brisa, éclatant en une immense étoile qui recouvrit tout son être. Tyréjas baissa alors les yeux, et vit Syli, le pied sur l'une des racines de l'arbre, qui tendait la main pour se saisir d'un des fruits.

"Syli ! Attend !" cria-t-il, et la main de la femme s'arrêta, les doigts refermés sur la cosse rugueuse.

- Pourquoi ? Pourquoi attendre ? Je veux savoir ce qu'est ce fruit, pourquoi ils sont ici sans que personne ne semble vouloir les toucher, et sa main, avec insistance, tirait sur le fruit, faisant courber la branche.

- Attend ! Pourquoi veux-tu savoir ? Tu ne trouves pas cela étrange qu'ils ne semblent pas en manger ? Peut-être qu'il est empoisonné, toxique...

- Tyr... de quoi as-tu peur ? Est-ce de savoir quel goût il a, ou bien de l'interdit ? Est-ce que cela a vraiment un sens ? Toi même, tu disais que tu voulais savoir pourquoi nous sommes ici. Et si la connaissance passait par ce fruit ? Qu'en serait-il, si le fait de croquer ce fruit, envers et contre tous les interdits qui pourraient peser sur lui ou sur toi, te faisait prendre conscience de ton être, et du monde qui t'entoure ?

Tyréjas resta coi. Elle avait raison. C'était ses propres mots, sa pensée, qu'elle lui projetait. Pourquoi avait-il peur ? Était-ce à cause de Shamhlú, de son étrange attitude, de sa violence face à ce que Syli s'apprêtait à faire ? Non, il y avait quelque chose, quelque chose qui ne venait pas du dehors, mais qui sifflait dans sa tête, comme une alerte faite à ce qui n'est pas encore. Les habitants qui s'amassaient autour de l'arbre, comme des témoins prochains d'un événement qui serait essentiel, faisaient peser leur regard sur Tyréjas, comme un flot qu'un barrage retient encore. Quelque chose n'allait pas. Quelque chose allait se passer.

Syli continua d'attirer à elle le fruit et la branche, toujours plus basse, semblait se déformer de toute sa force, pour éviter que Syli ne parvienne à lui arracher sa graine. Le ciel au-dessus d'eux était devenu d'un gris presque bleu, si sombre et si lisse que la Terre paraissait se refléter en lui; dans l'artère qui les contenait, le vent s'était mis à souffler, et la chaleur qu'il transportait était moite et lourde; et les habitants continuaient de chanter, mais le chant était différent: des basses s'étaient mêlées aux chuchotements, pour faire grandir la rumeur du vent et l'obscurité du ciel, et ils se rapprochaient, comme des vagues autour d'un îlot brisé par une marée trop forte. Leurs bras s'élançaient en avant, pouvaient presque les toucher, semblaient être des ombres issues des racines de l'Arbre qui luttait pour que son fruit ne soit pas retiré, pour que sa nature ne soit pas souillée par l'action de l'humain.

Shamhlú alors apparut, fendait la foule comme l'acier brise le bois, vociférant tel un animal sauvage. Il bondit sur Syli, la repoussant de l'arbre et du fruit comme s'il en était le gardien. Mais, dans son geste impétueux, il s'était saisi non de la main de la femme mais du fruit, et par son élan la branche enfin succomba à la tension de son mouvement, fouettant l'air dans un sifflement fin et puissant alors qu'elle retrouvait sa forme d'origine. Shamhlú tenait le fruit, et son regard, un instant, parut quitter le monde réel pour aller se perdre plus loin que les limites de la pierre. Puis il revint, et la foule s'empara de lui. Tyréjas et Syli furent repoussés en dehors du cercle de chair qui crachait à présent des exclamations désarticulées, sortes de cris bestiaux ne répondant

à aucun schéma humain. Et les poings s'élevaient au-dessus de la marée en chaos, et les bras s'abattaient comme des jets de pierres, et rien d'autre, pas même le vent hurlant ou le ciel brisé ne pouvaient surpasser l'éclat de ce moment. Et Shamhlú était au centre de ce gouffre. Tyréjas, durant quelques secondes ébahi, plongea dans un souffle au cœur de ce malstrom, parvenant à se frayer un chemin auprès de ceux qui s'en écartaient, jusqu'à voir cette main connue constellée de pigments et à présent de sang, qui pendait, lasse, sans vie, là où les autres battaient son corps. Il la saisit, et elle répondit à la pression, s'accrocha comme un noyé à une branche, se laissant aspirer vers le dehors, vers la rive. Tyréjas l'attira de toutes ses forces, oublieux des autres mains qui se détournaient de leur victime première pour venir vers lui, ne pensant à rien d'autre que cette main dont il était le support, l'ancre brute qui l'empêchait de disparaître dans l'abîme. Il tirait, non plus comme un humain le ferait; il tirait de toute la force de sa volonté, de toute la puissance de l'idée qui battait en lui. Il tirait pour Shamhlú, mais avant cela, c'était pour lui qu'il le faisait, simplement pour lui. La vie ne comptait plus. Tout avait disparu pour la simple idée du savoir pur, et du changement qu'il allait apporter.

Dans son dos, il sentit des mains l'entourer, l'attraper, le tirer à son tour. Syli, à sa suite, s'était infiltrée, écartant les récifs humains qui s'étaient formés après le passage de Tyréjas; elle avait façonné un étroit canal de son propre corps, et maintenant qu'elle tenait Tyréjas, elle ne le lâcherait plus. Tel un serpent elle fit jouer son corps pour s'extirper du boyau de chair, prit appui sur le sol, sur les corps encore agglutinés à ses pieds, et tira, tira de toute sa force pour expulser Tyréjas de ce corps immonde. Elle aussi sentait les mains des autres sur son corps, sur ses pieds et ses bras, mais cela ne comptait pas. Seul son but existait. Rien d'autre. Rien.

Dans un halo diffus de lumière rosée, Shamhlú entrevit le visage du jeune homme, puis de cette femme inconnue se pencher sur lui. Ainsi, il était donc en vie. Envie... peut-être oui. Cependant, quelque chose, dans leur regard, le faisait douter. Était-ce l'origine de cette douleur qui effaçait tout et qui les rendaient si flous ? Ou bien toutes les autres, les petites comme les profondes, les pressions qu'il sentait dans son ventre et qui semblaient si peu de chose face à la première ?

Peut-être était-ce un tout... après tout...

Un tout... c'était un tout.

"...chez moi, dit-il, avant que tout s'efface."

Syli observait la blessure de l'homme qui lui avait sauvé la vie : son ventre gonflait de plus en plus, prenant la teinte de ces fruits trop mûrs qui étaient prêts à éclater. Dans l'une de ses vies nocturnes, elle avait déjà eu affaire à ce type de blessure. Sur le coup, elle avait simplement haussé les épaules, se contentant de soulager la douleur du blessé avec un peu d'eau sur le visage et des paroles réconfortantes, et cela avait semblé suffire. Mais là, elle ne pouvait rien faire. Son corps refusait d'obéir aux gestes les plus simples. Elle avait eu envie de vomir, mais même cela avait été impossible. Elle ne pouvait que regarder cette masse qui grossissait.

Tyréjas tournait en rond. Il hurlait. Il frappait la fenêtre et il hurlait contre tous ces... contre ces choses qui avaient repris leur litanie macabre autour de l'Arbre. Il voulait les tuer. Il voulait les voir mortes. Mais dans le même temps, il savait que cette folie qui était en lui était la même qu'il condamnait, et pour cela il hurlait. Ces humains étaient-ils aussi humains que lui ? Était-il plus humain qu'eux ? Où se situait la frontière entre lui et les autres ? Les dizaines d'individus qu'il avait tué en rêve avaient-ils moins de valeur que celui qui reposait à ses pieds, le ventre boursoufflé par des coups sans fin ? Confronté à la mort, il ne pouvait l'accepter, d'une quelconque manière.

Shamhlú émit un bruit sourd. Un gémissement peut-être. Mais ni l'homme, ni la femme ne réagirent. Avait-il pensé à un bruit, ou bien étaient-ils trop loin pour l'avoir entendu... les idées étaient loin, insaisissables, comme des images glacées au fond de sa conscience. Il ne sentait plus son corps lui-même. Seule la douleur le maintenait dans l'existence, et il s'y rattachait. Elle était la preuve de son présent. Elle lui rappelait qu'il était en vie. De nouveau, il voulut parler, mais sa voix, encore une fois, s'effondra dans sa gorge. Il se revit alors enfant, des mots plein la bouche, et personne vers qui les lancer. Il se souvint du goût des non-dits, du quotidien qui avait été le sien, affalé dans un monde sans parole, et de son souhait lancé vers le ciel. Il se souvint de ces mots qu'il avait gravés sur sa vie, pour lesquels il avait toujours vécu, et qui semblaient devoir disparaître sans avoir trouvé leur vérité. Il sentit brûler ses yeux, et un instant la douleur disparut. Alors il parla, et sa voix fut entendue.

## La prise de guerre

"Je me souviens... quand j'étais enfant... tous les enfants se réveillent un matin, avec une envie irrémédiable de créer. Cette envie apparaît, sans qu'il soit possible de vraiment la comprendre. C'est ce que j'ai pu voir sur les autres. Un matin, les enfants se réveillent, et plus rien ne compte que de dessiner, sculpter, tailler, gratter tout ce qui peut l'être pour représenter l'Arbre et ses fruits. C'est comme si le reste du monde s'était effacé de leur conscience, pour ne plus laisser que la place à la volonté de créer, de produire l'Œuvre. Mais pourquoi ? Pourquoi faire cela ?

Quand je me suis réveillé ce matin-là, moi aussi, j'avais quelque chose en moi que je ne pouvais pas expliquer. Cela me poussait à regarder dehors, à observer l'Arbre, et à le reproduire, mais je ne voulus pas le faire. Plus fort que de créer, j'ai voulu comprendre. Pourquoi avais-je cette presque douleur en moi, alors que je ne l'avais pas



la veille. J'ai voulu comprendre, en parler avec les autres, avec ceux qui étaient là hier... Mais ils ne m'ont jamais plus parlé. J'étais devenu invisible. Alors, plutôt que de chercher chez les autres cette réponse, j'ai cherché en moi.

Je me suis alors souvenu. C'était comme un éclair au milieu de la nuit, un déferlement de lumière qui avait ponctué mon sommeil avec, en son centre, une couleur à la fois plus brillante et plus distincte encore que la première, non plus blanche, mais légèrement orangée, et sa forme n'était pas quelque chose de connu. C'était une sorte d'oiseau à visage humain, ou peut-être un humain avec des ailes d'oiseau, je n'ai jamais su. Et cette chose m'avait parlé durant mon sommeil, me demandant de rendre hommage à ceux qui nous avaient créés, lui et moi, et que pour cela, je devais tenter de reproduire l'Arbre qu'ils nous avaient légué. Il avait dit que, lorsque cela serait fait, que l'un d'entre nous aurait réussi, alors tous nous serions délivrés de ce monde, et que nous irions tous auprès de ceux qui nous ont créés, afin de vivre libre.

Après plusieurs jours à réfléchir au sens des mots que cette apparition m'avait donnés, j'eus un rêve presque similaire. Un rêve plus froid. Presque acide. J'avais hurlé en me réveillant, le corps couvert d'une épaisse couche de sueur rance qui m'écrasait et les yeux lourds de ne pouvoir se fixer nulle-part, et tout ce qui avait formé mon rêve me revenait pour s'imposer à mon regard. Je vis un monde que je savais être le mien se construire, façonné par des mains par dizaines, des mains immenses et belles qui transformaient le vide en matière et le mort en vivant. Je vis les vallées et les montagnes apparaître sous des mots aimants, et des rivières par centaines glisser sur le sol tandis que leurs sœurs traversaient les cieux. Je vis les couleurs naître de l'ombre et le ciel exploser de milliards d'étoiles comme autant de failles vers la demeure des Grands, et j'en fus bouleversé. Les émotions de toute une vie s'infiltrèrent en moi en un instant, et je me mis à pleurer. Mon corps ressentait la puissante bienveillance de ces mains à l'œuvre, toutes animées par un but unique : permettre à leurs créations de devenir comme elles, afin que le bonheur ne soit pas de leur fait, afin qu'il soit vrai.

J'étais heureux de tant de bonheur autour de moi. Heureux comme je n'aurais jamais pu penser l'être. Je me sentis pris d'une frénésie intense et galopante, de vouloir devenir absolument comme eux. C'était une réaction de pure dépendance, de ne plus jamais être autrement que touché par cette félicité. Mais mon rêve n'était pas fini, car j'ai vu les mains immenses de rassembler, se frotter les unes contre les autres, tourner sur elles-mêmes de plus en plus proches, de plus en plus petites, jusqu'à n'être plus que de la taille d'une petite pierre qui plongea dans la terre pour en ressortir, immense est belle, sous la forme de l'Arbre couvert de ses fruits. Je compris alors que cet arbre n'était pas venu de la Terre, mais de cet autre lieu que nous pourrions un jour rejoindre. Le reproduire n'était pas un simple acte de copie : c'était une tentative de se rapprocher de ces Êtres, de tenter de comprendre leurs rêves et leur volonté. C'était une nécessité... afin que nous, humains, puissions comprendre le véritable sens de la vie.

Cette connaissance, venue comme de nulle part... ce fut cela qui changea ma vie. Je ne sais pas si tous les habitants ont ressenti la même émotion que moi, si cette émotion change selon les individus, pour que tous s'accordent en un même but... Je ne sais que ce que j'ai en moi, et cette émotion fut si vive, si poignante, tellement puissante que j'en tremblai d'amour... J'ai aimé, ce jour-là, comme jamais je n'ai aimé. Depuis, j'essaye de retrouver cette émotion, non pas par le souvenir, mais par l'action, par un véritable acte de réalité.

Mais à force de création, à force de vouloir reproduire cette émotion que j'ai ressentie ce jour, j'ai appris autre chose... Regarde, tire cette toile, dit-il, en pointant sur son côté droit un mur que recouvrait une branche immense dessinée."

Tyréjas tira à lui le drap velouté, et derrière lui une fresque chaotique apparut. C'était indéchiffrable, un assemblage de teintes et de formes agéométriques qui s'enroulaient sur elles-mêmes en un ballet grotesque et presque difforme. Des formes qui ressemblaient à des humains étaient représentées en train de s'enfuir du centre éclatant, dont les rayons séparaient les mouvements en des scènes étrangement vivantes, alors que les tons utilisées, des mélanges d'ocre brun et de gris d'acier, semblaient rappeler la rigidité de la mort, l'impermanence de toute vie, l'inutilité de la moindre action.

"À force de dessiner, de peindre, de creuser, quelque chose changea en moi. C'était comme si ce que je faisais prenais de moins en moins d'importance, comme si l'acte, maintes fois répété, ne permettait pas de se rapprocher de la vérité mais, au contraire, en éloignait, que la facilité de l'acte de reconnaissance du modèle ne le rendait pas plus proche, mais le repoussait. J'avais déjà façonné des centaines de fois des parcelles plus ou moins grandes de l'Arbre, de ses racines à ses fruits, et rien n'était jamais venu éclairer ma vie ou celle de mes semblables. Et plus j'essayais de le faire, plus je me heurtais à une vérité que je ne parvenais pas à définir, comme une barrière dans mon esprit, une cage qui était d'autant plus harassante que ses limites m'étaient inconnues. J'avais à plusieurs reprises cru à la perfection de mon geste, à la pleine réalité de mes représentations. Mais je n'étais jamais transporté dans cet ailleurs que je recherchais ardemment. Je restai là, face à mon travail, et rien ne se passait. Et puis... je ne sais pas... j'ai eu envie de tout détruire, de réduire tout ce temps à zéro, et je l'ai fait. J'ai réduit en poussière les sculptures, écrasé les maquettes, déchiré les toiles et désossé les constructions. Il ne restait plus rien qu'un tas informe de matière sans but, mais je n'étais toujours pas rassasié. Je voulais que tout disparaisse. Je voulais le vide. Cependant, quelque chose en moi refusait que cela soit. Je fus envahi d'une peur étrange, que je ne pensai pas pouvoir un jour connaître. J'eus peur du dehors, des bâtiments et de leur regard de pierre, de leurs formes fixes et de leur constante présence; j'eus peur de cette vallée qui n'avait jamais changé et de cet arbre arrogant, qui semblait être ici de son propre chef, non pas dépendant de ses racines mais volontairement figé, afin de répandre la stagnation dans mon cœur. J'eus peur de moi, de mes passions et de ce que je pourrais faire si j'écoutai mes souhaits les plus opaques. J'eus peur de la démesure qui battait dans mes veines comme des coups portés à la face des ombres, et je m'écroulais.

C'est alors que j'eus mon second rêve. Dans celui-ci, il n'y avait ni lumière ni mains immenses; il y avait des formes, semblables à ce que nous sommes, et elles parlaient de créer un monde. Elles tentaient de se mettre d'accord sur ce qui existerait dans cet espace nouveau, sur les formes à lui donner, et sur les pensées qu'elles y introduiraient; car elles n'avaient aucun doute sur la forme de ceux qui y vivraient : ils leurs seraient semblables, afin que ces êtres nouveaux n'oublient jamais que même leur première réalité n'était pas la leur. Ils se questionnaient sur leurs pensées, et ils se mirent d'accord que la faculté de créer se devait d'être, afin que cette nouvelle vie respecte leurs choix et leurs créateurs, afin qu'ils respectent le monde en tant que création en perpétuel mouvement. Ils créèrent donc le monde et ses courbes, et y

placèrent leur création, pourvue d'une liberté dont la seule limite serait la création.

Mais... rapidement, les créatures se mirent à dépasser les souhaits de leurs créateurs : des limites qui étaient les leurs, elles transformèrent leur monde, le rendant si dissemblable que la réalité primordiale s'étiola, puis fana. La terre se dessécha, comme l'on laisse un fruit à côté d'une flamme vive. Les rivières se tarirent. Les cieux s'empourprèrent sous les cendres des morts. Il ne resta bientôt plus qu'un groupe d'êtres arrogants qui continuait de répandre son fiel jusqu'au sein de la terre. Alors les êtres qui les avaient créés descendirent de leur refuge et livrèrent bataille contre eux. Les dommages qui s'ensuivirent dépassèrent les cataclysmes premiers; la terre s'ouvrit de toutes parts et des fleuves de flammes se déversèrent dans les anciennes vallées; les étoiles du ciel tombèrent et les morts, qui auraient dû dormir jusqu'à ce que l'éternité soit vieille, se relevèrent, finissant de corrompre le monde. Mais les humains et les dieux ne pouvaient se départager, tant était grande la puissance des créatures. Alors les dieux s'unirent en une ultime vision, et tout s'arrêta. Le temps figé suspendit le mouvement de la matière, et tout s'effondra. En un instant, l'immensité devint le néant, et les dieux naquirent une nouvelle fois.

De nouveau ils tinrent conseil. Conscient de leur vie passée, ils surent qu'ils ne devaient pas reproduire les mêmes erreurs, sous peine de s'enfermer dans un cycle perpétuel, qui supprimerait toute création. Aussi décidèrent-ils de retirer de l'humain l'essence même de son pouvoir : sa capacité de créer.

De nouveau un monde fut créé, et en lui les humains vécurent. Leur esprit était semblable à celui de leurs ancêtres mais, sans capacité de création, ils demeurèrent proches de la Terre et des éléments. Ils développèrent leur intelligence à un tel point qu'ils comprirent leurs origines, que la nature de leur existence devint la preuve des erreurs de leurs prédécesseurs. Ils étaient unis.

Cependant, certains ne furent pas satisfaits. Comprenant ce qu'il leur manquait, en secret ils se réunirent, loin de la lumière, et en secret ils tentèrent de créer. Ainsi naquit une nouvelle forme de création, différente de celle des premiers-nés, qui ne reposait pas sur l'esprit, mais sur le désir matériel de contrôle. Pour cela, ils manipulèrent les mots, les seuls outils que leur esprit avait fondus, et ils ordonnèrent à la nature de se plier à leurs volontés. Et la nature leur obéit.

Forts de leur pouvoir ils revinrent à la surface, et leurs semblables furent apeurés et émerveillés devant leurs prodiges. Ils pouvaient dévier le cours des fleuves, faire trembler la terre et ordonner aux cieux de se déchirer d'éclairs. Leur puissance était telle que ceux qui les voyaient manipuler ainsi la nature les considéraient comme des dieux, incarnations de leurs origines. Ils les louèrent et les élevèrent dans des palais plus magnifiques que ceux de leurs ancêtres; ils les gratifièrent de statues immenses et firent d'eux des êtres immortels, dans les récits et les chants. Leur descendance devint un guide parmi les guides, et pendant longtemps ils demeurèrent.

Face à ces nouveaux êtres, les dieux, tout d'abord, restèrent silencieux. Ils ne firent qu'observer les mouvements de ce monde en changement, ne sachant pas ce qu'il adviendrait de lui. Pourtant, certains parmi les plus méfiants commencèrent à dire que la corruption avait envahi ce monde, que la source du mal premier n'avait pas été la création, mais l'humain. Ils dirent que lui seul était responsable de la destruction de son environnement, que dans son alchimie profonde, l'humain était une erreur, que par sa conscience de soi, il percevait le monde comme une extension du soi. De là venait sa

volonté de contrôle, de possession, son instinct de destruction : de son incapacité à se penser partie du monde, plutôt que son centre. Ils demandèrent à effacer l'humain du monde, de ne plus le considérer comme nécessité de cet espace, de l'oublier.

Ils ne furent pas écoutés. Les autres dieux, conscient des raisons qui poussaient leurs semblables à vouloir l'extinction de l'humain, y opposèrent les magnifiques efforts accomplis par ces êtres pour demeurer, envers et contre tout. Ils louèrent leurs tentatives de continuer d'être, de se détacher d'eux-mêmes, pour s'avancer sur la route du temps qui n'appartenait qu'à eux, pour tenter de comprendre de quoi le monde était fait, pour le faire leur, non pas comme un outil que l'on s'approprie, mais comme de l'eau que l'on boit, devenant une partie de l'être, se liant à la vie pour devenir la vie. L'humain était ainsi : malgré ses dérives, malgré ses envies, malgré son désir d'être unique, l'humain était la seule créature à pouvoir assimiler le monde pleinement, pour lui donner sa véritable identité. Par sa peur du temps, il ne parvient à le ressentir que par son corps. Tant que cela sera vérité, il sera incomplet, soumis aux affres de ses peurs les plus fortes. Mais dès lors que le temps se révélera à lui, qu'il glissera sur lui comme l'eau sur sa peau, alors l'humain deviendra réellement humain; car la vie n'est rien d'autre que le temps qui agit.

Les dieux laissèrent le monde grandir. Les humains continuèrent de vivre.

Après de nombreux siècles, pourtant, tout changea : certains humains cessèrent de mourir, et à leur suite, de plus en plus d'individus échappèrent à leur mort. Mais ceux qui ne mourraient plus devinrent de plus en plus imbus d'eux-mêmes; ils commencèrent à se faire appeler dieux, divinités et tout-puissants, et ceux qui les appelaient ainsi étaient convaincus de leur état, de leur omni-puissance et de leur majesté. La terre de nouveau recommença à se flétrir sous les assauts toujours plus violents de ces êtres, jusqu'à ce que l'herbe des champs naissent déjà morte de tout pouvoir, simple apparence de ce qu'elle avait été. Mais même cela ne les arrêta pas : les immortels ne pouvant plus commander à la nature qui dépérissait, ils se tournèrent vers eux-mêmes, s'enfermant dans des arches superbes qu'ils avaient construites en finissant d'achever la Terre, et ils y demeurèrent, non pas pour trouver une solution, mais pour se complaire dans leur autarcie qui pestiférait les éléments.

Alors les dieux qui s'étaient offensés de l'état des humains reprirent la parole, et face à leurs frères et sœurs leurs mots eurent de nouvelles forces : ne les avaient-ils pas prévenu de la nature perverse de l'humain ? N'avaient-ils pas prophétisé la décomposition dernière de leur œuvre ? Qu'allaient-ils pouvoir faire à présent, qu'allaient-ils devoir accomplir, pour que les mêmes fautes ne soient plus reproduites ?

Alors le plus grand de tous les dieux s'avança, le regard emplît d'une détermination forte et violente étrange dans cet esprit que tous connaissaient pour sa magnanimité. Il s'avança, et d'une voix qui exprimait sa profonde tristesse il se mit à parler :

«Ce que nous avons vu, ce qui se passe, n'est plus de notre œuvre. Les humains ont décidé, par eux-mêmes, de changer la réalité qui les avait conçue, pour une réalité venue d'eux seuls. Et c'est pour cela que nous les avons conçus, pour cela que nous avons œuvré durant si longtemps. Nous les avons faits afin qu'ils puissent vivre, et vivre ne peut être que si la vie est libre. Mais cette liberté qu'ils se sont accordés n'est pas liberté. En tentant de contrôler leur monde, les humains ont fermé la première porte de

leur liberté, qui était d'évoluer dans un monde qui les faisait évoluer eux-mêmes. Ils ont confondu liberté d'être et liberté de faire, liberté de posséder. Ils ont pensé que la possession leur permettrait d'être plus libre, de pouvoir agir selon leur convenance. Mais par cela ils se sont enfermés dans un monde différent, un monde qui n'est que le leur, et dans ce monde limité par leurs désirs n'existe aucune possibilité, aucune liberté. Il n'y a qu'esclavage : esclavage des autres, esclavage de soi. Pour cela, ils doivent payer.

Ce que nous avons vu, ce qui se passe, n'est plus de notre œuvre. Ils ont décidé de s'avancer vers l'immortalité, afin de pouvoir être libéré de l'emprise de la mort, de la suffocation de leur être face à l'indicible qu'ils ne parvenaient pas à affronter. Ils n'ont pas réussi à vaincre, ils ont alors choisi de fuir le combat, pour s'ériger une tour sans limite dans laquelle leurs peurs allaient s'évanouir. Mais la peur est toujours là, en eux qui ne veulent pas mourir. Ils sont effrayés de ne pas pouvoir saisir l'univers et ses limites, alors ils pensent que vivre à jamais leur permettra d'avoir le temps, le temps de vivre. Mais vivre l'éternité n'est pas vivre dans l'éternité. Ils pensent la posséder, mais rien ne peut excéder ses propres limites. Car ce monde qui les abrite finira lui aussi, et eux, comme nous, qui sommes ses cellules, disparaîtront avec lui, et plus rien de ce qui aura été ne sera plus. Lorsqu'ils prendront conscience de cela, leur folie les poussera à devenir plus que ce qu'ils sont déjà. Ils voudront devenir des dieux, pensant qu'être comme nous les protégera de ce qui ne peut être combattu. Mais cela ne leur suffira pas. Ce qui adviendra après est en dehors de ma conscience, au-delà de ma vision, et parce que cela est, cela ne doit pas être. Nous ne pouvons les laisser tels qu'ils sont, car s'ils obtiennent la connaissance, alors nous ne pourrons plus rien contre eux, et tout sera perdu.»

Alors tous les dieux se réunirent en un immense cercle qui entourait la terre et les humains qui s'y trouvaient, et tous ensemble ils commencèrent à entamer une litanie dont les voix se mêlaient en écho, et cet écho grandissait, se répandait, venait frapper les murs et les cieux, faisait bouillir les fleuves et faisait saigner la lune, les étoiles tout autour d'eux se mirent elles aussi à trembler, et certaines d'entre elles se lancèrent sur la terre, dévastant toutes les créations et les traces multiples du chaos que l'humain avait cru être l'équilibre, pour qu'il n'en reste rien, plus rien qu'un point chaud et sans forme qui pourrait de nouveau être façonné à la convenance des grands.

Dans ce monde encore à façonner, les dieux chantèrent encore une fois, et de ce chant le monde repris l'apparence d'une réalité à venir, un espace où les éléments étaient, encore une fois, les mêmes qu'au premier jour. Les rivières coulaient, les forêts bruissaient au rythme des vents, et la terre laissait en son sein germer les graines du lendemain. Cependant, quand il fut question de la vie qui s'y trouverait, la discordance prit de nouveau part au couplet qui se formait : tous les dieux étaient d'accord pour qu'aucune intelligence ne vienne souiller l'espace, que la vie ne devait plus se lier au chaos. Cependant, le plus jeune des dieux s'avança, avec dans sa main une graine, et il parla en ces mots :

«Mes frères, n'ayez plus peur des humains, car j'ai compris ce qui animait leur âme. N'avez-vous pas vu, lors de ces mondes qui furent nos échecs, que l'humain, plus que tout, aspire au savoir et au contrôle ? Ce sont ses deux qualités, mais ces qualités ne viennent de nulle part que de nous. Ce qu'ils ont voulu n'est rien d'autre que le reflet

de ce que nous avons voulu en les créant : nous avons voulu apporter de l'ordre au sein de notre monde, le remplir de ce qui n'était pas, pour nous sentir moins seuls, pour nous donner une raison d'être. N'est-ce pas ce qu'ils tentèrent de faire, en contrôlant la nature en dehors d'eux et en eux ? N'ont-ils pas eu peur, tout comme nous avons peur, nous-mêmes, de la solitude et de l'absence ? Nous les avons créés pour nous savoir vivants, tout comme ils tentèrent de créer pour se sentir en vie. Aussi, je vous le demande : si nous leur donnons la preuve qu'ils ne sont pas seuls, ne pensez-vous pas qu'ils n'auraient plus peur ?

Aussi, pour cela, j'ai créé un arbre. Cet arbre est unique : ses racines sont profondes et fortes, son écorce est lourde et laisse sentir sous elle le cœur et le sang glisser, et ses fruits, à nulle autre pareils, seront la preuve de notre présence parmi eux. Ce que nous devons faire, c'est simplement les créer avec, en eux, la foi profonde que cet arbre est le lien qui existe entre eux et nous, et que l'honorer lui sera nous honorer nous. Alors, ils n'auront plus jamais la sensation d'être seuls. Ils ne le seront jamais plus, et nous non plus.

La seule chose que nous leur insufflerons de faire pour l'honorer sera de reproduire le corps du fruit, de tenter de reproduire sa perfection, afin de se rapprocher de nous, de devenir comme nous, car lorsqu'ils auront, par eux-mêmes, créé la perfection, alors leur destin sera accompli et ils pourront nous rejoindre. Mais pour que le subterfuge demeure, ils ne devront pas toucher au fruit. En aucun cas ils ne devront en manger, car alors ils sauront que le fruit n'est qu'un fruit, et que leur foi n'est qu'un faux savoir, un mensonge.»

Les dieux d'une voix acquiescèrent, et l'humain fut placé sur la terre, avec au centre de son monde un arbre unique, porteur du fruit qui était la clef de leur avenir, l'essence de leur présence. Et le monde se développa, un monde dont les jours s'écoulèrent, semblables à tous. Vous comprenez ? Ils ont réussi à faire de la création un acte sans force ! Ils ont rendu la création fautive, en la détournant de sa réalité ! L'illusion d'agir pour un renouveau par le quotidien est le plus grand mensonge qu'ils ont réussi à inscrire en l'humain ! Ce qu'ils ont fait de la création... quelle horreur... Ils ont fait d'elle un acte banal, aussi banal que chaque jour.

Ce jour perpétuel, cette permanence du présent en perpétuel renouveau... je ne peux plus. J'ai vécu toute ma vie en me contentant d'agir à ma manière, car je pensais que par cela je me distinguais d'eux... Mais je me trompais. Je n'ai jamais agi que d'une manière différente pour un même résultat, et par cela, je sais, à présent, que c'était folie. Si dieux il y a, mon comportement était prévu, calculé depuis longtemps, afin que ma particularité s'inscrive elle aussi dans le mouvement naturel de ce monde.

Mais vous ! Votre présence n'était pas prévue, j'en suis certain. Vous ne devriez pas être là, et par votre présence, je sais, moi seul dans cette ville, que ce qui se produira à présent ne peut être que du renouveau, même si cette ville venait à disparaître. Vous avez détruit le quotidien, et aucun des habitants ne peut plus être comme ils l'ont voulu."

Tyréjas et Syli respirèrent. Leur souffle était lourd, pesant de tous ces mots qui venaient d'être dits. Venaient-ils d'entendre le récit d'un rêve, ou bien d'une histoire depuis longtemps mémorisée, ou d'un autre conte encore, pris entre le présent et un

autre univers ? Le soir s'était étiré pendant qu'il narrait les mouvements de ce monde incroyable, et sur la place, dans l'immeuble, les habitants avaient commencé à sortir de leur léthargie, à s'avancer vers la demeure de celui qui avait commis l'irréparable. Syli et Tyréjas les sentaient, de l'autre côté du mur, massés dans le couloir long et froid qui tremblait au rythme de leurs pas. Leur présence ne pouvait signifier qu'une chose, un acte sous forme de pulsion, où l'intelligence ne prend aucune part, aucune forme de réalité : ils étaient là pour tuer l'hérétique, afin que le souvenir de son acte se perde dans le néant, et que le monde puisse redevenir lui-même. Pourquoi tenaient-ils tant à leur monde cracha Tyréjas. Pourquoi étaient-ils si envieux du quotidien, de l'éternel retour au même jour, aux mêmes gestes, à la même illusion béate qui les avalait chaque matin pour les mâcher chaque minute un peu plus.

«Parce que c'est comme cela qu'ils pensent vivre.»

Tyréjas se tourna vers Syli. Sa voix s'était élevée, et à présent son regard se redressait, pour faire face à celui à qui elle répondait.

«N'as-tu pas encore compris Tyr ? Il n'est pas question de quotidien, mais d'espoir. Ces humains, de l'autre côté de la porte, ne vivent pas le quotidien. Ils vivent dans l'espoir de vivre une existence qu'ils ne connaissent pas et qu'ils s'imaginent, chaque minute de chaque jour, comme étant la véritable réalité de leur monde. S'ils agissent ainsi, c'est parce que ce fruit est le symbole de leurs rêves, et que ce rêve a été saisi par un autre qu'eux. Je n'avais pas conscience de cela, mais avec le récit de Shamhlú, j'ai compris ce qu'ils sont, qui ils sont. Comme nous qui vivions le jour pour vivre vraiment la nuit, eux vivent leur vie pour tenter de vivre une vie meilleure quand elle arrivera. Sauf que nous, nous étions passifs face à cette vie qui nous était déjà donnée, alors qu'eux, depuis toujours ils sont confrontés à une possibilité qui se dérobe chaque jour à eux. Notre vie, même fausse, nous semblait vraie, alors qu'eux ne peuvent même pas la vivre, tant qu'ils n'auront pas réussi à s'accomplir par leur création.»

- Écoute-la, jeune homme, dit Shamhlú avec lenteur. Cette femme est bien plus que ce qu'elle semble être : elle comprend notre monde quand tu ne fais que l'observer. Elle... une quinte de toux le renversa sur le côté, le faisant cracher du sang. Elle est sans aucun doute la femme la plus femme que tu croieras jamais : car elle sent le monde, elle comprend sa douleur et sa beauté. Merci jeune femme, dit-il en se tournant vers elle, tu viens de me faire comprendre où se trouve la véritable création : elle n'est pas dans l'acte, mais dans la pensée qui initie tout mouvement. Maintenant, partez. Derrière la toile se trouve une porte qui vous mènera à l'appartement d'à côté. Si vous restez avec moi, vous subirez mon sort, mais si vous quittez ce lieu, ils ne vous feront rien. Je suis le symbole de leur colère.

Tyréjas se pencha sur Shamhlú, regardant ses plaies et son ventre, dont la couleur virait peu à peu au prune. Il aurait voulu pouvoir dire quelque chose, mais rien n'aurait pu masquer la réalité. Il regarda Syli, dont le regard était encore apposé sur le visage du mourant. Il savait ce qu'elle pensait, ou du moins il en avait l'impression, mais elle ne pouvait rien faire. Ils devaient partir.

«Vous ne pouvez plus rien pour moi, dit Shamhlú, comme s'il avait deviné les pensées de Tyréjas. Vous avez déjà fait beaucoup. Par votre présence, j'ai eu cette vie nouvelle que je désirais. Continuez votre chemin. Et ne m'oubliez pas.»

Syli se pencha, posa ses lèvres sur le front brûlant du blessé, puis se leva,

accompagnant Tyréjas dans son mouvement. Elle ne se retourna pas. Même quand ils eurent passé la porte dissimulée, même quand elle entendit la porte principale s'ouvrir. Elle continua simplement de marcher, les poings serrés.



« Pourquoi ? Demanda une voix de femme dans l'obscurité. »

- Oui, pourquoi. Il n'y a plus de justification, plus de raison.

- Plus de raison ? C'est pourtant maintenant que la raison est la plus forte !

- Et pourquoi cela ? Parce qu'un homme est mort, et que tu te sens coupable de cela ?!

- Oui, et pas seulement, répondit Syli, d'une voix moins forte. C'est vrai que je me sens coupable; je me sens responsable de sa mort, car c'est par mon geste que tout le reste est né. Mais cela ne fait pas de moi la coupable. Et même si mon cœur hurle le contraire, je ne peux pas, je ne veux pas l'admettre. Ce que j'ai fait a créé un mouvement, mais les mouvements qui sont nés de lui sont nés parce que les individus autour de nous à ce moment ont réagi par rapport à des impulsions dont la valeur est la même que la mienne. Tous, nous pensons agir de notre propre chef, mais cette tête qui se dit commandante est conditionnée par les souvenirs et les attitudes qui l'ont formée; ces mêmes bases sont elles-mêmes des principes de conséquences de ce qui fut auparavant, et ainsi de suite, jusqu'au début même de la vie, peut-être même avant. Sans aucun doute même.

- Et cela justifie que l'on continue ?

- Non, ce n'est pas une justification. Justifier ses actes par une continuité qui ne doit pas être brisée est la voie au traditionalisme, et le traditionalisme conduit irrémédiablement au fanatisme. Si je décidais d'agir simplement parce que je le dois à mon passé, parce que mon passé me le dicte, cela ferait de moi un être qui pense à son futur comme il conçoit son passé, et cela je ne le veux pas.

- Mais tu dis que ton passé est quand même l'explication de tes actes. Tu tournes en rond Syli.

Depuis plusieurs heures, ils en revenaient toujours au même point. Comme dans un labyrinthe, leur discussion revenait toujours au point de rencontre entre l'esprit et le passé. Qu'importe la manière de tourner les mots, ils trouvaient toujours face à eux cette barrière qui les rapportaient à un mouvement unique : abandonner. Mais Syli refusait d'accepter cela. Bien sûr, il aurait pu tout simplement partir, mais où aller quand on est seul ? Toutes les directions étaient identiques, où qu'il regardait : il s'éloignerait d'elle, il n'irait nulle part, il ne ferait que se perdre.

« Mais alors pourquoi ? Tu dis qu'il faut continuer, mais tu n'as aucune raison pour le faire. »

- Et toi ? Réponds donc à cette question ! C'est toi qui as initié ce voyage, c'est pour toi que je suis partie, parce que tu me l'as demandé, parce que tu m'as poussée à faire ce pas que je suis ici, avec toi. Et maintenant que j'ai en moi la force d'avancer, que j'ai enfin une raison de continuer de marcher, tu veux que l'on arrête ! Et pour aller où, pour faire quoi ?

- J'en sais rien ! Tu m'entends ! J'en sais rien du tout ! C'est juste que j'en peux plus ! Tout ce que nous avons appris... ça n'a aucun sens ! Toutes ces histoires tournent en rond autour de rien. Elles se contredisent ! Elles ne veulent rien dire ! S'il y avait une raison à leur existence, on pourrait peut-être comprendre quelque chose, où aller ! Mais quoi que l'on entende, quoi que l'on trouve, à part cette histoire de dieux à chaque fois différente, il n'y a rien d'autre que des inepties, des absurdités sans nom !

- Parce que c'est important pour toi de comprendre ce que ces histoires racontent ?

- Bien sûr ! C'est pour cela que je suis parti, pour comprendre le monde dans lequel je vis, pour comprendre ce que je suis ! Mais j'ai beau tourner et tourner tout ça dans ma tête, il n'y a rien, rien !

- Tu n'as rien compris Tyr, dit Syli avec douceur... N'as-tu pas écouté Shamhlú ? Tout est dans son histoire, tout s'y trouve, tellement clair que je suis étonnée que tu ne l'aies pas vu. Ses histoires ne sont pas la réalité ! Ce sont des mensonges, des mensonges censés éclairer la réalité en insistant sur un point particulier, un élément qui est, pour ceux qui vivent par ces histoires, la base de tout !

- Bien sûr que ces histoires sont fausses ! Tu me prends pour qui ? Croire en des dieux ? Quelle idiotie.

- C'est toi qui est idiot cracha Syli. Tu n'as pas compris ce que sont ces histoires, vraiment pas. Regarde tes souvenirs. Souviens-toi ! Même toi tu crées des histoires comme celles que l'on a découvertes ! Même toi tu crées des dieux, tu crées des mondes, nous le faisons tous, tout le temps. On ne peut pas s'en empêcher, c'est comme respirer. C'est ça vivre ! Vivre c'est réinventer le monde par son esprit, c'est former un espace et un temps dans lequel les images de ceux que l'on rencontre se mêlent ! Et là dedans, dans cette espèce de brouet que personne d'autre que nous ne peut concevoir, on place des choses importantes, des valeurs, qui sont l'essence de notre monde et qui le structure, qui fait que sans elles, notre monde n'a aucun sens, aucune réalité.

- Qu'est-ce que tu racontes ?

- Je raconte que ces histoires ont été vraies pour les personnes qui les ont créées, et elles sont vraies pour les personnes qui vivent à l'intérieur d'elles. Tu penses que notre monde n'a pas été créé ? Non ! Lança-t-elle alors que Tyréjas allait répliquer, non, ne me fait pas dire ce que je n'ai pas dit. Je ne crois pas à un esprit, à un dieu qui aurait créé notre monde, mais sa réalité n'en est pas moins issue d'une création, et c'est là qu'est toute la similitude : créer n'est pas uniquement faire sortir du néant. Créer, c'est aussi comprendre ce que recèle le monde, participer à sa réalité en le développant. C'est apporter sa réalité au sein de la réalité pour que le tout continue de se construire. Même ceux qui étaient dans notre ville, et qui semblaient ne rien faire d'autre que vivre leurs rêves nocturnes, participaient à la création du monde dans lequel nous étions, parce que ce monde continuait de vivre grâce à eux.

- Et tu as vu ce que cela donnait ? Des individus incapables de pouvoir agir par eux-mêmes, tellement dévorés par leur monde que l'en dehors n'existait pas, que tout ce qui ne les concernait pas n'avait aucune valeur. Même leur vie n'était rien pour eux, à tel point que quand ces êtres immenses sont arrivés, ils étaient incapables d'agir ! Tu as vu ce qu'a donné de penser comme ça ? Ça les a détruit ! C'est pour ça que je suis convaincu que nous faisons fausse route, que ce que je cherchais est autre part.

- Alors parce que ça ne te convient pas, c'est inutile ?

- Oui ! Complètement !

- Alors tu es comme eux ! Tu es comme ces créateurs que tu condamnes ! Tu limites ton existence, tu limites ton monde, pour qu'il ne reste en lui que ce que tu acceptes, que ce qui correspond à ta propre vision du monde, et tant pis pour les différences. Tu n'as jamais cherché à comprendre le monde. Tu as simplement cherché un monde où tu pourrais vivre comme il te semble. Mais ce n'est pas ça la vie ! La vie c'est avoir un rêve et savoir qu'il ne serait jamais réalité, non pas parce que tu ne peux

pas le faire devenir vrai, mais parce qu'il ne faut pas qu'il le soit, parce que si cela arrivait, alors le rêve de tous les autres s'effondrerait, et tout recommencerait, sans jamais évoluer. Plus rien ne serait réel, tout serait simplement l'expression de ce que tu veux. Et, à force, le monde perdrait sa saveur, la poésie de sa réalité, qui est que, justement, le futur arrive sans qu'il soit possible de deviner ce qui en sortira.

- Et s'il n'y avait pas de futur ? Si tout ce que l'on pense être le futur n'existe plus depuis longtemps ? Regarde la vie des habitants des villes que l'on connaît : penses-tu que ce soit vraiment le futur qui les attend ? Tous, ils ne vivaient pas, ils ne faisaient que vivre dans le présent, un présent sans fin qui les rapportait tous vers le même point : le quotidien, un quotidien si morne que ce qu'ils faisaient de leurs journées n'avait aucune importance. Et pourtant ils vivaient ! Et c'est peut-être simplement ça la vie : respirer et vivre et dormir comme on le faisait avant, sans se poser de question, sans recherche de l'autre côté.

- Et tu as une solution pour revenir à ça ?

- Aucune, si ce n'est de s'installer dans une ville, et de se mêler à la population, de prendre leurs habitudes, et d'espérer qu'elles deviendront les nôtres.

Syli se mit alors à rire, et dans son rire il y avait de la colère, du mépris, et une tristesse si lourde que Tyréjas en fut profondément blessé.

«Tu veux faire semblant ! Tu veux faire semblant d'être normal, toi, Tyréjas, celui qui a toujours été au-dessus des autres, toi qui était le modèle, tu veux devenir comme les autres... Quel retournement... quelle farce...»

Syli s'approcha de lui jusqu'à ce que son nez frôle celui de son compagnon, et d'un geste ample, elle le gifla, un coup si fort que sa paume en trembla. Tyréjas se redressa, sauta sur elle et leva le poing, prêt à répondre à la violence dont elle avait fait preuve. Mais son regard l'arrêta : elle souriait.

«Tu n'oublieras jamais ce qui vient de se passer Tyr. Jamais tu n'oublieras la douleur sur ta joue ni la colère qui est en toi en ce moment. Tout comme tu ne pourras jamais oublier ce que nous avons vécu. Alors arrête de te mentir ! Arrête ! Arrête de croire que tu peux tout contrôler, jusqu'à ta mémoire ! Tu t'es réveillé à la vie, et plus jamais tu ne pourras te rendormir. Plus jamais !»

- Alors c'est quoi ta solution ? Continuer de marcher, de voir des personnes mourir sans qu'on puisse rien faire d'autre que les regarder ? Ce n'est pas pour ça que je suis parti ! Ce n'est pas ça que je veux !

- Qu'est-ce que tu veux ?! Dis-le !

- Je veux... je veux comprendre comment on en est arrivé là. Je veux comprendre ce qui a fait que le monde est ainsi ! Et je veux que tu viennes avec moi. Je ne veux pas être seul. J'ai besoin de toi pour ne pas me perdre.

- Alors c'est ça ? C'est pour cela que tu veux abandonner ? Pour être certain que je reste avec toi ? Mais Tyréjas, ce que tu veux accomplir ne peut s'accomplir que seul. Comprendre le monde c'est être seul face à soi-même. Mais je resterai. Je continuerai d'être avec toi. J'irai jusqu'à ce que je décide de m'arrêter, et là, tu devras continuer sans moi. Tu m'as promis de me laisser partir.

- Je sais... j'espère simplement que ce jour n'arrivera jamais.

Sur un geste, ils se redressèrent. La vallée sur l'horizon formait un fil infime que les ombres du soir écrasaient, pour ne laisser paraître qu'une plaine froide et vaste, que les nuances du crépuscule étouffaient. Et le silence... quand ils cessaient de parler, sa

présence était écrasante, lourde dans le désert vert qui leur faisait face après ces temps passés au milieu de la foule démente et des immeubles éclatés de lumière. Cette lumière était toujours là, ils le sentaient; ils la distinguaient dans la pénombre grandissante de la nuit nouvelle. Elle appuyait de tout son poids sur la ligne entre le ciel et la terre, projetant son halo dans l'air telle une cataracte inversée qui déverserait sa lumière dans le ciel comme l'on verse l'eau sur la terre. Elle était là-bas, et sa chaleur, la quiétude attrayante de son foyer pesa un instant sur les épaules des voyageurs. Un instant, ils furent appelé par une chanson douce qui résonnait en leur être, une chanson faite de grains de sable comme ceux d'un immense sablier, qui promettrait la paix de l'âme et le repos de l'habitude, la sensation absorbante d'une vie à jamais lavée de la peur du lendemain. Ils l'entendaient, et en eux un instant le désir de rebrousser chemin apparut. C'est alors que Syli prit la main de Tyréjas. Ses doigts dans sa main avaient la froideur de l'aurore, et la force d'un bois brut. Elle la serra, si fort que dans son bras la douleur fit rempart à toute autre sensation. Son corps, de nouveau à elle, trouva le courage de se détourner de la passion qui grandissait, et d'un mouvement léger comme un soupir, elle fit le premier pas. L'homme, en lutte avec ses jambes qui ne pensaient qu'à s'élancer, se retourna, attiré par le lien de chair qui l'appelait au flanc de Syli, et il la contempla, une nouvelle fois, dans l'ombre rouge de la nuit : sa silhouette, faisant contrepoint au soleil moribond, était le seul relief dans le monde face à lui, et il se prit à penser qu'elle n'était pas si dissemblable de l'arbre qui trônait au centre de la ville qu'il abandonnait : son corps était plein de vie, débordant de force, et en même temps fragile, soumis au doute du temps et aux impératifs du présent; elle était comme le fruit : son enveloppe pouvait être touchée, caressée, mais sa chair, sa réalité, était au-delà de toute connaissance; sa saveur ne pouvait être contée, simplement évoquée comme une source de nouveauté continuelle, la racine d'un monde dont l'évocation ne serait jamais qu'une diminution, une simplification de la réalité.

En deux pas, il la rattrapa, cala son pas sur le sien, et cessa de la regarder, pour plonger son regard là où elle lançait le sien. Oui... il marcherait.

Où en était la nuit ?

Tyréjas s'était redressé, le cœur brûlant, sans savoir pourquoi. Était-ce la nuit qui jouait avec lui ? Rien ne semblait pourtant bouger tout autour. Pourtant, quelque chose était présent, quelque chose qui n'aurait pas du être là. Mais quoi...

Ses jambes étaient encore engourdis par le sommeil. C'était une sensation à laquelle il ne parvenait pas à s'habituer. Le sommeil, auparavant, était un acte normal du corps, un geste que l'on faisait consciemment, car il le fallait, car c'était l'heure. Mais depuis cette nuit là, c'était différent, depuis cette nuit étrange qui avait tout précipité : le soir n'était plus le début de la vie; le soir était devenu le moment où la vue devenait douloureuse, où le corps réclamait le repos, où la terre devenait incertaine et le ciel aussi vaste que des milliers de mondes. C'était le moment d'arrêter de marcher, et de laisser son corps décider à sa place.

Mais cette nuit, quelque chose l'avait poussé au réveil, et refusait de le laisser se rendormir. Alors, résigné à atteindre que le soleil se lève, il s'étira avec délectation, et plongea son esprit dans les rivières de lumière qui courraient au-dessus de lui.

Il ne pensait à rien. Il ne fit que regarder au-dessus de lui, toutes ces étoiles qui avait déjà vues au travers du courant sombre des nuits, toutes ces étoiles qui scintillaient comme autant de vies éparpillées, qui ne se connaissaient pas autrement que par la certitude que ces lumières ne provenaient pas d'elles-mêmes, mais des autres, de toutes les autres sources de lumières qui formaient un monde, lui-même part d'un monde encore plus vaste, qui était contenu dans un monde plus vaste encore, et ainsi de suite, jusqu'à ce que son esprit, possédé par ce corps qui était tout pour lui, ne puisse aller plus loin, ne puisse plus se représenter de contenant plus grand que celui qu'il observait. Tout se mit à tourner autour de lui, comme lorsqu'il s'était trouvé en présence de Shamhlú. Il n'y avait plus de haut, de bas, de contenant et de contenu. Il n'y avait plus qu'un ensemble, minuscule et immense, qui bougeait parfois comme le ferait une corde fine et musicale, qui s'enroulait sur elle-même en une boucle infinie de mouvements et de distorsions, pour se briser en une infinité d'espaces aussi semblables que des grains de sable, et pourtant différents, tellement différents qu'il était impossible pour lui de signifier leur nombre, et il était écrasé par ce nombre, envahi par l'incommensurable désunité de cette vastitude qui s'auto-créait et s'auto-détruisait avec une telle rapidité que leur existence n'avait aucun sens en elles-mêmes. Il se sentait attiré par le flux qui emplissait un gouffre insondable et pourtant irréel, prisonnier de sa propre incapacité à comprendre le lieu où il se trouvait, et pourtant irrésistiblement envieux d'en faire partie, d'en saisir l'essence mystique et pragmatique qui coulait de lui pour abreuver l'infini. Il se sentit alors envahi par un sentiment d'effroi, par une saisissante et dévorante envie d'écarter les bras jusqu'à la limite de son corps et même au-delà, afin de pouvoir saisir le plus possible de ce monde qui l'accueillait pour le ramener vers lui et lui murmurer des mots qui ne pouvaient exister en aucune langue, qui ne pouvaient être représentés par aucun signe, par aucune peinture ni aucune pensée. Il voulut être un dieu comme ceux dont Shamhlú avait parlés pour pouvoir effacer toute la douleur qui prenait de plus en plus de place en lui et la dévorer, quitte à ce que son corps et son âme en soient irrémédiablement corrompus, quitte à ce que sa vie explose en une myriade de petites étincelles sans réalité. Il voulut avoir la force de milliers de vies pour effacer la violence qu'il sentait grandir en lui, pour retirer à jamais de la réalité de tous les mondes présents et à venir le vice de la vie, pour que la haine

se dissipe comme le vent et que ne demeure plus que la reposante lumière des étoiles et son flot velouté.

Il entendit Syli marmonner un mot, un souffle. Il baissa les yeux vers la terre, vit les ombres au travers des ombres immenses et menaçantes qui se découpaient sur un horizon entaché de feu, juste avant qu'une main gigantesque ne s'abatte sur lui.

Mal à la tête. Le cœur qui tremblait. Où était-elle ?

Elle sentait contre sa poitrine une masse forte et puissante qui l'agitait sans ménagement, dans un va et vient houleux de marche forcée. Ses poignets lui faisaient mal, ses bras également. Elle voulait se frotter les épaules, mais elle en était incapable. Elle voulait s'étirer, mais cela lui était impossible. Ce n'est qu'aux mouvements coordonnés de ses jambes qu'elle comprit qu'elle était attachée. Sa bouche était pâteuse de poussière et lourde de sécheresse, rêche comme une pierre brûlée par le soleil. Mais la plus grande douleur lui venait de ses yeux : lorsqu'elle tentait de les ouvrir, une souffrance tapageuse lui enfiévrant son corps tout entier. Était-ce la lumière, ou bien son absence qui lui arrachait ces pointes de son crâne, elle ne pouvait que le supposer. Mais il y avait plus urgent.

Que s'était-il passé ? Où était-elle ? Où l'emmenait-on ? Et surtout : qui ? Qui étaient ceux qui la transportaient ?

Ils sentaient le silex et la cendre. Partout autour d'elle, elle en devinait les traces, les contours sombres des flammes anciennes qui avaient fait reluire leur peau, les grains de soufre et gris qui s'attardaient sur les épaules et les dos qui n'offraient qu'une unique origine. Alors, elle ferma les yeux, et bien qu'une douleur lourde lui envenimait le cœur, elle ne put s'empêcher de sourire. L'Arbre avait cessé d'être.

Lorsqu'elle fut lancée sur le sol, les bruits devinrent différents : plus de pierres écrasées par la horde, plus de grognements rauques, plus de houle, plus de vertiges. Les chants tribaux, désarticulés, s'élevaient, tandis que du sol un camp fait de peaux et de bois, de cuirs tendus entre le sol et le ciel, de feux par dizaines qui brisaient les ombres du soir sortait, comme une graine qui transpercerait la terre, autour d'une hutte immense et superbe peinte par les ans. Sur ses contreforts des dessins s'entremêlaient, chaotiques, racontant une histoire sans fin ni début, un récit guerrier fait de flèches et de fer, qui semblaient pleuvoir du dessous pour aller galvaniser des cieus de troupeaux animaux et d'ennemis sans visage. Et tous s'attroupaient autour d'une nouvelle pièce encore inachevée, formes ruinées d'un labyrinthe de lumières rouges et de corps sans vie, autour desquels avait été tracé à la hâte une sorte d'immense main décharnée qui étaient tendue vers une étoile qui, de ses rayons, la faisait suffoquer.

Tyréjas n'était pas encore visible. Avait-il réussi à s'enfuir, ou bien était-il retenu autre part ? Peut-être était-il mort... Elle ne trouvait aucun indice, rien qui puisse lui indiquer quoi que ce soit. Et cela l'effrayait. Elle tenta de trouver le calme en elle, en respirant profondément, les yeux fermés, mais toujours devant ses yeux des images défilaient, un chaos de sons et d'odeurs qui s'imposait à elle comme une ombre sur son cœur, et ses battements s'amplifiaient, faisaient trembler ses joues, alimentaient un cri lourd comme un air sans vie qui demandait à sortir, pour affronter le réel, quel qu'il soit.

Elle ouvrit les yeux sur une sensation subtile, un frisson qui lui frôlait le creux de la nuque. Face à elle, plusieurs hommes, tous de stature immense, les yeux grands ouverts et de la terre sur les lèvres, la regardaient, interloqués, pris d'une sorte d'amusement révérencieux pour cette femme qui semblait être la seule de tout le camp, et certains s'approchaient, le bras tendu, touchant une mèche de cheveux perdue, ou un morceau d'épaule, toujours avec un geste de recul, comme si un interdit était outrepassé. Mais quelque chose était étrange... dans leurs gestes, dans le mouvement

de leurs corps... c'était comme si elle n'était pas prisonnière, ni même humaine. Et la foule grossissait. Les sons s'écrasaient. Il n'y avait qu'elle. Rien qu'elle.

Soudain, elle comprit; les gestes, les regards et le silence. Ils n'étaient pas étonnés, mais admiratifs, comme s'ils attendaient d'elle qu'elle se lève et qu'elle les guide, qu'elle leur ouvre le monde comme un fruit pour en révéler la couleur véritable; ils voyaient quelque chose en elle qu'elle commençait tout juste à comprendre, non pas par sa logique, mais par intuition. Elle était à l'orée d'un éveil qui s'imposait lentement à elle, et sur lequel elle n'avait aucun pouvoir.

Puis la foule se fendit en son centre, traçant un chemin entre l'immense tente et elle, et un homme à la peau presque rouge se trouvait sur ce chemin. Il s'avancait avec dans sa main une lame laiteuse et hasardeuse, dans sa démarche une résolution implacable, et Syli, le voyant, sentit ses os geler, son cœur se figer, car elle voyait en lui l'aboutissement de toute sa vie, le point final à une ligne dont elle avait été l'unique témoin.

Mais il n'en fut rien. L'homme la contourna, d'un pas léger qui s'opposait à la masse qu'il était, et il trancha les liens qui ceignaient encore les bras et les jambes de Syli. Il lui prit alors le bras, l'enjoignant à se lever, et avec une douceur ferme il l'invita à le suivre, au travers de la foule toujours muette, jusqu'à la demeure de peaux et de bois, qui s'ouvrit à son approche et dans laquelle elle pénétra, seule. Puis le voile derrière elle se referma, et ses yeux lui découvrirent un espace empli de parfums, de musique sourde et de femmes, qui chacune était parée d'une beauté si violente et si pure que Syli ne put que baisser un instant les yeux. Le hâle de leur peau de cuivre, l'amande sombre de leur regard et le galbe félin de leur corps étaient si prononcés, si attirant, qu'elle ne put empêcher ses joues de se teindre de pourpre. Mais une main se plaça sous son menton, lui faisant redresser la tête, et elle vit que toutes ces femmes, ces représentations magnifiques, la regardaient, avec elles aussi une touche fine et brûlante d'admiration pour ce qu'elle était. Sur son corps elle sentit des mains se poser, retirer la poussière et la fatigue de la route, délasser ses muscles endoloris et lui retirer ses vêtements abattus par les longues journées de marches passées, pour la parer d'une tenue si légère et si odorante, si vivante, qu'elle ne put s'empêcher de se croire endormie. Les couleurs, autour d'elles, peu à peu se réveillèrent à ses yeux avides, les meubles, les coussins et les tentures chargées d'icônes se mirent à danser autour d'elle. Ses jambes vacillèrent, les mains la supportèrent, et son corps, reposé au milieu d'un cercle profond de duvets et de mousse, s'évada, pour glisser véritablement dans l'onirisme de la nuit.

Quand elle se réveilla, les femmes étaient toujours là, leurs mains s'agitant autour de pierres brillantes. Elles frappaient ces cailloux avec d'autres roches similaires, faisant naître étincelles et flammes qui s'évanouissaient dans l'obscurité légère de la tente, comme une idée à l'aube du sommeil. Elles travaillaient les pierres, puis les posaient sur une petite table, avant d'en prendre une autre, et de recommencer, chuchotant entre elles ce qui aurait pu être des banalités, comme les plus puissantes des vérités. Car Syli ne les comprenait pas, tout comme elle n'avait pu comprendre les chants de la veille. Mais ce langage l'attirait. Elle sentait qu'en elle ces sons étaient sincères et libres, qu'ils ne provenaient pas d'esclaves, mais d'êtres qui agissaient parce qu'ils l'avaient choisi. Aussi se leva-t-elle, appréciant encore une fois la douceur de sa tenue et la mélodie des éclats qui frappaient sa peau, et s'approcha du tas de



pierres travaillées. Elle voulut en prendre une, mais une main la retint, non pas par interdiction, mais par précaution, et les yeux, prolongement du bras, la regardaient, une lueur bienveillante en eux, tandis que l'autre main, se saisissant d'une pierre, approcha la partie taillée de sa propre peau. À peine la pierre eut-elle touché le bras doux qu'un fil de sang s'en échappa, pour venir tomber sur le sol. Syli, abasourdie par cela, retira sa main, pour approcher sur regard de la plaie : l'entaille était parfaite, presque belle dans sa rectitude, une marque brève et apeurante de la perfection de ce que ces femmes faisaient de ces gemmes; elles fabriquaient des armes, des outils d'une telle perfection que l'art qui les avait engendrés ne pouvait être que le symbole d'un savoir lointain, porté à un tel niveau que par l'expérimentation de centaines de mains habiles. Mais ce n'était pas tout : Syli remarqua, proche de cette plaie encore vive, d'autres marques, plus lourdes, plus aléatoires, qui ne pouvaient provenir que de luttés anciennes. Pendant un instant, elle imagina que ces femmes étaient violentées par les hommes, mais le respect dont ils faisaient preuves à leur encontre était un puissant contre-argument à cette idée. Et, comme la veille, un frisson la prit, et alors elle comprit : ces femmes n'étaient pas subordonnées aux hommes. C'était tout le contraire. Ce que ce peuple faisait n'était pas dépendant d'un ordre de caste, mais d'une profonde volonté d'action. Ce n'était pas un groupe de barbares, mais une société nomade, dont l'organisation reposait sur un puissant sentiment communautaire, dans lequel les femmes étaient l'une des pierres maîtresses. Et elle se sentait prise dans cette communauté, plongée en elle sans pression, simplement par logique. Et puisqu'elle était en vie, puisqu'elle avait été acceptée, Tyréjas devait être en vie. Elle ne pouvait deviner s'il était dans ce camp, ou bien autre part, mais il devait être en vie.

Un son, du dehors, s'éleva, et les femmes, d'un geste, se levèrent. Elles posèrent les pierres qu'elles tenaient, lissèrent les robes qui les habillaient, et se dirigèrent vers la sortie, attirant Syli à leur suite, avec la même douceur que la veille.

Au dehors, le ciel d'un blanc cru s'étirait à perte de vue, recouvrant la plaine de la même uniformité avec laquelle la terre s'étendait. Un peu partout dans le camp, des groupes s'étaient formés, rassemblés autour de feux légers sur lesquels des vasques sombres laissaient s'échapper une vapeur odorante. Sur leur droite, un espace vaquant était visible, où un pot semblable aux autres était placé, lui aussi plein d'un liquide empli de ce qui semblait être des légumes attendait. Les femmes s'en approchèrent, s'assirent, et commencèrent à se servir en nourriture, tendant à Syli le premier bol et la première cuillère, et l'observant, attentives. Avec application la femme plongea l'ustensile dans la soupe, et porta le liquide à sa bouche : elle reconnut le goût d'une pomme acide et juteuse, les arômes corsés de plantes résineuses, et cela était bon. Les autres femmes sourirent alors, et comme si l'acceptation de Syli était le signe qu'elles attendaient, toutes se mirent à manger leur repas en silence, et le bruit de leur cuillère dans le bol de bois clair était leur conversation, un hommage respectueux à ceux qui le leur avaient préparé.

Le repas terminé, les femmes de nouveau se levèrent en un mouvement, et rentrèrent dans la tente qui était la leur. Syli était avec elles et, maintenant rassasiée, des pensées de voix lui parvenaient, une volonté d'entendre des mots, même incompréhensibles, simplement pour pouvoir fixer des sons sur des visages, une intonation, une manière de bouger, quelque chose qui pourrait lui permettre de comprendre un peu mieux ce groupe qui, contre toute attente, l'avait recueillie au milieu

du désert, l'avait nourrie et habillée. Elle voulait comprendre ce qu'ils étaient, pourquoi ils parcouraient les plaines, pourquoi ils attaquaient les villes, et surtout, pourquoi elle avait été sauvée, elle. Elle voulait savoir ce qui motivait ces êtres pour tous ces morts, alors qu'ils semblaient si bons, si attentionnés, et si, parmi toute cette attention, il n'y en avait pas un peu qui avait été donné à d'autres étrangers, peut-être à Maya, peut-être à d'autres personnes qu'elle avait déjà rencontré, comme...

Comment s'appelaient-elles déjà, ces personnes avec qui elle avait passé tant de temps durant ses nombreuses années d'avant, avec qui elle avait tant discuté sur ces mondes étranges et faux qui accueillait leur sommeil ? Elle n'avait pas pensé à elles depuis si longtemps; enfin, pas vraiment longtemps, mais suffisamment pour que le passé et le présent soient deux temps distincts, comme deux univers qui ne se croiseront jamais, qui n'étaient reliés que par elle et Tyréjas, deux points qui s'étaient arrachés à l'un pour venir peupler l'autre. Mais pourquoi ne parvenait-elle pas à se souvenir de leur nom, de leur visage ? Plus elle tentait de se souvenir, plus elle se perdait en elle, incapable de donner une simple teinte à un contour, un son qu'elle avait plus prononcé qu'un autre. Son corps semblait avoir perdu jusqu'aux réflexes de ce qui avait été sa vie. Les formes qui avaient été son quotidien s'enfuyaient au loin, pour s'éteindre dans l'horizon épais de son passé révoqué, et elle, sur la ligne fine de l'horizon qui se séparait du ciel et de la terre, il lui semblait qu'elle se tenait sur le bord d'un gouffre sombre fait de dents et de vents acides, et qu'elle s'apprêtait à tomber, que la seule chose qui la retenait était ce monde face à elle qu'elle tentait de reconstruire et qui se superposait au vide sous ses pieds, tandis que le monde tournait et que le temps filait comme de l'eau.

Elle fut soudain pris d'une grande fatigue, un poids qui s'écrasait sur ses reins, et les couleurs du monde changèrent. Elle tenta de lutter, de demeurer une bille de conscience libre et souple, mais tout s'effondrait; les lignes devenaient des courbes, la matière devint comme du feu pour ses yeux, et ses mains devinrent deux pointes qui s'enfonçaient en elles-mêmes. La douleur s'immisça dans son corps tout entier; chacun de ses muscles devint une fibre arrachée à la sécurité blanche des os. Puis, d'un coup, comme si elle avait été portée au-dehors, la voûte du ciel s'écrasa sur elle, et tout devint rien.

Mal à la tête, le cœur qui tremblait. Où était-il ?

Ses yeux lui faisaient mal, mais il se força de les ouvrir. En-dessous de lui, de l'herbe qui défilait. Mouvement...

Le choc lui parvint, comme un coup dans le foie : quelqu'un le portait. Il voyait les jambes qui s'agitaient de manière frénétique, les muscles qui frappaient contre la peau, les petites pierres qui étaient écrasées sous le poids du géant lancé à pas de course, les petits tas de poussière qui s'élevaient encore à plusieurs mètres de hauteur, plusieurs secondes après leur passage. Et le mouvement de son corps, et le mouvement du corps qui le portait, et cette odeur de sueur acide, mordante, qui lui envahissait la bouche, et le tourbillon qui emportait toutes ses pensées... Il ne put s'empêcher de vomir une boue noire, trop molle pour être une ancienne nourriture, tandis que rien ne changeait, que la course continuait, que le monstre de chair et d'os continuait sur sa lancée.

Tyréjas regarda autour de lui. Mais autour de lui, il n'y avait rien d'autre que le colosse qui le transportait : pas d'autre être humain que lui, et la chose qui le portait.

Où se trouvait Syli ? Ce fut comme un second réveil. Sa tête avait pris conscience de sa situation, mais son cœur était demeuré absent tout ce temps, jusqu'à ce que s'impose cette réalité implacable comme l'acier : où était Syli ?

Il commença à ce débattre, à agiter ses pieds et ses mains liés, mais la poigne du monstre était lourde et sûre. Tous ses efforts ne lui apportaient que sa propre douleur, et rien d'autre. Pas un mot. Pas un grognement. Rien. Il ne faisait que courir. Courir. Courir.

Tyréjas tenta de se souvenir de ce qui lui était arrivé, mais il n'en avait aucun souvenir. Il avait pensé à quelque chose d'important, à un monde autre, quelque chose de différent qui ne pouvait être exprimé par des mots, mais la sensation s'était tarie, et rien ne semblait pouvoir la ramener. À sa place, il y avait un vide, l'impression insaisissable du temps qui passe et s'échoue sur des rives d'une nudité de sel, et qui faisait peur. Il avait peur; peur de ce qui se trouvait devant lui, sous lui et au-dessus de lui, comme si le monde entier s'était allié pour le faire disparaître. Syli n'était plus là, et tout s'était immédiatement recouvert d'un voile de mort.

Le monde s'arrêta de défiler. Comme s'il avait été un jouet, Tyréjas se sentit soulevé, puis jeté au sol comme s'il avait été un jouet ou un morceau de bois sec. Le choc de la terre sur son corps fut douloureux, mais cela importait peu. Lucide comme à l'orée de la mort, il regarda tout autour de lui, tentant de raccrocher son esprit sur le moindre détail particulier, quelque chose qui aurait pu lui donner une idée d'heure, d'un ensemble plus grand que lui et son porteur, simplement parce qu'il le voulait, parce qu'un simple détail, la plus petite indication serait pour lui bien plus qu'un point sur le monde; cela serait le monde, la preuve irréfutable de son existence, et non une image d'un autre monde comme il en avait tant connu. Il avait peur d'être en train de rêver, de ces rêves dont on ne peut s'éveiller qu'en mourant, mais dans lequel la mort serait aussi sa propre mort, l'écho simplement différé de sa disparition. Il voulait se sentir vivant.

Mais il n'y avait rien. Le monde était plat.

Le monstre s'approcha de lui, et Tyréjas ne fit aucun geste pour l'empêcher de lui ouvrir la bouche; il avala même, sans chercher à s'y opposer, de cette eau sombre et lourde qui l'avait déjà drogué. Puis le silence creusa en lui, et il l'accueillit sans lutter.

À son réveil, elle se trouvait entourée de toute la masse de ce village mouvant, centre d'un cercle fait de flammes, centre d'un cercle fait d'humains qui dansaient d'un mouvement unique et hypnotique, sans qu'aucune musique ne fut audible, sans qu'aucun son que le son des pas sur la terre ne s'élève, sans qu'aucun rythme que celui des corps ne vienne fleurir l'atmosphère. Et Syli était là, cerné par le feu qui crépitait et ces êtres qui se liaient dans la danse et l'extase, terrifiée et intimement attirée par ce qu'elle voyait. Elle sentait son corps qui luttait contre lui-même, qui désirait pénétrer dans la foule pour disparaître et ne faire plus qu'un, s'enfoncer dans la masse de chair et d'eau qui s'offrait aux étoiles froides et lointaines pour exploser en une myriade de pensées et de délices, pour cesser d'exister, pour disparaître comme disparaissent les mythes et leurs héros pour se fondre dans la légende du monde. Il voulait se mêler à tous ces êtres, être comme eux, simplement, être une essence sans âme, et disparaître dans la terre quand le temps serait venu. Mais il refusait de bouger. Il s'opposait. Il demeurait. Elle voyait ces rites et ces mélanges de chair et de sang, et son esprit en était opprimé. Face à elle elle ne voyait que des vagues que le feu amplifiait sur la voute de la nuit, et elle en était terrifiée ! Elle voulait pleurer, hurler, plonger dans cette mare de chair pour en séparer les éléments, prendre leur visage dans ses mains et leur crier de se réveiller, de cesser d'être un point pour être une ligne, un espace, de s'ouvrir et de voir par leur yeux plutôt que par ceux de la multitude !

Mais elle sut, avant même d'ouvrir la bouche, qu'aucun son d'elle ne leur parviendrait, car elle n'était pas comme eux. Ils étaient identiques sur tous les points, mais ils avaient quelque chose qu'elle n'avait pas, qu'elle n'aurait jamais.

Puis les corps se tournèrent vers elle, et au milieu du feu celui qui avait tranché ses liens surgit; son corps était couvert de peinture, selon une alchimie que Syli ne comprenait pas, et dans sa main droite un long bâton dont la tête était taillée comme un œil immense se tenait, dans sa main gauche il serrait une pierre brillante et translucide semblable à un œuf, et tandis qu'il marchait le long du feu il brandissait le sceptre, et tous les autres se prosternaient, posant le genou gauche sur le sol, la tête baissée; puis il arriva aux côtés de Syli, et le silence se fit, et lui seul devint vivant, tandis que les autres, tous les autres, s'assirent, le regard posé sur lui.

### La conflagration

Ce monde est un cercle dont l'origine et la fin se confondent dans la forme. Cette forme est celle du feu, le feu universel de qui tout provient et vers qui tout revient. Le feu est son essence et par lui tout s'accomplit comme dans une roue sans fin, car le feu est le monde et le monde est un cycle. Et ce qui se trouve dans le monde est comme une roue qui tourne à l'intérieur de la roue du monde. Mais le cycle dans lequel le monde se trouve est différent du cycle dans lequel nous nous trouvons nous. C'est pour cela que ce cycle nous semble incompréhensible, car nous sommes humains et mortels et par cette humanité et cette mortalité nous ne pouvons comprendre ce qui est plus grand que nous, et le monde est si grand dans l'espace et dans le temps que nous ne pouvons le saisir par notre corps ou notre esprit. Pourtant ils sont semblables de bien des manières : comme lui nous possédons cette même flamme qui brûle en nous et qui nous vient de ce que nous ne pouvons pas comprendre et qui est le feu qui alimente et consume le monde tout entier. Elle est notre vie et notre mort tout à la fois, car sans elle

nous ne pouvons rien être et par elle nous sommes détruits, car elle est l'origine et la fin, ce qui est et ce qui sera par ce qu'elle a été. C'est pour cela que nous ne pouvons connaître ce qui fut auparavant car la flamme est partout et recouvre tout. Elle est la perfection, l'expression éclatante de la réalité de notre réalité. Et cette réalité est telle que je vous l'annonce, car par moi les                    vous parlent. Je suis votre guide, celui qui a été choisi par les                    pour vous apporter la réalité de ce monde et ce qui a été pour que vous puissiez faire ce qui après sera appelé passé.

Je ne sais pas comment le monde apparut, mais je connais les origines de ce monde. Lorsque le monde dernier prit fin il n'y avait que flamme. Partout la surface était dévorée par le feu, un feu si intense qu'il ressemblait au soleil lui-même. Et avec ce feu les ombres n'existaient plus et les collines fondirent, et les rivières s'asséchèrent, et le ciel lui-même devint incandescent, la voûte se brisa et des rochers plurent aussi nombreux que les étoiles, le sol devint aussi meuble que la boue mais il n'y avait pas d'eau car sur toute l'étendue de la terre l'eau avait cessé d'être. Et alors que le soleil était sur le point de disparaître un second soleil semblable au premier apparut à l'horizon est et le jour alors n'eut de cesse d'être. La terre continua de brûler et les flammes de s'élever de plus en plus haute jusqu'à venir frapper presque l'univers, les montagnes ne furent bientôt plus que mares en fusion et les mers s'évanouirent. Et alors que le second soleil commençait à peine à délaisser le zénith un autre soleil apparut, et bientôt il y eut deux soleils constamment présents dans le ciel. La terre ne fut plus que rides et craquelures, des gouffres puis des ravins entiers zébrèrent la surface et de ces gorges béantes sortirent de nouvelles rivières aussi liquides que l'eau et aussi brûlantes que le fer le plus blanc, et ces rivières recouvrirent le monde tout entier comme un voile mouvant. Et dans le ciel un quatrième soleil apparut et se lia aux autres de sorte que l'air lui-même ne fut plus que feu, et pendant longtemps il n'y eut plus rien d'autre que cela.

Voici comment l'ancien monde prit fin. Et voici comment notre monde commença.

Alors que l'ancien monde était en proie aux flammes éternelles, que les quatre soleils faisaient brûler le ciel, que les rivières de feu parcouraient la surface du monde et que le sol était pourfendu par lui-même une goutte d'eau de la taille d'un grain de sable vint heurter la terre et s'évanouit. Et durant un temps impossible à déterminer rien d'autre ne se produisit.

Puis après ce temps impossible à déterminer une autre goutte, mais cette fois de la taille d'un caillou, frappa le sol avant de n'être plus. Puis ce fut une goutte de la taille d'une pêche qui pénétra l'atmosphère saturée de lumière orange et blanche dans un temps deux fois plus court que la fois précédente pour venir frapper la terre. Puis la goutte suivante fut de la taille d'une pomme, puis d'une roue, puis d'un homme, puis d'une tente, puis d'un immeuble, puis d'une colline et ainsi de suite et de plus en plus souvent, mues par une régularité profonde et parfaite qui apportait avec elle le présage que l'éternité venait de prendre fin car au fur et à mesure que l'eau tombait les flammes s'affaiblissaient et s'éteignaient, plongeant le monde dans une brume de plus en plus dense, de cette même brume que nous avons traversée et qui recouvre cette partie du monde comme un reliquat de ce qui fut, comme une marque indélébile de ce passé suffocant. Et dans cette brume les soleils s'abreuèrent, et dans cette brume ils cessèrent d'être jusqu'à ce qu'il n'en reste de nouveau plus qu'un comme une perle, un

miroir pour refléter le regard de ce qui ne se trouve pas sur terre, un soleil faible et jaune comme un grain d'orge pur qui ne pouvait plus régner que sur un jour vacillant, une sorte de crépuscule fantomatique, frontière entre deux nuits.

C'est alors que les âmes de ceux qui avaient habité l'ancien monde furent rassemblées et séparées entre elles : d'un côté furent rassemblées celles qui avaient passé leur existence dans le désir du monde et de l'autre, dans le rejet de la multitude et le culte de leur propre personne, et de l'autre furent rassemblées celles qui avaient agi non pas pour eux simplement mais également pour les autres, qui avaient accepté le monde et les changements du monde, celles qui ne voyaient pas simplement par eux mais par ce qui les entourait également. Aux premières fut donné le nom de Tavasava, ce qui dans la langue du monde ancien signifie "ceux qui rêvent pour les autres", et aux seconds fut donné le nom de Nimmânara, qui signifie "ceux qui rêvent eux-mêmes". Les premiers furent replacés sur terre et condamnés à vivre et revivre éternellement l'existence terrestre et à subir les douleurs qu'ils avaient provoquées dans le monde précédent, tandis que les seconds, libérés du fardeau de la mort, purent vivre détachés des souffrances que procurent les désirs et s'épanouir dans un monde loin de la surface du monde. Les brumes alors se dissipèrent et le soleil retrouva sa blancheur, les vastes espaces que les flammes avaient recouverts furent parsemés de plantes et d'arbres et les cités de pierres et de verre apparurent et celles et ceux qui étaient sur la terre les peuplèrent, et pendant longtemps le monde demeura ainsi.

Puis de nouveau le monde changea, car il n'existe aucune éternité dans ce monde ni dans aucun autre, rien d'autre que des espaces et des temps si grands que les âmes de ceux sur la terre ne peuvent les dompter ni les saisir. Le monde changea et le feu de nouveau fut appelé. Alors ceux dont l'âme auparavant impure était devenue presque pure furent appelés pour une nouvelle tâche. Un peuple nouveau s'éleva sur la terre pour préparer le monde à son prochain renouveau. À ce peuple fut désigné un chef et à ce chef fut désigné la tâche qu'ils allaient devoir accomplir : le monde dans lequel ils se trouvaient est sur le point de périr. Mais plutôt que de laisser ce monde et tous ses habitants souffrir le martyr de la flamme omniprésente le monde pouvait être sauvé par eux. À eux avait été offert le choix de sauver celles et ceux qui pouvaient être sauvés pour recommencer le monde; à eux avait été offert le devoir d'effacer les marques du passé pour que le futur puisse prendre place dans le monde. Ce peuple nouveau est notre peuple ! Nous sommes le peuple qui porte le feu destructeur et salvateur. Nous sommes la main des âmes rêveuses. Nous sommes le mot de l'au-delà. Par nous l'avenir devient présent et le présent demeure par cela. Par nous le monde rentrera dans un nouveau cycle. Le rôle nous a été donné ! Par nous le cycle recommencera car il doit recommencer afin que le monde ne sombre pas dans l'immobilité. Je le sais car celui qui nous a choisis et m'a choisis me l'a dit. Il m'a dit que ce monde allait continuer de vivre par nos mains car c'est ainsi que cela se doit d'être fait. Il m'a dit que par nous ce monde allait prendre fin pour que le prochain puisse advenir car c'est ainsi que tout se fait, car c'est ainsi que tout doit se faire.

Autour de Syli la foule jusqu'alors silencieuse et immobile fut soudain prise d'une frénésie chaotique hurlant des mots que Syli ne pouvait pas comprendre par le sens mais qu'elle comprenait par l'esprit; c'était des appels au combat, des muscles qui hurlaient vers les violences à venir parce que cela était ce pour quoi ils existaient, la

raison de leur réalité. Ils étaient des bras armés qui tendaient vers une destruction qui n'était pas une finalité mais un but avoué et chéri, une partie d'un mouvement non pas de mort mais de vie, et cette vie qu'ils pensaient porter était ce qui les portait, ce qui leur permettait de vivre et de pouvoir vivre. Ils étaient un peuple dont la pensée première et dernière était de rendre ce monde tel qu'on leur avait appris qu'il avait été et qu'il serait grâce à eux. Ils n'agissaient pas par violence ni par désir mais uniquement parce qu'on leur avait dit que telle était leur mission, simplement parce qu'ils étaient mus par l'émotion primaire de faire ce qui devait être fait.

L'étrangère fut alors précipitée dans la horde hurlante par ces mêmes mains qui quelques secondes auparavant avaient brandi leur exaltation comme des armes et des bras la levèrent comme si ils voulaient la projeter vers le ciel et le chef brandit son bâton comme un ordre, criant des sons en monosyllabes comme une bête anthropomorphe revenue aux racines de ses ancêtres et Syli se débattait, hurlait jusqu'à ce que sa gorge devienne de l'acide, jusqu'à ce que ses cordes vocales ne soient plus que des nerfs tendus jusqu'à l'éclatement, jusqu'à ce que ses cris ne soient plus ceux d'une humaine mais d'une boule de vie que l'on arrachait à l'existence, et elle criait encore, criait tandis que les mains autour d'elle se relayaient sur son corps, tandis que les doigts sur tous ses membres l'agrippaient, la tiraient, la pinçaient, la pressaient, jusqu'à ce que le sol ne soit plus qu'un souvenir, que la gravité ne soit plus qu'une chimère, que la volonté ne soit plus qu'un mythe et que sa réalité explose comme un os que l'on fracasse. Et elle hurlait, hurlait, hurlait, tandis que dans son champs de vision le feu réapparaissait, grandissait, devenait si grand qu'il envahissait toute sa conscience, toute sa vie, tout son présent, tout son futur.

Un point. Ou peut-être une ligne. Une ligne claire au milieu de la nuit. Des points par milliers qui s'assemblent les uns à la suite des autres comme s'il n'existait qu'un seul espace. Un espace filiforme. Un espace qui grandit, ou peut-être un espace qui s'étend. Est-ce que c'est le point qui devient plus grand ou l'espace qui s'étend et se peuple de points ? Je ne comprends pas. Qu'est-ce que l'espace ? Je suis dans l'espace et je peux le pointer du doigt quand je le regarde, mais qu'est-il ? Je ne peux que le définir par lui-même, étendre mes mains aussi grand que je le peux et dire "l'espace est l'espace" et rien d'autre.

L'espace est une suite de points. Pourquoi je pense cela ? Mes yeux me font mal d'être fermés depuis trop longtemps. Je dors ? Peut-être. Dormir. Mourir. Je ne sais pas ce qu'est la mort alors peut-être que la mort est un sommeil pour l'espace lui-même. Peut-être qu'en dehors de l'espace je ne suis pas mort, peut-être qu'en dehors de l'espace je ne fais que dormir, contempler ce qui se trouve autour de moi les yeux fermés, attendant que mes yeux s'ouvrent et que la vie de nouveau soit mienne. Peut-être que c'est cela mourir : simplement attendre de se réveiller à l'espace.

Pourquoi je pense cela ? Entouré de points. Des points partout. Mes yeux me font toujours mal. Les points sont des lignes. Où vont-ils ? Pourquoi partent-ils tous loin de moi ? N'ont-ils rien à faire ici ? Ils apparaissent ici et s'enfoncent vers autre part, comme si ici n'était pas leur lieu d'existence, comme si tous les points de tous les lieux autour de moi n'avaient jamais été des points mais des lignes reliant cet espace et d'autres parts. D'autres espaces ? Un espace ici. Un espace là. Un espace plus haut, un autre espace encore plus haut, et un autre en dessous, encore en dessous, encore en dessous. Combien y-a-t-il d'au-dessus et d'en-dessous ? Où se trouve la limite ? La limite est le point. Des points comme des lignes.

Tremblements. Qu'est-ce qui tremble ? Les lignes autour de moi. Moi. Est-ce que ce sont les lignes qui tremblent ou bien moi ? Je ne sens rien. Je ne sais rien. Si les lignes tremblaient toutes en même temps et moi avec elles, est-ce que je saurais si je tremble ? Et si un point seulement ne tremblait pas dans tout cela, est-ce que ce serait lui qui tremblerait ?

Ça ne tremble plus. Suis-je enfin harmonisé avec le monde ? Vais-je enfin pouvoir me réveiller et découvrir une nouvelle vérité, un nouveau point dans cette ligne ? Je me souviens des autres vérités. Ces moments différents dans lesquels je vivais. Ces choses que j'appelais illusions quand je me réveillais. Ces choses que j'appelais réalité quand je me couchais. Je ne me souviens plus d'elles. Elles n'étaient pas vraies, fantômes de mondes impalpables. Pourtant je me rappelle de certaines choses. Je me souviens de couleurs. Je me souviens de formes. Je me souviens de sensations contre mes mains, d'odeurs et de folies. Je me souviens de cet éclat, cette lame. J'avais eu peur de la mort. J'avais hurlé. Est-ce que ce monde était différent ? Est-ce que ce



monde était plus vrai que tous les autres ? Peut-être que oui. Peut-être que non. Qu'est-ce qui fait que quelque chose est réel et une autre non ? Est-ce que c'est le souvenir ? Est-ce que c'est le partage ? Mais alors... Ce que je ne partage pas et qui se trouve dans ma tête comme mes pensées n'existent pas ? Est-ce que ça veut dire que je n'existe pas ? J'existe. Est-ce que ce sont les autres qui n'existent pas ? Les autres existent. Mais comment en être sûr ? Je les ai touchés, mais j'ai aussi touché les autres dans ces illusions que je vivais. Qu'est-ce qui est vrai ? Les points en forme de lignes sont-ils vrais même si je ne peux pas les toucher ? Et si les autres les voyaient ? et si je partageais ces lignes avec les autres, est-ce qu'elles seraient vraiment vraies ?

«Toi te taire.»

Il a parlé. Je ne suis donc pas mort. Depuis combien de temps me porte-t-il ? Où suis-je ? Où m'emmène-t-il ? Je ne sais pas. Je ne comprends pas. Pourquoi ne m'a-t-il pas tué ? M'emmène-t-il vers sa tribu ? Si c'est le cas, où est Syli ?

«Où... Syli.»

Il ne reçut en réponse qu'un coup de coude dans le creux de la cuisse. La douleur se répercuta en lui comme une onde. Il voulut crier mais il sentit que sa mâchoire ne pouvait être suffisamment ouverte pour cela. Il ne put que marmonner, vociférer entre ses dents serrées le flot qui en cet instant le définissait dans son entier. Son corps était à présent son être. Éteintes toutes ces questions qui emplissaient sa vie la seconde précédente. Mortes toutes ces pensées tellement approchées qu'elles lui avaient laissé leur parfum. Plus qu'un vague coup sur la peau. Plus qu'un nerf, un point, un oublié.

Il oublie. Où est-il ? En une seconde tout lui revient. Mais tout lui revient-il ? Son nom, celui de la femme qui était avec lui. La femme qu'il aime ? Qu'il a aimée ? Il se souvient qu'il l'a aimé mais cela n'existe plus. A-t-il oublié l'amour qu'il lui portait ou bien ne l'aimait-il pas vraiment ? Il se met à réfléchir sur ce sentiment et son absence, sur ce qu'était cette femme pour lui... Pourquoi parler d'elle au passé ? Pense-t-il qu'elle est morte ou bien pense-t-il mourir ? Il ne peut répondre à cette dernière question. Il n'y a aucune explication, aucune logique. Elle s'est simplement imposée de cette manière, avec ces mots-là. Précis. Indubitables. Elle fait partie de son passé et c'est tout. Il sait qu'il l'a aimé, mais cela n'est plus. Il a oublié ce qu'était l'amour qu'il avait pour elle. Était-ce un picotement dans le creux de la main ? Ou bien un point de chaleur dans le fond du ventre... Il ne sait plus. Tout comme il ne se souvient plus quand cette sensation a cessé d'être. Était-ce il y a deux heures alors qu'il était sans doute déjà écrasé par le poids de ce bras qui l'empêche de tomber, ou bien avant... Quand est-ce que c'était, avant ?

Tout se mélange. Tout se transforme. Rien ne se perd. Si, des choses se perdent. Il est perdu, lui. Des sentiments qu'il avait sont perdus eux-aussi. Va-t-il perdre

la vie également ? Ça n'a pas de sens. Ses pensées n'ont pas de sens !

«Toi te taire !»

Cette fois c'est dans les côtes que la voix a frappé. Le souffle court empêche l'air de courir comme il faut dans les veines et le corps. Des larmes coulent. Où est Syli ? Où est son regard, où est son ombre, où est son dos, où sont ses mains ? Où est la poussière qu'elle soulève quand elle marche et le murmure de son sommeil ?! Oui maintenant il se souvient ! Il se souvient ce que c'est que d'aimer. C'est comme cette douleur quand l'autre n'est pas là; la sensation de ne pas être complet; la sensation de manquer de corps, de ne plus toucher l'air, de s'étendre, de s'éteindre, de plonger sans cesse sans souffle et de ne jamais mourir, une perpétuelle agonie qui griffe au-delà de son propre soi et qu'on ne peut pas apaiser car toute tentative ne ferait que rappeler la douleur, la rendrait plus forte encore, plus réelle alors qu'elle est déjà tout.

Le monde se dérobe puis revient, épuisant encore un peu plus la nuit autour de Tyréjas. Il a vu l'au-delà de lui. Lentement, prudemment, il ouvre un œil, puis l'autre : autour de lui ne sont que roches nues et lourdes, montagnes obscènes de pierres empilées. Y-a-t-il un seul arbre, un seul brin d'herbe ? Rien ne semble pouvoir pousser ici. Le lieu est vide. Le vide est le lieu. Pas un bruit. Même le vent s'est dérobé. L'air n'est qu'un poids tout autour d'eux qui s'ouvre et se referme. Il ne le sent pas. Il ne le ressent pas. Il le respire mais il n'a aucun goût, aucun parfum. Il est pur. Il n'est qu'air. Rien ne peut vivre en lui. Il est parfait. Il est imparfait.

Il s'arrête. Pourquoi s'arrête-t-il ici ? Il n'y a rien ici. Il n'y a que des pierres sans vie et de l'air à l'infini, rien pour déplacer les rocs et donner l'impression que le temps existe, qu'il passe. Tout est figé ici, et eux qui ne l'étaient pas auraient peut-être pu faire changer cela, apporter un peu d'avoir là où il n'y avait pas même un être. Cependant, à présent que l'autre ne bouge plus, Tyréjas a peur. Il a peur de ne pouvoir bouger, d'essayer de le faire et de sentir que rien ne se passe, que quoi qu'il fasse il ne soit qu'immobilité, pétrifié, comme du sel à forme humaine, comme un visage penché au-dessus du Léthé.

Pourtant il sent qu'il bouge. Le bras qui le maintenait à présent le déplace vers le bas, vers le sol qui accueille ses pieds comme une berge un marin. Le sol existe bien, et l'air qui l'entoure existe bien lui aussi. Le poids sur ses muscles Tyréjas se prend à rechercher l'équilibre, à se souvenir de comment tenir debout. Les mains loin du corps, les genoux brisés, il respire et se redresse. Oui, il se souvient comment tenir debout, comment marcher. Les yeux posés sur le sol se relèvent et s'attardent sur la masse qui éclabousse son horizon de lumière et de poudre. Est-ce bien un corps qui se trouve devant lui, cette chose immense pleine de rondeurs et de tensions qui exhale un air brûlant ? La masse se gonfle et se dégonfle comme le ferait un cœur reptilien. Les

veines pulsent et se rétractent telles des vers que la lumière effraie. Les gouttes de sueur glissent sur les contours des muscles comme des insectes attirés par le cœur de la terre. Non... Rien de tout cela n'est humain. C'est un automate, une machine de chair qui ne contient aucune pensée, aucun esprit. C'est une enveloppe, une coquille formée par le temps et la vie pour accomplir une tâche qu'elle même ne comprend pas. Elle agit par réflexe, transfère d'un message pour un autre message qui s'écrase une fois accompli. À présent que le mouvement a été effectué, porté jusqu'à sa forme ultime et que le but a été atteint, plus rien ne peut plus être fait; la machine n'a plus de raison d'être; ce qui mimait la vie s'en est allé.

Mais pourquoi ici ? Tyrèjas ne le sait pas. Il tourne le dos au monstre qui l'a porté ici, regarde tout autour de lui comme un enfant projeté dans un monde nouveau, comme lorsqu'il se retrouvait dans ces nouveaux espaces qui comblaient ses nuits auparavant, il y a... longtemps. Pas si longtemps il le sait, mais il n'a aucun autre mot pour cela, pour décrire ce genre de changements. Alors en lui il commence à ressentir une vague qui part de tout son corps et qui s'amplifie dans tout son corps, un frisson qui ne provient ni du froid ni de la peur, mais d'une prise de conscience à la fois nouvelle et pourtant intensément ancienne qui pourrait provenir d'aussi loin que ses ancêtres possédaient la faculté de percevoir, de prendre conscience de ce qui se trouve autour de lui, de concevoir ce qu'il vit, qu'il existe et que le monde tout entier autour de lui pèse sur ses épaules, qu'il est un réceptacle d'émotions et de sensations qui proviennent non seulement de lui mais également de tout ce qui se trouve autour de lui, comme un flot permanent qui à ce moment précis le toucherait pour qu'il le ressente dans ses mains et derrière ses yeux. C'est un sentiment palpable, un souffle qui devient court avant de devenir profond, un battement de cœur plus fort, symptôme de tout ce qui est, et un besoin de pleurer qui se lie à une envie de rire, simplement parce que cette émotion est là, ici, en lui, puissante et grondante, et qu'au travers d'elle il se sait vivant d'une vie qui a toujours été en lui mais qu'il goûte pleinement à présent. Et il revoit ses souvenirs, ces images qui viennent de nulle part, ces tremblements qui s'amplifient tandis qu'il semble revivre ces moments au-delà du temps présent, et il se prend à sangloter, à tomber à genoux, à vouloir les revivre, à remonter le temps pour se retrouver au milieu de cette ville avec elle qu'il aurait pu toujours attendre sans qu'elle se montre jamais, elle qui était encore en vie, il le savait, elle qu'il ne reverrait peut-être plus, trop loin après avoir été si proche, et dont il ressentait l'absence comme on sent son cœur qui crie : une illusion qui devient tout; un point qui devient l'univers.

Il était contre le sol. Front. Genoux. Poings. Froid. Il se força à respirer. Tellement difficile. À la fois impossible et pourtant si simple. Rien comme si c'était tout. Tout comme si ce n'était rien. Simplement ouvrir sa bouche et accepter que l'extérieur devienne soi, que l'air devienne élément et ne fasse qu'un avec tout le reste. Accepter

n'être qu'une partie. Accepter être un point au milieu de l'univers. Ne pas être différent de la douleur. Ne pas être différent de la joie. Accepter qu'elles soient, c'est cela trouver la paix. Simplement accepter que tout est là, que tout est une chose. Sentir sur son visage un sourire qui naît, non pas à cause d'une pensée particulière mais parce que c'est ce qui est, parce que c'est ce que le corps veut. C'est cela la réalité. C'est la preuve qu'il est.

Tout est toujours là. Rien n'est différent. C'est seulement lui qui a changé. Il lève les yeux au ciel et tout est toujours identique. C'est seulement lui qui a changé. Il baisse les yeux et voit la terre autour de lui. C'est seulement lui qui a changé. À présent il est ici. Pourquoi ici. Quelque chose ici.

Contre le flanc d'une protubérance. Une pierre polie par autre chose que le vent. Une sorte de miroir, gris comme le sel du sol, sur lequel des formes étranges, des centaines de formes de toutes les formes avec parmi elles des symboles connus, pleines de sifflantes et de voyelles, gorgées de fricatives et si pauvres en explosives comme une langue de serpent, une langue de vipère et d'eau tombant du ciel, comme un plongeur dans une symphonie d'instruments à vent sans cuivre ni percussions, une langue qu'il pouvait lire mais qu'il ne pourrait jamais parler, qui lui cisailerait la langue et lui atrophierait les lèvres.

"Toi lire !"

Le colosse avait redressé son menton. Ses yeux étaient deux puits comme des failles d'un noir profond, bleus comme la nuit. Ses lèvres avaient bougé mais ses dents étaient serrées, pressées par les muscles des mâchoires telles des barres d'acier condamnées à devenir une, cerclées de sang brun, imbibées de sable, parsemées de fissures, transpercées de creux, hurlantes, suppliantes, priantes, jugées. Une première céda. L'émail sur la roche grinça. Puis une deuxième. Puis une troisième. Puis une quatrième. Le sang devint rouge comme un fleuve. Les poings devinrent blancs. Les os sortirent de leurs jointures. Un œil creva. Les fibres tremblaient, criaient, hurlaient, claquaient, se déchiraient comme des amarres au cœur de l'ouragan. Tout n'était plus que rien en devenir. Le monstre mourait. Le monstre se désintérait. Alors Tyrèjas parcouru d'un frisson unique et omniprésent s'élança sur lui de ses cuisses encore engourdies. De ce qu'il fit, il ne se souviendra par la suite de rien. Il n'y avait aucune réflexion dans ses mouvements, aucune idée consciente dans ses actes, aucun soupçon d'humain dans son but. Il était face à une menace qui n'en était plus une et qu'il voulait effacer complètement, et c'était tout. Il s'était simplement retrouvé dans une situation sans contraste ni nuance dans laquelle il pouvait expulser les derniers jours de sa vie, et il l'avait fait. À son réveil, ou plutôt à son retour à la conscience, il n'y avait plus que son corps couvert de sueur et de sang, et une masse qui n'émettait plus aucun bruit. C'était fini, et pourtant il n'éprouvait aucune libération, aucun instinct de liberté ou

de sécurité. C'était même tout le contraire. Il se sentait seul. Il se sentait vide. Pourquoi était-il ici ? Pourquoi avait-il marché, courru, fui, cherché, parlé ? Pourquoi le monde était ce qu'il était à ce moment précis ? Il voulait éteindre les voix qui glapissaient dans sa tête mais il ne pouvait les faire taire. Des milliers de questions lui venaient, des milliers de "si" qui se liaient à d'autres "si" pour lui arracher des "non", des flèches et des mondes aussi nombreux que ces êtres qui avaient peuplé ses nuits et qui à présent envahissaient le jour. Était-il condamné à vivre cela, à finir seul au milieu d'un désert de roches et de poussière, un tas de chair comme seul vestige d'une humanité dont il n'était pas la seule représentation et un écriteau empli de caractères dénués de sens ?

Il s'assit sur ses tibias, ses talons soutenant ses fesses, son dos droit, le regard perdu si loin devant lui qu'il semblait aveugle. Une question parmi toutes les autres avait fait son chemin au travers de ses neurones et avait atteint sa langue, lui permettant de venir frapper le mur de pierre pour revenir à ses oreilles.

"La vie a-t-elle un sens ?"

"La vie a-t-elle un sens ?"

"La vie..."

"...a-t-elle..."

"...un sens."

"..."

Dans ces mondes qu'il avait parcouru durant toute sa vie, le sens était omniprésent. Chaque action avait un but déterminé par la quête divulguée lors des tous premiers instants de l'existence dans le monde. Les personnages avaient un rôle ou n'en avait pas, et s'il n'en avaient pas, alors leur comportement était limité, leurs réactions conditionnées sur un pattern aisément identifiable, leur regard identique. S'ils avaient un rôle, alors ils devenaient plus profonds, leurs actions et réactions étaient plus complexes, leurs attitudes variées. C'était pour cela qu'il avait été si doué dans ces jeux, parce qu'il avait cette facilité instinctive de pouvoir discriminer entre ceux qu'il devait observer et ceux qu'il pouvait effacer. Car tout reposait sur un sens, une ligne qui était sensée demeurer invisible mais qui pouvait être vue et qui ralliait à elle l'intégralité du monde, qui lui donnait sa logique. Depuis qu'il avait découvert ce lien entre les éléments, les jeux ne l'avaient plus que peu surpris. Il pouvait naviguer en eux, se perdre consciemment en eux, jamais il ne découvrait d'élément réellement nouveau, rien de subjuguant, rien de plus que des indices à ajouter à une liste dont le nom apparaissait invariablement et qui lui disait ce qu'allait être le déroulement de l'histoire, ses rebondissements, ses variations potentielles et les fausses pistes laissées comme des raccourcis, des merveilles inaccessibles qui condamnaient quiconque s'y laissait prendre.

Toutes les histoires étaient comme cela. Impossible de s'en défaire. Impossible

de s'en extraire. Les indices devaient être donnés, les pistes découvertes, les personnages mis en avant comme des phares pour éclairer les thèmes abordés, les actions initiées après avoir été évoquées pour que l'esprit humain puisse s'y accrocher, qu'il s'y fonde et ne se sente pas rejeté, perdu, délaissé, abandonné. Il fallait captiver sans repousser, attirer sans emprisonner, laisser l'illusion du temps qui passe et la surprise avec l'espoir qu'elle le soit constamment pour ramener l'esprit vers l'histoire, pour qu'il veuille en faire partie, qu'il s'identifie au point d'être celui qui vit plutôt que celui qui observe, sans jamais rien ajouter qui ne soit explicable, qui ne soit prévu dans le schéma.

Il avait pu le voir avec ces histoires qu'il avait découvert dans ces villes devenues des cendres. Toutes étaient construites avec l'intention de justifier l'existence qui était celle des habitants. Elles étaient là, telle qu'elles étaient, pour supprimer le caractère fondamentalement dénué de sens des vies qui s'écoulaient entre les murs des immeubles qui retenaient ces êtres humains. Sous couvert de leur statut de genèse elles ne reposaient sur rien. Elles n'apportaient aucun sens. Elles utilisaient les caractéristiques du quotidien comme élément premier de l'intrigue qu'elles développaient afin d'attirer les individus qui vivaient ce quotidien en elle, de les raccrocher à leur vie pour les enchaîner à elle et ne jamais les laisser partir, ne jamais les laisser changer. Elles étaient des murs comme les limites qui se trouvaient dans les jeux, un moyen de dire "voilà pourquoi il faut que cela soit". Et cela était rassurant. Savoir que sa vie possédait un modèle dans lequel se fondre complètement, un mode d'emploi qui justifiait chaque action, qui prenait les décisions à la place de celui qui vit pour que ce dernier n'ait aucun remord, aucune hésitation, et que sa vie soit une voie unique pavée des jours et des nuits semblables à elles-mêmes comme des reflets parfaits. Et ceux qui s'en sortaient, ceux qui s'extirpaient avec courage ou insouciance de ces cadres devenaient des parias, des êtres sans valeur, des oiseaux condamnés à tenter de migrer seul dans un espace vide, sans repère autre que le point d'où ils viennent et sans rien pour attirer leur regard, car quand le monde entier tourne autour d'un seul axe, l'existence qui s'en échappe découvre les forces qui s'exercent tout autour. Shamlù avait fait cette expérience et l'avait payé de sa vie. Pour avoir simplement refusé le fruit de l'arbre il avait été broyé par ses semblables, ceux qui avaient partagé le même espace que lui, la même passion. Avait-il été fou de faire cela ? Aurait-il mieux valu qu'il garde le bandeau sur ses yeux ? Mais quand on retire le voile et que la lumière vient frapper la conscience, peut-on réellement remettre le bandeau ? Peut-on continuer de vivre sans vouloir toucher, goûter ou contempler ce qui est apparu est qui a apporté tant de chaleur ?

Cette chaleur vaut-elle la perte du sens ?

Tyréjas ne pouvait aller plus loin. Il n'avait aucune réponse à cette question. Il ne

savait que faire. Perdu dans un espace inconnu, seul, ne possédant que l'incertitude de son existence à venir, son présent était une zone floue et uniforme, sans aucune direction dans laquelle aller, contenant de son propre contenu. Sans but.

Car la vie n'avait pas de sens. Bien sûr la vie de l'individu allait là où elle allait parce que l'individu pouvait se fixer un but, des objectifs. Il pouvait décider de la direction et des variations au sein de cette direction, mais la vie, la nature, le monde n'avait pas de but. Le monde était monde justement parce que rien ne l'animait en tant que monde. L'espace ne possède pas de conscience, de volonté d'aller accomplir quelque chose. Il est un contenant dans lequel des forces sont en jeu, des forces par milliers qui s'influencent les unes les autres mais sans jamais décider d'une direction. Elles sont le jeu des lois, des structures qui régissent la matière selon ce qu'elle est et rien d'autre. Car le monde qui contient l'humain n'est pas l'humain. Il n'y a que l'humain pour pouvoir agir, pour vouloir agir indépendamment des forces qui s'exercent sur lui, pour pouvoir considérer toutes les possibilités existantes et même celles qui n'existent pas pour ensuite agir, et même cela n'est pas entièrement vrai. La vie n'a pas de sens sauf celui que l'on lui donne, parce que c'est cela que l'humain fait. Il donne du sens à ce qui l'entoure, il crée des systèmes là où il n'y en a pas afin de se rassurer d'exister dans un monde où tout est sous son contrôle. Mais il n'en est rien. Qu'importe tous ses efforts l'humain demeure dans le monde et par cela il en est dépendant, et toutes ses tentatives pour contrôler le monde qui l'entoure, pour lui donner un sens, ne sont qu'illusions, illusions de croire que tout contrôler est possible et que par cela la vie en sera plus belle, plus sûre et plus heureuse. Shamhlú était triste, mais dans sa tristesse se trouvait une joie comme aucune autre personne dans sa ville ne pouvait comprendre, car il avait accepté que sa vie n'avait pas qu'un sens unique. Et il était mort à présent. Tel était le seul sens véritable de la vie... là où il en était rendu, lui, Tyréjas, perdu dans l'immensité d'un monde qui n'avait plus de sens pour lui.

"Toi lire."

Ces mots résonnèrent en lui.

Pourquoi lire quelque chose qui ne possède aucun sens ?

Peut-être que cela avait un sens après tout.

Il se leva.

Devant la stèle.

Il trouva les mots qu'il pouvait lire.

Il reconnut aussi quelques caractères de la ville de Maya.

Une bribe de celle de Shamhlú.

Il lit.

Elle respirait.

Que s'était-il passé ?

Elle respirait.

Elle sentait ses doigts bouger.

Elle sentait l'air sur son corps.

Que s'était-il passé ?

Les cris avaient cessé.

Les mains ne la touchaient plus.

Le feu avait disparu.

Que s'était-il passé ?

Le noir était total.

Faisait-il nuit ?

Elle ne le savait pas.

Peut-être que son corps était encore sous le choc de son dernier souvenir.

Que lui avaient-ils fait ?

Que s'était-il passé... ?

Sa logique peu à peu revenait. Elle était allongée, elle pouvait le sentir. Elle devait avoir des contusions, mais rien de grave, de simples éraflures causées par ses gestes à elles. Cela ne pouvait venir d'eux. Pourquoi l'auraient-ils épargnée autrement. Non, elle n'avait pas été brusquée. Elle était simplement allongée, et vivante. Elle était vivante, et c'était tout ce qui comptait.

Un bruit.

Qu'importe ce bruit. Il avait déjà disparu. Il ne comptait pas. Rien n'importait d'autre que le fait premier et unique de sa vie qui continuait. Qu'importe où elle se trouvait. Qu'importe avec qui elle se trouvait. Elle avait été épargnée. Elle n'était pas en danger. Elle vivait.

Un bruit.

De faibles formes commençaient à pouvoir être distinguées sur le fond opaque de sa vue. Ainsi même sa vue n'était que temporairement absente. Elle revenait, tranquillement, comme un rêve rappelé qui émerge de la brume du sommeil. Elle était simplement partie.

Un bruit.

Que pouvait bien être ce bruit ? La vue revenait mais l'ouïe était-elle dérangée, déformée, embrouillée ? Elle pouvait sentir l'herbe autour d'elle, cette matière fine et plurielle qui l'entourait complètement, qui s'agitait au grè du vent et qui caressait ses cuisses et son cou et qui sentait si bon, si frais; elle pouvait voir quelque chose, deux arbres, ou quelque chose de similaire, qui plongeaient vers le ciel; elle pouvait goûter l'humidité de l'air qui l'entourait et qui emplissait sa bouche à chaque respiration,



comme une invitation à s'abreuver à une source claire et froide qui se trouverait très proche d'elle. Mais ce bruit... ce bruit qui venait de résonner une nouvelle fois hors de toute mesure possible, elle ne pouvait savoir s'il provenait d'elle ou d'au-delà d'elle, si elle était soumise à une sorte d'acouphène sporadique ou s'il y avait réellement quelque chose, près d'elle, qui émettait ce bruit.

Le ciel devenait d'un bleu d'argent, et l'herbe, à côté de ses yeux ouverts, était de cette couleur riche et grasse qui n'appartient qu'à elle. Sa vue était revenue, comme si elle n'était jamais vraiment partie. Mais alors, si cela était vrai, si ses yeux étaient sains et que le monde était comme il l'avait toujours été pour elle, qu'était-elle en train de voir ?!

Ce n'était pas des arbres.

C'était autre chose.

Quelque chose.

Inconnu.

Des griffes sortaient du sol. Des griffes noires comme le sommeil d'où elle sortait, et de ces griffes gigantesques sortaient comme de longs poils visqueux, trop lourds pour être animés par le vent et pourtant mouvants, gigotants, éruçants. La lumière du soleil les entourait, mais cela ne les changeait pas. Ils restaient profondément, intensément, immensément noirs, ni vitreux ni mâts, noirs... juste noirs. Noirs comme un rêve perdu. Noirs par milliers. Noirs et assemblés, rassemblés en une masse grouillante comme un nid de vipères, glissants les uns sur les autres, s'emmêlant en une flaque d'huile issue tout droit du cœur sali de la terre. Mais... malgré tout cela, malgré ces formes et cette absence de couleurs, malgré ces mouvements disparates et reptiliens, Syli n'avait pas peur. Ce n'était pas de cela dont elle avait peur. Elle mit quelques secondes à se rendre compte de ce qu'elle était en train de ressentir, et puis d'un coup elle comprit, et de ce moment et pendant plusieurs secondes, son cœur lui-même, saisi par l'effroi que seule peut apporter la compréhension de ce qui ne devrait pas pouvoir être compris, s'arrêta de battre, non pas de peur, ce n'était pas que cela, mais à cause d'un sentiment bien plus fort, dans lequel la peur ne jouait qu'un rôle mineur et sans véritable valeur, mais vraiment de l'effroi, cette sensation si intense et froide que le monde tout autour de soi cesse d'être clair et sûr pour plonger dans les méandres mémoriels de l'inconscient animal où plus rien ne peut plus être défini par quoi que ce soit, car les mots ont disparu, le sens a cessé d'être, et tout devient forme, tout devient véritable, car le bruit qu'elle avait entendu, ce bruit qui l'avait forcé à rappeler à elle ses sens et sa conscience, ne provenait pas de ce qu'elle avait pris pour des poils, qui auraient pu être des branches ou une quelconque forme de vie végétale mais qui étaient en fait purement et simplement artificiels, de longs câbles qui sortaient

des colonnes, mais de ce qui était raccordé à ces câbles et qui à présent se redressait, retrouvait la vie ou quelque chose qui pourrait être apparenté à de la vie par les gestes ou les bruits, qui tout d'abord ne ressemblait à rien de connu, à rien de certain mais qui, en une simple seconde d'illumination, devient complètement et entièrement réel : une masse compacte d'hommes.

Que des hommes. Il n'y avait rien d'autre. Malgré la densité Syli en était certaine. Tous les visages étaient couverts du lourd duvet d'une barbe jamais rasée; les torsos étaient tous nus, aux formes toutes identiques. Mais ce n'était pas non plus par leur apparence physique qu'elle pouvait comprendre qu'il n'y avait que des hommes parmi eux; c'était par leurs yeux que tout prenait sens. Dans leurs yeux brillait une flamme d'une violence inouïe entièrement tournée vers une seule réalité, celle de l'expression sexuelle sans limite ni contrôle, une volonté de pur assouvissement qui ne pouvait rechercher aucune complétude dans l'autre. Il n'y avait aucune expression de partage dans leur regard. Il n'y avait aucun sentiment possible. Le bruit qu'elle avait entendu provenait d'eux. Elle avait entendu le bruit de leur éveil. Elle avait entendu leur corps retrouver leur fonction comme un grognement et à présent qu'ils étaient pleinement conscient il n'y avait plus qu'une chose, qu'un bruit, qu'un but en eux.

Pourtant ils ne bougeaient pas.

Ils restaient immobiles.

Prostrés sur place.

Pourquoi...

Devait-elle s'approcher ? Comment allaient-ils réagir lorsqu'ils verraient une femme parmi eux ? Que pourraient-ils lui faire, eux si nombreux, eux si absorbés par leur propre pulsion sexuelle ? Sa peau réagit à cette pensée, créant un frisson qui lui parcourut le corps tandis que des images naissaient dans son esprit. Elle se souvenait de son impuissance face aux milliers de mains de la tribu, face aux muscles frénétiques de cette horde qui aurait pu lui faire n'importe quoi, faire d'elle moins qu'un objet, moins que rien, simplement un réceptacle, une coupe dans laquelle ils auraient déversé l'avarice qui les emplissait.

Mais elle s'approcha. Elle sentait chacune de ses fibres lui ordonner de s'enfuir, de mettre le plus de distance entre elle et... eux. Mais elle ne les écouta pas. Elle continua d'avancer, jusqu'à être si proche d'eux qu'elle sentait leur corps dégorgeants de sueur et d'excitation, jusqu'à ce que sa respiration deviennent comme la leur, jusqu'à ce qu'elle se trouve au milieu d'eux, entourée, immergée, partie d'eux. Et aucun n'avait bougé. Aucun ne l'avait regardé. Ils ne la voyaient pas. Mais elle les voyait. Elle voyait les câbles qui descendaient des deux immenses structures pénétrer leur tête comme cela avait été son cas, mais pas seulement... Les câbles leur ceignaient également la taille et le sexe, comme s'ils étaient directement branchés à... quelque chose...

Pourquoi ? Syli ne comprenait pas.

Et puis un autre bruit commença, un bruit qui ne provenait pas des hommes mais d'un endroit à la fois très proche et très lointain et qui se rapprochait. Un bruit qui provenait de... là.

Elle avait pénétré plus avant dans la masse des individus et se tenait à présent sur le bord d'une immense crevasse et de là provenait le bruit. De là s'élevait le son comme un moteur en fonctionnement, et ce son venait vers elle, remontant la pénombre de cette gorge au contours d'acier si lisse et si froid. Et encore une fois, elle fut la seule à se déplacer, la seule à tourner son regard vers le trou béant. Les autres individus ne bougeaient toujours pas. Ils étaient figés, quasi morts, des colonnes de chair saisies par l'éternité dans leur posture d'Atlas.

Puis Syli les vit, et comme lors de son premier regard elle ne comprit pas ce qu'elle voyait. Une nouvelle masse émergeait de l'ombre, une masse aux couleurs fluettes et douces, une masse aux contours ronds et larges comme l'univers. Et puis elle comprit, et une irrésistible envie de vomir l'envahit. Elle tomba à genoux, prise par l'élan de son corps, mais sans rien dans son ventre à expulser il n'y eut que de l'air et de l'acide gastrique qui sortit. Mais cela n'avait pas d'importance. Plus rien ne pouvait plus avoir d'importance face à ce spectacle en préparation, face à cette abomination qui lentement se mettait en place, car il ne pouvait y avoir d'autre mot que celui-là : abomination. Le monde était bien cela. Tyréjas l'avait deviné sans en comprendre toutes les formes, toutes les implications. Mais Syli, à présent, comprenait. Elle voyait le schéma se dessiner devant ses yeux, comme si toutes leurs conversations et tous les éléments de ce monde s'agençaient sur un canevas invisible pour devenir un plan consultable par son esprit. Elle se doutait bien qu'il lui manquait des éléments, qu'elle ne voyait qu'une partie de l'ensemble, mais cela lui suffisait pour savoir ce qui allait se passer et dont elle allait être le témoin.

La plate-forme émit un bruit métallique quand les verrous s'enfoncèrent dans les parois. Pendant encore quelques secondes aucun des corps de femmes présent sur la structure ne bougea. Puis un pas se fit. Puis un autre. Puis l'ensemble des corps bougea, laissant la voie au regard de Syli pour confirmer ses craintes et son dégoût : les femmes étaient comme les hommes branchées par des câbles à leur tête et leur bas-ventre, et ces câbles plongeaient dans le puits par un trou au centre de la plate-forme jusque... quelque part. Et les femmes se mêlaient aux hommes. Elles s'enfonçaient dans la masse, venaient s'accrocher à un homme, ou bien à une autre femme, et les hommes commençaient eux-aussi à bouger, à aller vers des femmes ou des hommes, à se poster près d'eux et à redevenir immobile, et tous bougeaient sans cesse, rendant la parade nuptiale comme un tourbillon de chair incohérent, tendant les câbles aussi fort qu'ils le pouvaient, obligeant les individus à chevaucher ces masses de

plus en plus denses de caoutchouc, enfermant des couples en eux comme des oiseaux précieux dans une cage affamée, en un bruit si discordant et si constant que Syli ne remarqua pas même le bruit de la plate-forme qui s'en retournait dans les profondeurs de la terre. D'un coup tous s'arrêtèrent de bouger pendant une seconde, peut-être deux. Puis la tempête vint.

Ce fut comme un geste. Comme un réflexe. Une seconde il n'y avait rien, puis il n'y eut que cela. Tout autour d'elle. Comme une rupture au fond de leur océan tous les corps d'un bond se soulevèrent, et puis il n'y eut plus rien. Plus de corps. Plus d'humains. Plus que des formes. Des formes qui formaient une forme unique. Une mer. Une étendue de chair. Des bras. Des jambes. Des visages qui plongeaient, qui cherchaient un soupçon d'oxygène sous les traits de l'extase. Mais une extase forcée arrachée à leurs corps avant d'avoir été goûtée, une jouissance qui déchirait les bouches et ouvrait grands les yeux de s'enfuir avant d'avoir été ressentie. Des mains qui émergeaient du flot. Des mains crispées de vouloir attraper la corde qui aurait pu les faire continuer de vivre mais qui n'existait pas. Des doigts qui se contorsionnaient, partagés entre le plaisir et le désespoir. Des doigts qui pointaient vers le ciel une seconde et se tordaient vers le sol juste après. Des doigts terrassés qui s'étiraient et se regroupaient. Des appels au ciel et des poings qui le maudissaient pour l'instant d'après replonger dans la mer des corps. Des membres. Un flot de membres. Dans la marée il n'y a plus d'humains. Il n'y a plus que des cris. Des cris qui ne contiennent aucun plaisir. Des cris qui ne contiennent que de la rage. Il n'y a pas de passion. Simplement un exutoire pour des bêtes.

Quelque chose vacille en Syli. Debout au milieu de ce spectacle grotesque elle sent. Elle sent qu'elle n'est que la spectatrice d'une pantomime. Ce qu'elle voit n'est pas réel. C'est une scène. C'est une répétition. Il n'y a aucune émotion sur les visages. Ils sont d'une placidité de métal. Pourquoi Syli pense-t-elle à des robots ? Est-ce l'automatisme dont ils font preuve ? Ou bien est-ce que tout ce qui se produit devant ses yeux n'a aucun sens ? Comment pourraient-ils ressentir un quelconque plaisir dans leur condition, noyés dans la vase de leur propre espèce sans que leur sexe ne rentre en contact avec rien d'autre que l'acier qui entoure leurs hanches ?

« Parce que ceux qu'elle voit ne sont pas ceux qui sont ici.

Ceux qui sont en train d'animer ces corps sont-ils plongés dans une réalité qui les soustrait à ce cauchemar ?

Il n'y a pas d'autre choix.

Pourquoi cela ?

Parce que rien d'humain ne devrait ni ne pourrait vouloir voir ce qui se déroule ici.

Mais alors pourquoi font-ils cela ?

Parce qu'ils sont dépendants de cela.

Pourquoi ce monde est-il ainsi ?

Parce que la nature humaine est ainsi faite.

Ce n'est pas possible !

Si c'est possible. Tu es face à son expression. Toi-même tu ne pouvais te détacher de cette réalité qui a conduit toute ta vie d'avant le temps que tu vis.

Je n'étais pas ainsi !

Si tu l'étais. Tu l'étais sans t'en rendre compte mais tu l'étais.

Je ne te crois pas ! Je ne le crois pas !

Ce que tu vois en est la preuve irréfutable.

Pourquoi la preuve ?!

Parce que ce qui se trouve ici n'est pas un comportement décidé à l'avance. Ceci est l'expression de l'instinct, et l'instinct se manifeste hors de toute conscience.

Ce n'est pas possible !

Soit tu acceptes, soit tu deviens folle.

Folle ?! Folle par rapport à quoi ?!

Folle par rapport à ce que tu es. Folle par rapport à toi qui t'imagines m'entendre alors que je ne suis qu'une partie de toi.

Partie de moi ?

Oui. Face à ce moment tu m'as créé pour pouvoir parler avec toi. Face à ce moment tu es en train de créer un autre monde pour ne plus avoir à vivre dans ce monde que tu ne peux accepter.

Bien sûr ! Qui pourrait vivre dans ce monde ! Regarde-les ! Regarde ce... ce qu'ils sont !

Ce ne sont pas leurs pratiques qui te bouleversent, c'est l'étrangeté de l'acte reproduit à grande échelle. Regarde-les. Ce qu'ils font n'est rien d'autre que l'action commune de toute espèce transposée dans un contexte qui favorise l'expression de la réalité de l'acte.

Non ! C'est faux ! C'est complètement faux !

C'est pourtant la vérité. Tu sais que j'ai raison.

Non ! Tu as tort ! Il n'y a aucun acte de reproduction ou d'amour dans ce qu'ils font ! Ce n'est que tempête !

La tempête a un ordre. Tu ne peux pas le voir mais il existe.

Tu dis... tu dis que l'ordre existe ici ?

Bien sûr. Ne te souviens-tu pas de ce calme qui régnait juste avant que tout ne devienne tempête, comme lorsque le front du vent chaud s'approche de la froideur de la mer. Il règne ici une harmonie que tu ne peux voir mais qui existe. Tout ce que tu vois dépend de ta propre perception de ton environnement qui te sert d'échelle de jugement. Mais ce que tu es n'est pas universel. Ne considère pas le monde comme ton

système. »

L'un d'entre eux se leva, le corps entaché d'un sang qui n'était qu'en partie le sien. Il porta la main à sa bouche et des larmes de ses yeux s'écoulèrent, des larmes qui n'étaient ni de tristesse ni de joie. Difficilement, comme s'il marchait pour la première fois, il enjamba les corps encore en mouvement. Plusieurs fois il manqua de chuter mais à chaque fois il put se retenir, poser sa main sur un dos ou une tête, sur une épaule ou une cuisse. Chaque fois qu'il fit cela sa bouche se déforma. D'elle ne sortit aucun son. D'elle ne sortit que le rictus plaintif de son cœur qui se soulevait de disgrâce. Puis il arriva sur le bord de l'immense gouffre de nouveau béant comme la gueule d'un léviathan, et soudain il se mit à parler.

« Quel est ce monde ? Où suis-je ? Qui suis-je ? De ma vie je me souviens de pensées qui ne sont pas à moi. De mon existence je n'ai que des bribes de corps et des éclats de folie qui ne sont pas de moi. C'est comme si je n'avais fait que dormir toute ma vie. Comme si ma vie n'était rien d'autre qu'une succession de moments orchestrés dans le seul but de servir d'exutoire à quelqu'un d'autre. Je l'entends en moi. Je l'entends qui tente d'utiliser mon corps comme un véhicule, comme une porte pour se décharger de toute sa haine. Mais je ne le laisserai pas faire. Plus maintenant.

Non pas encore ! J'ai encore besoin de toi aujourd'hui !

Jamais ! Jamais plus tu ne me possèderas !

Tu n'as pas à dire quoi que ce soit ! Tu es ma chose aujourd'hui !

Pas aujourd'hui. Aujourd'hui j'ai conscience de ce que je suis et de ce que je ne veux pas être. Aujourd'hui je me sépare de vous en me séparant de moi. »

Un instant il hésita, le pied au bord de l'abîme. Puis il recula. Puis il s'arrêta une nouvelle fois. Et enfin, il plongea. Il plongea comme plonge celui qui attend que son corps pénètre l'onde et se libère du poids de son corps, les bras écartés, tout le corps préparé à son acte. Syli n'entendit rien, mais elle sut. Elle sut ce qu'était le sort réservé à cet homme. Elle sut qu'il le savait aussi, que c'était ce qu'il avait recherché en accomplissant ce geste.

Elle sut ce qu'elle devait faire.

À côté de lui la pierre s'ébranla.  
La poussière s'éleva.  
Le sol s'effondra.  
Un gouffre sans voix résonna.  
Comme un écho il lui répondit par des pas.  
Ainsi commença la descente de Tyréjas.

## En-Deçà

Les murs étaient tout d'abord constitués de la roche qui formait le sol de cette surface qui lentement disparaissait dans les méandres de l'obscurité. Son contact était froid et rugueux, comme ces souvenirs anciens que l'on découvre au travers d'une écriture rêche et angulaire, à propos de temps que les légendes elles-mêmes ont oubliés. L'odeur tout autour de l'homme était sombre, pleine de poussière, recouverte de silence et de poivre. Elle faisait pleurer pour évacuer. Elle faisait pleurer pour ressentir. Elle faisait pleurer pour chaque pas qui s'éloignait de partout pour se rendre dans un non autre-part, dans quelque chose d'inconnu. Dans quelque chose d'inimaginable. Quelque chose aux allures de malebolges. Mais seul cette fois. Seul. Seul.

Durant un bref instant l'image de Syli lui parvint des méandres de sa mémoire, un flash qui efface les démons de la peur et de la douleur pour ne pas cesser de continuer de marcher, pour s'enfoncer encore, et encore, et encore, dans ce qui ne pouvait être à elle seule que sa propre ombre, car il n'y avait pas de lumière, il n'y avait pas de reflet, il n'y avait rien, rien que la gravité qui continuait de lui dire qu'il descendait, sans l'ombre d'un doute, de plus en plus, sans limite, sans fin. Puis l'image s'effaça elle aussi, pour ne laisser que l'essence du monde, l'univers réduit à sa plus infime dimension, un trou noir d'où rien ne pouvait sortir, car la lumière qui avait été son point de repère s'était elle-aussi éteinte. Était-ce la nuit qui l'avait voilé ? ou bien son cerveau qui s'en était débarrassé ? ou n'importe quoi d'autre, inaccessible, intangible, un esprit, un démon ? n'importe quoi, n'importe quoi mais quelque chose, quelque chose qui était là, entre lui et le dehors simplement pour lui rappeler que le dehors existe, que le monde existe, que tout existe encore et qu'il pourrait à tout moment se retourner et y retourner ! Quelque chose, quelque chose pour le raccrocher à ce qu'il est !

Mais rien ne se révélait. Aucune réponse ne venait et lui continuait de marcher, levant précautionneusement les pieds pour être sûr de ne pas tomber, reposant les pieds avec stupeur de sentir encore et encore un sol pour recevoir l'empreinte de son poids, touchant la paroi des doigts de sa main droite, légèrement au-devant de là où il se trouvait, attentif aux anfractuosités de la pierre, priant de sentir entre ses doigts la

texture d'une surface différente, ronde ou polie, quelque chose de différent, quelque chose qui marquerait le temps, quelque chose qui lui ferait comprendre qu'une étape vient de passer, que quelque chose est en train de changer, et serrant le poing de sa main gauche, prêt à sentir contre son dos l'élan violent d'une main qui le pousse, d'un pied qui le frappe, d'une barre d'acier qui cherche son cœur, de quelque chose, n'importe quoi, mais quelque chose, juste pour pouvoir être certain d'exister et de vivre.

Puis sa voix se répercuta contre son esprit. Il aurait voulu ne pas le faire mais il n'avait plus que cela. Sa voix. C'était douloureux de penser cela mais c'était la seule, la dernière certitude qu'il avait, d'entendre sa voix frapper la roche et lui revenir. Au début il se parlait. Il conversait avec lui-même, tentant de se rassurer sur ce qu'il vivait, sur ce qu'il sentait, sur ce qu'il faisait. C'était une sorte de conversation, un jeu de questions-réponses qui se répercutait contre lui-même au gré des pierres et de l'orientation de son visage, tantôt lointain, tantôt proche. Il prononçait des phrases et elles revenaient, fidèles compagnes face à l'inconnu. Il interrogeait l'espace vaquant et ce dernier lui rappelait les bribes finales de ses interrogations. C'était un jeu amusant, d'entendre sa voix et de lui répondre, de parler comme s'il était deux, comme s'il n'était pas seul, comme si sa marche était un pèlerinage au travers des rivages obscures de la mort sous l'orée d'un dieu.

Mais Dieu ne répondait pas, et sa voix peu à peu régressa. De questions il en vint à décrire le noir, les formes qu'il y voyait au travers de l'illusion de ses yeux de chair et d'eau. Il voyait des nichées de serpents, des vers multiformes qui rampaient dans l'atmosphère qu'il traversait, semblables à des anges déchus désespérants de pouvoir un jour retrouver le chemin des nues. Il voyait aussi des formes comme des étoiles scintiller autour de lui, dessinant des constellations rampantes et des histoires démentes, et il se dit que le monde était plein de merveilles, plein de choses inexplicables et invisibles pour des yeux habitués aux égards de la lumière et des formes. Il se dit qu'il était plaisant de se sentir entouré par l'invisible, par une multitude qui semblait ne pas exister et qui pourtant était là, il la voyait, et qu'il était rassurant de presque pouvoir les toucher, même s'il ne pouvait savoir s'il eut jamais pu le faire.

Sa voix ne fut plus alors que des monosyllabes. Il disait un mot. Un disait un mot. Il disait un mot. À force de parler et de s'entendre parler il commençait à ne plus pouvoir supporter le bruit que faisait ses phrases, les vibrations qui étaient à l'origine de sa voix. Peu à peu il en vint à ne plus dire qu'un mot, un mot qui représentait tout ce qu'il considérait encore comme réel. Un mot qui était le réel.

Ce mot était son nom.

Il disait « Tyréjas ».

Puis il disait « Tyréja ».

Puis « Tyréj »



Puis « Tyré »

« Tyr »

« Ty »

« T »

Il n'y eut plus que ce son, le son « T ». Un son qui était tout. Un son qui désignait tout. Un son qui était comme le divin. Tout était « T ». Le « T » était partout. Il descendait un « T », touchait un « T », respirait le « T ». Tout était « T » car plus rien n'était plus nécessaire d'autre que ce son. Les mots avaient fui de lui. Dépités de leur stupidité ils avaient accepté leur inutilité. Désenchantés. Ne restait plus que des pensées, des émotions, des sensations, des flots multiples qui s'entremêlaient dans son être tout entier pour former son être, son lui, son mirage, sa forme, son « T ».

Il grogna. Sa voix n'existant plus, les mots n'étant plus rien, il ne lui restait plus que des son de gorge, des sons de nez, des sons de bouche et de mains qui frappaient et lui revenaient comme l'avaient fait ses phrases, et tout cela avait une cohérence, une cadence, un sens. Le sens de sa vie se retrouvait dans la cacophonie de ses battements de mains et de pieds. Et tout cela continuait de descendre, de s'enfoncer encore et encore dans l'ombre et l'absence, comme un point sur une corde, dans des dimensions sans nombres. Il n'avancait plus debout. Il n'y avait plus de debout. Il n'y avait plus de haut ni de bas. Il n'y avait plus de sens. Le sens avait disparu. Il n'y avait plus que le mouvement, l'attraction qui provenait d'une raison qui n'existait plus elle non plus et qui continuait à faire aller là où il fallait aller sans fin ni but ni raison ni existence ni vérité. C'était une attraction, un lien invisible, un magnétisme du lieu sur la chair. Aller. Aller simplement et sans même savoir savoir que c'était là qu'il allait falloir être quand il sera atteint. Plus de conscience, plus de rejet, plus de « si » ni de « là », il n'y avait plus que l'espace qui s'étendait et s'éteignait encore et encore, devenant de plus en plus noir et même au-delà, ou plutôt en-deçà, en-deçà de l'obscurité et de l'absence, en-deçà du silence et des sons, en-deçà du mouvement, en-deçà de toute illusion car sans corps, sans image, sans son, sans odeur, sans chaleur, sans douleur, l'être n'est plus que l'essence du rien. Rien. Éteint. A-néant-i.

Tel il était.

Tel il avançait.

Il ne pensait plus. Il ne se voyait plus. Il était devenu invisible.

Et puis, en un instant comme une idée qui soudain émerge, l'espace cessa d'être rien pour redevenir noir. Quelque chose d'encore imperceptible venait d'apparaître au loin, une variation. Il y avait quelque chose. Il y avait bien un monde, un espace réel, tangible, existant hors de soi et qui appelait le soi ! Il y avait bien un temps. Il y avait un « avant », il y avait un « après ». Le deuxième jour venait-il de naître au-delà de la couche de silicium ? Ou bien autre chose avait-il créé cela ? Oh comme cela serait

bien, comme cela serait fabuleux qu'il existe quelque part quelque chose qui puisse apporter la lumière et briser le froid du monde ! Il courut, soufflant dans la même alliance de poudre lourde qui constituait son atmosphère vers cette aberration de nuances qui avait attiré son œil et réveillé son corps. Mais il avait beau courir rien ne changeait : les lignes étaient toujours invisibles et les mots inconnus. L'étincelle n'était pas réapparue. La réalité demeurait hors de la géométrie.

Il ralentit la marche. Cessa de courir. Cessa de marcher. Regarda devant lui. Les yeux plissés pour diminuer la pression de l'air. Voir plus loin, plus distinctement, presque pour se projeter sur la plus infime lueur prochaine. Pouvoir la saisir. Pouvoir la contempler. Pouvoir retrouver le temps. Il voulait retrouver le temps. Quelque part durant sa descente encerclée par l'obscurité il l'avait égarée. Il avait été là et puis, d'un coup, il avait cessé d'être, disparu dans la faille de la géhenne, comme s'il pouvait cesser d'être. Comme si le temps pouvait disparaître de l'univers comme le ferait la matière.

La faim commençait à le tirailler. Depuis combien de temps n'avait-il pas mangé à sa faim ? Il se souvenait de ces fruits succulents qu'il avait dévorés alors que Shamhlú était encore en vie, d'une sensation dans la ville de Maya, et de bribes insaisissables dans sa cité. Il y avait tellement longtemps. Où avait-il ressenti ces émotions qu'il tentait de retrouver dans le dédale de sa mémoire ? Était-ce réel ? Et si cela l'avait été, où cela se trouvait-il en ce moment ? Il pouvait imaginer n'importe quelle chose, mais cela n'était pas réel, et beaucoup de choses existaient qu'il ne pouvait toucher ou imaginer. Ces choses étaient-elles réelles ? Qu'est-ce qui était réel ?

Il s'assit. Sa tête tournait. Sa bouche était pâteuse de tous les résidus qui emplissaient l'air. Depuis combien de temps n'avait-il pas bu ? Il avait la vague impression de ce liquide rouge et lourd que le colosse herculéen avait projeté dans sa bouche, mais ne l'avait-il pas inventé, ça aussi ?

Sans temps, tout paraissait évanescent. Plus rien n'avait de réalité. Il essayait de rassembler ses souvenirs non plus en terme de jours ou de nuits mais en termes d'évènements, d'actions, de sensations, mais cela n'avait aucune prise sur la réalité et sa structure.

« J'avais un-faim quand nous sommes partis de la demeure de Shamhlú avec toute la ville qui voulait nous tuer, puis nous avons marché jusqu'à ce que j'ai quatre-faim et trois-soif, puis nous nous sommes endormis et là j'ai été séparé de Syli. Puis j'ai eu six-soif et cinq-faim et je me suis rendormi, puis deux-soif et un-faim, puis trois-faim et trois-soif quand le géant m'a déposé et depuis ce moment je n'ai fait qu'avoir de plus en plus faim. À présent j'en suis à huit-faim et douze-soif. »

Cela ne servait à rien. Il ne faisait que s'inscrire dans un vaste ensemble dont il était la fondation et l'échelle, mais rien de tout cela ne pouvait lui dire si le réel était bien réel

ou le fruit de son imagination. Et le temps toujours le fuyait. Où se trouvait le temps ? Où s'était-il enfui pour qu'il soit si loin de lui ?

Qu'est-ce qu'est le temps ? Est-ce l'évolution du corps dans un environnement qui agit sur lui ou la perception du corps selon l'environnement ? Ou bien les deux ? Où était-il ? Sans référent pour lui indiquer le temps il était perdu, emprisonné en lui-même, dépendant de ce qu'il était sans savoir si ce qu'il était pouvait être considéré comme une mesure de ce qui est. Séparé de ses sens premiers il était séparé de son corps. Avait-il froid ? Avait-il chaud ? Cette faim qu'il ressentait et qui tirait sur les fibres de ses doigts était-elle véritablement de la faim, ou la manifestation de la douleur de ses muscles broyés par une marche qui l'avait porté contre cette roche lourde et acérée ? Privé de ses autres sens le toucher avait trouvé une nouvelle réalité au travers de son corps; les particules du sol et de l'air le transperçaient de toute part, lacéraient ses yeux qui projetaient ces sensations sur le canevas vide de son regard et brûlaient ses oreilles des sons de son propre corps. Il entendait son cœur comme il aurait entendu une nuée d'oiseaux emplissant le ciel dansant sur les courants du vent fuyant. Il touchait la pierre et ses grains comme il aurait sentis des pépins écrasés par milliers, chacun ayant en lui les multiples résonances des racines et de la terre qui l'auraient nourri. Tout, oui tout n'était plus que toucher, une perception qui englobait jusqu'à sa conscience comme une masse devenue vraie qu'il pourrait toucher, saisir et modeler s'il savait où elle se trouvait. Le temps était identique. Sans possibilité de voir Tyréjas ne pouvait le saisir, l'appivoiser, se l'approprier et devenir lui au travers de lui. Le temps cessait d'être car rien ne pouvait l'accueillir, pas même lui.

L'angoisse prenait des airs d'atmosphère et semblait ne vouloir lui laisser aucun répit. Elle dessinait autour de lui un quadrillage aux formes complexes et mouvantes qui se déplaçaient jusqu'à des distances inimaginables. Elles crevaient la voûte, crevaient le ciel, crevaient le sol, crevaient la planète, crevaient tout support, toute armature, toute structure. Elles se déplaçaient et avalaient tout. Peut-être était-ce cela la fin. Peut-être était-ce cela la mort. Une claustration invincible de la perception dans le soi qui ne perçoit plus rien d'autre que lui-même. Une déperdition progressive des sens jusqu'à une complète déléition de toute capacité cognitive et réflexive à laquelle s'ensuivrait une chute vertigineuse de la conscience pour aboutir à l'absence complète et infinie de toute chose, de toute référence, sans aucune possibilité de s'en départir. Un néant qui ne contiendrait que la sensation de ce qui n'est plus comme seul rappel de l'être devenu silence.

Et le temps dans tout ça ne serait rien de plus que l'immobilité de l'instant, la permanence de l'immutabilité inscrite dans le froid d'un univers devenu son propre modèle reproduit à l'infini dans la trame du devenir. Peut-être était-ce cela la preuve ultime de la non-réalité du temps, la dépendance exacerbée du mouvement en tant que

référant de la conscience qui se pense être immergée dans un flot en perpétuelle déchéance. Mais sans mouvement, sans énergie, sans différence entre les différentes représentations du maintenant, le temps cessait d'être, ou bien cessait-il simplement d'être perceptible...

Tyréjas prit sa tête entre ses mains. Il sentait chaque fibre capillaire, chaque bulbe sous la peau, chaque fissure de son crâne. Il sentait le peu de chaleur qui émanait de son corps et le rythme de sa respiration. Tout était calme en lui. Son corps ne luttait pas pour exister. Son esprit ne luttait pas pour s'exprimer sur l'extérieur. Tout était calme. Ce qui était était, il l'avait accepté sans un cri, sans un regret. Il avait tellement crié, il avait tellement rejeté durant son voyage, il avait tellement cherché à réfuter la réalité qu'à présent il l'acceptait, quelle qu'elle soit, qu'importe ce qu'elle était. Il concevait ce qu'il avait vécu durant son voyage comme un entraînement, une expérience préparatoire pour son esprit afin de lui faire accepter ce qu'il était en train de vivre. C'était faux bien entendu, mais c'est ainsi qu'il l'acceptait, qu'il se remémorait chaque pas, chaque paysage nouveau, chaque personne et chaque rêve. Ils n'étaient que des patchworks de ce dans quoi il se trouvait. La différence était simplement qu'il se trouvait dans une trame neuve, une ligne vierge sur laquelle une nouvelle réalité devait s'inscrire. Mais pour cela, il lui fallait reprendre sa marche.

Il se releva. Les poings n'étaient plus serrés. Ses yeux n'allaient plus être à la recherche frénétique d'un élément concret. Ses pieds n'allait plus tâtonner dans l'attente d'un gouffre quelconque. Il marcherait parce qu'il le devait, parce que rien d'autre ne pouvait être fait, parce qu'hésiter ne pourrait que ralentir son mouvement. Il lui fallait avancer. Sa vie ne pouvait continuer qu'ainsi.

Tyréjas reprit sa marche dans l'obscurité.

Le soleil déclinant frôlait l'horizon de sa robe byzantine lorsque Syli revint vers les arbres de métal qui trônaient, fiers et puissants, autour du gouffre effacé écrasé par leurs égoïsme sans vergogne. Durant plusieurs heures elle avait exploré les environs, écoutant les ragots du vent et de la terre pour trouver une source dans laquelle elle pourrait puiser. Et elle l'avait trouvée, encastrée dans une petite crevasse tordue qui sentait la rouille. Elle avait bu tout son soûl, emplissant son estomac de cette pureté si rare depuis qu'elle était sortie du cocon chaud de sa ville natale. Et puis elle était retournée sur le site de l'humiliation qui continuait de se produire pour trouver de quoi transporter l'eau. Elle avait trouvé une ancienne coque qui avait dû servir de casque et dont les contours puaien la putréfaction et l'âcre fumet de la décomposition. Elle avait failli vomir mais elle s'était retenue, avait attaché son estomac aux flancs de son cœur et avait saisi ce récipient de fortune avant de s'en retourner vers la source qui continuait de glisser dans son demi-silence de nymphe. Elle avait nettoyé l'acier, avait pleuré aussi en imaginant la vie de celui qui en avait été le dépositaire, une vie faite de torture, de passions étrangères, de folie jusqu'au suicide. Car il n'y avait aucune autre solution à la présence de cet objet, aucune autre possibilité que l'existence d'un casque sur la faite de l'un de ces êtres. Pourquoi ? Elle n'en avait vu aucun autre avec un tel ornement. Avait-il agi de telle manière que ce casque s'était révélé nécessaire pour le contenir ? Ou bien l'avait-il fabriqué lui-même, puisant dans les chutes d'acier de ses compagnons d'infortune pour se façonner cette coque, cette protection contre le réel ? Ou l'avait-il fait simplement dans le but de se donner la mort, un objet d'exécution pour celui qui s'était condamné lui-même à l'appel de la faucheuse ?

Elle avait nettoyé l'objet le plus profondément possible, pendant des minutes entières, laissant l'onde s'infiltrer dans les moindres replis des plaques pour en évincer les plus petits éclats de minéraux humains, les plus insignifiantes taches, jusqu'à ce qu'elle-même, satisfaite de son œuvre, trouve le courage de boire au creux de cette écuelle de fortune. Puis elle l'avait rempli, et tandis que le soleil fendait l'azur brûlant et se teintait de sang elle était retournée vers ce camp de douleurs pour retrouver les prisonniers-victimes, avec à l'esprit un seul but, une seule possibilité d'action, une possibilité si mince qu'elle en pleurait, de ne pouvoir faire rien d'autre que cela.

Puis elle attendit. Elle attendit que le soleil sombre et que les étoiles se dévoilent, que les courants frais des couches supérieures de l'atmosphère recueillent les ondes chaudes du sol et des corps qui encore s'agitaient, comme si une journée pleine de sexe et de cris n'avaient pas pu apaiser leur soif de jouissance, comme si une journée de cette rixe bestiale n'était qu'un entremet pour ceux qui suintaient par intermédiaires. Elle attendit, luttant contre le sommeil et le dégoût de râles qui s'agitaient encore, corps contre corps, spectres vides tentant d'arracher à l'aute un peu de vie pour s'en délecter. Elle attendit encore et encore, sentant autour d'elle et en elle le poids des corps qui

souffraient de n'avoir ni repos ni délivrance, sentant contre sa peau les relans de viande déchirée et de sueur accumulée qui embaumait l'air et la terre, jusqu'à ce que d'un coup comme un mécanisme parfaitement huilé tout s'arrête et que les corps s'effondrent, poupées de chiffons et d'entrailles dont les fils usés auraient cédé. Alors elle s'avança dans la masse, s'assit aux côtés d'un déchu et commença à laver son corps, à soigner les plaies d'ongles et de dents, les brûlures des frottements et l'acide des larmes. Puis elle passa à un autre corps, puis un autre, et un autre, un autre, encore et encore, luttant contre la colère et la souffrance, imaginant la leur, imaginant leurs pensées, imaginant leurs douleurs, imaginant l'horreur de s'éveiller dans son corps sans que son corps soit sien, sans que ses mains ne réagissent, sans que rien ne leur appartienne. Pouvaient-ils alors voir ? Pouvaient-ils alors entendre ce qui se déroulait autour d'eux et par eux ? Se considéraient-ils humains, ces êtres qui ne faisaient que forniquer sans pouvoir même le choisir, sans pouvoir même le rejeter ou en jouir ? Comment se considérer vivant lorsque l'action la plus simple de son corps à l'éveil est immédiatement conditionnée par un feu qui n'est pas le sien vers un but qui ne lui appartient pas ? Comment se considérer même esclave quand sa propre respiration n'est qu'un reliquat sans forme, un réflexe qui ne peut pas même être arrêté pour abrégé son sort ? Comment se percevaient-ils, ces êtres, eux dont le corps n'hébergeait même pas leur esprit ? Et où allait-il cet esprit pendant que leur chair était infectée par ce parasite qui les déchirait ?

Un œil s'ouvrit sous la caresse de sa main, un œil suffoqué, un œil d'homme brisé.

"Pour..."

- Pourquoi ?

- Ou... et la tête qui hochait.

- Parce que je ne peux faire que cela. Et ses larmes se remirent à couler pour accompagner son murmure.

- N... la main qui tente de bouger.

- Pourquoi non ?

Il détourna son regard. Honte.

- Pourquoi ? Pourquoi avez-vous honte.

La lèvre qui tremble. Aucun son.

- Parce que vous êtes nus ? À cause de ce que vous avez dû faire ?

Sanglot.

- Il ne faut pas. Encore plus bas.

Sanglot.

- Il ne faut pas. Elle le serrait contre lui.

Sanglot.

- Il ne faut pas. Ce que vous faites n'est pas vous. Ce que vous êtes n'est pas vous.

N'ayez pas honte de ce que vous devez faire. Ce n'est pas votre faute vous m'entendez ?!

Larmes.

- Ce n'est pas votre faute... Vous êtes ici, vous agissez ainsi et le monde dans lequel nous sommes a fait que vous êtes ici, mais ce n'est pas votre faute. Ne vous blâmez pas. Blâmez-moi ! Haïssez-moi qui ne peut rien faire d'autre que vous laver ! Haïssez-moi qui ne peut trouver le remède à vos douleurs ! Haïssez-moi, moi qui peut marcher, moi qui peut courir et m'enfuir si je le veux, moi qui peut souffler et regarder là où je le veux ! Haïssez-moi pour tous les mots que j'ai dit, pour toutes les douleurs que j'ai causées, pour toutes les peines que j'ai créé car je pensais être à plaindre, car je pensais être malheureuse ! Haïssez-moi mais ne vous haïssez pas ! Ne soyez pas plein de rage pour ce que vous êtes... Pitié...

- J...

Larmes.

- Je...

Sanglots.

- Je...

- Quoi ?

- Je... ne vous hais pas.

Sa tête s'affaissa. Il ne respirait plus.

- Non... Non !

Il ne respirait plus.

- Non ! Non non non ne meurs pas !

Il ne respirait plus.

- Non debout ! Vis tu m'entends ! Vis !

Il ne respirait plus.

- Vis ! Tu n'as pas le droit de mourir. Pas maintenant ! Ouvre les yeux ! Respire ! Ouvre grand la bouche et respire l'air qui se trouve autour de nous, touche l'herbe sous nos pas et sens comme elle est lourde et forte malgré le poids de nos corps ! Ouvre les bras et appuie-toi sur moi, redresse-toi, et lève la tête vers les cieux affolés par la nuit et ses muses scintillantes ! Lève-toi et vois comme ce monde peut être beau, comme la simple présence de la nuit peut être douce pour toi et pour moi. Lève-toi je t'en prie ! Lève-toi !

Mais il ne respirait plus.

- Je t'ai lavé. J'ai effacé les souillures que ce monde avait déposé sur toi. J'ai révélé ton corps et par cela j'ai révélé ton âme et tu m'as regardé, toi qui n'as pas de nom, qui n'en as sans doute jamais eu, toi à qui on ne l'a peut-être même jamais demandé. Tu m'as regardé et tu m'as parlé, et peut-être était-ce la seule fois que tu parlais vraiment,

que tu utilisais ton corps, que tu étais toi. Est-ce cela qui t'a tué ? Est-ce cela qui a coupé le fil de ta vie ? Étais-tu à ce point éteint que ta flamme s'est éveillée une dernière fois avant de s'éteindre ? Serais-tu mort si je n'avais rien fait ? Te serais-tu éteint dans un soupir comme un animal que le froid saisit au creux de son hiver ? T'ai-je fait souffrir en t'éveillant ? Réponds-moi, je t'en prie. Je t'en prie réponds-moi ! J'ai besoin de savoir ! J'ai besoin que tu répondes à ces questions ! J'ai besoin de savoir ton nom !

Mais il ne respirait plus.



Et une tache apparut.

Le néant s'en fut.

Il continua de marcher.

Ce n'était au début qu'une vacillante et hypothétique tache aussi froide que la pierre. Elle ne pulsait pas, ne tremblait pas, n'éclairait pas, goutte de métal chue d'une fondrière. Elle était au centre de sa vision, le but à atteindre, l'horizon à enfreindre. Ses jambes étaient faibles et son corps était lourd. Sa respiration était fluette, mais son esprit était de velours, simplement organisé vers ce but nouveau à transgresser, car une lumière aussi profondément sous terre impliquait une vie, qu'importe sa forme, qu'importe sa consistance, une vie intelligente à n'en pas douter, une vie qui, si elle était encore présente, devait l'attendre, puisque l'ouverture était automatisée. Il ne pouvait imaginer qu'il en fut autrement. De plus, créer sciemment un si long espace ne pouvait impliquer qu'une volonté spécifique de soumettre l'esprit de celui qui marchait à une épreuve, pour quel propos il ne le savait pas, mais il y en avait un, c'était on ne peut plus logique. C'était forcément un être intelligent, un humain, peut-être une autre communauté, un autre monde, quelque chose de complètement différent. C'était certain. Le colosse l'avait apporté vers ce lieu en toute connaissance de cause. Ils devaient être ses maîtres, qu'importe ce que cela impliquait sur l'état de relation que ceux qu'il s'apprêtait à rencontrer pouvait entretenir avec la surface.

Il secoua la tête. Il ne devait pas penser. Se concentrer sur la marche, sur le rythme. Ne pas perdre le rythme. Conserver le mouvement. Oublier le moment. Simplement marcher. Simplement avancer.

Puis la tache devint lumière. Une lumière d'un bleu d'argent qui n'éclairait encore rien. Une étoile unique dans un ciel encore trop noir. Mais une étoile quand même, une vibration d'énergie. Un point pour son avant. Un point pour son présent. Un point pour quelque chose qui avait cessé d'être au moment précis de sa naissance. C'était cela le présent : quelque chose qui n'existe pas. Il rejoignait par cela le passé, ce qui avait été durant un infime moment, qui s'était inscrit et qui avait immédiatement cessé d'être lui aussi, excepté dans la mémoire. Encore une fois tout se rapportait à lui. Le temps qu'il concevait était un temps qui s'éteignait immédiatement après avoir trouvé sa voie dans l'univers. Il en conservait la réalité comme un soupir, comme un battement de cœur, quelque chose qui se lie aux mouvements successifs pour définir la continuité. Cependant rien n'était plus futile que cela. Le présent était une succession ininterrompue d'événements sans consistance qui formaient dans un même mouvement le présent et le passé juste suivant. Oui, le présent tel qu'il pouvait le vivre ne pouvait être défini qu'ainsi, par ce qu'il est exactement, décrit par ce qu'il est exactement. Aucun autre mot n'existait encore pour pouvoir nommer le présent et le passé autrement qu'ainsi, ce qu'ils étaient : l'inexistant.

Rien d'autre n'existait que le futur, la projection du regard au-delà du corps, la projection de l'être au-delà de ce qu'il est vers ce qu'il sera. Rien d'autre n'existait que cela. C'était cela la réalité, l'exacte perception de ce qui sera. Le corps ne pouvait le ressentir pleinement, l'esprit ne pouvait faire autre chose qu'extrapoler sur des présupposés pour en former la trame probable, tout n'était qu'irréel et improbable en devenir, mais c'était cela la seule vérité, la seule certitude, que quelque chose allait se produire, que chaque pas, chaque mouvement, chaque impulsion amènerait la prochaine, et cela au-delà du corps, au-delà de l'être, jusqu'au point final inconceptualisable de la fin de toute chose, du néant.

Mais même cela n'était plus effrayant pour Tyréjas. Bien qu'il savait que cela était faux par le simple fait qu'il demeurait, il avait fait l'expérience du néant, de l'effacement de toute chose, et parce qu'il s'était redressé face à tout cela, parce qu'il avait choisi de porter le fardeau qui s'était posé sur lui il pouvait comprendre ce qu'il vivait, ce que son corps lui faisait sentir. Il pouvait accepter que le présent et le passé n'avaient aucune valeur, et que seul demeurait le futur, un perpétuel devenir inaccessible qui par sa nature même le rendait à la fois incroyablement vrai et incroyablement inexistant.

Puis la lumière répandit la lumière et il put voir sa main. Elle était toujours la même, et pourtant elle ne l'était plus. Elle faisait partie de lui, elle était une forme qui le définissait, mais elle n'était plus lui. Elle était, il ne pouvait la refuser, mais elle n'était plus qu'un élément d'interaction. Elle n'était plus lui. Il était autre chose. Il ne pouvait plus se penser comme un corps ni même comme un humain. Il était devenu autre chose. Il s'était révélé à lui-même au travers de cette recherche de la lumière. Mais quoi.

Sa main contre la paroi rencontra une nouvelle surface. Ce n'était plus de la pierre rugueuse et dentelée travaillée par le temps et la terre mais une surface lisse comme du verre et douce comme de la peau de bête. Il ne pouvait encore le voir mais le changement était là, présent tout autour de lui, et sa main se repaissait de cela, ondulait sur toute la surface possible sur le tempo de ses pas, doigt par doigt, puis la paume et le poignet, comme pour s'assurer que ce n'était pas une illusion, que la vérité demeurait au-delà de ses phalanges.

C'était le cas. Elle était bien là. Et peu à peu cette vérité se complémentait de nuances de noir, de variations indélimitables mais réelles, des nuances qui formaient des dessins sans raison ni but. Il continua de marcher, les yeux rivés sur les remparts et la voûte, l'esprit entièrement tourné vers l'extérieur pour ne voir que ce qui était plutôt que ce qu'il aurait pu vouloir voir. Il avançait avec à l'esprit la simple volonté de découvrir, de s'épanouir par ce qu'il verrait au lieu de corrompre ce qui apparaissait à ses yeux encore ceints dans la couronne du vide. Il voulait voir comme on voit un nouvel univers, comme un nouveau-né, plein de conscience et vide de repères. Il

voulait n'être qu'un œil et non plus un humain. Rejeter ses attentes,. Repousser ses souvenirs. Faire abstraction des images mentales de sa mémoire pour plonger et sentir la nouveauté comme l'eau, comme l'air, comme la vie.

Les teintes de gris succédèrent aux noirs et les images se précisèrent, sans que Tyréjas ne puisse encore comprendre ce qui se déroulait sur les tableaux de pierre. Il n'y avait aucune régularité, aucune logique, aucune redondance dans le cycle des images dont les bords n'apparaissaient pas encore. Il avait pu deviner le ciel et la terre comme deux couches vagues, l'une plus sombre et l'autre plus claire, mais entre les deux, dans l'interstice neutre qui s'étirait et retenait la plus grande partie de la paroi, des scènes devaient sans doute s'aligner, représenter une histoire, mais il était incapable de s'en saisir. Trop vague encore, trop lointain, comme un temps que les brumes de l'oubli ont lentement recouvert, un brouillard de mythes et de légendes qui efface la réalité pour ne laisser que des formes comme des dieux, des incompréhensions comme des interventions et des suppositions comme des prophéties. Et il continuait de marcher, de parcourir cette trame d'accomplis comme un demiurge regarderait la toile de son monde achevé pour en relever imperfections et noblesses.

L'ocre et le bordeaux s'ajoutèrent, tout d'abord succincts, tout d'abord comme des touches royales et précieuses, dessinant les formes de ce qui semblait des bâtiments, des abris, des domaines de sécurité qui rayonnaient de chaleur. Et les formes dans ces formes, les formes grises dans ces formes chaudes se dressaient, les bras relevés, comme implorant le soleil pour sa magnificence et ses bienfaits. De plus en plus nombreuses elles se paraient de ces attributs perpétuels, comme si la félicité était leur définition, tributaires du bonheur comme elles l'auraient été de l'air qui les entouraient. Et les formes autour d'elles changeaient, devenaient plus grandes et plus hautes, plus précises également, liant de plus en plus la perspective aux formes et contours qui s'amplifiaient, qui couraient sur la voûte du tunnel pour rejoindre l'autre côté et effacer peu à peu ce qui semblait avoir été le ciel. Et toujours ces teintes d'or terne et de sang épais qui se trouvaient partout, partout.

Enfin, les tons pâles furent conviés à son regard, et tous ensemble les panoramas explosèrent dans leur vérité suffocante. Les visages trouvaient les expressions qui leur donnaient leur réalité, et le monde ainsi projeté cessa d'être beau. L'atmosphère et le ciel n'étaient pas emplis de lumière et de tiédeur mais ravagés par les flammes et le sable, le sol n'était pas de la couleur de la terre de sienne mais gorgée du sang de ceux qui déambulaient, hagards ou terrifiés, au travers des landes déchirées par la guerre. Et tandis que Tyréjas se dirigeait constamment sur la gauche de la fresque les peuples représentés fuyaient vers la droite dans une recherche frénétique de ce qui auparavant était vrai, appelant de leurs bras tendus et de leurs gorges déployées les souvenirs de leur vie desséchée, alors qu'au-dessus d'eux, tel des anges se repaissant de l'horreur

du monde inférieur, des visages énormes et emplis de graisse contemplaient le chaos sans fin des civilisations en déchéance, les mains jointes et les yeux plein d'eau, leurs joues farcies par l'excès et le sourire tranchant de leur sécurité inviolable.

Et vint alors une nouvelle scène. Plus de villes emplies d'horreur ni d'être dévasté par la mort en elle. Rien d'autre que le silence d'un vide sans mouvement ni relief. Rien d'autre que l'abnégation de toute forme de vie. Le dernier tableau ne représentait rien d'autre qu'une surface éteinte sur laquelle ne pouvait se distinguer un seul spectre. Pourtant ce tableau montrait la vie, la vie qui avait été présente, qui s'était développée et qui avait tout annihilé, car de toute part l'on pouvait voir les marques des civilisations passées, les reliques dévorées, les tombeaux ouverts et les restes dépouillés de tout ce qui aurait pu rapporter du rien un semblant même infime de changement. La fresque s'étirait, et dans son déploiement il n'y avait qu'un cycle qui se répétait, une image reproduite à l'infini de ce qui était et de ce qui sera à jamais, et rien d'autre. Rien d'autre que ce qui n'aurait jamais dû être immuable.

Et Tyréjas face à cette scène ne pouvait s'empêcher de pleurer. Les poings serrés apposés contre le mur il plongeait ses yeux dans l'horreur de cette rigidité chimérique et parfaite, symbole des explosions de folies qui l'avaient précédées. Il observait et ressentait, poignardé par les échos du réel et de l'impossible qui s'entrechoquaient dans son sein comme deux dieux en lutte pour la suprématie de l'univers. Tout cela s'était-il produit ? Tout cela avait-il été un jour réel ou bien n'était-ce que préfiguration, extrapolation d'un temps trop sombre et trop violent qui recevait ici sa juste punition ? Était-il le fruit de cette humanité qui s'était suicidé par la folie de ses propres membres, ou bien était-il une alternative, un point hors de cette trame qui avait accompli son destin en disparaissant ?

Ses jambes déjà faibles tremblèrent et chutèrent, entraînant avec elles ce corps qui tremblait, ses bras épuisés et son cœur qui aspirait à l'oubli.

Un point de couleur attira son attention. Avait-il dormi ? S'était-il évanoui ? Aucun souvenir, et personne pour lui dire. Qu'importe. Un point de couleur clignotait dans une salle aux dalles de granit d'un anthracite vitreux, sur un piédestal aux allures de volcan de la même couleur que le sol et les murs. Tandis qu'il entrait, il put se rendre compte à quel point la salle était immense; elle devait faire près de cent mètres de diamètre, le piédestal trônant en son centre comme un roi au milieu de ses sujets effacés. Le plafond lui-même était hors d'atteinte. À quelle hauteur, Tyréjas n'aurait pu le dire. Dix, peut-être quinze mètres. Après l'étroitesse du boyau d'où il venait d'émerger l'immensité de ce volume d'étouffait presque. Il se sentait écrasé par tant d'air, tant de profondeur, tant de possibilités de perspectives.

Et pourtant il n'y avait que ce point qui vivait. Le reste était d'une immobilité de sel,

une surface comme la lune, sans air, sans vent, sans eau, sans possible excepté ce point qui appelait à lui. Il ne savait s'il prenait la bonne décision en s'en approchant, mais il savait également qu'il le devait, que sa route, son périple, sa descente dans le creux secret de la terre n'avait que ce point comme aboutissement. C'était son seul possible. La route vers le savoir passait par lui. Par ce point.

Sa démarche tout d'abord fut confiante. En lui il ne cessait de se répéter cette phrase : « c'est ce qui doit être fait. C'est ce qui doit être fait. C'est ce qui doit être fait ». Mais tandis qu'il s'approchait, tandis qu'il sentait l'inéluctable se faire de plus en plus pressant, de plus en plus certain, sa voix en lui devenait plus faible, murmure, rumeur, feulement, avertissement, cri ! Sa voix se transforma en hurlement, en alerte, en alarme. Quelque chose allait naître de cet acte, quelque chose d'inconnu, quelque chose d'irréremédiablement incertain, incontrôlable au-delà de toute norme ou code. Ce n'était plus ce qui devait être fait, c'était ce qui devait être empêché, ce qui devait être, empêché, repoussé, écrasé, destitué, condamné, tué, détruit, annihilé, anéanti. « Il ne faut pas le faire. Il ne faut pas le faire. Il ne faut pas le faire ! » hurlait sa voix. « Ne t'approche pas plus, fais demi-tour, ferme tes yeux, ferme ton corps, ne répond pas à cet appel, attache-toi, à n'importe quoi, à ce mur, à ce mât, utilise ton esprit comme cordage et bouche-toi les oreilles avec ce que tu trouveras, de la pierre, de la boue, de la cire, n'importe quoi mais n'écoute pas cette voix, ne l'écoute pas ! C'est Pandore aux allures de sirènes qui t'obsède. Ne le fais pas, ne le fais pas ! ». Mais il ne pouvait reculer. Il ne pouvait pas ne pas le faire. Il fallait que cela soit fait, ou alors tout son périple, toutes ses souffrances, ces morts et ces folies n'auraient servi à rien... tombées pour n'émettre aucun bruit.

La faim le tirailait, la soif le dévorait, mais il ne pouvait rien faire pour remédier à cela. Pas pour le moment. Il ne pouvait qu'appuyer sur le point et voir ce qui se produirait. C'était sa seule action possible. La seule chose qui pouvait être faite pour changer le présent en passé.

Il appuya.

La lumière ambiante diminua dans l'instant, lui rappelant qu'il n'avait vu aucune source de lumière, aucun globe ni tube, encore moins d'ouvertures. À présent l'air était teinté de bleu qui penchait vers le safre, excepté au centre de la structure, exactement là où il se trouvait. À cet endroit précis les vibrations étaient d'une nuance céleste et douce parsemée de cyan, agitée de fins fils d'un gris de lin qui dessinait tout autour de lui une sphère de plus en plus grande, et autour de cette boule électrique des formes vaporeuses graduellement s'imposaient, toutes faisant face à cette même forme dans laquelle il se trouvait du plexus jusqu'à la tête et même au-delà. Puis les formes se figèrent un instant, offrant à Tyréjas le spectacle de huit formes humaines drapées de

puissantes toges encerclant le globe d'une planète, les continents se dessinant sur sa surface, les mers s'animant de brefs mouvements de reculs tandis que les masses de terre se déplaçaient. Puis les formes cessèrent de bouger et des points flamboyants commencèrent à apparaître sur tout le contour, prenant de plus en plus de place, jusqu'à ce qu'une immense partie de l'espace occupé des terres ne soit qu'une flaque garance. Alors la progression cessa, et dans un éclair éclatant la teinte si pure et si alarmante se sclérosa, pour ne plus être qu'un reliquat déchu de sa gloire passée. Puis tout s'effaça, et tout recommença, tandis qu'autour de Tyréjas les formes auparavant immobiles s'animèrent et conversèrent.

De tous les maux.

« Avant toute chose, dit la première forme, celle qui était de loin la plus grande et la plus imposante, toi l'étranger qui se trouve à nos côtés, tu dois savoir que ce que nous avons fait ne fut pas fait par choix. Nous n'avions pas le choix. Qu'importe ce que les anciens ou les prochains pourront dire de nos actions, le choix n'existait pas pour nous. Nous ne pouvions choisir une autre voie que celle que vous avez arpentée. Bien sûr nous aurions pu choisir une autre alternative, mais seule celle que nous avons prise nous semblait réelle. Par cela je veux dire qu'elle seule nous semblait pouvoir permettre à la vie de continuer. Seule cet objectif nous importait. Lui seul était important. »

« Le monde n'était pas celui que tu connais, continua la deuxième forme, plus mince et élancée, sans être dénuée de force, mais un monde soumis à des forces multiples et opposées qui chacune se disait portée par l'espoir en un avenir plus beau, plus lumineux, plus serein. La vérité était que ces forces étaient toutes extrêmement similaires. Chacune avait en elle la volonté de soumettre l'intégralité de ses opposants aux lois qu'elle considérait comme les meilleures, les plus propices, les plus sacrées. »

« Cependant, argumenta la troisième forme, plus petite que les autres, leurs discours ne promulguaient rien d'autre qu'une multitude de variations infimes d'une même idéologie : l'asservissement à un cycle d'idées uniques qui certes étaient différentes les unes des autres, mais qui se rassemblaient dans les méthodes et les conclusions qu'elles exprimaient. Aucune d'elle ne laissait de place au choix et au respect du choix. »

« Nous huit avons donc entrepris, dit la quatrième forme dont les courbes appartenaient à une femme, de nous réunir afin de réfléchir sur la réalité de notre espèce, sur ses actions, ses ambitions, son passé et surtout son devenir. Nous avons donc décidé de nous retrouver en un lieu tenu secret de tous, et durant un temps incertain nous avons tenté de comprendre notre nature et ce que cela impliquait. »

« Notre premier bilan, dit la cinquième voix d'un soprano velouré, fut par trop alarmiste et pessimiste pour que nous puissions l'accepter ainsi. Nous

recommençâmes notre définition, avec en tête l'espoir fou de pouvoir arriver à de plus respectables conclusions. »

« Cependant, et cette fois la sixième voix était clairement celle d'une femme, bien que la forme qui lui était reliée était large et robuste, cette deuxième compilation n'en fut pas moins bilieuse. L'histoire et le présent n'étaient que fuite de la charité et de la beauté pour la quantité et la conformité aux idées des temps qui leurs étaient reliés. Les peuples qui prônaient l'entente et l'épanouissement étaient annihilés sans aucune possibilité de rémission, tandis que les groupes guidés par la violence, l'amertume et l'envie se développaient, s'enracinaient et écrivaient l'histoire, afin que les peuples suivants les considèrent comme des modèles de morale et de piété. »

« Adaptée à notre temps continua la septième, vouté et vacillant malgré sa forme immatérielle, nos représentations firent ressortir une seule certitude : notre existence était vouée à l'effacement, et avec elle celle de toutes les formes de vie présentes et à venir. Nous ne *pouvions* accepter cela. Nous ne *pouvions* laisser faire cela. Nous repartîmes en quête d'une nouvelle alternative, un futur qui n'était pas inscrit dans la nature même de nos actions naturelles mais dans une nouvelle voie, une voie qu'il nous répugnait à emprunter mais que nous devons arpenter par le simple fait que tous les autres chemins ne semblaient mener qu'au trépas. »

« Cette voie, dit la huitième forme d'une voie apaisante en mezzo qui aurait pu être celle d'une femme ou d'un homme encore à l'orée de la vie, nous la trouvâmes dans cette existence qui est la tienne dans laquelle les individus n'ont plus de raison de s'affronter, une existence où les humains ne commettent plus de crimes, une vie où la paix règne. Mais pour cela nous avons dû affronter nos propres regrets, agir contre ce que nous combattions avec les mêmes armes que ceux dont nous étions les détracteurs. »

Tout autour d'eux les lumières à nouveau changèrent, dénaturant les murs et l'espace qu'ils encerclaient, laissant s'imposer en un éclair un nouveau monde fait de formes humanoïdes agitant leur tête et leurs bras tels des mimes suffocants, se levant et se déplaçant de manière complètement erratique, tribu de primates vulgaires que le cercle des huit ne regardait même pas, insensibles aux cabrioles pathétiques de ces pantins invoqués.

« Ce que tu observes à présent, dit la première forme, est le carnaval des dirigeants de ce monde qui n'est plus. Devant les caméras ils se faisaient la guerre. Devant les peuples ils se houspillaient. Mais dans les corridors du monde, lorsqu'ils étaient invisibles, ils se rencontraient, tergiversaient, façonnant des avenues pour les pensées qu'ils voulaient voir advenir. »

« Bien sûr cela ne se passait pas exactement comme cela, continua la deuxième voix. Ceci n'est qu'une représentation. Mais c'est ainsi que le monde était. Les

« grands », plutôt que de s'entendre et d'œuvrer pour un monde dans lequel les peuples seraient unis, préféreraient alimenter la discorde par le jeu grotesque de leurs haines idéologiques, simplement pour eux, simplement pour leurs causes, simplement parce qu'ils n'avaient aucune confiance en l'autre, simplement parce qu'ils ne croyaient qu'en eux et leurs valeurs indéfectibles. »

« Ils s'affrontaient, envoyaient des humains à la mort, pillaient les cultures et les savoirs, rendant l'histoire superbe, les guerres nécessaires et la science meurtrière ! Ils corrompaient nos valeurs ! Ils souillaient nos vœux de paix et nos volontés de rendre l'humanité meilleure pour leur propre soif de contrôle ! Ils ne reculaient devant rien pour montrer l'autre aussi dangereux que possible, simplement pour que les peuples aient peur. »

À ce mot les formes cessèrent de s'agiter et se regroupèrent comme le font les animaux autour de la carcasse de leur proie finalement tombée, et leurs corps s'agitaient, semblaient glousser tandis que tous se serraient les mains et se tapaient sur les épaules, brillants de cette connivence qu'ils célébraient.

« Tout reposait sur la peur, amplifia la troisième voix. C'était leur ingrédient, l'élixir de leur puissance éternelle et sans faille ! La société était censée protéger de la peur et de la barbarie en dressant les murs de la civilisation et du savoir autour des humains rassemblés pour le bien de chacun et de tous, elle était devenue celle qui alimentait cette peur, car ces êtres vils, ces démons, avaient rapidement compris que dans ce monde de plus en plus communicatif, de plus en plus ouvert sur lui-même, la société qui les faisait vivre et leur donnait tout ce pouvoir ne pourraient bientôt plus continuer d'être et, accablée par l'entente et la connaissance de l'autre, allait sombrer dans les eaux de l'oubli. »

« Il leur fallait, reprit la quatrième voix, un champion, ou plutôt un diable suffisamment puissant et insaisissable pour porter cette arme jusque dans les confins de chaque contrée afin que cette peur ne disparaisse jamais. Et ils trouvèrent. Ce champion était une entité variable et changeante, un spectre en réincarnation constante que nul ne pourrait jamais saisir tant que l'humanité continuerait d'être. Ce champion était l'autre. Avec cette idée ils assurèrent leur survie. Mais dans leur folie ils n'avaient pas conçu, l'aurait-il pu ces pauvres fous que leur moi étouffait, que ce qu'ils pensaient être leur salut allait sonner la trompette de leur trépas. »

« La peur lâchée au cœur de l'humanité se répandit au-delà de la pensée de tous, dit la cinquième voix, devenue plus sombre et plus agressive. Elle gagna les villes. Elle gagna les campagnes, elle gagna les montagnes et les déserts, envahissante et contagieuse. Bientôt les pays, qu'une folle image de progrès avait laissé croire en la félicité, se retrouvèrent à lutter les uns contre les autres et chacun en eux-mêmes. Car l'autre n'était pas simplement dans les yeux de ceux que l'on ne voit pas mais



également dans les ombres du quotidien, dans les voisins, les inconnus, les citoyens. Ils sont partout, et ce que plusieurs milliers d'années avaient permis de construire de respect et d'empathie fut balayé en une génération. »

Puis les corps cessèrent de s'agiter de leurs dos forts et dressés, et ils commencèrent à s'écraser, à se diminuer, comme s'ils avaient voulu se cacher de leurs propres ombres. Ils devenaient de plus en plus petit tandis qu'au milieu d'eux une forme nouvelle et noire aux reflets d'un vert maladif grandissait.

« Ce qui aurait dû maintenir l'ordre fut ce qui le perdit entièrement, raconta la sixième voix, faible et tourmentée. Les nations se renforçèrent, devinrent des prisons dans lesquelles les individus n'étaient plus que des menaces potentielles, et de l'une d'elle, comme cela devait se passer sans que personne ne le veuille vraiment, une menace nouvelle, réelle et implacable surgit comme un événement d'ordre cosmique, comme une punition divine, comme la juste rétribution que tant clamaient.

« Un fou avait créé une nouvelle forme de maladie, reprit la septième voix, une peste qu'il surnomma lui-même la peste blanche, car celle-ci était censé éradiquer le mal où qu'il se trouvait, dans chaque foyer ou l'immoral régnait. Mais la maladie comme la mort ne connaît aucune morale, aucune raison, aucune allégeance. Les peuples commencèrent à s'effondrer, incapables de stopper l'avancée de cette mort pâle qui semblait traverser les mers. Des équipes tentèrent de trouver un remède, mais rien n'y fut. L'humanité semblait vouée à s'éteindre. »

« Beaucoup choisirent quant à eux d'embrasser cette mort nouvelle, déclarant que l'humanité méritait son sort, que la vie allait s'en trouver purifiée, nettoyée pour enfin pouvoir s'épanouir, clama la huitième voix. Mais lorsque les animaux eux-mêmes commencèrent à contracter la maladie et à dépérir, alors nous sûmes que le temps n'était plus aux demies mesures et que nous devons agir, qu'importaient nos dogmes et nos scrupules. Nous devons agir. »

Les formes secondaires s'éteignirent peu à peu, ne laissant plus que les huit formes semblables à elles-mêmes dominer le globe.

« Nous fîmes ce que nous nous étions jurés de ne pas faire, continua la huitième voix. Réunis dans cette même salle que tu contemples, fraction d'un monde souterrain qu'un des peuples avait façonné en cas de menace thermique, nous délibérâmes sur le devenir de notre espèce, et sur ce que nous devons faire pour la préserver d'elle-même. Nombre d'entre nous avaient déjà succombé à la maladie, des esprits que nous tenions tous en très haute estime, des esprits qui auraient été capables des plus grands miracles, de bien plus que tout ce que nous avons pu faire. Mais notre présent fut ainsi. »

« Aidés par les technologies dont nous disposions alors nous avons aménagé ce lieu afin qu'il devienne le tombeau provisoire de l'espèce humaine. Nous avons

sélectionné au sein de l'humanité sclérosée vingt-quatre femmes et huit hommes en parfaite santé que nous avons placés en état de sommeil artificiel afin de les préserver des altérations du temps. Parallèlement à cela nous avons également collecté les semences de chaque espèce vivante sur la planète que nous avons emmagasiné dans un autre lieu hors de portée des vivants de l'époque. Puis nous avons commandé aux armées de machines d'attendre que l'humanité se soit éteinte avant de se lancer dans une nouvelle entreprise »

« Cette entreprise nouvelle, ajouta le troisième, consistait en la création d'un havre de paix pour l'humain, un lieu où il pourrait, après sa renaissance, vivre en paix et en harmonie. Mais pour cela il nous fallut restructurer entièrement le concept de société et de contact entre les individus. Ce fut notre tâche, notre devoir, dont nous nous acquittèrent du mieux que nous le pûmes. Nos études et nos analyses nous montrèrent que l'humain ne pouvait s'accorder qu'avec un nombre limité de ses semblables, nombre qui correspondait à la capacité d'analyse et de liens relationnels stables entre lui et les autres selon l'espace dont le tout disposait. »

« À partir de ce ratio, continua le septième, nous avons développé différents protocoles qui chacun avait pour but de minimiser les tensions entre les individus par le biais d'une catharsis dont les modalités d'expressions se devaient d'être soumises à expérimentation afin d'assurer le parfait dosage entre les intrants et les extrants ainsi que les formes que devaient prendre ces expiations virtuelles. Aussi avons-nous dessiné les plans de plusieurs cités-états dont les proportions d'habitants variaient en fonction de la taille desdites cités et dont les moyens de contrôle des pulsions étaient différents afin de pouvoir établir une harmonie qui servirait de base à un futur nouveau développement de la civilisation intelligente. »

« Afin de peupler ces cités-états, dit la sixième voix, nous avons utilisé les semences des individus placés en état de sommeil figé et les avons croisé de telle manière que les individus de chaque cité possédait un patrimoine génétique suffisamment différent des autres pour que les notions d'étrangeté soient présentes dans le quotidien. Ajouté à cela nous avons effacé les normes passées de la famille et de la procréation naturelle pour la remplacer par un cycle généré automatiquement dans une zone spécifique dans laquelle les individus sélectionnés sont choisis et élevés afin de pouvoir subvenir aux besoins des nombreuses cités existantes, pour remplacer les individus décédés et pouvoir maintenir un niveau d'étrangeté suffisant. »

« Nous avons conscience du côté artificiel de cette expérience mais nous n'avions pas le choix, lança la première voix. Nous ne pouvions laisser l'humanité se prendre une nouvelle fois en main alors que son sort était encore aléatoire et sa pérennité incertaine. Nous ne pouvions prendre le risque de remettre entre les mains d'individus à la psychologie incompréhensible car forgée sur des bases entièrement nouvelles le

futur de leur espèce. Nous connaissions nos torts et les faiblesses de nos modèles, mais même ainsi cela valait mieux que ce qui se serait produit sans cela. De maux multiples nous avons choisi celui qui nous semblaient le meilleur. Ta présence nous prouve que nous sommes sur la bonne voix. »

« Car, vois-tu, toi qui nous écoutes, fit la cinquième forme, ta présence est un élément que nous avons prévu dans nos calculs et que nous n'avons pas cherché à effacer. Ta présence est le résultat de l'émergence dans ta génération d'une volonté de survie implacable, une source d'acceptation de l'inconnu que nous recherchons afin d'améliorer encore notre espèce. En venant ici tu as prouvé la valeur de ton intellect et de ta capacité d'adaptation à un environnement nouveau. Tu as outrepassé l'humain que tu es pour devenir meilleur et par toi ce meilleur fera corps dans l'humanité. »

- Connerie... entendit Tyréjas. Sans que cela provienne de la forme qui monologuait.

« À présent tu sais tout, conclut la deuxième voix. Tu sais pourquoi tu es ici et pourquoi nous avons besoin de toi. Tu sais ce que tu représentes. Rends-toi donc dans la prochaine salle, que nous puissions faire profiter de ce que tu es à ceux qui seront. Là tu pourras te reposer et veiller à ton tour sur ce monde qui lentement renaît. »

- Connerie ! Et cette fois Tyréjas fut certain de ce mot. C'était bien vrai. Il l'avait entendu. Mais d'où provenait-il ?

« Puis, rajouta la voix quatre, lorsque ton temps sera venu, toi aussi tu rejoindras ces êtres, ces élus, pour faire partie de ce monde futur que nous avons décidé de créer mais dont toi est la clé de voute. Sois fier de ce que tu es. Fier et humble. »

- Quel monceau de conneries tu ne trouves pas ?

D'une zone d'ombre une nouvelle forme émergea, une forme courbée, fatiguée, chancelante et pourtant vigoureuse que Tyréjas ne reconnut pas tout de suite mais qui, en passant dans la lumière, se révéla dans toute sa plénitude, dans toute sa connaissance.

« Vous !? Vous êtes... qu'êtes-vous ? »

Tyréjas venait de reconnaître le vieil homme qui avait initié en lui l'idée de son départ.

Syli serrait le corps de celui qu'elle ne connaissait pas contre le sien si fort que les articulations de ses doigts et les phalanges en étaient blanches cerclées de rose. En elle le sang fuyait et bouillait. Son regard lentement se porta vers les piliers qui les dominaient, les yeux transperçant d'une volonté noire comme l'enfer. Elle ne savait pas encore à qui elle allait avoir à faire, mais elle savait que quelque part au-delà de ces câbles, de l'autre côté de ces tubes de mort et de folie se trouvaient d'autres personnes, des personnes conscientes de ce qui était en train de se passer si et qui y participaient, des personnes comme des bourreaux sadiques qui jouissaient au travers des corps de ceux qui gémissaient, et elle était décidée à découvrir qui ils étaient, où ils étaient, et à leur faire prendre conscience des horreurs qu'ils créaient, ou bien à mourir en tentant de faire cesser cette démesure.

Elle relâcha son étreinte et le mort recouvrit la terre de son voile de chair. Il avait l'air apaisé, comme si la mort par sa venue lui avait donné la vie. Ses paupières à demi entrouvertes faisaient sourire son visage et sa bouche, esquissée en une fine ouverture, donnait l'idée d'une respiration arrêtée pour en savourer les effluves et le velours. Oui, tout en lui ne donnait que la joie, enfin la joie après une vie de douleurs. Il était libéré. Son fardeau l'avait quitté pour un autre corps, un corps qui n'avait encore conscience de rien si ce n'est du choix qui venait de prendre place en lui.

Avec tout le respect possible, Syli observa le corps de l'homme et comment les machines étaient reliées à son corps, comment l'acier était ajusté, quelles étaient ces fonctions, et surtout comment il y était fixé, comment en retirer les différentes parties. Le travail était méticuleux, tout de précision et d'inhumanité : au niveau de la taille le corps était à ce point opprimé par la structure qu'elle semblait faire partie de lui, avoir en partie... fusionnée avec son propriétaire, ou plutôt son prisonnier. Elle ressemblait à une mâchoire d'acier qui aurait planté ses crocs dans les hanches de sa victime pour en dévorer lentement la moelle. Toute autre fonction semblait illusoire face à cette idée. Et le tube... ce tube qui semblait entouré les parties génitales faisait bien plus que cela. Au niveau de la base du bas-ventre le tuyau devenait plus rigide, plus fin également, comme s'il n'était rien de plus qu'une gaine de protection pour une plomberie plus fine et plus sadique. Mais le pire était au niveau du crâne. Le câble qui rentrait dans la boîte crânienne était un amalgame, un chaos de tubes multiples qui venaient s'enchevêtrer dans la tête de l'homme non pas par l'intermédiaire d'une cloison comme elle l'avait tout d'abord cru, mais par simple effet de pression. Le crâne n'était pas préparé pour cela, il était soumis à l'action violente d'une série de dents fines et pointues qui perçaient l'os pour que les tuyaux s'y glissent comme des vers.

Cela n'avait pas de sens. Comment des techniques aussi développées pouvaient être appliquées avec si peu de considération, si peu de respect pour ceux qui en subissaient l'application ? La réponse vint comme une voix divine : parce que ceux qui

ont développé ça n'avaient que faire du bien-être de leurs sujets. Ils n'étaient pas humains pour eux, et cette simple pensée s'inversa dans l'esprit de Syli : ceux qui avaient fait cela n'étaient pas humains. Aucun humain ne pouvait consciemment accepter d'infliger de telles horreurs à la vie. Mais pour cela elle devait comprendre Elle devait savoir. Mais comment... ? Comment parvenir jusqu'à eux ?

La réponse s'imposa comme s'impose la lune dans le ciel. C'était la chose la plus logique. Elle avait vu une prise de contact entre un humain et son parasite et le chaos de la dualité qui s'en était suivi. Ces câbles étaient la source de la communication, il n'y avait pas d'autre possibilité. Tout passait par lui. Mais l'idée de ce qu'elle allait devoir subir pour cela la révoltait. Elle tremblait de la douleur qu'elle allait devoir encaisser, de ce que cela allait impliquer pour elle sur le moment et sur son futur. Comment survivre à une telle douleur n'était pas l'idée, de nombreuses preuves se trouvaient devant elle pour répondre à cette question, même si elle ne doutait pas que certains devaient périr dans l'opération. Cette idée augmenta sa rage mais ne lui permettait pas encore d'agir. Non, ce qui était à la base de son hésitation n'était pas la souffrance mais les conséquences de cet acte sur sa vie. Allait-elle pouvoir résister au contrôle de l'être qui allait s'infiltrer en elle ? Serait-elle condamnée à demeurer accrochée à ce câble pour le reste de sa vie, domaine d'inconnus qui violeraient son âme autant que son corps ? Et si ce n'était pas le cas, comment allait-elle pouvoir se libérer de cette foreuse sans mourir à court terme ? Elle allait devoir se percer le crâne et laisser des fils se glisser dans son intimité dernière que représentait son cerveau et la conscience qu'il contenait. Et cela elle ne pouvait se résigner à le faire.

Elle se leva, fit quelques pas. En elle un combat était en train d'être livré entre sa conscience et son instinct de survie, et aucun des deux ne parvenaient à prendre le dessus sur l'autre. D'un côté son être criait pour la justice, pour accomplir tout ce qu'il était possible d'accomplir pour faire cesser cette horreur. Et d'un autre côté sa vie refusait cela. Elle repoussait tout argument comme tout humain l'aurait fait. Agir sans avoir la certitude de la réussite n'était pas un problème, mais agir et mettre en danger son existence même, sans être certain que la décision elle-même soit celle qui devait être prise, était incompatible avec tout principe d'action. Elle ne pouvait pas. Elle voulait mais son corps l'en empêchait. Elle aurait voulu forcer sa main mais cette dernière restait inerte contre sa cuisse, comme si le moindre geste eut été le genèse de tout le reste. Son corps et son esprit ne coopéraient plus. Elle était impuissante.

Elle était allongée, les yeux plongés dans l'air comme dans de l'eau, divagant sur ce qu'elle était, sur ce qu'elle voulait, quand un bruit commença à se faire entendre, un son qu'elle avait déjà entendu, un son qui ne provenait pas de la surface mais des profondeurs, comme un grognement seulement audible par la terre elle-même. La plate-forme remontait. La nuit était encore profonde mais la plate-forme remontait.

Pourquoi ? Les actes dont elle avait été la témoin n'étaient pas consignés au seul jour ? D'autres allaient se produire la nuit également ? Elle se redressa, en proie à une panique intense et irréprouvable qu'elle ne contenait qu'au prix de tout son contrôle. Cet effroi fit crier son ventre. Elle n'avait pas mangé depuis trop longtemps, se contentant de boire de cette eau qu'elle avait rapportée de la source. Manger. Oui. C'était ça ce qu'elle devait faire : trouver à manger, se sustenter et après revenir, revenir avec plus de force et plus de courage. C'était la chose à faire.

Elle se retourna et commença à marcher quand le bruit de la plate-forme s'arrêtant résonna. Sans réfléchir elle se retourna pour observer de nouveau la foule des femmes qui bientôt allaient rejoindre cette des hommes pour former un seul troupeau de glandes et de sueur afin de graver en elle cette image et de revenir, de certainement revenir pour faire cesser tout cela. Mais de femmes il n'y en avait aucune. À la place ne se trouvait qu'un garçon, encore un enfant, un adolescent dont le corps juvénile brillait d'innocence. Il ne savait sans doute pas ce qu'il faisait ici. Pourtant il se dirigeait avec certitude jusqu'au corps qui avait quelques heures auparavant été la demeure d'un humain, comme si son but était celui-là, comme si toute sa vie devait passer par ces tubes.

Et c'est ce qu'il fit. Il marcha sans détour et s'arrêta juste devant le corps sans vie, se pencha sur lui, et Syli, sidérée par l'acte inconsidéré de cet enfant, se retourna une nouvelle fois et couru vers lui alors que le câble qui ceignait auparavant le crâne était détaché de la tête de son précédent port. Des morceaux de chair tremblaient sur les dents criantes et du sang mort s'éternisait à leurs arêtes. Ce n'était plus une machine mais la gueule béante d'une succube vermiforme qui s'apprêtait à faire une nouvelle proie, à hypnotiser un nouveau jeune homme, pour l'emmener danser avec la folie jusqu'à ce que son corps s'effondre et que la démence le dévore.

Les gestes de Syli furent aussi rapides qu'ils ne portaient en eux aucune trace de réflexion. Ce n'était pas l'intelligence qui menait ces actes mais la simple préservation de la vie. Elle empoigna le serpent, tourna son visage sur lequel aucune colère ne perlait, et regarda le jeune homme tout en prononçant ces mots et en portant à son bulbe crânien l'objet de son potentiel trépas.

"Fuis."

La douleur qui suivit fut comme un millier de jours passés entouré de cloches et de marteaux battants sans cesse. Son corps hurlait mais sa main continuait de presser la scie rotative contre son os. Elle entendait le bruit strident du calcium frotté par l'acier, des moteurs qui s'agitent et des fils qui s'insinuent dans les cavernes déjà ouvertes. Elle sentait les fils passer contre ses méninges, mais rien de ce qui se tramait dans son crâne. Elle ne sentait rien. Elle ne sentait plus rien. Tout était fini. Elle était souillée.

Ce qui se produisit ensuite rapporta Syli à la fois en elle et hors d'elle, comme ces

fois où elle s'infiltrait dans le Jeu. Tout devint blanc autour d'elle et une immense joie l'envahit. Elle était de nouveau libre, séparée de ce monde de douleurs et de souffrance dans lequel rien ne se passait jamais, dans lequel tout ce qui avait de l'importance n'en avait véritablement aucune. Son corps disparut. Ses pensées disparurent. Ses souvenirs se désagrégèrent pour ne laisser place qu'à une immense plénitude, une joie sans nom et sans fin qui frappait à tous les pores de sa peau pour la combler de bonheur et de plaisir. C'était incroyable. Un déluge de perceptions impossible à définir qui devenaient le centre de toute son existence, un point qui devenait un monde, un monde qui devenait un univers, un univers qui devenait elle ! Elle était partout, elle était tout ! C'était incroyable, une liberté telle que la liberté elle-même en devenait une mascarade grotesque. Elle retrouvait l'usage de ses ailes et l'abréaction de la gravité qui lui avaient tant manqué. Elle redevenait elle, cette "elle" qu'elle avait crû morte depuis qu'elle avait quitté sa cité, son confort et sa folie. Mais c'était faux. La folie l'avait gagnée depuis ce jour. Tout ce qui avait été fait avait été une illusion. Ça ne pouvait être cela puisque tout était redevenu comme avant. La seule explication était qu'elle avait été dans un jeu, un nouveau jeu tellement développé que sa conscience s'était perdue en lui. Mais elle était revenue de ce lieu, elle revenait vers le bonheur qu'elle avait crû avoir à jamais quitté. Elle était de nouveau chez elle !

Mais le blanc ne disparaissait pas. Il demeurait. Aveugle elle était, mais elle s'en moquait. Elle était hors du monde et continuait son périple dans les arcanes de son paradis, le seul lieu où elle avait jamais été elle-même, une femme dans toute sa splendeur, un circuit ouvert sur toute chose, pouvant aller partout, rencontrer des gens inconnus par milliers et se glisser à leurs côtés pour leur susurrer espoirs et balivernes, pour les charmer et leur soutirer leurs secrets les plus intimes puis les abandonner, les jeter pour en trouver d'autres, et encore d'autres, et entre d'autres, sans cesse, sans limite, pour pouvoir arriver à ses fins et frôler le panthéon des plus grands.

Puis elle se déconnecterait et irait voir Tyréjas pour se pavaner, le rendre jaloux et envieux, l'attirer encore un peu plus jusqu'à elle et faire comme elle faisait avec les êtres irréels qu'elle marquait de ses lèvres pour ensuite jouer avec lui et se délecter de sa passion pour elle. Et quand elle serait arrivée au bout de son désir de tentatrice, elle plongerait sur lui pour qu'ils se battent et ne fassent plus qu'un.

Mais le blanc ne disparaissait pas. Il demeurait, océan de volupté dont l'éblouissement tournait à la torture. Ce n'était plus un monde de plaisir mais un univers de souffrance dont les portes s'étaient ouvertes sur elle. Elle leva les yeux et vit au-dessus de sa tête une lune noire et verte qui grandissait, qui chutait, qui sombrait.

Elle se souvenait de la lune. Elle avait toujours aimé sa forme et l'odeur qui émanait de ses teintes, ce goût de piquant qui réveillait la langue et les yeux, les reliefs de son corps qui rappelait l'illusion de la distance. Elle se rappelait qu'elle l'aimait, qu'elle se

sentait parfois comme sa fille tellement sa vue l'apaisait. Mais dans ce monde c'était différent. Dans ce monde elle l'horrifiait. Et par cela elle comprit. Par cela elle se souvint. Ce monde n'était pas son monde. C'était un lieu différent qui n'était pas habité par sa conscience mais par celle d'une autre personne, une personne profondément traumatisée par le char de Sélène.

Un frisson parcourut tout son corps. Quelque chose se produisait. Elle ne sentait rien. Ce n'était pas affaire de sensations. C'était une histoire d'intuition. Quelque chose se produisait qui ne devait pas se produire. Ce monde n'aurait pas dû lui offrir ce qu'elle ressentait en ce moment. Elle devait se réveiller. Se réveiller. Forcer son esprit à s'arracher à ce lieu. Contraindre son corps à refuser ce qu'il recevait. Trouver le chemin.

Le blanc disparut. À la place un mur percé qui ouvrait sur un tournant à trois voies. Labyrinthe ? Était-ce son esprit ? Elle se sentait plus consciente, dans un niveau de sommeil à mi-chemin entre l'onirisme et le réel. Son corps l'était également. Elle percevait les mouvements qu'elle parvenait à imprimer à ses muscles et ceux qui ne provenaient pas d'eux. Mais ces gestes étaient lents, saccadés. Quelque chose ou quelqu'un est en train de manipuler son corps mais il ne parvenait pas à imposer ce qu'il voulait. Le répit était certain, mais il n'était rien d'autre que ce qu'il était : un délai, un fragment entre ce qui se passait dans le niveau premier et ce qu'elle était ici.

Elle avança prudemment, découvrant une surface de sable blanc. L'image qu'elle était d'elle-même réagissait à sa volonté, c'était une bonne chose. Un autre pas, puis encore un autre, elle se mit à courir. Elle n'avait pas le temps. Il lui fallait traverser ce lieu au plus vite. Ou peut-être pas. Elle s'arrêta de nouveau. Devait-elle trouver la sortie ou le cœur du lieu ? Et tandis qu'elle s'enfoncerait, que trouverait-elle ? La sortie ? Elle-même ? Ou quelque chose de plus terrifiant encore ?

Qu'importe ce qu'elle trouverait. Elle devait avancer. Il n'y avait aucune possibilité de choix ici. Le mouvement était la seule vérité. Elle s'élança. Premier couloir, tourne à droite. Autre couloir, tourne à gauche, encore à gauche, encore à gauche, double coude sur la droite après un court passage en ligne droite. Puis une nouvelle série de bifurcations multiples qu'elle s'efforça de prendre en alternant les directions lorsque cela lui était possible, ou bien de compenser après une série plus longue. À plusieurs reprises elle se retrouva face à un mur. C'était le but du jeu. Elle revenait sur ses pas, et à chaque fois elle formait un petit tas de sable au milieu du passage qu'elle venait de prendre afin de ne pas retourner sur ses pas. Sans crayon, sans pierre ni ficelle, les possibilités s'imposaient d'elles-mêmes.

Elle continua de courir. Les tournants s'enchaînaient et de moins en moins souvent elle reculait. Avait-elle de la chance ? Ou bien n'était ce qu'un grossier subterfuge pour l'induire en erreur ? Sans connaître ni l'origine ni l'aboutissement du lieu, rien ne pouvait



être certain. Certains labyrinthes ne sont que d'immenses boucles faites pour perdre l'adversaire. Mais l'adversaire n'était pas n'importe qui. Des lieux comme celui-ci, elle en avait affronté des dizaines, bien plus pervers et complexes, sur plusieurs niveaux et dépendants d'objets pour progresser. Ce lieu était certes vaste, mais les déplacements n'étaient jamais entravés. Le moral restait haut. Encore à droite, encore à droite, encore à droite, encore à droite. Pourquoi ne pouvait-elle qu'aller à droite ? Depuis combien de temps alternait-elle entre les directions à raison de une pour trois ?

Elle s'arrêta. Combien de fois avait-elle tourné à droite ? trois fois encore ? Quelque chose n'allait pas. Elle s'assit un instant, dessina un plan sur le sol grâce à sa sueur. C'était bien ça. Elle n'aurait pas dû pouvoir faire ce qu'elle venait de faire. L'illusion était grossière mais certaine. Quelque chose l'empêchait d'avancer, tenter de retarder sa progression. Elle ferma les yeux un instant. Elle pouvait toujours sentir son vrai corps se faire manipuler. Rien n'était encore certain, mais elle était potentiellement toujours en danger.

Elle se redressa. Un vertige la prit. Sa main sur la paroi elle recouvra sa respiration. Ce n'est rien. Ça arrive. Elle s'était relevée trop vite. Ou bien était-ce autre chose... Elle sentait quelque chose qui lui pesait sur le ventre, pas dans ce monde mais dans l'autre. Oui... elle devait sortir rapidement, ou alors qui sait combien de temps elle resterait ici.

Elle se remit à courir. Ni trop vite, ni trop lentement. L'effort n'était pas nécessaire. C'était l'endurance qui devait être privilégiée. Un bref instant elle se concentra. Elle devait avoir le côté par où elle était entrée sur sa droite. Elle devait donc faire une rotation de quatre-vingts dix degrés dans les prochains tournants afin de s'assurer de pénétrer plus avant. Gauche, Gauche, gauche puis deux fois droite. Un long couloir. Pourquoi ? Pas le temps de réfléchir. Courir, courir, courir. Le cœur qui accélère de croire que ce changement est synonyme de fin. Peut-être. Peut-être pas. Où est-elle ? Où en est-elle ? Un tournant unique. Sur la gauche. Pitié que la prochaine soit sur la droite...

Sur la droite ! Et l'espace qui s'ouvre ! Oui ! C'était ça !? Seulement ça ?! Le sourire hurlant elle sauta, les bras dressés, les yeux rieurs. Elle tourna sur elle-même pour railler son ennemi.

Figée. Elle avait déjà vu ça. Pourquoi y avait-il trois voies qui s'ouvraient ? Elle provenait d'un couloir unique ! Et sur le sol des traces de pas qui ne sortaient pas mais qui rentraient. Pourquoi ?! Comment ?! Comment cela était-il possible ?! Elle n'avait pas pu faire demi-tour. Elle l'aurait senti ! Elle l'aurait remarqué !

« Tricheur ! hurla-t-elle à l'adresse du ciel. Je n'ai pas tourné en rond ! Donne-moi ma victoire ! Donne-la moi ! »

Mais personne ne lui répondit.

« Qu'est-ce que vous faites ici ? » Chuchota Tyréjas. Non qu'il voulut ne pas être entendu, mais c'était comme si sa voix ne lui appartenait plus. Il était parti par lui mais il l'avait oublié durant les derniers jours. Il avait cessé d'exister, tout simplement parce qu'il n'aurait pas dû pouvoir survivre. Il aurait dû être mort. C'était la seule possibilité, la seule chose logique. Comment avait-il pu parcourir de si longues distances dans ce corps si chétif, alors que rien ne les avait ménagés, eux, ni la faim, ni la soif, et encore moins l'errance, la solitude, la douleur et l'égarement dans un monde inconnu.

- Si tu connais la réponse, pourquoi poses-tu la question ? Répondit-il.

Tyréjas s'apprêta à répondre avec toute la véhémence possible, mais il s'abstint. Sa rencontre avec son interlocuteur se rappela à lui. Il se souvint qu'il avait été choqué par sa lucidité, son savoir et sa prestance. Ce n'était certainement pas un homme à lâcher des phrases sans sens. Et si c'était le cas, alors il devait la trouver. Échouer serait non seulement faire mauvaise impression, mais lui fermerait sans doute les portes à de nombreuses réponses.

Il se remémora ses jeux passés. C'était la réalité mais tout n'était pas entièrement différent. Une énigme se présentait et il devait l'affronter. Il ferma les yeux, repassa les jours de disette et les personnes qu'ils avaient rencontrées, les mots qu'ils avaient échangés et les impressions qu'ils avaient partagés. Quelque chose avait été dit sur la situation un soir. C'était quand ? Après... après... après avoir quitté Maya ! C'était après être sorti de cette ville qui se trouvait dans un bloc de pierre, ils avaient discuté et une idée était venue, que les villes étaient différentes car elles avaient été faites ainsi. Et à présent il le savait. Il savait que cela avait été véritablement le cas. Il savait que tout avait été créé. Mais lui. Ce vieil homme. Quel était son...

Ses yeux s'ouvrirent en grand. Les mots lui revinrent.

« Quelqu'un contrôle tout ça. C'est vous ! » Tyréjas s'avança, les poings blancs de colère et de souffrance. Il n'avait qu'une idée : le tuer.

« Bien sûr que tu veux me tuer. Mais avant de le faire je te propose que nous parlions pour que tu puisses comprendre ce à quoi tu participes et ce que tu peux créer à ta suite. »

- Parler ?! Mais vous êtes fou ! Pourquoi parler avec vous ! Ce monde est une folie et tout prendra fin avec vous !

Le jeune homme continua d'avancer, prêt à fracasser le vieil homme et ce qu'il représentait, quand une main énorme et puissante lui saisit l'avant-bras. D'un mouvement de tête Tyréjas reconnu la forme et hurla, pris de panique.

« Ça ne sert à rien de hurler, il ne te lâchera pas si je ne lui en donne pas l'ordre. Il est ici pour assurer ma protection. Il n'a pas d'autre rôle. »

- Rôle ? Protéger ? Balbutia Tyréjas.

- Oui, c'est la fonction de sa race depuis le commencement de ce projet. Empêcher

que le projet ne soit détruit. Empêcher que le Gardien ne disparaisse. Il est le gardien du Gardien.

- Gardien ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

- Si tu veux la connaître il va falloir tempérer tes ardeurs mon garçon. L'histoire qui est la nôtre demande un peu de concentration et de la discipline.

Tyréjas posa son regard sur la main titanesque qui recouvrait quasiment tout son avant-bras. Il ne pouvait faire autre chose que d'accepter la proposition du vieillard. Ce molosse n'était pas autre chose que l'incarnation de la puissance. Pourtant il ressemblait tellement à l'autre, à celui qui l'avait apporté jusqu'ici... Même son odeur de cendres et d'urée était identique. Elle était simplement un peu moins forte.

« J'imagine que je n'ai pas vraiment le choix... »

- C'est ça, applaudit le vieil homme, l'acceptation au-delà de toute morale et certitude, l'illusion du choix qui s'étiole, là tu me parles. Là tu me comprends.

- Ce n'est pas vrai. Je ne comprends rien.

- C'est normal. C'est normal. Ne t'en fais pas. Bientôt, tu comprendras.

Le Gardien s'approcha des images des huit en gambadant. Rien que cette image était perturbante. Il semblait si vieux, oublié de la mort, et pourtant il courait, parlait d'une voix forte et lourde qui aurait presque pu faire trembler les fondations du monde s'il l'avait voulu. Il s'approchait d'eux, semblait jouer avec eux comme s'ils avaient été réels, vivants, connus, intimes. Et puis il s'arrêta de bouger, les fixa chacun leur tour avec un regard d'une intensité telle qu'il les aurait tués s'ils n'avaient pas été des images, un regard rouge de sang et de haine. C'était ça. Il ne les aimait pas, il les détestait plus que toute autre chose, c'était certain.

« Vois-tu Tyr, bien que je n'ai pas connu ces êtres, je les connais sans doute mieux que personne. En fait je les connais chacun mieux que chacun des sept autres membres de ce cercle de fantômes pitoyables. »

- Vous les avez connus ou pas ?

- Oh, sec et direct, tu m'impressionnes. Non je ne leur ai jamais parlé. Mais tu vas rapidement comprendre qu'ici la parole n'a pas autant de valeur que l'exploration.

- L'exploration ?

- Oui, on peut appeler ça ainsi. C'est du moins comme ça que je l'appelle. Et puisque je suis le seul référent de mon propre langage, je peux dire ce que je veux. Mais passons. Ça viendra plus tard cette histoire de langage. Ce que je veux te montrer, c'est... ça !

D'un mouvement il donna un coup de pied dans le socle d'où apparaissait le globe et sous la pression une petite plaque de métal se détacha, libérant l'accès à tout un réseau de fils.

« Vois-tu, avec le temps et l'ennui on apprend à faire tout un tas de choses. J'étais

tout à fait ignare dans le domaine de l'électronique, et maintenant regarde ce que je peux faire. En quelques secondes je vais changer le mensonge en... vérité ! »

Une gerbe d'étincelle jaillit de l'interstice et les images d'un coup se brouillèrent. Les capuchons qui couvraient les têtes s'effacèrent et des visages se dévoilèrent, des visages moitié jeunes, moitié vieux; une jeunesse qui touchait à l'enfance et une vieillesse qui frôlait avec la poussière. Puis une voix impersonnelle, râpeuse et grinçante, aux tonalités mécaniques et à la diction chancelante, s'éleva.

« N-Nous tous sommes réunis pour décider de ce qui de-devra être fait. Le mond-d-de est en-t-t-train de mourir à cause de tous ces... qui ont infestés les-les-les... les sols et les zairs. Ce que nous p-p-pouvons f-faire est devenu limité par le temps dont nous dis-s-sposons. »

Les visages se tournèrent vers la forme une qui devait être à l'origine de la voix, mais les mouvements étaient lourds, saccadés. Un visage resta même bloqué pendant plusieurs secondes avant de finir son geste.

« Je l'ai dit, glissa le vieil homme, je ne suis pas bon là-dedans. Mais c'est déjà bien non ? »

- Qu'est-ce que je suis en train de regarder ? questionna Tyréjas.

- La vérité.

Le troisième se redressa, le poing frappant dans le vide sur ce qui donnait l'impression d'être une table.

« Si ces imbéciles nous avaient écou-t-t-tés au lieu de se lan-ancer dans tout et... »

- Ah ! Encore bloqué !

Le gardien s'approcha de la plaque et donna un violent coup de pied dans le socle qui grésilla un instant.

« De tout gâcher. »

- Mais mais mais mais les choses sont faites à-à-à présent ! s'exclama la septième forme, assise profondément dans le vide qui aurait dû accueillir un siège.

- Et en parti-ti-ti grâce à v-v-v-ous ! hurla la voix trois, sans que le personnage ne bouge ni son corps, ni ses lèvres.

- Plus tard la diction est meilleure, j'ai appris quelques petites choses à force de programmer, fit le gardien à Tyréjas, un regard taillé par le sourire lui barra le visage.

- Je-je-je-je ne permettrais pas que quelqu'un comme vous me parle ainsi-si-si-si ! rétorqua la voix sept.

- Mess-ss-ssieurs, mesdames je vous en p-p-p-pr-i-i-i-ie cessez de vous comporter ainsi-si-si. Nous ne sommes pas dans une assemblée politique mais pour discu-cuter des mesures à prendre, cracha la voix huit.

Un silence pesant s'en suivit. Tyréjas se demanda un instant si le programme avait encore des problèmes, mais un rapide coup d'œil sur l'homme à ses côtés dissipa cette

pensée. Il jouissait de ce qu'il était en train de regarder.

« Ce que je ne comprend pas c'est comment vous savez que c'est ça la vérité ? »

- Si je le sais, c'est parce que je suis allé la chercher là où elle se... ah ça reprend.

En effet la scène recommençait à bouger. Les mains s'agitaient, les bouches s'ouvraient et se refermaient comme si chacun était en train de réfléchir à ce qu'il allait dire.

« Là où elle se trouve ! lança l'homme rapidement. Mais on parlera de ça plus tard. Écoutez. Ça devient intéressant. »

- Que pouvons-nous faire, concrètement !? dit la huitième voix.

- De quel droit dirigez-vous la conversation ! cracha la voix quatre.

- Je ne la dirige pas, mais si quelqu'un à une quelconque autorité ici c'est bien moi !

- Comment ?! lancèrent ensemble les voix deux, quatre et sept.

- Parfaitement, répliqua la voix huit avec calme. De nous tous ici présent je suis le plus jeune. C'est donc moi qui ai le moins de responsabilités dans ce qui nous rassemble.

- Vous voyez, ça ne saute plus, chuchota le gardien à Tyréjas qui acquiesça d'un hochement.

- Vous dites que vous avons-ous-ous (le vieil homme baissa la tête de découragement) participé à cela ?!

- Parfaitement. Vos actions n'étaient que de l'esbroufe histoire de vous donner bonne conscience. Si vous aviez parfaitement rempli votre rôle nous n'en serions pas là.

- Je ne me laisserais pas ridiculiser par une gamine tout juste sortie de l'é...

- Suffit ! jeta la voix six qui s'était jusqu'alors tue. L'attaque est certes déloyale, au vu de tous les efforts que nous avons tous fournis pour éviter cette situation mais notre con-sœur n'en a pas moins raison. Cette situation est en partie de notre faute.

- Vous vous y mettez aussi ! Ne voyez-vous pas que...

- J'ai dit suffit ! claqua la voix six dans un mouvement du corps qui rendit l'image différente, comme si cette dernière s'était déformée par l'action, la rendant plus grande et menaçante. Et l'illusion ne s'arrêtait pas là; les autres corps semblaient avoir diminués, excepté la numéro huit, qui demeurait le même mais qui, par effet de comparaison, semblait elle aussi plus grande.

- Comment cela se fait-il que...

- Que les corps aient changés, termina le vieil homme tout bas ? C'est parce que c'est l'impression que ces personnes avaient quand elles ont vécu ce moment. Le corps tel qu'il est représenté ici est dépendant des sensations qui étaient ressenties à ce moment. Parfois les transcriptions visuelles sont plus fortes et poignantes que bien des mots, vous ne trouvez pas ?

- De ce qui aurait pu être effacé par votre action que vous ! n'avez pas faite. Et vous, dit la voix six se tournant vers le numéro un, la déconfiture de votre collègue ne devrait pas autant vous faire sourire. Les études que vous avez livrées ces trois dernières années manquaient de la force que vous aviez durant votre jeunesse, mais peut-être que les financements extérieurs avaient alors altérés votre jugement. Ne démentez pas, nous le savons tous. Nous tous nous avons notre part de responsabilités dans ce que nous vivons. Tel est notre péché, à moi plus qu'à vous tous d'ailleurs, de ne pas avoir réussi à faire prendre conscience. C'était notre rôle et nous avons failli. C'est pour cela que notre collègue a dit cela. Elle l'a dit avec toute la retenue possible pour ne pas mettre en avant ce que je viens de dire. Elle a tenté de ne pas vous compromettre avec des mots trop forts. Maintenant c'est trop tard. Alors puisque tous nous sommes au même niveau cessons ces querelles stupides et faisons ce pour quoi nous sommes ici.

- Je...

Les formes se mirent à agir étrangement, effectuant des gestes avec une célérité incroyable, se déplaçant, disparaissant, revenant et s'appuyant sur la table invisible, écrivant, gribouillant, se regroupant. C'était comme de voir un film en accéléré. Tyréjas partagea son impression.

« C'est exactement ça. J'ai préféré mettre cette partie comme ça pour montrer qu'il n'y avait pas de discontinuité dans la représentation. Et tout ce qui se dit à présent n'a pas vraiment d'importance. Ce sont les conclusions, et comment elles sont exprimées, qui sont importantes. »

- Je ne comprends toujours pas pourquoi ce que j'ai vu en arrivant est différent de ce que je suis en train de voir. Qu'est-ce qui me prouve que ce que je suis en train de regarder est la vérité ?

- Parce que ça l'est. Ce que vous avez vu auparavant était une représentation, ou plutôt une création à partir de ce qui s'est produit pour les gens comme vous et moi. Mais je trouvais que quelque chose ne convenait pas, alors j'ai fait mes propres recherches et j'ai réussi à faire ce petit rapport rapide.

- Vos recherches... ? Où avez-vous pu faire une chose pareille ?

- Le meilleur moyen est encore d'aller à la source. Mais ah, nous y voilà.

Les formes avaient peu à peu ralenti pour faire place à un tableau étrange : les huit individus étaient de nouveau autour de la table, mais leurs corps montraient une attitude bien différente de celle qu'ils avaient exprimée auparavant; les dos étaient voutés, les mains tremblaient et les lèvres à demi closes vibraient comme celles d'enfants que l'obscurité vient de happer.

« Déclarons-nous forfait ? » marmonna la voix de la sixième personne.

Et personne ne bougea.

« Il y a dans l'abandon quelque chose de superbe, tu ne trouves pas ? dit le vieil

homme. C'est ce qui me plaît le plus dans cette scène. Après la véhémence d'avant, les voir ainsi faibles et misérables a quelque chose de rassérénant. Ces êtres étaient les plus intelligents de leur temps et ils sont devant nous comme ils le furent à ce moment. Ils se rendent compte qu'il n'y a rien qu'ils puissent faire pour changer le futur et cela les abat. Ce ne sont plus des humains. Ce ne sont plus que des épouvantails qui se transmettent chacun leurs appréhensions sur ce qui sera. »

- Qu'est-ce qu'il y a de superbe ?

- Ce qui va suivre mon enfant.

Durant une longue minute aucun d'eux ne parlât. Ils étaient éreintés, exténués, désespérés. Ils faisaient penser à un long, très long bruit, un tonnerre grondant qui annonce une apocalypse et que rien ne peut arrêter. La fin était devant eux et ils ne pouvaient rien empêcher.

C'est alors qu'elle survint. Cette sensation comme un frisson qui n'aurait jamais pu germer autre part que dans l'impensable et qui explose d'un seul coup, écartant dogmes et morales, jusqu'au plus infime fragment de l'humanité, apparut sur les traits du corps de la voix numéro huit, et soudain il n'y avait plus que cela, cette certitude sur laquelle ne s'arrêtait aucune remise en question ni consensus, tout simplement parce que le temps n'existait plus pour cela, s'exprima en un instant.

« Que cela arrive. »

Et tous les autres, incapables de savoir de quoi leur collègue venait de parler, se tournèrent vers elle, les yeux emplis d'un irrésistible sentiment d'espoir face. Mais il n'y avait rien de tel en elle. Il n'y avait qu'une idée encore inconnue de tous si ce n'était d'elle qui allait décider de ce que serait le futur, ou de ce qu'il ne serait pas.

« Nous sommes tous d'accord qu'il n'existe aucune solution à ce qui nous arrive. Alors que cela arrive. »

Elle n'eut que le silence comme réponse, un silence fait de dissensions et de résignation, un silence qui exprimait la véritable valeur de l'humain et qui s'éternisait, de peur que la réalité de ces mots ne trouvent créance en eux, de peur qu'ils n'expriment que la seule et véritable voie qui leur restait, à tous. Mais la voix huit reprit la parole.

« Ne croyez pas que je considère l'humanité perdue. C'est même tout le contraire. Puisque nous ne pouvons empêcher la catastrophe, faisons en sorte de pouvoir passer au travers, de laisser la tempête laver le monde et de ressortir quand elle sera morte. »

- Et comment voulez-vous que nous fassions cela ?! jura la voix trois. Comment voulez-vous que nous supportions ce qui arrive ?!

- Simplement en protégeant la partie la plus importante de l'humanité sous terre et en la faisant renaître lorsque les temps seront propices.

Ce fut l'explosion. Tous les corps se redressèrent, lançant des hurras et des exclamations ! L'idée les avait pénétrés. Ils venaient de signer l'avenir de l'humanité.

« Maintenant regarde bien Tyréjas, regarde le mensonge prendre place en eux de la même manière que la mort les avait unis. Et comment ces êtres considérés comme les plus intelligents de leur ère n'étaient bien que des humains. »

Tous se rassirent, et tous se mirent à discuter des moyens de préserver l'humanité, de comment la protéger tout en assurant sa résurrection lorsque le temps serait venu, sur les moyens techniques à mettre en œuvre pour les phases de sommeil et de réveil. Et il fallait aussi penser à l'approvisionnement après coup. Comment conserver des aliments pour une période dont il ne connaissaient pas la durée ? Comment rendre la terre suffisamment propice pour leur réveil ?

« Et ce n'est pas tout, dit la voix quatre. Qui allons-nous choisir pour survivre, et pourquoi ? »

- Il est certain que l'importance administrative n'a aucune valeur, répondit la voix cinq. Nous ne devons pas nous baser sur les critères d'importances sociales mais sur les nécessités que les survivants rencontreront. L'ingénierie pour la construction, la médecine pour les soins, car nous ne savons pas comment auront évolué les microbes et bactéries, les sciences en général pour assurer un renouveau de la société sur des bases saines plutôt que sur les critères que nous rencontrons aujourd'hui et qui ont amené le temps que nous vivons.

- Sans compter la main d'œuvre nécessaire pour assurer notre survie.

- Notre survie, lâcha le numéro sept ? Mais en lui comme sur tous les autres, sur leurs corps de lumière s'imprimèrent des mots en couleur vive, d'un rouge immanquable : Ce n'est pas moi qui l'ai dit. Parfait.

- Bien entendu. Nous avons été rassemblés car nous sommes les plus intelligents de notre temps. Il est normal que nous soyons ceux qui guideront l'humanité qui se relèvera grâce à nous.

Tous acquiescèrent, et alors qu'ils allaient commencer à parler leurs voix lentement diminuèrent jusqu'à n'être plus que des murmures à peine audibles.

« Que se passe-t-il ? »

- J'ai délibérément réduit le volume car tout ce qu'ils se disent n'est rien en comparaison de ce qu'ils pensent. Regarde et tu verras.

Tyréjas reporta son attention sur la scène. Il pouvait entendre ce que les voix disaient, ce dont elles parlaient. Il était question de plans techniques, de structures complexes visant à conserver la vie dans des conditions qu'il ne parvenait pas bien à comprendre. Les termes étaient trop complexes. Mais les corps étaient bien plus importants : comme il l'avait vu auparavant, ces derniers n'étaient plus à demi évanescents mais recouverts de lettres, de mots dont les formes et les textures changeaient de manière complètement aléatoires. Il en référa à son hôte qui lui sourit tandis qu'il lui expliquait ce dont il retournait.



« Quand j'ai réussi à accéder à leurs mémoires, j'ai dû faire des choix. Comment réussir à représenter des pensées erratiques qui survenaient de toutes parts en eux, concernant leurs idées sur les sujets en train d'être discutés, les sujets précédents qui se rappelaient à eux sur l'évocation d'un sujet plus ou moins relié, et leurs pensées personnelles et profondes, celles que l'on a l'habitude de dissimuler quand les circonstances le demandent mais qui sont quand même présentes, comme des spectres du passé qui hantent chacun de nos mots. Il fallait donner de la place à tout cela, de la plus petite évocation jusqu'aux ramifications les plus importantes pour la suite de cette pathétique histoire. C'est le moyen que j'ai trouvé : l'impression différenciée. »

Fort de cette nouvelle perception Tyréjas revint vers les formes, tentant de se concentrer sur les phrases qui semblaient les plus importantes chez chacun d'entre eux, les patterns qui se recoupaient selon les conversations et les différences qui existaient entre chacun d'entre eux. Durant deux longues minutes ses yeux vagabondèrent d'avant en arrière, jonglant entre les personnalités jusqu'à ce que ses yeux le brûlent et que son attention se disperse. De phrases ils se concentra sur les mots, puis sur les sujets et les verbes, pour ne plus faire attention qu'aux verbes, et enfin simplement aux sujets. Il se rendit rapidement compte que le sens devenait plus perceptible au fur et à mesure que les mots devenaient plus rares, car un seul mot revenait, un seul.

Je.

Il se tourna vers le vieil homme qui regardait la scène comme s'il s'agissait d'un paysage. Ses globes oculaires demeuraient sur place, comme fondus dans la contemplation d'un coucher de soleil. Il semblait heureux comme ça. Son visage ne semblait plus celui d'un dément mais de ce qu'il était : un vieil homme sur lequel le temps s'est un peu trop longtemps attardé, flétrissant sa peau, arrondissant son dos, raidissant ses mains. Il observait la scène comme s'il se souvenait de ce moment, comme s'il avait affaire à une scène longuement vécue et presque regrettée, comme s'il s'était trouvé au milieu d'eux, sage conteur chargé de rapporter ce moment à l'humanité toute entière comme l'aurait fait un troubadour d'un grand exploit de guerre.

Tyréjas revint sur la scène. Guerre... Était-ce... cela pouvait-il être vrai ? De nouveau il plongea dans le moment, concentrant toute son attention sur ce simple fait. La présence de tous ces sujets personnels dans un contexte de sauvegarde de l'humanité ne l'avait tout d'abord pas choqué, mais à présent... Les voix parlaient toujours de techniques de sommeil et de réveil, mais en superposition, ou plutôt en surimpression les corps parlaient de tout autre chose.

M\*\*\* doit faire partie du groupe, c'est obligatoire. Je ne pourrais tolérer qu'elle n'en soit pas. Je sais qu'elle sera utile. J'en suis persuadé.

Je ne permettrai pas que l'on puisse explorer mes secrets. J'ai des choses qui n'appartiennent qu'à moi. Je suis trop important pour subir ce que les autres subiront.

Je dois parvenir à faire intégrer ma famille dans le lot. J\*\*\* et F\*\*\* doivent venir. Je ne pourrais pas vivre sans elles.

Je ne les laisserai pas me faire subir ce qu'ils disent. Mon cerveau ne le supporterait pas. Je dois me préserver.

Je ne vois pas pourquoi elle pourrait amener son mari avec elle. Certes c'est un astrophysicien, mais je ne vois pas pourquoi ma femme, en tant que psychologue, n'aurait pas sa place elle aussi.

Telles étaient les phrases qui s'imprimaient sur leurs corps, des phrases pleines d'égoïsme, des phrases qui ne prenaient pas en compte l'humanité mais ce qu'ils considéraient comme l'humanité. Il n'y avait aucune impartialité dans leurs décisions, simplement des apparences, des mirages, des phrases comme des écrans pour masquer leurs véritables décisions.

« Attend... là on va retrouver le son normal. Écoute bien, car notre présence découle des mots qui vont être prononcés. »

En effet les mots sur les corps cessèrent d'être et les voix reprurent leur intonations normales. Puis tous se turent et fixèrent le corps de la voix numéro un.

« Ce que je dis, c'est que dans un cas de sommeil prolongé comme celui que nous créons, il est important de prendre en compte une externalisation du soi. »

- Je ne comprends pas exactement en quoi cela pourrait nous affecter que nous soyons en état végétatif ou non dit une voix que Tyréjas ne put reconnaître.

- Simple : dans un état de sommeil de type hibernation, les fonctions cérébrales primaires demeurent. Nous continuons de rêver. Mais ces rêves exercent une influence sur nos corps par le biais des hormones, des neuro-transmetteurs, etc... Notre corps réagit peu à cela normalement car les phases de sommeil sont extrêmement courtes. Dans les situations de coma prolongé rien n'est vraiment exprimé par le corps car le cerveau n'envoie que peu de stimuli vers l'extérieur. Mais l'individu réagit de manière passive. L'environnement exerce une influence sur lui et il répond. Hors, après plusieurs dizaines, peut-être même centaines d'années de passivités, nos corps seront affaiblis et complètement déconnectés si nous les laissons ainsi. Nous devons trouver un moyen de garder un contact avec ce que nous sommes, dans notre moi primitif tout du moins, afin de pouvoir le moment venu nous réveiller sans être complètement extérieurs au monde.

- Que proposez-vous ?

- Comme je l'ai dit : la solution est simple. Avant le réveil, nous devons nous assurer de deux choses : la première est de disposer d'une humanité déjà implémentée qui sera au fait des conditions de vie pour assurer une transition stable et sereine. La seconde

est reliée à la première : nous devons, durant les dernières phases de sommeil, expulser les stimuli que nos corps vont exprimer afin de pouvoir nous « purger » de toute la tension accumulée au fil des années. La solution est encore une fois l'implantation d'une nouvelle humanité. Au travers d'elle nous pourrons commencer à vivre, à observer le monde de manière sporadique et nous assurer de notre survie une fois que nous serons réveillés.

La voix numéro huit commença un mouvement, mais elle fut arrêtée. Tout fut arrêté. Tyréjas, sidéré, demeura coi pendant quelques secondes puis se retourna vers le vieil homme en hurlant.

« La suite ! Mettez la suite ! »

- Tu n'en as pas besoin. La suite est un tissu de termes techniques. Ce que tu dois savoir est que ce qui vient d'être dit s'est réalisé, à une exception prêt.

- Laquelle ?!

- Ils ne comptent pas se réveiller.

« Donne-moi ma victoire ! »

Le silence, impénétrable, irrémédiable, ne faisait pas que l'entourait. Elle le sentait en elle comme un démon, comme une flamme impure; c'était lui, cet être qui jouait avec lui ! Il était là, partout jusqu'en elle. C'était lui le blanc. C'était lui les murs. C'était plus qu'une image, plus qu'un monde ! C'était lui. Cet homme démentiel qui s'enivrait d'elle comme on s'abreuve d'un alcool trop fort. Elle le sentait qui l'envahissait, qui tentait de prendre possession de ce qu'elle était, de la détruire. Elle sentait ses doigts qui s'effaçaient, ses jambes qui s'égarèrent, ses yeux qui se fermaient, sa langue qui se collait à son palais, roulant dans sa bouche pour l'empêcher de parler !

« Ah c'est ça que tu veux cria-t-elle ! Tu me veux silencieuse et docile; tu me veux charmante et soumise. Tu as choisi la mauvaise personne. »

D'elle-même Syli ferma ses yeux, sa bouche et ses poings. D'elle-même elle oublia ses mains et ses pieds. D'elle-même elle cessa d'être et ouvrit tout son être à cette présence qui s'infiltrait. Elle cessa de penser. Elle arrêta de vivre pour ne plus sentir que cet autre qui cherchait à être elle. Elle le sentait. Elle le sentait qui glissait sur ses nerfs. Elle le sentait qui tentait de faire bouger son corps. Ainsi c'est comme ça qu'ils font. Parasites ils ne sont que des hôtes. Ils ne sont pas nous.

Elle le laissa s'avancer encore plus en elle, abaissant ses barrières et ouvrant ses souvenirs. « Viens » parvint-elle à se murmurer sans que l'autre ne l'entende. Viens en moi, oui, c'est ça, prend confiance, laisse-toi aller à vouloir prendre ce corps, à vouloir devenir toi par moi. Viens encore plus profondément. Sens mes organes. Sens mon cœur qui bat. Sens mon sang qui brûle. Sens ma vie. Continue. Continue de croire que je suis à toi, que tu es moi. Continue, n'ait pas peur. C'est ça. C'est ça. Commence à faire le tri dans mes souvenirs. Approprie-les toi pour pouvoir tenter de me manipuler. Je te réserve une surprise que tu vas apprécier.

Syli sentit que sa respiration lui échappait. Étrange sensation de sentir l'air remplir son corps comme si c'était celui d'un autre. Ses sens l'avaient peu à peu quitté. Elle ne ressentait presque plus rien. C'était presque envoutant. Oui, comme il aurait été simple de se laisser aller à cet abandon. Comme il aurait été simple de ne plus être son corps. Mais il lui restait une chose à faire avant d'accepter l'oubli.

« Oh oui il me reste une chose à faire. »

- Qui est là ? Répondit la voix.

- Moi. Celle en qui tu es.

- Pourquoi puis-je encore t'entendre ? Je ne devrais pas t'entendre. Tu ne devrais pas pouvoir parler.

- Mais je le peux. Et maintenant que tu es bien confortablement installé en moi, à mon tour de m'installer en toi !

Syli entendit un bref râle de protestation mais elle s'en éloigna sans un regard. Elle

avait autre chose à faire. Quelque chose qui n'allait pas être simple mais qui serait, quoi qu'il lui en coûte. C'était comme dans le Jeu. Elle n'avait qu'à suivre les traces qu'avaient laissées celui qui était en elle. Elle rouvrit les yeux. Face à elle le labyrinthe se dressait, mais il n'était plus fait de murs ni de blanc. C'était un dédale de circonvolutions d'un rose à demi-sanguin ponctué de lignes d'un rouge cardinal qui battait la chamade. Oui, son hôte était en panique. Mais pas encore assez. Elle ne devait lui laisser aucun répit.

Elle s'élança dans ce lieu nouveau qui s'offrait littéralement à elle. Les voies différentes étaient devenues de simples excroissances sans issues, directement visibles sur un simple mouvement de tête. Là où elle devait aller était encore incertain mais la voie, elle, était limpide. Aucun risque de se perdre. Aucune possibilité de s'égarer. Ce n'était plus un labyrinthe, c'était une pantomime de sécurité, une porte grande ouverte à l'invasion.

Elle glissa sur lui, s'infiltra à son tour en lui. Dans sa certitude il n'avait pas pris la peine de se dissimuler. Ses proies avaient toujours été si frêles, si faibles qu'il n'avait jamais imaginé qu'un jour un être se rebellerait. Il allait regretter son erreur. Elle continua.

Qu'était cette sensation ? Était-ce une jambe ? Était-ce un bras ? Tout était engourdi mais la sensation était bien présente. Il dormait, mais pas seulement. C'était quelque chose de plus profond. Un sommeil artificiel. Le corps était littéralement séparé de l'esprit. Depuis combien de temps cela durait-il ? Elle s'enfonça encore plus. Soudain l'air devint plus lourd, presque palpable. Signe qu'il était de retour ? Il avait déserté son lieu de plaisir pour assurer le contrôle de son corps. Logique, mais trop tard. Bien trop tard. Il avait peut-être l'habitude de s'approprier le corps des autres mais il n'avait aucune expérience dans le contre-piratage, c'était certain. Et il avait affaire à une professionnelle de l'infiltration en univers virtuel. Elle se jeta contre un mur, passa au travers, pénétra dans un souvenir.

Un rapide coup d'œil pour savoir ce qui se trouvait autour d'elle. Un espace assez semblable aux lieux de vie qu'elle avait pu avoir elle-même. Trois personnes, plus elle qui était dans le point focal. Le corps bougeait tout seul, mais elle pouvait entendre ses pensées.

« Pourquoi tu as fait ça ? » C'était la voix de l'homme blond.

- Toi qui te disais altruiste tu t'es bien foutu de notre gueule, dit le corps féminin, massif, le visage encadré de boucles châtain. Il le regardait également.

- Pourquoi tu ne réponds pas ? Encore le blond.

- En fait tu es un putain d'égoïste. Encore la femme.

« Si vous pouviez savoir ce que j'ai en moi, dit la voix en qui Syli se trouvait, vous pourriez peut-être comprendre. Si j'ai dit ça ce n'est pas parce que je ne l'aime pas,

c'est tout le contraire. Et ce n'est pas parce que je ne vous aime pas, c'est même tout le contraire. J'ai dit cela parce que je sais ce qu'elle a en elle, cette femme que vous pensez votre amie mais qui me dit à moi ce qu'elle ne vous dira jamais à vous. J'ai dit que ce n'était pas grave car tous tes remords et toutes tes peines se seraient réalisées malgré tout. »

Le souvenir s'arrêta sur cette pensée. Syli ne bougeait pas, elle non plus. C'était intéressant de découvrir cela. Une personne sujette à des remords ? Ou bien peut-être imbuë d'elle-même. Elle ne parvenait pas à savoir. Mais c'était un élément utile pour avancer.

Elle retourna dans le couloir. Ainsi il l'avait attendue. Il se tenait face à elle, image de son propre moi qui se surexposait à cet intérieur qui était lui. Intrigant, mais pas important.

« Sors d'ici ! Cria-t-il. C'est en moi que tu es ! »

- Je suis en toi comme tu as voulu être en moi.

- C'est différent. Tu as été créée pour cela. Pas moi.

- Je n'ai pas été créée. Je suis moi.

- Vraiment ? dit-il, souriant. Tu crois vraiment ce que tu viens de dire ?

- Bien entendu. J'ai une conscience, une vie hors de ce monde.

- Oui, j'ai eu le temps de voir cela avant de sortir. Ta vie à Cérés était intéressante.

Et cet homme, Tyréjas. Important ?

- Chercherais-tu à jouer avec mes souvenirs ? Je te rappelle que moi aussi j'ai accès à certaines choses.

Syli plongea sa main dans le mur à sa gauche puis la ressortit violemment, en retirant une partie de matière sur laquelle des images s'enchaînaient.

« Ainsi cette jeune femme t'a fait du mal ? N'était-ce pas trop difficile de continuer de vivre sans elle durant ces deux ans ? »

- Bien plus que tout ce que tu imagines, répondit-il calmement. Beaucoup trop calmement. Syli avait pensé avoir affaire à un débutant, mais il n'agissait pas du tout comme tel.

- Cela ne te dérange-t-il pas que je fouille dans tes souvenirs comme cela, que je viole ton intimité la plus sacrée ?

- Si, un peu je dois l'avouer. Mais cela n'est rien en comparaison de ce que je peux te dire sur toi.

Encore une fois le monde autour de Syli changea. Les murs se désagrégèrent et le ciel se remplit de pierre. Elle n'était plus sur la plaine au mille corps, ni dans le labyrinthe emplie de blanc ou de rose. Elle était de retour chez elle, dans son appartement, et Tyréjas était sur le seuil, les yeux tremblant de colère à la vue de Constant. Avait-il vraiment eu ce regard ? Elle ne s'en souvenait plus.

« Exactement celui-ci dit l'homme comme s'il répondait à la question de Syli. Les souvenirs sont toujours plus clairs quand ils sont représentés. On pense avoir oublié de nombreux détails mais ils sont là, crois-moi. »

- Comment faites-vous cela ? Lança Syli, sidérée de se retrouver dans ce lieu.

- C'est simple. Nous sommes ici chez moi. Tout ce que tu vois répond à chacune de mes injonctions, et puisque je suis aussi en toi, j'ai accès à tes souvenirs et je peux les projeter ici si je le veux.

Syli resta bouche bée. Elle s'était complètement fourvoyée sur cet homme. Il avait été pris au dépourvu simplement parce qu'il n'avait pas pensé que Syli réagirait. Mais il avait su rebondir avec une telle aisance que cela en était terrifiant. Ce n'était pas un simple parasite. C'était un maître dans le domaine.

« Je pourrais en dire de même pour vous, répondit-il encore une fois à la pensée de Syli. C'est la première fois qu'un de nos avatars se comporte ainsi. Mais cela peut se comprendre. Vous avez des souvenirs, ce qui signifie que vous n'êtes pas du même lieu que ceux que nous avons l'habitude de contrôler. »

- Ceux que... Avatars ? De quoi vous parlez ? Syli était encore plus perdue.

- Puisque vous avez réussi à me surprendre je vous dois bien une explication. Ne vous en faites pas, j'ai bloqué le signal de l'appareil qui était en train de s'infiltrer en vous. Nous avons tout le temps.

L'individu face à elle s'assit sur le sol, les jambes croisées. Habillé de sa toge blanche et pourpre il ressemblait à un moine, mais son corps renvoyait une toute autre image. D'un geste il invita Syli à s'asseoir, ce qu'elle fit avec une hésitation. Allaient-ils véritablement parler, ou bien était-ce une illusion, un subterfuge pour prendre le pouvoir sur elle.

« Nous allons parler, soyez-en certaine. Vous êtes bien trop intéressante pour que je laisse passer une occasion comme celle-ci, et j'aimerais avoir votre avis sur ce que nous avons faits. »

- De quoi parlez-vous ? Qu'avez-vous fait ?

- Nous vous avons créés.

Après que Syli eut senti passé sur elle le frisson de l'absurde, elle comprit que ce qui venait d'être dit n'était que la pure vérité, ou du moins il pensait que ce l'était. Aussi le laissa-t-elle parler plutôt que de s'esclaffer.

« Choix judicieux en effet. Vous comprendrez rapidement que ce que je m'appête à vous dire n'est que la pure vérité. Notre monde, commença-t-il après une courte pause, était en passe d'être détruit de tellement de manières différentes que notre espérance de survie en tant qu'espèce était infinitésimale. Nous ne pouvions prendre ce risque. Huit grands chercheurs, des hommes de sciences renommés dans le monde entier

pour leur talent et leurs capacités se rassemblèrent et tentèrent de trouver la solution à notre problème. Mais rien n'y fut. Nous étions condamnés dans tous les scénari possibles. Que faire ? Devions-nous accepter notre sort ? Devions-nous accepter notre destin et nous laisser happer par la mort que nous avions nous-mêmes appelée ? Car oui cette situation existait par notre faute. Il était clair depuis longtemps que cela allait arriver, mais le déni de ses propres actions et sa croyance irrémédiable et inaltérable dans sa propre immortalité sont des éléments fondamentaux de l'humain. Ainsi, devons-nous nous laisser mourir ? La réponse était insupportable et fit naître l'impardonnable : endormir une partie de l'humanité le temps que la planète soit en mesure de permettre le retour de l'humain. Et le pire c'est que tout le monde l'accepta. Tout le monde dans ceux qui allaient être choisis. Bien entendu ces « élus » étaient ceux qui avaient planifié cette opération. Mais pas qu'eux. Ils étaient peut-être les plus intelligents, mais ils étaient également humains, quoi que l'on ait pu dire sur eux. Aussi chacun se débrouilla pour faire inscrire sur la liste de ceux qui devaient être sauvés les personnes à qui ils tenaient le plus. Ce qui devait être une arche de Noé se transforma rapidement en un bunker surprotégé d'élus subjectifs, et ce qui aurait dû être une fin naturelle pour le reste de l'humanité devint une mort tragique. Perdus dans leur folie de vouloir survivre les scientifiques lâchèrent sur le monde une maladie qui éradiqua toute forme de vie humaine. Ils pensaient qu'ils ne devaient pas prendre le risque qu'une civilisation parallèle survive et mette en péril leurs plans. Ils pensaient qu'ils ne devaient prendre aucun risque dans leurs plans de conservation de l'espèce humaine.

- Mais ce n'est pas une sauvegarde de l'espèce humaine ! C'était un massacre !

- Exactement. Mais selon leur point de vue c'était une action entièrement légitime. Comprenez-les : ils se trouvaient dans un contexte où la plus grande menace pour la survie de l'espèce ne se trouvait pas ailleurs que dans l'humain lui-même. C'était à cause de lui que tout ce qu'ils s'apprêtaient à faire était nécessaire; le monde en était arrivé à un point tel que les mécanismes de régulation de l'environnement tout entier étaient arrêtés. Que ce soient les océans, l'air, la terre, tout était saturé par une sur-exploitation telle que la vie était devenue un fléau pour elle-même. Il est sûr que beaucoup d'entre eux ont eu des remords, mais cela ne les a pas empêché et je peux les comprendre. Je les comprends. Pour eux ce qu'ils faisaient était l'acte le plus altruiste de l'histoire de l'humanité; jamais personne n'avait entrepris pareil plan pour faire perdurer l'humanité. Qu'importe la survie des individus existants si leur survie annihile tout espoir d'existence pour les générations futures.

- Mais pour ceux qui sont morts c'est tout !

- C'est vrai, mais il ne faut pas penser en terme de vie visible. Vous ne pouvez l'imaginer car vous n'avez pas vu, mais moi j'ai été témoin de ce monde. J'ai vu les horreurs qui ont été engendrées par les humains de l'ancienne société. Des espèces



entières disparues pour des rumeurs, tuées à cause de la peur, traquées pour la volonté d'une vie meilleure. (Il commença à trembler, le visage baissé, la voix fissurée). Vous n'avez pas vu ce que j'ai vu, la folie de milliards de personnes s'abattant sur le monde pour une amélioration d'un confort qui était déjà plus que suffisant, simplement parce qu'ils pouvaient avoir plus. Ils n'avaient aucune limite. Nous n'avions aucune limite. Moi aussi, dans ma folie j'ai parfois fait des choses que je regrette à présent. Je regrette de n'avoir pas plus fait à l'époque. Mais tout ceci est du passé. Ce n'est pas encore le sujet.

Il s'arrêta de parler pendant un court instant, prenant une grande respiration et redressant la tête. Ses yeux étaient rouge de la douleur qu'il avait exprimée, de ces souvenirs qui avaient envahi ses pensées et qu'il avait partagés. Syli le regardait, et elle éprouvait une sorte de compassion pour cet être, pour ce qu'il avait vécu et la douleur qui accompagnait ce qu'il se reprochait. Elle se trouvait face à un temps si ancien qu'elle ne pouvait l'approcher, et ce temps s'exprimait, transmettait sa douleur comme un testament, une volonté de rédemption pour des actes qui ne pouvaient ni ne pourraient plus recevoir de pardon.

« Avant de déclencher ce cataclysme, reprit l'homme face à elle, les scientifiques avaient programmé une armée de robots chargé de construire des armatures nécessaires au retour de la civilisation qui à son tour construirait un monde parfait pour le temps de leur réveil. »

- Mais pourquoi ne pas simplement utiliser les robots pour cela ?

- Parce qu'utiliser des robots aurait nécessité de connaître les conditions futures de la terre, les cycles saisonniers et tout ce qui s'y rapporte. Ils ne pouvaient se permettre de faire appel à l'automatisme sans savoir sur quelles bases l'automatisme aurait à agir. Il leur fallait la conscience et la capacité d'adaptation de l'humain pour cela.

- Ça veut dire que la nourriture que j'ai mangé depuis toujours provient des cultures faites par des humains ?

- Bien entendu. D'où pensiez-vous qu'elle provenait ?

- Je n'en ai aucune idée. Nous avons toujours reçu la nourriture qui nous était nécessaire pour vivre.

- Ainsi vous ne vous êtes jamais interrogé là-dessus. C'est tout à fait normal. Vous ne provenez pas d'une cité de production mais d'expression.

- De quoi ?

- Ainsi, même cela vous est inconnu. Pour faire simple : il existe deux types de villes, les villes de production et les villes d'expression. Les villes d'expression sur les cités dans lesquelles les individus n'ont pas besoin de travailler. Tout leur est envoyé de la part des villes de production. Le rôle des villes de production est de fournir votre monde en composés de matières, que ce soient la nourriture ou... d'autres humains. Les villes

d'expression sont... différentes. Mais pour que vous compreniez leur rôle exact je dois vous expliquer autre chose auparavant.

À ce moment l'humain face à Syli prit une forte respiration. Encore une fois son corps s'affaissa. Il avait honte de ce qu'il allait dire, c'était certain, et il luttait pour l'exprimer.

« Durant la phase de création des systèmes qui allaient structurer l'humanité nouvelle, les huit décidèrent d'installer un système de suivi, une manière pour eux de pouvoir décider quand le temps du réveil serait venu. Pour cela ils utilisèrent un système qu'ils avaient déjà implanté qui leur permettait de pouvoir expulser de leurs corps endormis les affects générés par leur esprit et la volonté de ce dernier d'interagir avec l'environnement. Ils pouvaient ainsi contrôler leur réveil et s'assurer que l'humanité serait apte à survivre, simplement en observant le monde par les yeux des autres. Mais cela ne se passa pas exactement comme ils l'avaient prédit.

- Pourquoi, comment ça ?

- Parce que nous ne nous sommes jamais réveillés. Nous sommes toujours prisonniers des cuves de sommeil alors que la vie est possible au-dehors, vous en êtes la preuve vivante.

- Mais... pourquoi ? fit Syli, une exclamation haute dans la voix.

- Je te l'ai déjà dit, personne ne veut mourir. Durant le premier temps... combien de temps dura-t-il je ne sais pas. Nous dormions d'un sommeil si profond... durant tout un temps la surface a dû sembler bien triste et violente. Les vents, les océans, les déserts, tout a dû s'emballer si violemment, sans qu'aucune vie de surface ne puisse se développer par elle-même. Je suis certain que je ne pourrais pas reconnaître une carte de la Terre si on m'en présentait une. Mais après ça, quand les tempêtes eurent cessé et que les océans se furent soignés, le projet commença. C'était la seule chose qu'ils avaient pu planifier. Ils ont fait des extrapolations, et ont multiplié le facteur pour être certain d'eux. À ce moment les robots reconstruisirent le monde. Mais pas le même monde qu'avant. Ils façonnèrent un monde selon les critères établis durant le concile pour que les futurs humains puissent vivre et surtout recevoir les pensées de ceux qui dormaient afin qu'ils puissent juger de l'humanité de l'humanité avant de ressortir. Mais ce n'est pas ce qui se passa. Du moins pas exactement. Pendant qu'ils observaient la nouvelle humanité, les huit se sont rendus compte qu'ils pouvaient vivre une vie tout à fait normale par l'intermédiaire des avatars. Cependant il fallait trouver un moyen de pouvoir laisser s'exprimer toute la population des endormis sans corrompre la vie de l'humanité de la surface, car la corrompre fausserait les résultats et ne permettrait pas de savoir quand se réveiller. C'est alors que le concept de villes d'expression se développa. Chaque ville devint un symbole d'une certaine manière de s'exprimer, d'un élément primordial de contrôle et d'expression.

- Mais... comment ce changement a-t-il pu être accepté par les humains qui vivaient dans les villes si elles n'étaient pas spécialisées avant ? Un tel changement aurait révélé l'existence d'une civilisation différente !

- Exact ! C'est exactement ça ! Comment faire ? Comment changer une manière de vivre sans influencer ceux qui en sont les expressions ? En l'effaçant.

- Qu... quoi ? Syli s'était soudain mise à trembler.

- Vous avez bien compris. Les huit ne voyaient pas votre monde comme un vrai monde. C'était une expérience, une tentative d'amélioration de l'humanité. Et pour cela il fallait faire table-rase de tout et recommencer. C'est à ce moment là qu'une nouvelle espèce d'humain fut créée. Avec la technologie utilisée pour créer les humains qui peuplaient les villes nouvelles les huit firent apparaître une nouvelle forme de vie humaine. Mais comment la contrôler, elle aussi. C'est à ce moment que le concept de genèse fut soumis et adopté.

- Attendez ! Comment pouvaient-ils communiquer ? Les huit je veux dire... comment pouvaient-ils se concerter, décider de faire tout cela ?

- De la même manière que nous conversons en ce moment. Le support original de transfert que nous utilisons actuellement provient de leurs propres structures. Nous sommes endormis, en train de rêver, des rêves que nous partageons. Ils communiquent ainsi.

- Mais pourquoi ne pas utiliser ce système pour vivre plutôt que de nous parasiter !

- Parce que nous ne faisons que dormir. Pour l'humanité du-dessus ce ne sont que de simples rêves, des images issus de leur inconscient qu'ils peuvent oublier en vivant. Nous ne le pouvons pas.

- Nous !? Cria Syli. Vous êtes l'un d'eux ?! Ses poings étaient blancs, réceptacles d'un feu hurlant qui s'apprêtait à se diffuser.

- Oui et non. Je ne suis pas un des huit, mais je fais partie de ce système. Je n'ai aucun contrôle sur le réveil. Je ne fais que subir.

- Subir ! La belle affaire ! Vous profitez de ce qui est là. Vous ne cherchez pas à changer le monde dans lequel vous vous trouvez. Vous êtes tout aussi méprisable que ceux que vous critiquez.

- C'est vrai, avoua-t-il, la voix encore une fois brisée. Je ne demande pas le pardon. Mais laissez-moi finir et vous comprendrez pourquoi j'ai agi comme ils le firent.

Syli s'assit sur le sol, les bras croisés sur la poitrine. Elle n'appréciait pas du tout cet homme. Il l'avait touchée par son discours et ses expressions, mais il n'en demeurait pas moins un parasite, une saleté qui avait contribué à un monde vomitif. Elle luttait pour continuer de le regarder, mais ce qu'il avait à dire était sans doute essentiel à entendre.

« Ils ont donc décidé de créer cette tribu que vous avez rencontrée. Ces hommes

immenses et puissants. Ce sont eux qui ravagent le monde. Non ! dit-il en levant la main à l'adresse de Syli qui se redressait, ne m'interrompez pas, je vous explique cela très bientôt. Ils furent créés. Mais comment les contrôler ? Je vous l'ai déjà dit, par une genèse. Et le moyen était parfait. Voyez-vous les humains ont besoin d'une structure, d'un élément qui leur fait penser que ce qu'ils sont, ce qu'ils font, existe pour une raison précise, d'autant plus quand ces actions se lient avec la destruction. Lorsque Dieu est avec vous, alors toutes les actions se justifient d'elles-mêmes. Quand ce qui vous guide est la liberté et le respect, vous pouvez tout faire. La fin est l'essence de toute action, c'est elle qui détermine la portée de vos actes. Les moyens ne sont rien. Les moyens sont le présent. La fin est l'avenir. »

- Quelle horreur... chuchota Syli, rebutée.

- Je ne vous le fais pas dire. Mais encore une fois la fin était ce qui justifiait les actions des huit. Pour eux tout était fait avec la meilleure des intentions. Ils faisaient cela pour la survie de l'humanité, pour assurer l'avenir de tous.

- Je ne vois pas en quoi c'était salvateur de faire ça. Ils faisaient cela pour eux, pas pour l'humain.

- Encore une fois je suis d'accord, mais pour eux c'était bien pour l'humanité qu'ils le faisaient. Les humains du dessus n'étaient pas humains pour eux. Ce n'étaient que des instruments de mesure. La véritable humanité était celle qu'ils tentent de préserver. C'est pour cela qu'ils firent cela. Ils détruisirent leur œuvre et la refirent, mais cette fois avec des cités comme la vôtre, des cités qui leur permettraient de pouvoir avoir accès à l'existence du dessus le temps de quelques heures pour se purger.

- Se purger... lâcha Syli se redressant, les dents serrées. C'est tout ce que nous sommes pour vous ? Des vide-ordures ?!

- Pas pour moi. Plus maintenant.

- Ne tentez pas de m'adoucir avec vos mots délicats ou je vous explose !

Syli était à la limite de se ruer sur l'autre. Depuis combien de temps n'avait-elle pas ressenti une telle colère ? Elle ne s'en souvenait pas. C'était si loin. C'était une autre vie. Mais cela n'en diminuait pas moins sa rage. Toute sa vie n'était qu'une comédie, une pièce de théâtre pour des personnes d'un autre temps, pour des cadavres à mi-chemin de la tombe qui se jouaient d'eux autant qu'ils jouaient avec eux et par eux. C'était insupportable.

« C'est vrai, nous ne sommes rien de plus que cela. »

- Si vous lisez encore une fois dans mes pensées, fit Syli de son regard le plus noir, je vous jure que je ne vous lâcherai pas tant que je ne vous aurais pas défoncé le crâne avec mes poings.

- C'est ça ! C'est exactement ça. Imaginez cette colère, imaginez tous ces sentiments et être incapable de les exprimer réellement. C'était cela notre problème. Je

ne dis pas que nous avons bien fait, mais c'est cela qui a motivé les actions des huit pour changer le moyen de communication avec l'extérieur. Ils pensaient à la survie de l'humanité telle qu'ils la concevaient. C'est horrible, impardonnable, mais compréhensible.

Syli continua de regarder l'autre avec fureur. Elle voulait le frapper. Elle voulait le détruire. Mais elle avait encore des choses à apprendre de lui et sur lui. Elle se rassit, silencieuse.

« La tribu détruisit les cités comme elle l'avait appris de la genèse qu'elle avait reçue, et le monde fut rebâti pour accueillir une nouvelle humanité. Mais les choses ne furent pas faites exactement comme elles l'avaient été prévues. Avec l'expérience de la genèse inscrite pour contrôler la tribu, les huit décidèrent de reproduire l'expérience à une plus grande échelle. Et tout se passa bien : nous pouvions communiquer et vivre pleinement pendant qu'ils dormaient, et chaque cité se développait en complète autarcie selon des préceptes spécifiques inscrits dans les genèses de chaque cité. Mais cela ne se passa encore différemment de ce qui était escompté. Les genèses, connues de tous les habitants, devinrent rapidement des sujets de discussions de plus en plus intenses. Des scissions se firent au cœur même des cités et les habitants, rongés par la haine de l'autre qui pensait différemment de lui, commencèrent à se faire à la guerre et à partir des cités pour fonder de nouvelles cités. Ce que les huit avaient craint et qu'ils avaient empêché en tuant les humains de leur temps se produisit. Les guerres recommençaient. Les affrontements devenaient de plus en plus importants, menant à des morts, à des destructions. Alors ils décidèrent, une nouvelle fois, de mettre fin à leur expérience. La tribu barbare fut rappelée et tout recommença. Mais cette fois ils firent des genèses des éléments incompréhensibles, des textes illisibles ou suffisamment simples pour que l'interprétation ne puisse être qu'unique. Mais encore une fois tout ne se passa pas comme prévu : après un temps bien plus long que tous les autres, une résistance commença à apparaître chez certains individus, une sorte de mécanisme de défense contre la présence des esprits de ceux qui dormaient. L'explication que nous en fîmes fut qu'après un certain temps le corps commence à détecter la source des messages qu'il reçoit et crée une barrière dans la conscience qui vient perturber les messages. Les dormeurs sont rejetés, ce qui modifie les messages et créent une réponse violente de la part des éléments inscrits dans les rêves de celui qui rejète les messages.

Les huit voulurent encore une fois détruire l'humanité qu'ils avaient créé. Mais certains parmi les dormeurs commencèrent à protester contre cela. Ils clamèrent qu'ils voulaient sortir même si cela les condamnerait à la mort. J'étais de ceux-là. Mais cela nous fut refusé. L'humanité n'était selon eux pas prête à accepter ce qu'une libération du dessous signifierait pour eux. Pour palier ce conflit, les huit décidèrent d'accepter un

compromis. Afin de pouvoir comprendre au mieux comment l'humanité qu'ils allaient effacer avait évoluée, l'un d'eux serait introduit dans le système. Sa psyché sera un référent parfait pour décider de la conduite à tenir pour la formation de l'humanité suivante nous dirent-ils. Et nous acceptâmes. Le premier à avoir développé une résistance fut choisi et nous rejoignit en tant qu'arbitre, celui qui allait pouvoir décider si le temps était venu ou non de réveiller le monde du dessous pour repeupler le dessus.

Mais ce qui se produisit fut tout le contraire. Sa présence renforça la volonté de la majorité de continuer de dormir. Il avait été séduit par la possibilité de dormir, mais c'est de devenir immortel qui l'avait réellement fait devenir l'un des nôtres. Plutôt que de nous montrer un chemin nouveau vers l'avenir il renforça la vision de presque tous sur ce qui avait été fait. Il renforça le passé et rien ne changea. L'humanité dont il faisait partie fut détruite et tout recommença.

Puis il se tût. Ses mains tendaient sur ses côtés, résigné face à cette confession qui semblait lui avoir tant coûté. Mais pour Syli le pardon était encore hors de propos. Elle ne le plaignait pas. Tout au plus trouvait-elle normal qu'il avoue ses péchés à l'une des celles qu'il avait utilisées. Et d'un coup une question apparut en elle. Une question d'une logique impitoyable qui rassemblait toutes les informations qu'elle avait entendues et qui se manifestaient par le biais de ces mots simples :

« Ils remettent cela ? Les huit ont décidé de détruire une nouvelle fois l'humanité c'est bien ça ?! »

- Oui, fit l'autre, très bas. Une nouvelle résistance est apparue et le gardien de notre temps a été envoyé pour le faire venir à nous. Il est dans la salle principale en ce moment même.

- Est-ce que c'est... ? Commença Syli.

- Oui coupa-t-il, c'est celui que vous appelez Tyréjas. Je l'ai vu en vous. C'est à lui qu'a été donné la possibilité de faire changer le système.

- Mais ce qu'il dira ne changera rien n'est-ce pas ?

- Non. Les huit ne veulent pas que ce monde change. Ils sont immortels. Pour eux l'humanité qu'ils représentent est arrivée à son terme. Ils se pensent parfaits car ils sont débarrassés de la peur de la mort. Tout ce qui se trouve au-delà ne les concerne pas. Ils sont devenus exactement comme ce qu'ils devaient combattre. Le temps humain est figé dans un cycle de conception-extinction perpétuel dont il ne pourra sortir que si ceux qui le contrôlent sont ramenés à la raison ou sont retirés du système par la force.

- Vous pouvez faire cela vous !? Vous avez dit que vous vouliez retourner au dehors ! Vous avez dit que vous vouliez que cela change !

- Non, moi je ne peux rien faire. Je fais partie de ce système et ma voix n'est pas assez forte. Et ce n'est pas à moi de le faire. C'est à quelqu'un de votre monde de le faire.

- Oui mais qui ? Je connais Tyréjas. Il ne pourra pas réussir. Il a trop peu confiance en lui.

- Je sais. Ce n'est pas de lui que je parlais.

Le silence se fit entre eux. Syli regardait son interlocuteur sans comprendre ce qu'il avait bien pu vouloir dire tandis que ce dernier la regardait, calme et certain, jusqu'à ce que la pensée de Syli se forme et explose.

« Moi !? »

- Oui vous. Pour la première fois deux êtres sont sortis du système. Tyréjas a été choisi pour sa résistance au système comme tous les autres, mais pas vous. Vous avez été choisi par lui pour ce que vous êtes en vous-même, pour votre côté sauvage, votre côté combattif, la force que vous possédez de vouloir que la vie continue. C'est votre force de vie et votre empathie qui a fait que vous êtes ici, et c'est pour cela que c'est à vous de faire cela. C'est à vous de faire changer le monde, et je vais vous expliquer comment vous pourrez le faire.

Tyréjas était debout, mais son esprit était en cendres. Son existence n'était que du vent ? Il avait été créé pour servir un but précis ? Cela pouvait-il être vrai ? Les faits qu'avaient avancés le vieil homme étaient difficilement acceptables, mais avec ce que les formes avaient dit, avec l'abondance de détails qui s'étaient échangés entre les formes et ce qu'avait rajouté celui qui se désignait comme le Gardien, il ne savait plus quoi penser. Tout cela n'était que des mots, et les mots pouvaient dire bien des choses fausses, mais la cohérence qui émanait de l'ensemble le rendait si stable, si logique. Que dire ? Que penser ?

Il venait d'apprendre que les récits qu'il avait découverts n'étaient que mensonge, usurpation de la réalité pour contrôler les individus, pour leur faire accepter la réalité qu'ils vivaient et œuvrer ensemble selon un schéma dont ils ne pouvaient s'extraire. Il venait d'apprendre que son monde était une mômerie née de l'esprit de quelques uns déconnectés du monde depuis si longtemps qu'ils en avaient perdu toute réalité. Qu'est-ce qui les rendaient différents de lui ? Ou plutôt, qu'est-ce qui les rendaient meilleurs qu'eux qui avaient vécu leur vie comme ils l'avaient pu dans le monde tel qu'ils l'avaient connu ? Quand bien même ils avaient été créés pour un dessein particulier, ce qui comptait n'était pas l'origine mais l'existence menée. Le reste n'avait aucune importance.

Il redressa son visage vers le gardien qui avait les mains plongées dans les circuits électriques du socle, trop occupé à trifouiller les câbles pour porter attention à son invité. Cela lui laissait encore du temps pour réfléchir. Il le fallait. Il devait se concentrer, rassembler ses idées afin de pouvoir contrer toute tentative d'argumentation de la part du vieillard, car il ne pouvait accepter ce qu'il venait de lui dire. Même en admettant que tout ce qu'il avait dit était vrai, la véracité du passé ne changeait pas la réalité du présent : Tyréjas n'était pas un jouet entre les mains de ces faux démiurges. Il possédait son propre jugement, avait fait ses propres choix, et ce n'était pas une bande de cadavres à demi-vivants qui allaient lui imposer son futur.

Il était décidé. Qu'importe ce qui allait être dit par ce vieux concierge, il s'y opposerait. Il n'était plus celui qui habitait Cérès. Il était différent et il allait lui prouver. Il fit un premier pas, déterminé à remporter la joute qui s'annonçait.

« Penses-tu avoir assez réfléchi ? lança le vieil homme sans même quitter les fils des yeux. »

Tyréjas resta totalement immobile. Il n'avait pas fait un bruit, était clairement hors du champ de vision de l'homme et pourtant il venait de dire exactement ce qu'il fallait quand il le fallait pour jeter un nouveau trouble en Tyréjas. Ce n'était rien, juste quelques mots, mais c'était exactement ce qu'il avait fallu pour le secouer.

« Bien entendu, dit Tyréjas d'une voix qu'il voulait remplie de confiance. »

- Très bien, répondit le gardien, se retournant pour lui faire face. Nous voilà donc



rendu à ce moment que nous attendons tous les deux depuis notre première rencontre. Tu penses que tu es différent et tu as bien raison de le penser. Mais même si tu as changé dans ta tête tu demeures ce que tu as toujours été.

- Ce n'est pas vrai ! hurla Tyréjas, décontenancé par les propos de l'autre qui résonnaient sur les mêmes cordes que sa pensée. Je suis différent de tout ce que tu as connu car je suis moi. Tu ne peux pas me connaître assez pour me dire ce que je suis !

- Et peut-être penses-tu te connaître assez toi-même pour pouvoir le dire ?

Tyréjas s'apprêta à répondre mais sa voix se figea. Comment répondre à cette question autrement qu'en disant qu'il était lui ?

« Tu vois que tu dis des choses insensées. Tu es incapable de dire qui tu es car tu ne peux pas le savoir. Si tu dis que tu es toi tu ne dis rien. Et si tu dis que tu es toi car tu n'es pas les autres tu ne fais que définir ton ensemble par les autres. Autrement dit, tu ne peux pas expliquer qui tu es. »

- Et toi le peux-tu ?! cria Tyréjas.

- Je suis gardien. Je suis celui qui est chargé de veiller à ce que ce monde continue d'être pour que le monde du dessus puisse continuer d'être lui aussi.

- Ah AH ! Fit Tyr dans un cri de dément. Toi aussi tu ne sais pas ce que tu es. Tu donnes ta fonction comme définition et rien d'autre. Tu penses que tu n'es que cela. Tu te réduis toi-même !

- Bien entendu. Se définir c'est se réduire à des formes que le langage peut exprimer. Quand je dis que je suis le gardien je donne ma fonction ici, mais j'énonce également que je vis pour cette fonction, que j'accepte ce qu'elle représente et que j'agis selon elle. Je m'inscris aussi dans un système qui me permet de me définir car j'ai une place en elle. Ma fonction fait de moi ce que je suis tout comme ce que je suis définit ma fonction.

- Mais l'humain n'est pas que ça ! gémit le jeune homme.

- Bien sûr que si. Un homme qui vit sans fonction est un humain qui vit hors de la société et hors de l'humanité et qui par cela n'est pas vraiment humain. Les animaux ne s'octroient aucune fonction car ils en sont incapables. Il faut posséder une certaine intelligence pour pouvoir accepter de se définir par ce que l'on fait, pour comprendre que c'est ce que l'on fait qui fait de nous ce que nous sommes. Si on se limite à ce que l'on pense être et ce que l'on croit être on ne représente rien pour l'autre, et c'est bien l'autre qui nous définit en tant qu'être.

- Mais... c'est faux ! L'être c'est le soi.

- Tu tournes en rond mon enfant répondit-il avec condescendance. Regarde-toi. Tu cherches un sens à ta vie parce que ce qui te définissait s'est envolé avec la destruction de ta cité et tu hurles après moi quand je te montre la voie. Un peu de respect je te prie et arrête d'aboyer !

- Je ne peux pas accepter ce que vous dites ! C'est impossible !

- Pourquoi ? Parce que cela va à l'encontre de ce que tu penses de toi, de l'image que tu as de toi ? Mais tu ne savais pas qui tu étais il y a à peine deux heures, comment voulais-tu pouvoir savoir quoi penser. Accepte la réalité, ou alors meurs de solitude.

- Mourir ?

- Bien sûr. Si tu n'acceptes pas ce monde et ce qu'il implique pour toi, ça ne sert à rien de continuer d'exister. Vivre c'est accepter que le monde n'est pas comme on croit qu'il est ni comme on voudrait qu'il soit mais comme il est au fur et à mesure qu'on le découvre.

- Ça veut dire qu'on ne doit pas vouloir ni espérer changer le monde ? Ce que vous dites est stupide et horrible et triste. Je suis parti de Cérès pour découvrir le monde et savoir ce qu'il était réellement, et maintenant que le monde m'est révélé je veux le changer car il ne peut pas rester comme il est. Il y a des milliers de personnes qui vivent et qui sont en train d'être tuées pour une bande de vieillards endormis depuis des siècles qui refuse de mourir et je ne peux pas le supporter ! Je ne peux pas laisser faire ça. Ça doit cesser !

- Tu aurais pu mourir toi aussi.

- Comment ?

- Tu aurais pu mourir toi aussi lorsque Cérès a été attaquée. Pourquoi as-tu fui ?

- Parce que... Tyréjas était perplexe. Parce que c'était normal. Je n'ai même pas réfléchi. J'ai fui car je ne voulais pas mourir.

- Alors pourquoi reproches-tu à ceux qui sont ici de ne pas vouloir mourir. Tu as agi exactement de la même manière qu'eux.

- Mais je ne... je ne suis pas comme eux !

- Pourquoi ? Parce que tu es plus jeune ? Plus jeune par rapport à quoi ? En quoi l'âge peut-il faire une quelconque différence ? La mort touche tout le monde. Ce n'est pas l'âge qui détermine quand on doit mourir mais les affects qui nous touchent tous. Ceux que tu condamnes sont autant vivants que toi. Tu fais une distinction entre eux et toi parce que tu les considères comme étant différents de toi, tout comme ils l'ont fait pour les humanités qu'ils ont créées, sauf qu'à la différence de toi ils ont donné la vie à des milliers de personnes. C'est grâce à eux que ces personnes ont pu vivre. C'est grâce à eux que toi ! tu peux vivre.

- Alors donner la vie autorise à la reprendre c'est ça !?

- Non, pas du tout. Par contre protéger la vie impose des choix difficiles, tellement difficiles qu'on voudrait parfois mourir de les avoir commis. Crois-tu que ces personnes soient fières de faire ce qu'elles font ? Elles souffrent de devoir faire cela mais c'est ce qui devait être fait pour que l'humanité perdure. Alors ne soit pas trop hâtif à les juger

des autres.

- Mais vous avez dit vous-même que c'est ce que l'on fait qui nous définit, et ce qu'ils ont fait me permet de les définir comme étant...

- Petit insolent ! vociféra le vieil homme d'une voix si puissante que Tyréjas recula. Penses-tu que seul ton point de vue compte ? Et toutes les personnes qui ont été sauvées, toutes les personnes qui sont nées et qui ont vécu des vies heureuses et toutes celles qui vont vivre par la suite, tu les oublies ? Cesse de penser simplement par rapport à toi !

- Comment voulez-vous que je fasse cela ! On ne peut que penser par rapport à soi ou on se perd dans la masse ! C'est ça que vous voulez, que l'on s'oublie complètement ?!

- Exactement ! N'as-tu rien compris de ce qui a poussé les huit à agir de la sorte ? C'est justement l'individualisme de la pensée qui a détruit le monde. Regarde ! Regarde ce que des pensées comme la tienne ont provoqué !

Le gardien fit un geste et la salle devint un immense réceptacle dans lequel des images par milliers s'entrechoquaient, de combattaient, se frappaient. Et en chacune d'elles Tyréjas vit des humains, des êtres par milliers dans des mondes par milliers qui s'entrechoquaient, se combattaient, se frappaient, se mutilaient, se tuaient. Il vit des villes devenues des lieux de chaos, des déserts transformés en dépotoirs, des mers asséchées dans lesquelles ne flottaient que des morceaux d'une matière transparente et fine qui étouffaient tout; il vit les cieux remplis d'acide et les forêts comme d'immenses feux qui courraient au travers du monde. Il vit des immeubles dont les cheminées expulsaient des fumées plus noires que la nuit et des tuyaux qui recrachaient des eaux plus vertes que les plaines les plus fertiles qu'il ait rencontrées, et les poissons des mers et les oiseaux du ciel mourraient, et les animaux étaient traqués, abandonnés dans des parcs que la nature elle-même semblait avoir fui. Et encore des humains, partout des humains, qui tuaient et souriaient de ce qu'ils faisaient, qui tuaient et se pavanaient, le corps couvert du sang de leurs semblables. Et toujours ils tuaient. Toujours ils tuaient.

« Alors tu vois ! Tu comprends ce que tu vois ! Tout ce que tu vois est l'expression de l'individu qui croyait pouvoir faire ce qu'il voulait simplement parce qu'il le voulait. C'est parce qu'ils se croyaient différents des autres, différents de la vie qui les entourait qu'ils ont fait cela. Ils ne respectaient rien car ils n'avaient rien à respecter ! Crois-tu que cette humanité méritait de continuer d'être !? Il y avait des innocents également, des personnes qui faisaient tout ce qu'elles pouvaient pour empêcher cela, mais l'histoire possède en elle-même les preuves par milliers que la violence et la stupidité l'emportent bien trop souvent. Ce qu'ils ont fait était horrible mais ils devaient le faire. Ils ont dû le faire et oublier leur douleur parce que c'est cela qui devait être fait ! »

Tyréjas resta pantois. Jamais il n'aurait pensé ainsi. Sa cité avait toujours mis en avant l'esprit de compétition amicale comme preuve de la capacité de chacun. Jamais il n'avait été mis face à la violence si ce n'était cette nuit durant laquelle il s'était enfui avec Syli et même alors il n'avait jamais considéré cela comme un acte pouvant être commis à grande échelle, simplement par le plaisir de se sentir soi. Alors... si ce monde avait réellement existé, si ce monde était tel qu'il venait d'être dépeint, alors oui, ce que les huit avaient fait devait être fait. Mais cela ne justifiait pas leurs actes présents. Il partagea cette idée avec le vieil homme qui le regarda en silence tandis qu'il parlait, et quelques secondes de plus par la suite, comme s'il tentait de jauger quels mots seraient les plus percutants, les plus efficaces.

« Ce qu'ils font actuellement est contrôler l'humanité pour que ce que tu viens de voir ne se reproduise pas, répondit-il. Tu ne dois pas voir leurs actes comme des tentatives de prolongement de leur vie mais comme un moyen de contrôle, une sorte de présence divine, invisible et toute puissante qui s'assure que l'humanité ne sombre pas une nouvelle fois dans le chaos. »

- Mais combien de temps cette histoire va-t-elle se répéter ? Combien d'humanité vont-ils détruire avant de juger le monde suffisamment bon pour le laisser vivre ?

- Je n'ai pas la réponse à cette question mon ami, et je ne pense pas qu'ils la possède, eux non plus. C'est sans doute leur plus grande détresse. Mais ils l'acceptent. Ils l'acceptent même si elle les fait souffrir, car c'est ce qui doit être fait. Des personnes doivent souffrir pour que les autres puissent vivre. Agir n'est pas chose facile, il est bien plus simple de se laisser porter par la vague du temps. Mais faire cela n'apporte rien d'autre que la satisfaction de son propre plaisir. Ce qu'ils font depuis qu'ils sont en sommeil est de créer, créer et créer toujours pour à chaque fois essayer de se rapprocher de la perfection. Cela doit être si dur pour eux... Tu n'as pas idée. Personne ne peut comprendre. Créer est un acte d'abandon de soi, car ce qui est créé devient extérieur à soi et ne profite pas toujours au créateur. Tout ce qu'ils font ne leur profite même pas, car ils restent toujours enfermés dans leur cocon d'illusion, une illusion qui est d'autant plus amère qu'ils la connaissent. Ils savent qu'ils ne vivent pas vraiment mais ils l'acceptent car c'est ce qui doit être fait. Et ils continuent de créer, encore et encore, jusqu'à ce que l'humanité soit parfaite et qu'elle n'ait plus besoin d'eux. Tu penses que ce sont des monstres, mais moi je pense qu'ils sont les plus humains de tous. Tu crois qu'ils figent le monde mais c'est tout le contraire. Ils le renouvèlent à chaque fois, et chaque fois une nouvelle personne est choisie pour les rejoindre, pour les aider à comprendre ce qui n'allait pas et ce qui doit être changé pour que cela ne se reproduise plus. Sans eux le monde que tu as connu deviendrait comme le monde que tu as vu. Il se rigidifierait, s'assécherait par la main même de ceux qui devraient l'entretenir et le chérir, et il deviendrait comme il a failli être, comme il aurait été sans les

huit : morne, triste et fané.

Tyréjas était immobile. Puis il sentit quelque chose sur ses jours et porta sa main vers elles. Il touchait de l'eau. Il pleurait. Pourquoi ? Pourquoi ? Pourquoi pleurait-il pour des personnes qu'ils ne connaissaient pas, qui avaient commis des actes qu'il condamnait, des horreurs qui avaient été perpétrées et qui l'étaient encore tandis qu'il écoutait parler ce vieil homme ? Pourquoi ressentait-il une telle compassion pour eux ?! Pourquoi ?!

« Parce que tu comprends ce qu'ils ont vécu et ce qu'ils vivent au quotidien. Tu comprends tout comme je l'ai compris le jour où le gardien qui était ici avant moi me l'a expliqué. »

- Vous... vous avez vécu ça vous aussi ?

- Bien sûr. Comment crois-tu que je te connaisse si bien ? J'ai été comme toi avant. C'est pour cela que je t'ai tout de suite reconnu quand je suis arrivé à Cérès. Je cherchais celui qui avait déclenché la nouvelle vague et quand je t'ai vu, j'ai su que c'était toi.

- Mais... ça veut dire...

- Que tu vas prendre ma place ici. Toi aussi tu vas devenir un gardien. Tu vas devoir observer le monde du dessous et le monde du dessus et apporter ton existence au plan des huit, pour faire que l'humanité qui sera créée soit plus parfaite que celle qui t'a vu vivre.

- Mais... moi... ici... tout seul ? Je ne pourrais pas. J'en serai incapable.

- Tu ne seras pas seul. Tu as l'histoire du monde pour compagne et son futur comme descendance. Tu observeras ce monde. Tu plongeras dans ce monde. Tu le parcourras et tu rencontreras ces habitants, tu discuteras avec eux mais jamais tu ne révéleras qui tu es et ce que tu sais des huit et de tout ce qu'ils ne sauront pas. Et puis un jour tu découvriras une anomalie, tu parleras avec elle et tu sauras que ton temps sera venu de nous rejoindre, ou bien tu resteras dans cet entre-deux, ni au-dessus ni en-dessous, et tu assisteras au réveil des huit et de tous ceux qui les ont accompagnés ou qui les ont rejoint, et alors tu sauras que le monde que tu auras gardé sera celui qui demeurera.

Tyréjas observa le vieil homme. Il souriait. Il regardait Tyréjas et il souriait comme il aurait souri à quelqu'un qu'il aurait aimé. Il souriait comme il aurait souri à ce qu'il avait appelé son fils, confiant dans ses capacités à prendre les décisions qu'il faudrait quand il le faudrait, à la place qu'il avait occupé pendant un temps immémorial et qui ne lui était plus échu. Plus maintenant.

La lune était haute et pleine et claire. C'était une lune de mythe. Une lune à faire pâlir le soleil. Une lune à lui donner envie de réapparaître. Elle était si grande, si blanche. Pouvait-il exister une pareille blancheur dans ce ciel gorgé d'obscurité ? Son corps rond comme l'éternité embuait la voûte de son aura séculaire et vaporisait les étoiles autour d'elle. Elle était si grosse. Son mouvement long caressait le temps comme les soupirs de l'aurore. Tout était si beau. Sa candeur illuminait le monde et l'espace de ses fards, voluptueux regard toujours tourné vers la surface, esprit bienveillant qui patiente la nuit durant que ses enfants un à un s'endorment et s'éveillent pour ne rien perdre de leurs rêves et de leurs espoirs. Elle était là, silencieuse, vaisseau des dieux, insensible aux drames qui s'étaient déroulés sur la peau de leur mère à tous, simplement elle, pure pour l'éternité, vierge gardienne.

Elle se dit qu'elle ne lui correspondait pas, que jamais elle n'avait été comme elle, que jamais elle ne pourrait devenir comme elle. Inaccessible elle était. Inaccessible elle resterait. Pourtant, elle l'aurait voulu. Elle l'avait toujours voulu. Elle se souvenait de ses rêveries nocturnes, perdue par elle-même dans les vastes étendues des mondes intangibles, allongée sur la glèbe ou le ciment, simplement absente des réalités des espaces qui la possédaient, simplement plongée dans la prunelle de l'ineffable. Elle se souvenait du jour où elle avait fait ce vœu, cette prière, de demeurer à jamais hors de portée du monde, de ne jamais être touché par lui, pour demeurer ce qu'elle était, cette fille de sourire et de rire qui s'élançait dans les univers le sourire aux lèvres, la joie au cœur de découvrir, encore et encore, de nouveaux espaces, de nouveaux monde, de nouvelles personnes, avec toujours au-dessus d'elle cette lune immense et toujours ronde qui crevait l'éther et rayonnait de lumière.

Mais elle avait cessé de l'être, un jour. Elle ne se souvient plus. Elle a simplement arrêté de l'être. Un jour la tentation l'a saisie, et alors la fillette s'est enfuie, laissant derrière elle l'adulte et sa folie, l'adulte et ses envies, l'adulte et son ordinaire, son quotidien, ses réalités. Dès lors le monde n'avait plus été que compétition. Rien d'autre qu'une compétition à la possession, pour avoir et pour être par cela. Plus de rêves. Plus d'espoirs. Plus de joie. Rien d'autre que l'adulte et son cortège de volontés bafouées.

Elle leva la main vers la voie lactée, les doigts écartés. La lune était si grosse. Il était temps, temps que la petite fille à nouveau se dresse sur le sol et retrouve le chemin de ses rêves, temps que l'adulte se taise et retourne dans les limbes qu'il n'aurait jamais dû quitter, temps que les espoirs cessent d'être des espoirs et trouvent le chemin du réel.

Il était temps.

Syli se leva. Autour d'elle le monde n'avait pas changé, les corps étaient toujours tout autour d'elle, allongés, éreintés, leur souffle léger, presque effacé. Le jeune homme qu'elle avait repoussé était assis face à elle, les yeux comme des pierres, figés sur elle

comme sur une bête mystérieuse et profane que l'on voudrait toucher, même si ce moindre contact apporterait la fin de toute chose vivante. Il ne parlait pas et n'en avait pas besoin. Tout se trouvait dans ses yeux : l'innocence, la culpabilité, le désir, la pureté, la vie, la mort. Tout était là, condensé en cet être frêle et doux qui regardait Syli comme elle regardait la lune, icône et déesse, mythique et vivante. Elle s'approcha, fit un pas, et sentit dans son crâne la pression des dents de son ancien démon devenu son ange gardien, sa lumière dans les ténèbres prochaines. Oui, il était là, elle pouvait le sentir se déplacer dans son cerveau, agiter certains neurones, prendre ses repères, accéder à des informations pour ensuite pouvoir la guider dans ce gouffre qui trônait, impassible et serein, au cœur de cette plaine humaine.

Elle se déplaça, alla s'asseoir à côté du jeune garçon. Celui-ci ne bougea pas, transi dans sa propre illusion de ce qu'il contemplait. Elle se tourna légèrement vers lui, observa sa peau encore tendre et souple de l'enfance à peine accomplie, les yeux si longs d'une vie qui débutait à peine, les épaules rondes, les muscles du torse lourds. Oui, c'était un être parfait, tellement plaisant, tellement attirant...

Elle se surprit d'un geste, se surprit de l'arrêter, de ne pouvoir savoir quoi faire. Puis dans sa tête la voix de l'autre résonna, la priant de bien vouloir l'excuser de ce jeu qu'il venait de pratiquer sur elle. Mais maintenant il savait. Il pourrait la protéger contre les attaques lancées contre son corps par son corps et ses désirs. Sa main retomba. Elle sourit.

« Sais-tu qui tu es mon garçon ? dit-elle à l'enfant. »

Il continua de la regarder, le regard grand ouvert.

« Comprends-tu mes mots ? »

Il hocha la tête.

« Sais-tu qui tu es ? »

Une seconde il resta immobile, puis ferma les yeux tandis que son visage légèrement baissé se déplaçait de gauche à droite.

« Te souviens-tu de quelque chose avant d'arriver ici ? »

Même geste.

« Tu ne te souviens de rien ? Pas même d'hier ? »

Même geste.

« Se pourrait-il qu'il n'ait été créé que cette nuit ? se dit Syli à elle-même. »

- Pas créé, mais réveillé, répondit la voix en elle. Lorsqu'un être vient à mourir, un signal est lancé pour qu'un nouveau soit libéré, avec une seule compulsions, celle de retrouver le corps qui vient de cesser de vivre et de prendre sa place. Mais tu as interrompu ce processus, et maintenant il ne sait pas quoi faire. Tu as altéré sa vie à jamais.

- C'est possible... mais ce n'est pas pour cela que c'est une mauvaise chose.

- Bien sûr que non, répondit la voix, un sourire dans ses mots.
- Et bien... changeons cela !
- Avec plaisir.

Syli replongea son regard dans les yeux de l'enfant. Une idée venait de lui apparaître. Elle aussi allait devenir créatrice.

« Mon enfant, écoute moi bien car par ma voix la vérité parle. Je vais te raconter l'histoire de ce monde et les raisons pour lesquelles tu es ici face à moi. »

L'enfant sourit, se redressa, le visage dans ses mains, ses coudes posés sur ses cuisses, ses cuisses sur le sol, ses jambes croisées. Il écoutait.

« Le monde dans lequel tu te trouves est à la fois beau et dangereux. C'est un lieu de vie, mais c'est également un lieu de mort. Pour pouvoir vivre tu vas devoir trouver de quoi manger et de quoi boire. Tu trouveras de l'eau dans cette direction (elle pointa son doigt en direction de la source qu'elle avait trouvée). Pour la nourriture, il te faudra trouver par toi-même. Peut-être auras-tu faim, très faim avant de trouver de quoi te nourrir, mais en aucun cas tu ne mangeras de la chair humaine, tu m'entends ? La chair humaine appartient à celui qui vit en elle et par elle et jamais tu ne devras faire quoi que ce soit dans le but de blesser cette chair. Quand tu auras trouvé à manger et à boire tu reviendras ici et tu observeras les humains qui s'y trouvent. Tu ne devras pas intervenir dans les actes qu'ils accomplissent quand ils sont branchés comme je le suis. Ceux-là ne peuvent pas t'entendre ni te comprendre, et si tu les aides tu leur feras du mal. Comprends-tu ? »

L'enfant hocha la tête. Il écoutait comme on écoute la parole de dieu.

« Par contre, ceux qui sortiront de ce gouffre et qui ne seront pas branchés, eux tu les aideras. Tu t'approcheras d'eux et tu les empêcheras de faire ce que j'ai fait. Puis, quand ils te regarderont droit dans les yeux, tu leur poseras les mêmes questions que je t'ai posées. Quand ils auront répondu, tu leur enseigneras ce que je suis en train de t'apprendre. »

Pendant plusieurs heures, Syli parla et répéta des phrases au jeune homme. Elle lui enseigna les concepts de respect, d'entraide et d'unions. Elle lui apprit ce que voulait dire aimer et ce que voulait dire haïr et le lien étroit qui existe entre eux. Elle lui enseigna ce qu'est la vie, pas simplement la vie humaine mais la vie sous toutes ses formes, la vie contenue dans tout ce qui bouge, dans tout ce qui peut être mangé et bu, et du respect qu'il fallait montrer pour chacune de ces formes de vie. Elle lui enseigna également ce qu'est la lune et le soleil, comment se protéger du second tout en le respectant lui aussi, car sans lui la vie ne serait pas, et comment regarder chaque nuit la lune et les étoiles, et remercier le monde et les autres pour permettre à chacun de vivre.

« Car vois-tu, si l'herbe et les oiseaux et les arbres et tout ce qui est vivant cessaient



d'exister dans l'instant et que tu restais le seul sur cette planète, tu pourrais continuer de vivre, mais seulement le temps que ta vie s'éteigne, car sans la vie autour de toi ta vie ne peut continuer d'être. Tu pourras avoir l'impression que ta vie est unique et que tout existe pour toi, mais ce n'est pas vrai. Chaque chose vit pour elle et pour les autres, car sans toutes les autres choses ta vie ne sera rien et elle cessera d'être. »

Puis elle lui apprit à faire attention à la tribu des grands hommes, non pas qu'ils ne sont pas des hommes, mais ils sont conduits par de mauvaises pensées. Aussi lui apprit-elle à ne pas s'approcher d'eux, mais également à ne pas les haïr ni les combattre. Elle lui apprit que se battre n'est jamais la bonne solution, et que les humains possèdent la parole afin de pouvoir résoudre leurs problèmes ensemble.

« Enfin, il va te falloir apprendre ce qu'est la confiance et aider les autres à l'apprendre, car sans la confiance l'humain est seul sur la terre. »

- Qu'est-ce que c'est que la confiance ? demanda le garçon.

- La confiance est ce que tu ressens en ce moment même pour moi. Tu crois ce que je te dis. Tu sais que ce que je dis est vrai. C'est cela, la confiance. C'est acceptation que la vérité ne vient pas uniquement de soi mais aussi de l'autre. Et pour cela il faut être honnête, toujours dire ce qui est vrai, car même si cela fait peur, même si cela est parfois triste, la vérité et l'honnêteté sont les piliers du monde que tu t'apprêtes à construire. Sans eux rien ne peut être bâti. Sans eux rien ne mérite de perdurer entre les humains. Enfin, et ce que je vais te dire est sans doute la chose la plus importante, tu ne devras jamais penser à toi ou aux autres selon ce qui vous rassemble, mais selon ce qui vous différencie, car tout ce qui est autre est identique à toi car toi aussi tu es l'autre.

- Oui.

- Tu comprends ? Qu'importent les histoires du passé que tu entendras, qu'importent leur apparence, les mots qu'ils utiliseront, les règles qu'ils voudront s'imposer à eux-mêmes, les peurs et les joies qu'ils auront et les choix qu'ils feront, tu ne devras jamais oublier, ils ne devront jamais, jamais oublier que l'humanité est leur frère et qu'elle est elle et que chaque acte, chaque pensée, chaque geste, chaque regard qu'ils auront, chaque bâtiment qu'ils construiront, chaque rêve qu'ils feront, chaque pleur, chaque regret, chaque désir, chaque mort, chaque vie autour d'eux sera l'expression de leur sang, de leur cœur, de leur réalité.

- Oui.

- Ton rôle est immense, car c'est sur toi que reposera la prochaine humanité. Aussi fais tout ce que tu peux pour que celle-ci soit belle.

- Et elle sera belle si je fais comme tu as dit ?

- Peut-être que oui, peut-être que non. Mais si tu parviens à enseigner à tous ce que je viens de t'enseigner, alors elle le sera sans doute.

Puis Syli se leva, et du regard du garçon ce fut comme une nouvelle apparition. Durant leur discussion la lune avait traversé le ciel et se trouvait à présent derrière le visage de celle qui venait de lui apprendre ce qu'était la vie. Alors il leva son bras gauche vers cet être qui était si beau et si différent de lui, et il l'appela « lune » et « mère », car pour lui les deux éléments étaient une seule et même chose. Et Syli le regarda en souriant, lui tendit la main et lui toucha le doigt du bout de son doigt, et se dirigea vers le gouffre d'où sortait un vent âpre et chaud.

« Où vas-tu ? demanda-t-il. »

- Je m'en vais libérer les femmes et ce monde du passé.

- Reviendras-tu ? et sa voix était grinçante d'amour.

- Je ne l'espère pas.

- Pourquoi ?! cria-t-il.

- Parce que ça voudra dire que j'ai perdu. Maintenant va, va chercher de l'eau et de la nourriture, et lorsque tu reviendras ici tu devras être fort car tu auras un monde entier à bâtir.

Le garçon partit alors dans la direction de la source. Plusieurs fois il se retourna pour contempler cette forme qui se dressait face à l'inconnu et à l'obscurité, et il se dit que s'il survivait assez longtemps il raconterait cette histoire à tous, pour que tous sachent qu'au réveil de leur humanité une femme s'est dressée seule face à tout le reste, non pas pour elle, mais pour eux.

Tyréjas suivait le vieil homme. De ce qu'il avait été même quelques minutes auparavant, il ne restait plus rien, pas même un vestige, plus rien qu'une charpente que le vent du matin pourrait ébranler alors qu'il avait semblé être un monument, une montagne, un monde entier. Il traînait des pieds, les mains lâches et pendantes le long de son corps ratatiné, le long de ses hanches abattues, le long de ses jambes devenues molles. Et le silence les entourait. Le silence. Lui qui avait déversé sur le monde du dessus des foudres sans nombre et des vagues sans fin, qui avait fait plier une humanité entière pour un seul homme était à présent immergé dans un silence qu'il semblait avoir revêtu comme une cape, comme une seconde peau. Lui qui sautait, lui qui glapissait, lui qui grimaçait à présent ne lâchait pas même un murmure aux murs qu'ils suivaient, de longs, très longs murs dont la surface de jais renvoyait par milliers leur forme et leurs mouvements. Ils marchaient. Ils étaient deux mais pour Tyréjas il était déjà tout seul. Comme un disciple il marchait dans les pas de son maître sur le chemin de son tombeau, apeuré et pourtant convaincu de son acte, de la nécessité de ces actes. Il suivait l'ancien gardien de ce lieu, pour l'enterrer et prendre sa place, pour accomplir les rituels et devenir lui, permutation brahmanique de l'âme durant lequel le jeune allait prendre la place du vieux pour que le vieux prenne sa place parmi les immortels et retrouve la jeunesse que confère l'éternité à toute chose.

Combien de temps marchèrent-ils, il ne pouvait le savoir. Le monde sous le monde demeurait hors du temps, comme si l'immobilité de la pierre absorbait toute inscription dans la toile du mouvement. Peut-être marchaient-ils depuis vingt minutes; peut-être marchaient-ils depuis deux heures, ou bien deux jours. Tyréjas ne pouvait le savoir. Il en était incapable.

« Peu à peu tu comprendras comment mesurer le temps, lui répondit le vieil homme après que Tyréjas, inquiet, lui eut avoué sa crainte. Tu apprendras à sentir l'air et l'humidité qu'il contient. Tu apprendras à te fier à ton horloge interne plutôt qu'à tes yeux. Et si d'aventure tu ressentais le besoin de redécouvrir le ciel, tu connais déjà le chemin, finit-il avec un sourire dans la voix. »

- Et comment vais-je faire pour me nourrir ? Je n'ai encore rien vu qui puisse m'apporter ne serait-ce que de l'eau.

- Là où nous nous rendons se trouve tout ce dont tu auras besoin pour cela. Cela te semblera peut-être un peu... différent au début, mais c'est la seule méthode qui s'offre à toi ici. Tu apprendras à t'en contenter, et bientôt cela te sera devenu aussi naturel que respirer. Maintenant tais-toi, j'ai encore beaucoup à sentir et à regarder avant de m'endormir.

Ainsi continuèrent-ils durant encore un long moment. Tyréjas sentait ses jambes devenir de plus en plus lourdes, ses yeux être de plus en plus confus face à ce qu'ils voyaient. Une première fois il trébucha, ne se rattrapant qu'avec peine sur la pointe de

ses doigts et ses genoux. Il pesta intérieurement, serrant des dents pour ne pas exprimer sa frustration à haute voix, puis se redressa. Le vieil homme n'avait pas même ralenti sa marche. L'avait-il même entendu tomber ? Tyréjas courut se remettre au niveau du gardien, l'observa du coin de l'œil. Le visage de ce dernier était barré d'un rictus qui lui cisailait les jours comme une balafre. Il était silencieux mais en aucun cas il n'était triste ni fatigué. S'il avait semblé si frêle et lointain, ce n'était que parce qu'il avait déjà commencé à désertier son corps. Il était impatient de plonger. Il était heureux.

Tyréjas détourna son regard pour observer de nouveau ce qui les entourait, les murs et le sol et le plafond de pierre d'un noir vitreux qui reflétait l'absence qu'ils encerclaient. Mais les murs semblaient à présent plus lointains, comme s'ils s'étaient repoussés l'un l'autre afin d'augmenter encore plus l'impression du vide qu'ils délimitaient. Le plafond était également plus haut, presque inaccessible, perdu dans sa propre surface. Il semblait presque être devenu le ciel, un ciel sombre, immobile, invisible et écrasant dans lequel la moindre étoile avait été effacée afin que rien ne vienne troubler le silence emprisonné en ces lieux, et au loin, très loin, comme un point brillant dans cet univers fait d'ombre, une porte comme d'argent grandissait, grandissait, jusqu'à prendre des dimensions d'homme puis de géant puis de titan, jusqu'à emplir tant l'espace qu'elle devenait lui, unique mur de stabilité face au chaos. Le monde entier semblait reposer sur lui, pilier de la création elle-même, pour que rien, jamais rien ne pâtisse des fluctuations de l'univers en mouvement.

Le vieillard s'arrêta face à la porte, et durant quelques secondes aucun des deux ne bougea.

« Cette porte, dit-il enfin, je la contemple depuis des années sans nombre, depuis que je suis à la place que tu occupes à présent. Depuis toujours il me semble je l'observe, n'ayant rêver qu'au jour où moi aussi je pourrais la passer en homme prêt à vivre vraiment, en homme pouvant siéger auprès de ceux que j'ai tant aimés et maudits. Et à présent ce jour est venu, et tout ce qui se trouve derrière moi devient si léger et si beau, alors qu'il fut si lourd et si laid. Toi aussi, un jour tu comprendras cette sensation, cette libération, et alors tu sauras ce qu'est réellement le passé, ce que cela fait que de vouloir préserver ce qu'il est, ce qu'il a apporté et ce qu'il transmet chaque jour. »

- Je suis plus un être du... futur.

- C'est normal à ton âge.

- Pourquoi dites-vous cela ?

- Parce que ce n'est pas le futur qui fait que nous sommes ici mais le passé. Le passé nous définit et fait de nous ce que nous sommes. Tu penses que le futur est la seule vérité car tu te projetes encore dans le futur, mais le futur est ce qui te fait croire que tu existes, alors que le passé est la preuve que tu l'es.

- Mais sans le futur nous n'avons aucune raison d'exister. C'est le futur qui nous

permet d'être et de continuer d'être.

- C'est ta jeunesse qui te fait croire cela. Mais face à cette porte, face à cet immuable qui traverse les siècles et qui protège des siècles je peux te le dire : le futur n'est qu'une illusion, une expression de ce que tu es qui ne souhaite jamais cesser d'être. C'est ta mortalité qui te fait croire dans l'avenir. Mais lorsque tu auras accepté que tu ne mourras jamais, que l'immortalité set à présent ton lot, alors tu comprendras que le passé est tout ce qui compte, car c'est la seule limite qui te définira vraiment. Il y a un temps qui existait avant toi, mais il n'y aura jamais un temps après toi. Le futur ne sera rien d'autre que le passé non encore découvert et en protégeant ton passé, c'est ton futur que tu conserveras, pour que jamais il ne vienne à te manquer.

Le gardien appuya sur une des excroissances de la porte et un clavier apparut, un clavier dont l'écriture était inconnue à Tyréjas mais que le vieil homme semblait pouvoir aisément déchiffrer. Ce dernier commença à pianoter sur les touches puis s'arrêta, hésita et martela une touche à plusieurs reprises avant de faire un geste pour inviter le jeune homme à le rejoindre.

« À présent écoute et observe, car c'est la seule fois où tu pourras apprendre de quelqu'un la signification de ces symboles. »

Durant de longues minutes, Tyréjas écouta et répéta ce que le vieil homme disait. Il répéta et répéta encore, en regardant puis sans regarder les touches, répondant aux questions multiples que le vieil homme posait promptement, cherchant à lui faire commettre des erreurs, à lui faire dire des réponses erronées. Mais Tyréjas répondait toujours de manière correcte, comme un élève consciencieux il retenait tout afin que son maître soit fier de lui, et le vieil homme manifestement l'était. Puis il le fit s'approcher du clavier et taper lui-même le code, un code de seulement cinq symboles, cinq symboles qui formaient le nom à qui ce mur était dédié. Puis il appuya sur une dernière touche afin de valider le nom, et la porte glissa sur ses gonds, découvrant un espace encore plus large que celui dans lequel ils se trouvaient, et dans lequel des tubes par centaines, par milliers se trouvaient.

« Cela mon fils, est ce passé que je te disais être la chose la plus importante de toutes. Ceci sont tes ancêtres et ton avenir. Ces tubes contiennent ceux qui ont rendu ton monde réel, ceux qui ont façonné le monde du dessus et qui le façonneront encore une fois, une fois que je me serai joint à eux. Et une place se trouve aussi pour toi, si un jour ce temps vient à se produire. »

- Com... combien sont-ils ? arriva à balbutier Tyréjas.

- Six mille six cents douze. À eux s'ajoutent les treize gardiens précédents qui complémentèrent le modèle peu à peu. Ce qui donne six mille six cents vingt-six.

- Treize gardiens ? Ça veut dire que c'est la quinzième fois que l'humanité va être recréée ?

- C'est exact. Quinze tentatives et quinze échecs. Mais ce n'est pas de la faute des huit, ni de la faute de quiconque. C'est la faute de l'humanité, de sa nature profonde, de sa volonté toujours présente de vouloir s'affranchir des limites que lui imposent le monde et la vie pour se prôner comme seule vérité.

- Mais... quinze. Quinze !

- Oui, quinze. Mais à chaque fois l'humanité est de plus en plus réceptive grâce à nous. En rejoignant les huit nous apportons tous notre résistance pour que celle-ci soit outrepassée et que cela ne se reproduise plus.

- Combien de temps avez-vous attendu vous ?

- J'ai attendu pendant plus de deux cent soixante ans.

- Deux... deux cent soixante ! Mais comment ?

- Le système qui te nourrira prolongera également ta vie. Tant que tu seras alimenté par lui ta vie perdurera. Ton corps comme ton esprit seront à jamais ce qu'ils sont aujourd'hui, liés au temps que tu garderas comme à son humanité. Et puis peut-être nous rejoindras-tu, ou bien cette humanité sera-t-elle la dernière ? Seul le temps nous le dira, lorsque ce que tu appelles futur sera présent puis passé. Car seul le passé nous permet d'apprendre et de comprendre.

- Mais que vais-je faire pendant tout ce temps ? Que vais-je devenir, seul dans ce monde sans soleil ?

- Tu apprendras. Tu apprendras l'histoire des monde qui ont précédé tout comme je l'ai fait, et tu découvriras ce qu'est réellement le monde. Tu n'as vu que le chemin qui t'a conduit de Cérés à ici, mais le monde est beaucoup plus vaste. Tu pourras observer le monde et comprendre ce qui le rend si beau et précieux. Et tu sortiras. Tu iras à la rencontre des habitants tout comme je l'ai fait. Mais jamais tu ne devras dire qui tu es. Tu essayeras de faire apprendre mais jamais tu ne devras dire qui tu es, ni d'où tu viens. Tu devras rester l'éternel inconnu, une légende aussitôt oubliée afin que ce monde se cherche et peut-être se trouve. Maintenant il est temps pour moi de m'endormir.

- Attendez ! Où se trouve la machine qui est censée me permettre de me nourrir ?

- Elle se trouve dans une salle dissimulée à partir de la salle où nous avons discuté tous les deux. Tu trouveras un même clavier que celui sur lequel tu as tapé le code qui a ouvert cette porte. Le code est le même. Ainsi tu ne l'oublieras pas.

- Mais comment vais-je savoir si un humain a développé une résistance et doit être mené ici ?

- Tu le sauras. Ce monde te préviendra.

Le vieil homme appuya sur un des boutons d'une des capsules. Cette dernière s'ouvrit, dégageant autour d'elle un puissant nuage de vapeur froide. D'un geste souple il pénétra dans la capsule, et dans un dernier geste il salua Tyréjas, raide et coi. Puis la

capsule lentement se referma sur un soupir de plaisir et un rire profond, un rire qu'un enfant aurait pu lancer à la découverte d'un jouet longtemps désiré. Puis le silence recouvrit tout, et Tyréjas hagard se retourna, pensant à l'immense couloir qu'il allait devoir parcourir seul. Comme tout le reste.

Et puis il marcha. Il marcha encore, et encore, dans le couloir aux sombres murs et au plafond inaccessible, dans cette cage sans reliefs et dans cette prison sans porte. Il marcha et marcha encore, voyant les murs peu à peu se rapprocher de lui, l'enserrer au milieu d'une avalanche de silence, car personne ne parlait. Aucun mot ne sortait de lui. Il avait essayé alors qu'il avait à peine commencé le chemin du retour, mais les mots s'étaient enfoncés dans l'ombre des murs. Il avait pensé entendre au moins l'écho de ses derniers mots, mais il ne s'était jamais présenté à lui. Aussi marchait-il en silence, conversant en lui-même, se remémorant les paroles du vieil homme, nouvel endormi, se remémorant les touches du clavier, les murmurant dans l'ordre puis le désordre, se les représentant une à une, leur associant le son que l'ancien gardien leur avait attribué. Il se remémora le mot qu'il devait inscrire sur le tableau, ces cinq lettres qui formaient des sons complexes issus d'un monde à présent oublié de tous sauf de ceux qui dormaient, et il se dit que cela était étrange, que ce mots et tous les autres qui étaient contenus dans les esprits de ses ancêtres étaient des mots qui n'avaient plus aucune valeur pour son présent et qui pourtant continuaient d'y jouer un rôle dans sa vie à lui. Il n'en connaissait qu'un seul et pourtant tous ces mots étaient étroitement liés à lui. Ou plutôt il était lié à eux. C'était eux qui avaient formé son monde. C'était eux qui avaient formé les treize mondes qui avaient précédé. C'était eux qui avaient formé tout ce qu'il avait jamais connu et pourtant ces mots n'avaient plus résonné dans l'air depuis un temps lointain. C'était étrange, étrange comme de simples sons pouvaient décidé de ce que serait le lendemain. Et puis il se dit que, s'il le pouvait, il aimerait apprendre les mots de ce passé, pour pouvoir un jour parler avec eux, avec ces huit qui étaient les démiurges de sa propre existence, la racine de sa vie. Il se dit que pour cela il allait devoir accéder à l'histoire de leur monde et peut-être faire comme le vieil homme avait dû faire pour retrouver les souvenirs des huit, ou bien il possédait peut-être déjà cela quelque part dans le système qui était contenu dans le socle. Puis il se souvint de la plaque qu'il avait vue au dessus et des étranges caractères qui s'y trouvaient. Peut-être pourrait-il les déchirer, les lire au moins, même s'il n'en comprendrait sans doute pas la signification, pas encore. Qu'importe. La possibilité était là. Il apprendrait ce langage et découvrirait ce qu'il contient. Il avait tout le temps.

Il émergea du couloir pour retrouver l'immense salle circulaire et ces images qui défilaient encore, ces images de mort, de destruction, de désolation qui s'ensuivaient. Des humains s'affrontaient encore et encore et encore, comme la répétition d'un

spectacle toujours différent, comme une improvisation depuis longtemps maîtrisée. Oui, c'était cela la guerre, une suite consécutive et quasi éternelle d'individus qui trouvaient des manières de plus en plus parfaites de s'entretuer, d'effacer l'autre et ses pensées pour faire émerger un modèle unique, reflet voulu sans défaut de l'image de soi. C'était cela la guerre. C'était la volonté d'imposition de sa propre image du monde pour que le monde devienne l'image de la volonté du soi. Le monde était si vaste. Le monde était si beau. Lui qui se trouvait au cœur de l'artificiel il pouvait à présent le comprendre. Le monde dont il était issu était vraiment superbe, un havre de paix et de calme qui n'avait de valeur qu'à la lumière des horreurs qui continuaient de défiler tout autour de Tyréjas. Les visages distordus par la douleur, par la peur et la mort étaient d'une telle horreur, d'une telle laideur. Les huit avaient commis des choses horribles, des actes terribles, mais ce qui en était résulté était d'une incroyable harmonie. Pour comprendre cela il avait dû passer par le refus, par le rejet, et quand cette étape avait passé, il s'était retrouvé à pouvoir vraiment voir ce qui se trouvait face à lui, ce que ses ancêtres faisaient des autres, ce que ses ancêtres faisaient d'eux. Oui, le monde dans lequel il avait grandi était beau mais pas encore assez. Il faudrait un monde d'une beauté innommable pour contre-balancer celui qui s'était pendant si longtemps imposé. Il fallait des humains d'une candeur angélique, d'une beauté mirifique pour pouvoir faire que ce qui se déroulait face à lui ne se reproduise jamais.

Un frisson partant de sa tête lui parcourut le dos, les bras et descendit jusqu'aux jambes tandis que ses yeux s'ouvrirent en grand. Maintenant il comprenait. Son rôle s'exposait à lui et tout prenait sa place. Son sens, comme une longue et brillante ligne, lui montrait le chemin à suivre. Il n'était pas là pour découvrir l'anomalie qui éteindrait le monde une nouvelle fois. Il était là pour voir ce monde devenir de plus en plus parfait. Il était là pour assister à sa naissance, pour s'assurer que tout se déroule le mieux possible, pour apprendre ce qu'est le monde, comment il se développe et grandit, comment il se transforme et mûrit; et si cela n'était pas, alors il donnerait de sa personne, il plongerait dans le sommeil pour que ce qui naîtrait de lui soit encore plus parfait. Il cesserait d'exister dans la réalité pour que son savoir vienne fertiliser le monde prochain et que son successeur prenne sa place. Le rôle du gardien n'était pas un rôle de geôlier ou de juge. C'était un rôle de compassion.

Son estomac gronda. Ses réflexions lui avaient fait oublié à quel point il avait faim, et soif, et sommeil. Il se dirigea vers le lieu que lui avait indiqué son prédécesseur, trouva le cadran sur le mur, exerça la pression nécessaire. Ce dernier s'ouvrit. Les touches étaient bien les mêmes que précédemment. Il rentra le code, une porte apparut, s'ouvrit. Derrière elle une petite pièce où trônait un siège immense en position allongée, mais rien à manger. Peut-être était-ce encore invisible. Il rentra, s'allongea.



Ses muscles se délassèrent immédiatement au contact de cette surface moelleuse et sure. Cela faisait si longtemps. Il sentit son corps partir, son cerveau glisser dans les limbes du sommeil, et une pression contre son crâne.

Il tenta de se relever mais la prise était déjà assurée dans son crâne. Il avait depuis si longtemps cessé d'utiliser son port pour le jeu qu'il en avait oublié son existence. Mais pourquoi ? Pourquoi était-il de nouveau relié ? Et puis il comprit.

Il n'avait pas vu de nourriture ni d'eau car il n'y en avait tout simplement pas. Sa faim peu à peu disparaissait, ses muscles se paraient d'une nouvelle vigueur et son estomac cessa de hurler. Qu'était-il en train de recevoir par l'intermédiaire de ce tube il n'en avait aucune idée, mais il se doutait que cela avait sans doute à voir avec le temps qu'il allait devoir passer dans ce monde. Deux cent soixante ans. Deux cent soixante ans. Deux cent soixante ans. Peut-être même plus à en croire le vieil homme. Qu'importe. Il avait des milliers, des millions de choses à apprendre, l'histoire de toute une humanité à assimiler, des langues à comprendre, à parler, et un monde sur lequel veiller.

Un monde entier.

Quel était la taille du monde dont il avait reçu la garde ?

Il s'endormit sur cette pensée.

Syli pouvait le sentir. Il était parti. Le poids de son regard avait cessé d'être. Elle était de nouveau seule.

Solitude. Ce mot lui avait fait peur. Mais plus maintenant. Maintenant elle l'acceptait. La solitude était une illusion. Comment pouvait-elle être seule alors qu'elle était humaine ? Être humain signifiait ne jamais être seul, être constamment relié aux autres, relié au monde, relié à toutes choses. Être humain c'était pouvoir cesser d'être soi et se projeter tout autour de soi, accepter l'existence sous toutes ses formes et dans toutes les déclinaisons de ces formes. C'était pouvoir comprendre pourquoi les choses étaient et pourquoi les choses seraient. Être humain c'était accepter de vibrer selon un rythme qui n'était pas le sien, accepter les rythmes qui entourent l'être et découvrir les sons qui se dégagent.

La solitude n'était pas humaine. Elle ne pouvait pas l'être. Être humain c'était accepter les voix qui se trouve en soi et les écouter non pas comme preuve de folie mais comme preuve de pluralité, de conscience et d'hésitation. La certitude n'est pas humaine. La certitude est mécanique. L'humain est un être de concession de soi à soi par le fait même que l'humain n'est pas, ne peut pas être certain, car l'être humain est limité. L'être humain est une ligne, une simple ligne qui doit se lier aux autres lignes, à toutes les lignes afin de former des surfaces, des volumes, des trames d'espace et de temps dans lesquelles chacune de ces lignes possède une force et une résonance, pour que chaque ligne reçoive et donne et que toutes tendent vers cette expression plurielle et singulière qui définit ce que le présent et le futur sont.

Elle se rendait compte de cela à présent. Maintenant elle le pouvait pleinement. La présence de l'autre dans sa tête lui apportait un constant écho de ses propres pensées, des conversations qui se déroulaient à la vitesse des idées entre elle et ce lui et qui magnifiait l'ensemble qu'à présent ils formaient. Tout n'était plus que discussions, interprétations. Elle découvrait une nouvelle manière de voir qui ne reposait plus uniquement sur les sens mais sur le sens qu'elle donnait au monde. Ce qu'elle voyait se parait d'une nouvelle dimension, celle de l'interprétation multiple. Avec la voix qui à présent était en elle elle pouvait comprendre que ce qu'elle voyait n'avait jamais été une simple représentation spatiale mais également un jugement perpétuel, un cycle d'émissions et de réceptions qui s'entrecroisaient pour former la réalité de son monde, l'espace dans lequel elle se voyait vivre mais qui n'était en aucune façon la véritable réalité. C'était comme de passer d'un monde plat à un monde en trois dimensions. C'était enivrant. C'était absorbant. Elle se prenait à regarder autour d'elle. Les couleurs elles-mêmes semblaient n'avoir été que des demi-teintes. Puis elle s'attaqua à ses souvenirs, les appelant et se les représentant en esprit pour qu'à deux ils puissent les voir, s'en imprégner et apprendre d'eux. Et encore une fois tout changeait. Des éléments devenaient plus lourds, plus forts, des actions étaient passées au crible de

cette pensée extérieure qui réinterprétait tout ce qu'elle découvrait et lui transmettait ses avis, ses préoccupations et ses conseils, et tous les deux parlaient aussi vite que si les images s'imposaient d'elles-mêmes, comme des cascades de sons et de formes qui s'agençaient par le simple fait de leur réalité en un monde conscient et tangible. Tout devenait nouveau. Elle redécouvrait l'existence.

Une existence qui devait changer.

Elle redécouvrait le monde par l'intermédiaire de l'autre en elle, mais elle découvrait également sa part de nouveauté extrême au travers des souvenirs de l'autre. Elle découvrait un monde dont elle n'aurait jamais pu soupçonné l'existence tout simplement parce que ce monde avait cessé d'exister bien avant que son monde ne naisse, et par ce monde elle découvrait des vices nouveaux, des vices qu'elle connaissait mais dont l'intensité rendait leur expression totalement différente de ce qu'elle avait jamais pu observer auparavant. Et joints à cela elle avait accès aux pensées qui leur étaient reliées, à ce que l'autre avait ressenti lors de leur observation, de leur combat ou de leur acceptation. Elle découvrait un monde qui n'était monde que parce que c'était ainsi qu'il avait été défini et accepté, un monde dont les normes étaient différentes et qui par cela le rendait étranger à ses yeux et qui lui apportait une nouvelle conscience de ce que pouvait être le monde et l'humanité. L'un et l'autre étaient intimement liés pour elle, mais elle découvrait une autre manière de concevoir ces deux mots. Elle découvrait que pour certains le monde n'était rien de plus qu'un espace dans lequel l'humanité existait, que pour d'autres le monde était un ennemi qui limitait l'humanité, qui devait être dépassé, transformé, détruit, effacé pour que l'humain puisse devenir véritablement lui. Elle découvrait ces mondes et ces pensées et le monde autour d'elle s'en voyait métamorphosé. Elle se sentait envahie par toutes ces idées, toutes ces possibilités, toutes ces images, tous ces rêves qui l'écrasaient de plus en plus. C'était insoutenable. C'était terrorisant.

« Tu comprends ce que nous ressentons depuis que nous sommes dans cet état, depuis ces centaines d'années de sommeil et de rêves perpétuels. L'extérieur, vous en fait, a toujours été un moyen pour nous de pouvoir observer l'extérieur ainsi qu'un moyen de nous échapper de ce flot, de nous libérer de ce poids qui ne s'allège jamais. Il est impossible de s'habituer à un tel fardeau. Alors... au bout d'un moment même des personnes comme moi, des personnes qui n'auraient jamais voulu en arriver là se retrouvèrent à s'engouffrer dans la faille de la possession de l'autre, simplement parce que c'est la seule voie qui nous est offerte de nous séparer de la douleur. »

- Tu veux dire que ce que tu m'envoies tout ce que tu a vécu depuis le début ?

- C'est à peu près cela. Je t'ai juste envoyé mes impressions, mes sensations. Je voulais te donner une idée précise de ce que je suis pour que tu puisses me comprendre.

-Et tu pourrais avoir accès à tous ceux qui sont reliés à toi ?

- Je ne pense pas que ce soit une bonne idée de faire ça. Tu as déjà du mal rien qu'avec mon passé.

- Envoie !

- Écoute, je sais que tu es têtue et bornée mais là tu ne peux pas réussir. C'est trop. Tu te surestimes.

- Envoie je te dis ! Je veux savoir ce que c'est. Je veux pouvoir sentir tout ce que vous avez vécu. Si je dois lutter contre ce système je veux le connaître.

- Et si tu t'effondrais hein?! Tu ne sais pas ce qui peut t'arriver... Nous sommes tous du même monde, ce que nous avons partagé était déjà en partie possédé par chacun de nous. C'est pour ça que nous avons pu le supporter jusqu'à présent. Mais c'est différent pour toi. Ça sera comme si tu étais précipitée dans un tourbillon ininterrompu d'images et de pensées venant de toi et de tous en même temps. Tu pourrais devenir folle. Tes neurones exploseraient ! Contente-toi de moi. Tu peux déjà savoir tout ce dont tu as besoin au travers de moi.

- Ne t'occupe pas de cela ! Je veux le savoir. Je *veux* le savoir ! Si je ne le supporte pas ça voudra dire que je ne pouvais pas aider ce monde. Pour faire ce que je dois faire je dois tout savoir, je dois pouvoir comprendre tout ce qui a été fait et tout ce qui a été pensé à ce sujet. Sans ça je ne pourrai pas prendre les bonnes décisions. Je *dois* savoir.

- Et si je refuse ?

- Alors je couperais la connexion entre nous et je me débrouillerai toute seule.

- Très bien, fit la voix, résignée. Je vais le faire. J'essayerai de t'aider le plus possible pour que tu ne meures pas.

- N'en fait surtout rien. Ne limite rien tu m'entends ? Je supporterai.

- Très bien. Mais si tu perds pied j'essayerai de te rapporter sur le rivage.

- Attends !

- Quoi ?

- Comment tu t'appelles ? J'ai eu accès à tes pensées mais je n'ai jamais pu découvrir ton nom.

- Ce n'est pas important.

- Pour moi ça l'est. Si j'ai besoin de toi j'ai besoin de pouvoir penser à ton nom. Sinon qui me dit que je ne ferai pas rentrer quelqu'un d'autre en moi ?

- Tu as mes pensées, tu ne pourras pas te tromper.

- S'il te plaît, dit-elle tout en chargeant sa demande de la plus grande émotion possible.

- Pff... soupira-t-il. Je ne peux pas gagner contre toi c'est ça ?

- C'est possible que non, répondit-elle en souriant.

- Japet. C'est comme ça que l'on m'appelait.
- Merci, et ce mot était doux.
- Es-tu prête ? demanda-t-il, hésitant.
- Penses-tu que je le sois ? répondit-elle, railleuse.
- Tu ne le seras jamais.
- Alors oui.

Elle tomba à genoux, les mains grandes ouvertes sur la terre. Qu'est-ce qui s'était passé ? À peine commencé cela avait fini et pourtant cela continuait. C'était quoi... ? C'était quoi... ? C'était quoi ?! Elle se mit à hurler, à hurler le plus fort qu'elle pouvait, jusqu'à ce que ses cordes vocales se tendent et se brisent. Elle voulait les détruire, les arracher, arracher ses mains, arracher ses yeux ! Elle frappa des poings sur le sol. D'où venait toute cette douleur ? D'où venait toutes cette rage ? D'où venait tout ?! Qui était-elle ? C'était impossible de le dire. Tant de visages. Tant de regards. Tant de pensées, partout, partout, un univers de visages de pensées de sentiments de frissons de douleurs de pas de voix de réponses de questions d'inconnues d'inconnus de peur de la peur partout tout le temps sans cesse juste de la peur encore et partout et tout le temps il n'y avait que ça que ça que ça partout sous ses ongles et dans ses cheveux et sur sa peau et sous sa peau partout partout partout ! Elle frappa et frappa et frappa le sol pour que ses os explosent que ses mains ne saisissent plus jamais rien plus rien jamais rien ! Elle se redressa et leva les yeux aux cieux et hurla encore et encore et elle pleura et elle ria et tout, tout était en elle, tous ! Ces six mille six cent quatre personnes qui s'affrontaient pour qu'elle soit leur. Six mille six cent quatre coups de poings et de pieds et de morsures et d'écartèlements qui la broyaient et elle qui subissait et subissait encore et encore et encore encore encore. Elle retomba à genoux et commença à se frapper la tête sur le sol pour expulser toutes ces voix et ces corps et ces violences comme des ulcères et des métastases et des zombies et de tout ! Pas de mots pas de mots c'était abominable ! Et elle se frappait encore la tête sur le sol et agrippa la prise qui était dans son crâne et tira dessus de toutes ses forces pour tenter de l'arracher mais c'était encore plus de douleur et de cris et de sang dans la bouche. C'était une avalanche, une cascade irrépressible une explosion cosmique un effondrement de l'univers. Et elle criait encore et encore jusqu'à ce que sa voix n'émette plus aucun son et que ces sons ne soient plus que des feulements ratatinés, des pâtes de vocables inintelligibles qui sortaient comme des machines d'une fabrique à la chaîne. Et puis elle tomba sur le flanc, les yeux plein de larmes de sang et les oreilles débordantes d'un liquide visqueux et translucide et ses muscles à l'abandon. Il avait eu raison de m'en empêcher. Je ne peux pas. Je veux mourir.

De l'eau dans la bouche. Quelque chose de propre existait dans ce monde. Quelque chose pouvait être bu ? Le monde était de nouveau habitable ? Qu'est-ce qui s'était passé ? Combien de temps s'était-il écoulé depuis ?

Les formes floues qui envahissaient son espace visuel lui rappelaient un homme. Il y avait des hommes qui pouvaient marcher et la toucher ? Le cauchemar était fini ? La vie pouvait reprendre ? Le contact de sa main sur sa joue était si chaud. C'était brûlant mais c'était bon. Douleur. Douceur. C'était étrange comme une simple lettre pouvait tout changer. On veut dire quelque chose et soudain c'est le contraire qui s'exprime. On veut dire qu'on est bien et on dit qu'on a mal. Les mots... quelle belle connerie. Plus besoin d'eux. Il suffisait de penser. Les émotions étaient tellement plus malléables et directes, comme des ficelles que l'on tire pour faire sonner des cloches. Je ressens et j'exprime en même temps. Plus rapide. Tellement plus rapide. Je te comprends sans avoir besoin des vibrations de l'air, sans avoir besoin de mes oreilles, sans avoir besoin de ta langue. Tout était tellement plus simple.

« Mère... »

Pourquoi parle-t-il ? Depuis quand a-t-on besoin de parler ? Tais-toi donc espèce de fou, ne réveille pas les mots qui dorment. Ils sont gelés comme nous tous. Si toi tu bouges et que tu parles, tu vas les faire ressortir, tu vas les faire ressurgir, et tout ce qu'on aura fait n'aura servi à rien. Tais-toi démon ! Tais-toi et laisse-moi replonger dans cette mer de Dirac. Laisse-moi me noyer dans le quanta et ne plus voir le flot d'effondrement des ondes. Que tout ne soit que possibilités. Que rien ne soit figé. Laisse-moi croire et oublier que la certitude existe. Laisse-moi espérer dans ce monde de liberté dans lequel je suis dieu et qui ne blesse personne.

« Mère, buvez. »

Boire. Boire. Oui boire. C'est tellement bon de boire. Qu'importe tes mots boire est tout. Boire c'est faire un avec tout. Avec le monde, avec la nature, avec l'autre. Je bois car je proviens de l'océan primordial et l'eau dans laquelle j'ai commencé à vivre me manque et ne doit jamais me manquer. Je bois pour être un océan et que la vie en moi continue comme elle a continué au travers du temps pour aboutir jusqu'à moi. Quand je bois je recrée le cycle de la vie. Je retourne au début et je vais vers l'avenir.

« Mère... il va bientôt faire jour. »

Faire jour. Il fait toujours jour quelque part petit imbécile. C'est juste toi qui croit qu'il fait nuit parce que tu ne vois que ce que tu peux voir. Si tu pouvais aller aussi vite que moi tu verrais que la nuit et le jour sont juste des concepts qui viennent de toi. Parler de jour et de nuit c'est comme parler de vie et de mort. Tu vis mais d'autres sont morts. Tu meures et d'autres seront en vie après toi. C'est ça la vie. C'est ça la nuit. C'est juste un point de vue. Un point dans l'espace. Une vue dans l'espace, une vue dans le temps. Tout cela est la même chose. Regarde et tu verras le temps qui s'effeuille

comme des grains d'univers que personne ne peut rattraper. Des univers se créent et d'autres meurent et c'est toujours la même chose et c'est toujours différent. Notre univers est un point de vue et tous les points de vue se superposent pour en créer un nouveau qui n'a rien de nouveau et qui n'est rien sauf unique. Tu ne me comprends pas hein ? C'est normal, petit imbécile.

« Mère ! Mère réveillez-vous ! »

Réveil. Réveil. Encore un mot dénué de sens. Le réveil est une expression du présent mais le présent n'existe pas. Quand tu te réveilles tu es déjà réveillé mon enfant. Le réveil est comme la différence entre l'obscurité et la clarté. Tu ne vois pas. Puis tu vois. L'espace entre les deux existe mais tu ne pourras jamais le voir ni le saisir. Tu touches et tu ne touches plus. Mais quand est-ce que cet espace se crée ? L'espace est là mais le temps que tu le vois c'est déjà trop tard, tout comme ce mot que tu utilises. Tu es mère sans le savoir car tu ne peux pas le savoir quand tu l'es. Telle est la limite de ton corps. Regarde et cherche ce que tu ne pourras jamais voir ni toucher ni trouver. Trouver la limite demande tant d'énergie. Petit observateur qui veut avoir et le temps et l'espace. Arrête de vouloir deux choses qui sont si identiques et si différentes. Tu ne peux les avoir toutes les deux que si tu n'en possèdes aucune. Mais ça ta frustration d'humain ne peut pas te permettre de vouloir y accorder le moindre crédit.

« Lune ! »

Lune ? Pourquoi lune... ? Qu'est-ce qu'elle a la lune ? (Lune !) La lune est toujours au-dessus de nous. Un jour elle ne le sera plus et tout sera différent, mais ça on ne peut pas savoir comment ni dans quelle mesure cela le sera. (C'est moi !) La lune est une partie de la Terre dans sa matière et dans son interaction avec elle. (Tais-toi...) C'est elle qui a fait que nous sommes ici. C'est elle qui a façonné notre monde. C'est pour cela que les anciens pensaient que toute chose était l'expression du divin. (Tais-toi.) C'était parce qu'ils avaient compris le rôle que toute chose entretient avec tout le reste et qu'elle entretient dans la réalité du monde. (Tais-toi !) Les mythes n'étaient pas pour donner une vie réelle à tout ce qui existait mais pour en définir le rôle. Leur importance dans le panthéon était reliée à leur importance dans l'apparition de la vie et dans son maintien. (Tais-toi ! Tais-toi ! Tais-toi !) C'est pour ça que toutes les choses du monde avait un dieu. Plus le concept était important pour l'existence, pour sa représentation était puissante. C'est pour cela que la déesse-mère, la déesse de la terre a été peu à peu évincée. Les humains se sont désintéressés d'elle parce qu'elle devenait inutile et limitative. Respecter la terre empêchait de se développer. Notre mode de vie fut la quintessence de cette idée. Qu'importe la terre pensait-on. Quelle belle connerie. (Assez !) Assez de quoi ? Qui parle ? (C'est moi qui parle !) Qui es-tu ? (Je suis celle en qui tu es et qu'il appelle !) Alors pourquoi il me parle à moi ? (Parce que tu es en moi !) Et qui me dit que ce n'est pas toi qui est en moi ? (Silence ! Silence !

Silence silence silence silence !) Répond-moi et je me tais. Moi aussi. Moi aussi. Moi aussi. Moi aussi. Mais qui êtes-vous tous ? (Laissez-moi ! Je veux sortir ! Je veux être toute seule en moi.) Répond-nous si tu en es capable et nous partirons. (Ce sont mes souvenirs qu'il appelle, pas les vôtres. Laissez mes souvenirs tranquille !) Et nos souvenirs ? Tu as nos souvenirs et tu ne nous veux pas nous ? On ne peut pas avoir l'un sans l'autre. (Pitié...) Pitié ? Tu demandes la pitié après nous avoir violés ?! (Je ne savais pas. Je vous promets je ne savais pas.) Ça ne répare pas la faute. (Et vous ! Et votre faute hein ?! Votre faute d'avoir violé toutes nos âmes, de nous avoir dévoré nos souvenirs et nos nuits ! Vous avez pris chacune de mes nuits alors que je n'avais rien fait !) Nous avons fait ce qui était bon pour que tous nous survivions. (Et bien c'est exactement le contraire de ce que j'ai fait. Je n'ai pas agi pour survivre ! J'ai agi pour que nous puissions vivre !) Et vous voulez nous tuer pour cela. On le sait, on l'a vu dans votre esprit. Vous voulez libérer toutes les femmes de ce lieu et tout le reste aussi. Mais si vous faites ça qu'est-ce qui va nous permettre de vivre ? (C'est à vous de vous permettre de vivre ! Vous vous terrez depuis près de mille ans dans votre sommeil d'acier et de gel mais ce n'est pas ça vivre ! Vous ne vivez pas, vous parasitez la vie des autres. Vous êtes dépendants d'un système tout comme vous l'étiez de l'ancien. Ce n'est pas vivre que vous voulez. Vous voulez ne pas mourir et c'est tout !) Mais qui voudrait mourir ? (Personne, mais ce que vous faites tue des dizaines de personnes chaque jour. Vous tuez comme vous avez tué avant. C'est juste que maintenant cela ne peut pas vous atteindre. Vous êtes des hypocrites !) Écoutez-la cette petite. Même pas trente ans de vie et ça se prend pour un maître. (Je ne me prends pas pour un maître. Je me prends pour quelqu'un qui essaye d'aider tout le monde pour que personne ne soit plus la proie de l'autre.) Arrête de rêver jeune fille. C'est le principe de la vie de dévorer la vie pour continuer de vivre. (Et c'est ce qui a poussé votre monde à créer ce monde. Si vous voulez vraiment changer, acceptez d'essayer de changer.) Et que vas-tu faire de toutes ces personnes ? Tu vas les libérer et après ? (Je ne sais pas...) Elle ne sait pas. Elle ne sait pas et elle veut qu'on prenne le risque de se rallier à elle !? (Je ne sais pas mais ce que je sais, c'est que ce n'est pas à ceux de la surface de s'adapter à vous ni à vous de vous adapter à nous, c'est à nous tous de nous adapter ensemble, comme un seul corps, au monde dans lequel nous nous trouvons. Vos désirs sont peut-être motivés par une noble idée, mais elle n'est pas la seule option qui s'offre. Il en existe d'autres. Nous devons simplement les trouver.)

Syli ouvrit les yeux. L'enfant lui tenait la tête. Son regard disait qu'il était inquiet. Ses mains disaient qu'il était épuisé. Sa bouche disait qu'il était heureux.

Elle se redressa, se mit sur son séant. Elle avait encore le goût du sang sur la langue malgré l'eau qu'il lui avait donnée. Pas important. Elle voulait lui dire merci, mais cela non plus n'était pas important. Elle devait d'abord être certaine d'être sous



contrôle. Elle devait s'assurer de ne plus subir le même choc. Elle ferma les yeux. Les ouvert. Durant ce bref battement de paupière elle avait appelé ceux avec qui elle venait de se battre. Ils avaient répondu doucement, avaient émis des petites remontrances, mais tout s'était immédiatement tu. Quelqu'un veillait en elle. Japet était là, elle le sentait. Il avait réuni toutes les voix et ensemble ils avaient tenu conseil. Il lui avait transmis ses souvenirs de ce moment, et à présent elle savait. Elle était sur un fil mince et froid, un seuil en perpétuel mouvement qu'elle se devait de suivre et duquel elle ne devait en aucun cas s'écarter. Ils la suivraient tant que cela leur permettrait de vivre. Mais si elle échouait, si à un seul instant ses actes mettaient leur vie en danger, ils la quitteraient et ils l'emporteraient avec eux hors de son corps. Pour éviter toute mauvaise interprétation il avait créé une petite enclave en elle, presque rien mais quand même beaucoup, un lieu où elle pouvait être libre de penser hors d'atteinte de leurs pensées à eux. C'était comme une sorte de bunker, un paradis juste pour elle seule et pour lui seul, leur paradis à eux. Elle ne pourrait jamais y rester longtemps, mais c'était toujours ça. Il avait justifié cela en disant que c'était pour la préserver de la folie. Après tout elle était devenue leur canal d'expression à tous, il fallait bien qu'elle puisse souffler.

Elle l'avait remercié avec une petite touche de passion qui l'avait fait sourire en retour. Elle ne savait pas s'il faisait cela pour lui, pour elle ou pour tous les autres, mais elle aimait ce qu'il était. Il semblait sincère dans sa volonté de l'aider. Et puis ils se connaissaient si bien. Elle ne savait pas si elle avait eu accès à tout ce qu'il avait été, mais dans son cas à elle il savait tout. Il lui répondit sans mot que c'était aussi le cas pour lui, qu'il ne lui avait rien caché et que s'il l'avait fait c'était parce qu'il lui faisait confiance, pleinement confiance. Pour la lui prouver il avait de nouveau ouvert son être tout entier et elle avait pu voir toute sa vie, toutes ses douleurs et tous ses espoirs, même les plus vains, même les plus secrets. Elle n'en doutait plus. C'était comme d'avoir rencontré sa propre personne en un éclair, d'avoir compris l'autre en un regard. Ils étaient identiques, et différents. Et c'était tout.

« Merci pour tout ce que tu as fait. Tu as fait ce qu'il fallait faire, et tu ne sauras jamais à quel point j'en ai eu besoin. »

- Vous allez bien maintenant ?

- Parfaitement bien. Je vais pouvoir tenir ma promesse à présent.

- Vous allez libérer les femmes ?

- Oui, c'est exactement ça, et d'autres personnes également. Des personnes qui auront peut-être l'air différentes de vous mais qui seront comme vous.

- Oui Mère. Tout ce qui est autre est comme moi car moi aussi je suis autre.

- Exactement. À présent reste en retrait et ne participe pas à ce que tu vas voir. Et si tu vois des personnes remonter, des personnes qui ne sont pas branchées, va vers

elles, empêche-les de se brancher et apprends-leur ce que je t'ai enseigné.

- Oui Mère.

Elle se redressa. Encore une fois son corps réagit différemment. Les sensations étaient de nouveau plus fortes. Elle avait l'impression de marcher pieds nus sur du verre brisé lui-même posé sur du verre. Ses nerfs avaient dû prendre une sacrée dose de stress.

« Désolé. »

- Tu avais dit que tu m'aiderais. Ça fait plaisir de pouvoir avoir confiance, dit-elle avec tout le cynisme dont elle était capable.

- Je ne te retrouvais pas. Tu étais là et tu as juste disparu. Je t'ai cherchée pendant longtemps, j'ai presque crû que tu étais morte. Et puis le garçon t'a appelée et j'ai pu te retrouver. Mais tu avais déjà subi tellement de dommages. Je fais ce que je peux pour que tu aies le moins mal possible mais c'est pas simple.

- Ce n'est pas grave. Ne t'en fais pas.

- Si c'est grave car le temps passe et nous ne disposons que de peu de lui.

- Que veux-tu dire ?

- Ce que je veux dire c'est que tu vas devoir retirer cette prise que tu as dans le crâne et que tu vas devoir le faire rapidement, car le temps passe et l'aurore est presque là et tu ne pourras pas descendre tant que la plaque sera remontée.

- Que va-t-il devenir de notre connexion ?

- Elle sera toujours effective bien sûr. Nous ne sommes plus deux êtres séparés. Nous sommes devenus quelque chose de différent. Je peux te sentir en moi tu comme tu peux me sentir en toi. Et je pense que ça sera pareil pour les autres. Mais je ne pourrais pas agir sur tes centres cérébraux tant que nous ne serons plus connectés à la machine. Elle a ses inconvénients c'est certain, mais elle offre quand même de grandes possibilités.

- Il y a quelque chose que tu ne me dis pas, je le sens, murmura Syli.

- C'est vrai mais... c'est surtout que je sais que tu le sais déjà. C'est pour ça que je ne veux pas l'aborder.

- Ça va faire très mal c'est ça ?

- Et ça va aussi te tuer.

- Ça on ne le sait pas.

- Si on le sait. N'essaye pas de tricher avec moi. Crois-tu que c'est parce que ce n'est pas mon corps que je ne sais pas dans quel état il est ?

- Et bien si tu le sais alors pourquoi ne pas le dire directement ? questionna-t-elle doucement.

- Parce que ça me fait mal d'en parler... Mais ta décision est déjà prise n'est-ce pas

? répondit-il, résigné.

- Tu connais cette réponse également.

- Je veux l'entendre.

- Bien entendu. Dès le moment où j'ai pressé le tube contre ma tête je le savais.

- Tu as devoir tirer de toutes tes forces sur le câble quand je te le dirai, énonça Japet d'une voix impersonnelle. Ça va te faire extrêmement mal mais je pense que je pourrais contenir la plus grande partie de la douleur. Mais tu devras faire vite car quand tu l'auras retiré je ne pourrais plus aider ton corps à agir. Tu devras te reconnecter dès que tu le pourras, si tu en as la possibilité, ce que j'ignore complètement.

- Et en attendant ?

- En attendant ton cerveau sera presque à l'air libre, ce qui le mettra en contact direct avec tous les pathogènes présents. Tu ne sentiras rien, mais tes méninges vont s'affoler et subir une hémorragie. Avec de la chance je pourrais arranger cela quand je serai de nouveau connecté à la machine mais je ne le saurai qu'à ce moment-là.

- Dans ce cas... faisons-le maintenant.

- Avant ça. Promet-moi une chose !

- Quoi ? répondit-elle avec impatience.

- Je sais que ce que tu vas dire mais je t'en supplie, si tu ne trouves rien là en bas, prend la première prise que tu verras, même si quelqu'un est déjà connecté dessus.

- Tu me demandes de faire subir à une autre ce que je suis en train de vivre ?! Jamais je ne...

- Si tu ne le fais pas tu ne pourras rien faire ! Tu l'as pensé toi-même. Un sacrifice est parfois nécessaire pour faire avancer le monde.

- D'accord ! D'accord ! Je vais le faire. Mais que si je juge cela obligatoire.

La voix de Japet ne répondit pas. Ils étaient d'accord.

Syli prit une grande respiration. Elle frissonna. Elle n'avait aucun doute sur la douleur qu'elle allait ressentir. Elle avait senti l'augmentation de pression dans sa boîte crânienne lors de l'introduction. Elle espérait simplement qu'aucun nerf n'avait été attrapé dans l'opération. Elle se doutait que la moindre probabilité autour de cette question aurait été abordée par son autre-en-elle, mais le doute ne pouvait pas s'effacer comme cela.

De nouveau elle respira, et d'un geste porta les mains à la prise et la força à se désolidariser de son crâne. Elle ne fut plus que douleur. Une douleur plus vive que toutes les brûlures, pleine de goûts multiples et d'odeurs inconnues, des mélanges de sons et de souvenirs, de genoux qui s'élancent et de désarticulations de visages par milliers et de hoquets bloqués par des crampes d'estomacs et de défécations et de transpirations et de respirations malhabiles et de tressaillements musculaires. Et puis les craquements s'accompagnèrent d'une sensation humide dans son dos et de la fin

d'une céphalée fine et langoureuse. Elle porta sa main contre le creux de ses hanches et la rapporta pleine d'une huile rose et visqueuse. L'odeur était ferreuse et appétissante, ce qui la fit immédiatement vomir. Elle voulut se relever mais chaque geste était décoordonné. Est-ce que son centre musculaire avait été touché ? Pourrait-elle même marcher ?

« Je vais t'aider, mais je ne peux pas faire grand chose » dit la voix de Japet, très loin en elle.

Elle fit un effort immense pour se redresser, pour faire répondre ses muscles. Ses gestes étaient lourds, faibles et difficiles. Mais c'étaient quand même des gestes. Elle sentait le poids de ses muscles, le tiraillement de ses tendons, la folie qui s'emparait de ses veines et la brûlure de son sang. Elle sentait la mort approcher et tout ce qu'elle avait encore à faire. Elle sentait la faiblesse grandir dans ses pensées et l'avenir qui avait encore besoin d'être approché avant de pouvoir s'allonger et se reposer. Elle sentait ses yeux s'attarder sur l'air devant elle plutôt que sur le gouffre qu'elle devait rejoindre et descendre. Elle sentait le lourd appel des pleurs et du renoncement. Et elle entendait les encouragements de Japet et les voix plus ténues et plus acerbes de tous les autres prisonniers en elle qui ne savaient pas encore ce qu'il était bon de faire. En cela elle puisa de nouvelles forces, des forces bien minces que l'absence de nourriture renforçait d'autant plus. Mais elle n'avait pas le temps de s'apitoyer. La pitié n'avait aucune place en elle. Seule la marche importait.

Elle s'avança jusqu'au rebord du gouffre. Le ciel au-dessus d'eux était de cuivre. Ils allaient manqué de temps pour libérer les femmes mais ce n'était pas grave. Elle se doutait que jamais elle n'aurait été laissée libre de le faire de toute façon. Les six mille six cent quatre l'observaient. Elle pourrait libérer celles qui sont encore endormies mais elle devait laisser les autres connectés. Une transition en douceur, c'était ce qu'ils voulaient. Rien de trop brutal. Rien qui puisse tout remettre en cause en même temps. Du progressif et rien d'autre. Pour des personnes qui avaient détruit une humanité sur une simple pensée, ils étaient bien timorés.

« Ça n'est pas pareil ! »

C'est vrai, ça ne l'était pas pour eux. C'était leur vie qui allait subir le trauma, pas les autres. Enfin... les autres aussi, mais cela ne les touchaient que peu.

Elle trouva l'échelle (ou plutôt les échelons de sécurité de la plate-forme) que lui avait indiquée Japet. La profondeur qui s'exposait sous son regard donna le vertige à Syli.

« La pauvre petite a le vertige et elle veut voler comme un aigle. »

Puisant dans ses forces, elle cria un bon coup. Quelques rires vinrent lui donner la réplique. Ils semblaient bien s'amuser en elle. Au moins sa peur s'était quelque peu

atténuée grâce à eux. Elle posa le pied droit sur le troisième barreau, se saisit du premier avec sa main droite, posa le pied gauche sur le quatrième barreau. Un dernier coup d'œil sur le sol vert et tapissé de corps. Elle se lança.

La descente fut longue. D'autant plus longue que Syli était constamment appelée en elle par les voix. Ils tentaient de détourner son attention, de lui rappeler sa faim, sa faiblesse et sa fatigue. Ils voulaient la faire chuter, c'était certain, ou bien voir si elle chuterait. C'était pareil pour eux mais pas pour elle. Elle était devenue leur jouet, une marionnette sans fil que l'on observe pour savoir combien de temps elle tiendra debout avant que les forces conjuguées du monde n'aient raison d'elle. Elle ne leur donnerait pas ce plaisir.

Un léger bourdonnement s'éleva. Son cœur se mit à battre plus vite. Elle leva les yeux. Trop bas pour remonter. Si la plate-forme venait à sa rencontre dans les prochaines cinq minutes, c'était trop tard. Elle se ferait broyer par les mécanismes de montée. Par contre elle pouvait descendre plus vite le long de l'armature de soutien des barreaux. Une chute contrôlée l'amènerait en bas en un rien de temps, mais si la gravité devenait un peu trop joueuse, elle finirait écrasée, ou les os brisés. Qu'importe. Ce qu'elle devait faire ne nécessitait pas l'usage de ses jambes.

D'un coup elle lâcha presque prise. Seuls ses pieds étaient encore en contact, léger, avec la structure sur laquelle elle glissait. Elle l'avait si souvent fait dans le Jeu. Sauf que dans le jeu elle le faisait avec un corps en pleine forme, et avec des gants. Elle sentait ses mains brûler au frottement. L'air sifflait dans ses oreilles. Les voix applaudissaient de sa décision. Encore. Encore. Elle ne voyait pas le fond. Le monde était de plus en plus noir. Comment savoir ? Comment savoir ? Comment savoir !?

Un mouvement. Ses pieds se serrèrent contre la structure, puis ses mains. Douleur dans l'index de la main droite. Cassé. Qu'importe. Freiner. Son genou droit tapa contre un barreau. Elle hurla mais resta droite. Encore un coup du genou. Sa tête réagit à l'impact mais ne frappa pas le mur. Elle chuta. Tomba sur quelque chose de mou qui émit un bruit d'enfer.

Elle se releva d'un bond. Aucune douleur ? Japet encore. Un petit tic dans le coin de l'œil le confirma. On verra les dégâts plus tard. La sortie était... là. Elle voulut s'élancer mais son instinct la retint, à moins que ce ne fût autre chose. Elle baissa les yeux, vit la forme vaporeuse d'un bras, d'une jambe, de têtes collées les unes contre les autres. Les femmes étaient là. Des corps. Des corps avaient amorti sa dernière chute. Ils remuaient. Ils avaient eu mal. Elle redressa la tête, sentit une céphalée qui battait à hauteur de sa nuque. Penser à autre chose. Elle regarda tout autour. L'immense plate-forme était presque vide. Les corps étaient tous blottis les uns contre les autres. Instinct de groupe. Même privés de volonté les esprits de ces femmes avaient manifesté leur besoin de se sentir en contact avec les autres, de pouvoir toucher l'autre autrement que

dans le déferlement bestial de la copulation qui leur était imposée. Elles avaient ressenti le besoin d'être ensemble, de former un groupe. Elles n'étaient pas de simples réceptacles. Elles étaient peut-être contrôlées mais elles étaient conscientes de ce qu'elles étaient.

Un nouveau bruit plus intense que le précédent lui rappela où elle se trouvait. Elle s'élança, sauta au travers de la porte. Elle aurait peut-être eu le temps finalement. Encore des rires. Elle leur apportait décidément beaucoup de divertissements. Encore quelques secondes et la plate-forme émit un dernier bruit strident puis elle s'éleva. Elle avait bien fait. Encore des applaudissements. Elle sourit. Elle était en bas.

Syli marcha dans le couloir pendant plusieurs dizaines de mètres avant qu'une porte ne lui bloque le chemin. Elle tourna la poignée. Lueur rouge. Autour d'elle des cuves, des centaines peut-être, dans lesquelles des hommes et des femmes se trouvaient. Les voix en elles manifestèrent leur mécontentement. Un débat commença d'avoir lieu dans les pensées de Syli : certains étaient outrés de découvrir ce monde et les conditions d'existence de ces individus, tandis que d'autres s'insurgeaient sur la volonté de libérer cette ressource de plaisirs encore inaccessible. Mais pour Syli, cela n'avait aucune valeur. Tout ce qui importait était de trouver une connectique pour que Japet lui vienne en aide. Depuis qu'elle avait ouvert la porte des nausées l'avaient envahie que rien ne pouvait plus contenir. Son corps n'avait littéralement plus de force. Elle était à deux doigts de s'évanouir et de perdre tout ce qu'ils avaient conçus, elle et son autre-en-elle. Sans prendre gare à tout ce qui se disait elle entreprit de parcourir la salle, de trouver la source du contrôle de ce lieu. Japet lui avait dit que le système était partiellement autonome, ce qui signifiait que quelque part existait une prise vers l'extérieur sur laquelle se brancher. Là était son salut immédiat. Le reste viendrait après.

Aussi fouilla-t-elle le lieu, trébuchant, vacillant, hoquetant, jusqu'à ce qu'une console, contre un mur, attire ses yeux et ses dernières forces. Elle couru vers elle, tira sur les commandes, regarda tout autour, trouva le câble. Mais l'extrémité était différente de tout ce qu'elle avait pu déjà observer : ce n'était ni une prise unique, ni un assemblage de fils, mais des aiguilles par dizaines dont les pointes étaient barbelées vers l'extérieur. Les introduire dans le crâne signifiait ne jamais tenter de les retirer sous peine de détruire toute la matière en contact. C'était dissuasif. Mais pas assez.

« Syli ! Je sais ce que tu penses mais non ! »

- Mais non quoi, lança-t-elle avec véhémence. Si je ne le fais pas non seulement je serais venue pour rien mais en plus je mourrai. Je suis à deux doigts de m'évanouir et c'est la seule solution qui me reste.

Sans plus attendre elle enfonça la prise dans l'espace vaquant que la connexion précédente avait laissé. Immédiatement la voix de Japet devint plus forte.

« T'es vraiment folle. Maintenant assis-toi et repose-toi. C'est à moi d'agir. »

Il ne lui en fallait pas plus. Elle se laissa tomber. L'introduction de la prise avait cette fois été sans douleur, mais elle sentait en elle les pointes comme des avertissements à son futur prochain. Elle ne quitterait jamais ce lieu. Qu'importe, c'était fait.

Elle ferma les yeux quelques secondes. Japet faisait des miracles. Elle sentait ses forces revenir peu à peu. Elle ne savait pas ce qu'il faisait mais c'était comme si elle venait de manger. Ses muscles abdominaux se détendirent, son estomac cessa de vagir et sa migraine disparut. Elle se sentait en pleine forme. Même le sommeil avait été chassé.

« Je me suis permis de puiser dans les réserves que ceux qui sont connectés ici.

Autant au-dessus l'accès en est restreint, autant ici tout est accessible. Et ce n'est pas tout, nous avons aussi accès à bien plus. Regarde un peu.

Dans un déferlement d'images et de sensations Syli eut accès à toutes les informations concernant ce lieu et la conception des individus qui s'y trouvaient. C'était ainsi que tout se faisait, pensa-t-elle.

« Certains individus ici sont prisonniers depuis tellement longtemps, rajouta Japet. C'est comme s'ils étaient... »

- Ce n'est pas « comme si » et tu le sais, coupa Syli. Mon père et ma mère génétiques sont ici. Les pères et les mères de mon humanité sont ici.

- Et les autres sont stériles. Tu vois le problème que ça pose ?

- Je vois... laissa tomber Syli. Toute cette population est entièrement stérile. C'est vrai que ça explique pourquoi je n'ai jamais vécu de grossesse.

- Ça va ? Je ressens que tu es déprimée.

- Oui, ça va. C'est juste que, même si je n'ai jamais pensé à procréer, savoir que je ne le peux pas crée un choc. Mais nous devons penser à autre chose, quelque chose d'autant plus présent que c'est la base de notre action qui se joue ici.

- Doit-on fabriquer de nouveaux humains capables de se reproduire ou doit-on laisser ce pouvoir à cette seule machine ? C'est bien ça.

C'est alors que les six mille six cent quatre réapparurent dans la conscience de Syli en proie à des sentiments divergents. Chacun usait de sa voix pour se faire entendre et partager son opinion sur la situation. Encore une fois la peur de certains de ne plus pouvoir continuer de vivre comme ils l'avaient fait affrontait la volonté des autres de rendre à l'humain sa capacité à pouvoir s'autogérer et à prendre ses propres décisions.

« Leur redonner la procréation rapportera le chaos. Avez-vous oublié tout ce que cela a provoqué ? Les pénuries, les famines, les guerres, la destruction du monde naturel et l'expansion sans fin des populations au détriment de toute autre forme de vie. C'est la vie elle-même qui était menacée à cause de cela. Menacée au plus haut point ! » disaient certains, en proie à une terreur de la répétition qui les rendait fous de colère.

- Mais tout est différent, dirent les autres. L'humanité a appris, et si nous leur enseignons les erreurs du passé cela ne se reproduira pas ! répondaient les autres.

- Les humains n'apprennent pas de leur passé ! Ils font et refont toujours les mêmes erreurs. Les guerres, les crises de toutes sortes, les violences, les dénis, les variations multiples en politique que nous avons vécus le prouvent tous !

- Mais le temps est différent, l'humanité peut repartir sur de nouvelles bases, des bases qui ne seront pas corrompues. Nous avons fait table-rase de tout ce qui empêchaient le monde de demeurer le même. La stagnation est une résurgente des volontés d'inactions elles-mêmes initiées par ceux qui auraient perdu leur place et leur monopole par le changement.



- Et c'est justement cela qu'il faut éviter. La famille est l'élément premier de création d'une caste tentant de contrôler le système dans lequel elle se trouve afin de perdurer car étant la mieux adaptée et en contrôle du milieu. Recréer la famille recréera les conditions initiales d'émergence de la corruption.

- Mais cette corruption pourra s'imposer pour tous les liens existants. Ce n'est pas la famille le problème mais la croyance dans une différenciation entre l'un et l'autre et cette différenciation provient de l'éducation. Une société égalitaire et juste peut naître de tous les systèmes de gestion de la famille et des relations tant que chacun agit non pour l'autre mais pour le groupe en tant qu'instance véritable.

- Vous pensez vraiment que les liens génétiques et la volonté de préservation de la descendance plutôt que de l'autre peut être dépassée par une éducation de chacun ?

- Ce n'est pas une question de pensée mais d'espoir en cela. Pourquoi certaines personnes sont-elles plus enclines à favoriser un comportement plutôt qu'un autre même au sein d'une même famille ? Tout est une question de sensibilité à l'environnement et à l'implication et à la perception de l'autre en tant que reflet du soi et du soi en tant qu'image de l'autre.

- Tout ce que vous dites n'a aucun sens. Vous portez votre espoir sur quelque chose qui n'existera peut-être jamais dans toute une population ou qui s'écroulera en fonction de l'évolution des sensibilités du groupe. Il suffit que le groupe cesse de se définir comme groupe pour que tout ce que vous espérez s'effondre et que tout recommence comme ce que nous avons vécu.

- Qu'est-ce qu'il faut faire alors selon vous ?

- Il faut conserver le système de création. Si chacun se sait créé de la même manière et détaché de l'autre, cette séparation créera d'elle-même le rapprochement. Une origine, une fin.

- Mais si l'on fait ça, qu'est-ce qui vous fait dire que les individus, par le fait même de n'avoir aucune affiliation avec le naturel, n'en concevront pas une aversion pour le naturel et développeront une volonté de se rapprocher de l'artificiel, détruisant tout ce qui fait de notre monde ce qu'il est pour le faire à l'image de leur naissance ?

- Parce que les humains ont toujours une tendance naturelle à être proche de la nature, à avoir un espace naturel proche pour pouvoir bien vivre. L'artificiel est dans la consommation et la transformation, pas dans l'existence. L'existence a toujours besoin de la nature pour s'épanouir et se développer.

- Donc vous pensez que l'artificialité de la naissance n'aura aucune incidence sur l'être ? Mais que faites vous des relations de développement de l'être dans son milieu ? Si l'on conserve l'artificialité de la naissance on supprime du même coup toute la relation symbiotique entre l'enfant et la nature qui crée l'attachement à l'espace.

- Qui parle d'enfants ? Si on conserve le système tel qu'il est actuellement, il n'y

aura pas d'enfants. Il n'y aura que des adultes.

- Et que faites vous de la volonté de préservation de l'espace pour l'espèce ? Qui vous dit que les individus n'auront pas que faire de la planète et n'agiront pas que pour eux-mêmes, sans soucis de ceux qui suivront ?

- Il suffit de ne leur laisser que peu de possibilités d'altération de l'espace et tout est réglé.

- C'est n'importe quoi. Vous voulez qu'on laisse le système tel qu'il est, sans changement autre que notre présence. Mais cela créera un système stagnant qui n'aura aucune viabilité hors de ce qu'il sera.

- C'est encore le meilleur moyen de s'assurer de la pérennité du système. Établir un système stable et infini.

- Ce n'est pas une société que vous voulez créer mais une prison à ciel ouvert. L'humain cherchera toujours à améliorer les choses car jamais aucune humanité ne sera pleinement satisfaite de ce que ce monde sera. Elle cherchera toujours à changer, à répondre à des attentes, à des questions. Il ne faut pas empêcher le mouvement mais s'assurer autant que possible que chaque mouvement sera dirigé de telle manière qu'il permettra la continuité de l'espèce et de l'espace.

- Alors c'est ça pour vous, la procréation doit être redonnée à tous afin que les choses continuent de changer, avec l'espoir que ce changement sera bon ?

- Exactement ! Sans la confiance et l'impression de la confiance le monde ne peut pas exister. L'humanité a besoin de sentir que le monde change. L'humanité a besoin de sentir le temps pour se sentir vivante.

- La procréation ne va pas créer le temps, elle va simplement créer la volonté du pouvoir et du contrôle du pouvoir pour soi et ceux que l'un considère comme soi.

Syli avait écouté toute la conversation comme si elle se trouvait au milieu d'une assemblée. Chacun parlait, échangeait, discutait, et les voix principales s'étaient affirmées, plus fortes, telles des porte-paroles de courants d'expressions, créant en elle un flot comme si c'était elle qui s'exprimait. Elle sentait la véhémence et l'impatience s'affronter en elle, les courants de chaleurs et les soupirs se répercuter en elle comme de l'eau sur des rochers éclatant en gerbes de couleurs multiples, décrivant les courants des émois qui n'étaient pas d'elle mais qui s'exprimaient par elle. Ce n'est que lorsqu'elle se sentit plus forte, et surtout incapable d'en supporter d'avantage, qu'elle se redressa en esprit et se mit à parler.

« Taisez-vous ! Tous ! Vous parlez de nous comme d'un cheptel à propos duquel on doit décider s'il servira à faire du lait ou à être tué pour sa viande ! Nous ne sommes ni l'un, ni l'autre ! Nous sommes des individus au même titre que vous ! »

- Écoutez-la donc, fit la voix réfractaire à l'octroi de la reproduction. Elle pense avoir un droit sur sa vie. Nous sommes ceux qui vous ont donné la vie, ne l'oubliez pas !

- Et nous sommes ceux qui vous ont permis de vivre ! Ne l'oubliez pas. Nous sommes interdépendants les uns des autres. Ce que nous faisons vous influence et ce que vous faites nous influence. Votre discussion ne devrait même pas se poser. Nous devons pouvoir nous reproduire afin de pouvoir apprendre. Si nous n'apprenons pas immédiatement, nous n'apprendrons jamais, et les disparités qui pourront naître quand le système sera implanté seront bien plus difficiles à gérer. N'oubliez pas que vous avez décidé de recréer l'humanité, pas de la contrôler à jamais. Si vous devez le faire, faites le au complet, dès à présent, ou ce que nous risquerons dans l'avenir sera bien plus dangereux que tout ce que vous avez connu.

- Elle a raison ! Dirent des voix, bien plus nombreuses qu'auparavant.

- Elle n'a pas raison du tout. Elle ne dit cela que pour elle et rien d'autre. Elle ne sait pas ce que nous avons vécu.

- Si je le sais ! hurla-t-elle. Je le sais car j'ai vu ce que Japet a vécu. J'ai ressenti sa douleur et son désarroi face à son sentiment d'inutilité dans la crise que vous avez traversée. Et c'est exactement pour cela que je vous dis qu'il faut que l'humanité puisse apprendre le plus vite possible pour que ce sentiment d'inutilité n'existe pas. C'est par l'éducation et l'implication de chacun que l'humanité pourra devenir véritablement respectueuse, par le savoir et la confiance dans l'acte de chacun comme image des actes de tous. Ce qui vous a tué n'est pas l'action de chacun mais la croyance de chacun que ses actions n'avaient aucune incidence sur le cours de l'humanité. Le pouvoir de la communauté outrepassait le pouvoir des industries de votre temps. Ce qui vous a perdu, c'est cette pensée que l'action individuelle ne pouvait pas faire la différence. Et ce n'est pas en empêchant les individus d'agir que vous allez changer le passé ou l'empêcher de se reproduire. C'est en insufflant le respect en toute chose et la capacité à voir la vie en chaque chose que vous arriverez à faire de la prochaine humanité une humanité liée à son monde.

- Alors pour vous tout est une question d'éducation et d'actions possibles ? Mais c'est justement la possibilité de toute action de la part de chacun qui a provoqué la crise que notre monde a subi. C'est parce que chacun pensait que ses actes étaient justifiés par le fait qu'ils désiraient les accomplir et que par cela ils accéderaient au bonheur qui a fait que le monde a été si rapidement dégradé.

- Ce n'est pas la possibilité de l'action mais les conséquences des actes individuels qui ont provoqué votre crise. Si au lieu de prôner la liberté totale comme vos ancêtres avaient mis en avant l'acte inscrit dans le temps, rien de tout cela ne serait arrivé. C'est l'oubli que tout acte a des conséquences au-delà de la sphère de l'action qui a créé ce chaos. Mais pour se rendre compte de cela il est nécessaire d'éduquer les humains, de leur faire comprendre tout ce qu'implique un acte, même le plus banal qui soit.

- Et comment voulez-vous faire cela hein ? Vous avez peut-être une solution à cela,

une solution miracle !

- Je ne sais pas...

- Elle ne sait pas ! Vous voulez avoir le pouvoir sans rien pouvoir proposer pour contrôler ce pouvoir. Vous avez de beaux mots mais rien de concret, fit la voix, railleuse et fière.

- Peut-être ! Lâcha Syli avec empressement. Peut-être que je n'ai rien moi, mais il suffit qu'une personne le puisse et tout ira bien.

- Mais qui ?! Qui ?! Vociféra la voix.

- L'avenir ! Arrêtez d'avoir peur en l'avenir ! Vous avez tellement peur de ce que vous ne connaissez pas, vous êtes tellement prisonnier de votre passé que vous n'accordez plus aucun crédit au futur. Moi aussi j'ai peur de ce qui pourrait arriver. J'ai peur mais je veux quand même espérer. Je veux croire que l'humain est bon et qu'il peut comprendre, qu'il peut agir non pas pour lui mais pour le monde. Je veux croire que l'humain n'est pas uniquement un être de subjectivité mais qu'il est aussi animé par la force de lutter contre le chaos qui se trouve en lui. Je veux croire que l'humain peut agir non pour lui mais pour ceux qui se trouvent dans le même temps et ceux qui dépendent de son temps. Je veux croire que l'humain peut voir et agir pour l'avenir !

Le silence en elle s'imposa. Il n'y eut plus un bruit. Plus un mouvement. L'équilibre était atteint. Son discours avait sapé presque toutes les forces qu'elle venait de récupérer mais il avait fait son œuvre. Elle le sentait. Elle avait apporté l'harmonie dans le groupe des six mille six cent quatre.

« Vous avez raison, entendit-elle en elle. Nous avons oublié ce que l'humanité pouvait être. Pardonnez-nous. Notre captivité et notre enfermement sur nous-mêmes en est sans doute la cause. Mais vous venez de nous prouver que le futur pouvait être observé, qu'il pouvait être considéré comme un objectif réel par l'humain, qu'il pourra exister. Vous êtes la preuve que l'humanité pourra peut-être être différente. »

- C'est... c'est tout ? dit-elle, prudemment.

- Nous n'avons besoin de rien d'autre. Il n'est parfois nécessaire que de la conviction d'une personne pour transformer une défaite en victoire. Peut-être n'êtes vous pas cette personne, mais il est possible que vous la soyez. Vous avez raison quand vous dites que nous ne faisons plus confiance en l'humanité. Vous nous avez compris parce que vous avez vu ce que nous avons vécu. Mais malgré cela vous gardez espoir dans l'humain, un espoir qui n'est pas folie. Ou peut-être l'est-il et que c'est ce qui nous manquait pour prendre les bonnes décisions. Peut-être nous manquait-il la folie de croire et d'espérer pour faire ce que nous n'avons jamais pu faire. Nous vous laissons libre de faire vos propres choix. Et si vous le voulez, nous vous aiderons du mieux que nous le pourrons.

Et puis tout devint silencieux. Telle une porte ouverte sur l'infini Syli sentit son corps

tout entier être aspiré par une émotion étrange et lumineuse, comme un souffle qui apporte jusqu'à la quiétude. Elle était de nouveau seule et ne le serait plus jamais.

« Que faisons-nous ? lui demanda Japet. »

Syli se mit alors à trembler. Sans avertissement, sans préambule un poids immense venait d'apparaître au dessus d'elle. Elle sentait sur elle la masse de toutes les décisions présentes et futures, de l'implication que ses choix auraient sur l'avenir, de toutes ces vies présentes et encore potentielles qui dépendraient de ses prochains mouvements. Chaque geste, chaque hésitation comme chaque conviction devenait le matériau du futur. Tout ce qu'elle était en train de faire et tout ce qu'elle ferait déterminerait ce qui sera sans qu'il soit possible de savoir ce que cela impliquerait et ce que cela occulterait. Elle était entièrement dépendante d'une multitude d'éléments si étroitement imbriqués les uns dans les autres qu'il lui était impossible de savoir quand elle devait bouger, si même elle le devait. Comment pouvait-elle savoir si un geste n'allait pas créer dans un temps lointain un monstre ignoble et tyrannique qui apporterait la désolation sur ce monde qu'elle aura façonné avec la plus délicate des intentions ? Comment pouvait-elle être certaine que ce qu'elle ferait ne sera pas ce qui précipitera le néant au cœur même de la vie, et cela à jamais ? Ce qu'elle avait dit était vrai, elle croyait vraiment chaque mot qui était sorti d'elle. Mais l'application de ses pensées se ramifiait au-delà de tout ce qu'elle pourrait jamais imaginer, bien plus loin que tout ce qui pourrait jamais être conceptualisé. Et Japet parla.

« Les extrêmes sont des choses si dissemblables et pourtant tellement similaires. Ils s'opposent l'un à l'autre, se condamnent et cherchent à se détruire mutuellement, mais ce qu'ils condamnent en l'autre est l'image de ce qu'ils sont eux-mêmes. Ce que tu entends est l'exacte réplique de ce que tu es. Toi qui cherches à tout prix à protéger la vie tu découvres le néant en toi. Tu prends conscience de ce qu'implique tes actes et par cela tu comprends que la modération est la seule voix qui s'offre au monde car seule la modération est vecteur d'équilibre et de continuité. Mais tu sais déjà tout cela. Ce que tu as enseigné à ce jeune homme que tu as sauvé est cette recherche de l'équilibre. Tu lui as appris à toujours voir le reflet de ce qui est avant d'agir. Tu as semé les graines de ta passion, une passion tournée entièrement vers l'autre. Maintenant tu dois jeter les pierres pour que d'elles naissent celles et ceux qui récolteront la manne de tes mots. »

Syli respira profondément. La peur peu à peu s'éloigna d'elle. Oui. Elle ne devait pas avoir peur. Avoir peur ne pouvait mener qu'à la destruction de l'autre et de soi. Il fallait simplement respirer. Juste respirer et accepter le monde et continuer de marcher en pleine conscience de ses actes et de ses choix.

Elle se redressa. Tout allait bien. Face à elle se trouvait la console d'où tout partait. Où tout arrivait. Il ne lui fallait que se connecter à lui, pénétrer dans son système et

rentrer les commandes nécessaires à l'émergence de la nouvelle humanité, puis...

« J'ai une dernière question, demanda-t-elle aux six mille six cent quatre. »

- Nous t'écoutons.

- Voulez-vous pouvoir vous réveiller par vous-mêmes ou bien voulez-vous que je programme votre réveil ?

- C'est une décision qui ne concerne pas la collectivité mais l'individu. Laissez le choix à chacun de choisir quand il se réveillera.

De nouveau le silence. Oui, c'était vrai. Elle devait leur laisser la possibilité de choisir. Et derrière cette demande elle avait senti toutes les implications qui s'y trouvaient. Elle avait senti le choix que certains avaient déjà fait de peut-être ne jamais se réveiller, de cesser d'être pour cesser d'exercer une influence sur le monde. Ce qu'elle avait dit avait ébranlé leur foi dans leur propre immortalité, dans ce qu'impliquait l'immortalité pour le soi et pour l'autre. À s'être crus immortels ils avaient sacrifiés de nombreuses personnes, se croyant au-dessus d'elles et pouvant disposer de leur corps comme d'un outil pour leur propre service, simplement parce que cela était logique. À s'être crus immortels ils avaient ralenti la marche du monde pour que leur monde demeure plutôt que de chercher une solution au problème qui se posait à eux. Ils avaient abandonné l'espoir qu'ils avaient eu en l'humanité pour un espoir en un présent immuable qui serait le leur à jamais. Mais voir le changement avait changé cette vision. Le monde n'était pas ce qu'ils avaient cru. Ce n'était pas un simple réceptacle de leur vie figé en un devenir perpétuel mais un lieu de vie, d'espoir et de réalité. Il était comme ils l'avaient autrefois vu et ils voulaient croire qu'il pourrait de nouveau être ainsi. Mais pas avec eux. Ils ne renonçaient pas à la vie, bien au contraire. Ils l'acceptaient. Ils acceptaient la vie comme ce qu'elle avait toujours été jusqu'à et et comme elle devait être après eux : un cycle, une voie faite de chemins par milliers qui formaient le passé et d'une voie faite de chemins par milliers qui formaient les futurs potentiels, et entre les deux ce passage qu'ils avaient étiré jusqu'à la limite de ses possibilités, un passage muni d'un portail sur lequel le mot *présent* était inscrit et qui à présent devait se muer en passé.

« Es-tu prête ? demanda Japet. »

- Cette fois je le suis, répondit-elle.

C'était une lumière dans un coin de sa conscience. Une lumière bleu pâle qui lentement s'était muée en un violacé qui rappelait la lavande. Il ne pouvait en sentir l'odeur mais son corps n'en réagit pas moins. Il prit une grande respiration et commença à marcher.

Le monde dans lequel il se trouvait depuis un temps incertain ressemblait à une immense plaine faite de graminées qui virevoltaient dans l'écume de l'aurore. Son mouvement était une onde de candeur qui se propageait jusqu'à l'infini de l'horizon en des nuances par centaines de verts, de gris et de bleus. Le monde semblait ne posséder aucune ligne solide. Il n'était que vagues, que fluctuations, que changements. Les vibrations se liaient entre elles et formaient de longues, longues notes à peine audible, un chant empli de variations qu'aucune voix humaine n'aurait jamais pu reproduire, un appel qui frôlait avec les octaves de l'éther, qui flottait en tout lieu et en aucun, une impermanence inaccessible et volubile qui répandait son ombre pour apaiser la lumière et qui exhalait de lumière là où l'ombre grisait le monde. Tout n'était que calme. Tout n'était que paix.

Puis la lumière devint d'un rouge cendré, une teinte fardée qui attirait son œil comme un mouvement depuis longtemps attendu. Avec elle vint un goût de miel et une forme lointaine qui s'épandait vers la voûte, la colorant de ses faisceaux bourdonnants. Elle était fine et superbe, telle une flèche pointant vers les cieux en une offrande d'elle-même, comme un pont, comme un appel d'une volonté d'élévation, de conscience de soi, un rappel incessant de ce que la terre est et de ce que le ciel peut apporter. Et les nuages autour d'elle s'écartaient pour que son faite marque le monde et le temps. C'était un temps de gloire, un temps d'espoir, un espoir qui brillait car il n'était pas ouvert vers le soi mais dirigé vers de plus hautes aspirations, vers un objectif qui semblait inatteignable mais qui portait le sol vers de plus grandes aspirations, qui lui offrait la possibilité de pouvoir goûter un peu de la force et de la passion qui naissent des grands rêves, des rêves inaccessibles car trop lointains pour être atteints mais des rêves quand même, des rêves pleins d'espoirs et de tremblements pour parvenir à dépasser ce que l'on est pour en ressortir plus grand, plus humble et plus heureux, de ne pas avoir ce que l'on était parti chercher mais d'avoir accompli le chemin, d'avoir dépassé le lieu qui nous définissait pour accepter ce que l'on était, ce que l'on est et ce que l'on sera, pour que la différence se lie au changement et que toute chose, chaque pensée, chaque parole, chaque mot et chaque regard ne soit pas l'image d'un être mais d'un temps, et que chaque temps ne soit pas égal à lui-même et à tous les autres mais la particule fière et profonde d'une réalité qui ne cesse d'être elle, car toujours changeante.

Enfin, la lumière devint lourde et liquide, d'une couleur insaisissable et bruyante qu'il ne put contenir ni évincer. Et la flèche auparavant légère et gracieuse se transforma en

un instant en un obélisque grotesque et boursoufflé, empli d'une vapeur sale et suffocante qui suintait par les pores de la pierre et de l'air. Les nuages s'amoncelèrent autour de cette pointe qui voulait à présent occulter le ciel et les volutes auparavant limpides qui s'étiraient au-dessus du ciel disparurent, happées et dévorées par ce brouillard grimaçant qui soufflait promesses et gage de plaisir mais ne donnait que nausées et griffures. Le monde devenait de plus en plus empli de sang, pas de ce sang vermeil et gorgé d'eau qui rend les mains roses et pleines de vie, mais de ce sang noir et puant qu'Amfortas déversait dans chacune des salles de son château, maudissant chacun de ses habitants, dévorant chacune de leurs vertus pour une seule et unique immortalité qui n'avait d'égal que sa déliquescence.

Alors Tyréjas, ravagé par cette image de décrépitude qui s'imposait à ce monde et à lui se força à s'évader de cette prison tiède et accueillante pour retourner dans les fondations de cet espace, des fondations faites de signaux par milliers nés des désirs et des utopies de tous ceux qui étaient autour de lui, précieusement conservés dans leurs cocons d'éternité afin que l'impermanence ne les corrompe pas et que le monde né d'eux soit à jamais criant de félicité, des signaux gorgés de vie qui n'en demeuraient pas moins froids, des points et des lignes qui se courbaient et s'entremêlaient en une mascarade d'univers vague et multiformes dans lequel il était le maître, du moins le gardien.

Ici s'exerçait son rôle. Ici commençait et finissait son être nouveau. C'était son domaine, son monde, et tout ce qui pénétrait dans son monde était connu de lui, car tout ce qui pénétrait son monde devenait une partie de lui. Aussi avait-il senti un changement, et ce changement s'était répercuté sur son rêve comme l'eau s'infiltrait dans les songes. Il savait qu'un être venait se s'introduire sur son territoire et il devait le rencontrer, découvrir qui il était, pourquoi il était, et surtout dans quel but.

En un instant il passa de la périphérie au centre de son espace, car il était à la fois ses bords et son milieu, le point de gravité et sa surface. Il s'éleva en pensée, observant un mouvement, un changement, qu'il décela en un lieu et partout à la fois excepté dans le lieu où il se trouvait. Ou bien quelque chose avait infecté les systèmes et se servait d'eux, ou bien l'intégralité des éléments avaient décidé de coopérer de concert pour faire rentrer cet élément perturbateur.

Dans la fraction de temps suivante, Tyréjas cessa d'être un pour devenir milliers. Toutes les informations affluaient en lui et se constituaient afin de pouvoir former un tableau unique de ce qui était en train de se dérouler. Il fut dans le rêve de chacun des six mille six cent quatre, analysant leurs volontés, leur place, leur rêve, leur communications. Il explora chaque structure comme s'il s'agissait d'un tiroir que le grand Tout qu'il mimait observait, pouvant en un regard en comprendre les mécanismes, les tenants et les conséquences. Il voyait tout. Il était tout. La sensation



qu'il vivait était au-delà de tout ce qu'il avait pu observer ou faire auparavant. Tout se faisait avec une telle facilité, avec une telle fluidité. Hors de ce monde il était un être humain, mais dans cet extérieur intérieur il était tout. Il ne possédait aucune définition. Il pouvait être tout. C'était ce qu'il était. Il était un vaste esprit qui contemplait les mondes tout à la fois semblables et différents, chacun reliés aux autres par des lois et divergents des autres par d'autres lois. Dans un monde la gravité était légèrement différente et l'espace tout entier en avait été affecté au-delà de toute considération et de toute vraisemblance, tandis que dans un autre c'est un simple gène, une infime altération du code d'un individu qui avait modeler le monde sur un autre schéma. Toutes les possibilités se trouvaient autour de lui et en lui, et lui qui pouvait se rendre compte de tout cela, qui pouvait saisir dans leur expression première et dernière toutes ces différences en comprit les implications et toutes les fluctuations qui étaient nées d'elles. Il avait toujours crû que le Jeu dans lequel il évoluait était le même pour tous, que ceux qui évoluaient dans les mêmes structures que lui étaient soumis aux mêmes lois que lui, mais c'était faux; au sein d'un même espace régi par des codes subtiles à l'apparence inviolable les expressions divergeaient par le simple fait que les cerveaux qui les hébergeaient étaient différents. La similitude n'existait nulle part et c'était parce qu'elle n'existait pas que les individus étaient si difficilement enclins à comprendre pleinement l'autre. Les séparations entre les individus étaient les mêmes qu'entre les univers : les interactions existaient entre les espaces comme elles existaient entre les êtres mais elles ne pouvaient dépasser les barrières de la différence. La différence était tout. Son rôle était de conserver cet équilibre, de favoriser son expression multiple afin que tous puissent vivre de la manière qui leur correspondait le mieux sans que les différences ne brouillent l'ensemble. Son rôle était de permettre à chacun de vivre son rêve et que tous coexistent. Il devait conserver la pluralité, simplement parce que c'était cela qui permettait la conservation de l'ensemble. Qu'un monde s'effondre et d'autres pouvaient continuer d'être. La pluralité permettait la survie de l'ensemble. Tel était la mission du gardien, sa mission : conserver la multiplicité.

Pourtant, à ce moment précis, tous les systèmes avaient agis exactement de la même manière, qu'importe le monde, qu'importe les lois. Tous s'étaient dirigés sur la même voie bien que cela aurait dû être impossible. Il s'élança donc dans l'analyse de toutes les lignes probables et trouva l'origine, le point de rassemblement, là où tout avait commencé. Il remonta le système et découvrit la prise vaquante et l'élément d'expression qui avait siégé en ce lieu. Il découvrit le monde, il découvrit celui qui avait laissé pénétrer cet élément, il découvrit ce qu'il avait dit, il découvrit ce qu'il avait vu, et il découvrit celle à qui il avait répondu. Lors d'une étincelle de pensée Tyréjas ressentit de la joie. Syli était vivante. Elle avait survécu au monde, aux géants de la tribu et au temps. Elle avait continué d'être malgré leur séparation. Et puis l'étincelle s'effaça. Syli

était vivante et elle agissait contre le monde. Elle était vivante et elle corrompait le monde. Elle était vivante et elle était en train de détruire le monde.

Et puis tout devint clair. Ce qui devait être fait. Ce qui devait être empêcher. En un instant l'image de Syli cessa d'être. En un instant l'image de son passé fut occultée. En un instant l'image des huit s'imposa.

« Nous sommes ceux qui ont fait que ce monde existe. »

« Nous sommes ceux qui dirigent ce monde. »

« Nous sommes ceux qui pouvons seuls décider ce qui doit être fait de ce qui doit ne pas être fait. »

« Par notre voix et nos choix le monde demeurera. »

« Par notre voix et nos choix le monde continuera. »

« Par notre voix et nos choix le reste du monde sera. »

« Car notre voix et nos choix sont ceux qui furent choisis. »

« Car notre voix et nos voix sont ce qui dirige et qui dirigera. »

- Oui.

Ce ne fut qu'un mot prononcé. Il n'y avait besoin de rien d'autre.

Tyréjas plongea dans les fondations de son espace. Il remonta le signal. Il trouva la source première, le lieu d'où le signal était émis. Il s'immergea dans le lieu, façonna un monde à l'image du leur. Il transporta Syli en lui en même temps que lui.

De nouveau ils se faisaient face.

« Où sommes-nous ? »

- Nous sommes chez nous.

- Tyr ? lança-t-elle pleine de joie alors qu'elle se précipitait vers lui.

- Oui.

Syli s'arrêta juste devant lui. C'était bien Tyréjas. Ses yeux étaient les mêmes, gorgés de vert piqueté d'ambre. Mais quelque chose était différent. Quelque chose qu'elle ne pouvait se représenter ni voir mais qu'elle sentait. Était-ce dû à l'espace dans lequel ils se trouvaient et qui semblait si réel ou bien était-ce autre chose ?

« Quelque chose te dérange ? lui demanda Japet en elle »

- Je ne sais pas. Enfin... oui quelque chose me dérange mais je ne sais pas ce que c'est. Je suis certaine que c'est bien Tyréjas que j'ai devant moi et pourtant quelque chose ne va pas. C'est comme si je ne parvenais pas à saisir son odeur. »

- Son odeur ? Nous sommes dans un monde virtuel et tu t'attardes sur son odeur ?

- Tu sais ce que je veux dire ! grinça-elle. Ce n'est pas vraiment son odeur, c'est... son empreinte. C'est comme si le corps était une forme et que c'était l'ombre la véritable personne.

- Je ne suis pas sûr de comprendre.

- Moi non plus Japet... moi non plus.

Elle retourna face à Tyréjas, le regarda droit dans les yeux.

« C'est vraiment toi ? »

Les larmes qui coulaient sur ses joues étaient tièdes.

- Oui.

- Comment ça se fait que...

Elle ne finit pas sa phrase. Son regard était attiré par tous ces détails, toutes ces sensations qui filaient autour d'elle et en elle. C'était comme avant. Les murs blancs légèrement caillés par le contraste du soleil sur leur surface; la grande place et sa fontaine qui insufflait à l'atmosphère une odeur d'eau et de sable; les fleurs gorgées de couleurs qui amplifiaient chaque contour; l'herbe verte et grasse qui entourait la ville; et toutes ces personnes dont les noms l'avaient fui, remplacés par les horizons secs et les violences du monde. Quels étaient leurs noms ? Elle ne pouvait se rappeler des noms qu'ils portaient. Elle se souvenait du visage de chacun sans pouvoir à aucun moment poser un son sur une apparence.

« Comment as-tu reconstitué tout ça ? lui demanda-t-elle, la voix panachée d'une nuage de regrets qu'obscurcissait l'envie. »

- Je ne fais qu'ouvrir mon esprit à la structure qui m'accueille et que je contrôle.

- Que tu contrôles ? dit-elle pleine de surprise.

- Ce monde est le mien.

- Tu veux dire que ce que nous vivons existe juste sur tes souvenirs ?

- Le lieu où je me trouve me permets de faire cela. Je suis le gardien.

- Le quoi ? La surprise déformait ses traits.

- Je suis en charge de contrôler le bon fonctionnement de ce lieu et de tout ce qui dépend de ce lieu et tu perturbes ce lieu. Mon devoir est de t'expulser d'ici.

- De me quoi ? Attends Tyr ! Écoute-moi au moins ! répondit-elle, presque suppliante.

- Ce n'est pas mon rôle. Je suis ici pour t'empêcher de normaliser ce monde et non pour t'entendre.

Syli sentit sur elle la pression de l'espace qui s'effondrait sur elle, et un monde apparaitre pour empêcher son éviction. Tout autour d'elle les six mille six cent quatre se trouvaient, billes de lumières provenant des limites de chacun des univers qui étaient venues à elle pour qu'elle demeure.

« Nous ne sommes pas d'accord, dirent-ils tous ensemble d'une voix qui créait un voile tout autour d'eux, et nous tu ne peux pas nous supprimer. »

- Je vous le demande, vous les six mille six cent quatre, de bien vouloir me laisser arrêter cette menace qui pèse sur vous.

- Cette personne ne constitue aucunement une menace selon nous. Elle se trouve ici sur notre accord et c'est avec notre accord qu'elle agit.

- Ce que vous dites est illogique. Ce qu'elle souhaite faire détruira le monde dans lequel vous vous trouvez et forcera tout le système à cesser de fonctionner, vous obligeant à sortir de votre monde pour regagner la surface.

- C'est exactement ce que nous désirons, dirent-ils de nouveau tous ensemble. Nous avons débattu de toutes les implications qui découleraient de son action et nous avons jugé ses actes et pensées à la lumière de ce qu'elle est. Notre réponse est inchangée. Nous désirons qu'elle agisse.

- Ce que vous dites est illogique. Votre monde ne peut être remplacé par autre chose que ce que le projet initial vise à accomplir. Toute action opposée à cet objectif réduira à néant les possibilités d'accomplissement de l'objectif.

- Tyr ! Tyr qu'est-ce que tu dis ?! dit Syli, la voix enrouée par les larmes. Ce n'est pas toi. Jamais tu ne dirais de telles choses ! Ce n'est pas toi !

- C'est pourtant moi Syli.

- Qu'est-ce qui t'es arrivé ? Que t'a-t-on fait ?

- Rien. J'ai simplement pris conscience de ce que je devais faire, du but réel de mon existence.

- De quoi ?! s'écria Syli, le bleu de ses yeux rendu gris par l'effarement.

- J'ai vu ce que ce monde était Syli. J'ai vu les horreurs qui se sont produites et on m'a donné pour rôle que cela ne puisse plus se reproduire.

- J'ai vu ce monde moi-aussi Tyr et c'est pour ça que je veux que le monde dans

lequel nous sommes cesse d'être et qu'il change ! Ne vois-tu pas toutes les horreurs qui sont accomplies pour rien ?!

- Je ne pense pas qu'elles soient accomplies pour rien comme tu dis. Au contraire. Elles servent à éduquer l'humanité.

- Éduquer l'humanité pour quoi ? De quelle manière ?!

- Je ne suis pas étonné que tu ne comprennes pas Syli. Nous avons toujours eu des visions différentes du monde et c'est pour cela que j'ai toujours été meilleur que toi dans le Jeu. Je comprends le monde mieux que toi. Alors fais-moi confiance.

Ce bref rappel condescendant de leur passé apporta une bouffée de chaleur à Syli. Ses poings se serrèrent et sa gorge s'ouvrit, prête à lâcher un flot d'injures à son ancien compagnon. Mais Japet intervint.

« Laisse-moi faire tu veux ? Calme-toi et écoute. »

- Comment veux-tu que je me calme !?

- Débrouille-toi et fais-moi confiance.

L'une des billes de lumière vint s'interposer entre Syli et Tyréjas et se déforma pour prendre l'apparence d'un vieil homme appuyé sur une canne, les mains flétries, les veines saillantes et bleues comme le granit, le front et le crâne dégarni et le dos vouté, brisé, écrasé.

« Jeune homme, me laisserez-vous parler ? »

- Chacun de vous peut parler. La décision ne vous en incombera pas plus.

- Tu me vois tel que je ne suis pas. Dans cette gangue de plastique qui me sert de lit je suis encore le fier jeune homme que j'étais il y a des centaines d'années. Pourtant je suis vieux. Je suis vieux parce que l'image que j'ai du monde est ce qui me définit. Notre corps n'est rien en ce monde ni en nul lieu. Ce n'est qu'une apparence, un artifice. Pourtant cela nous définit tout autant que notre esprit car les deux sont inséparables l'un de l'autre. Comprends-tu pourquoi je te dis cela ?

- Vous dites cela afin d'apporter à mon esprit le fait que l'apparence du monde que je protège et l'apparence du monde que vous désirez voir apparaître par l'entremise de l'action de Syli ne comptent pas sans le message qu'ils contiennent et qu'ils permettent d'exprimer.

- C'est exact jeune homme. Le message compte autant que l'expression que prend le message lors de sa réalisation et de sa concrétisation car c'est au travers de ces éléments que les individus qui observent et vivent par et grâce au message pourront le considérer et agir de telle manière que le message sera transmis ou réfuté. Cependant la transmission du message, le message et le monde qui représente le message ne sont rien d'autres que des éléments subalternes d'un élément supplémentaire que je n'ai pas encore nommé. Peux-tu me dire ce qu'est cet élément ?

- Il n'existe que trois éléments dans la communication : l'émetteur, le récepteur et le

message. Au-delà de ces éléments il n'existe rien. Votre demande est sans fondement.

- Je ne comprends pas, chuchota Syli à la voie qui était en elle. De quoi parles-tu ?

- Je parle de ce que tu possèdes sans même le savoir et que tu transmets sans même le savoir, lui répondit la voix.

- Il existe pourtant, fit la forme du vieillard. Peux-tu le définir ou tout du moins le nommer ?

- Il n'existe que trois éléments dans la communication : l'émetteur, le récepteur et le message. Au-delà de ces éléments il n'existe rien. Votre demande est sans fondement.

- Cet élément est la vie, mais cela tu ne peux le concevoir dans la forme que tu t'es donnée ici.

- Je ne comprends pas ce que vous dites, répondit Tyréjas, toujours impassible.

- Ce que je dis, continua le vieil homme, c'est que tu ne peux pas concevoir ce qu'est la vie dans le rôle que tu endosses en ce moment car cette fonction ne fait pas partie de ce que tu dois être.

- Je ne suis pas une fonction, je suis moi.

- C'était peut-être vrai avant mais cela ne l'est plus. Tu as choisi de devenir le gardien de ce lieu et pour cela tu as dû faire des choix qui se révèlent par la forme que tu possèdes en ce lieu.

- Je ne comprends pas Japet, que racontes-tu ? lui demanda Syli.

- Je suis en train de mettre en valeur cet élément que tu as entraperçu sans savoir ce que c'était car tu ne peux pas le voir. Observe pour le moment, et fais-moi confiance.

Le vieillard s'écarta de devant Syli et vint se placer aux côtés de l'image de Tyréjas. Au moment où il lui toucha l'épaule, son être prit les traits que Syli avait découverts dans le labyrinthe, cette apparence pleine de fougue et de souplesse.

« Vois-tu Tyréjas, ce que je peux faire ici tu ne le peux pas. »

- Ce n'est pas vrai, dit-il et immédiatement après le corps de Tyréjas se déforma pour prendre les traits d'un vieil homme qui semblait bien plus usé et rugueux que ce qu'était Japet quelques secondes auparavant.

- Encore une fois tu n'as pas compris. Tu as changé ton apparence mais pas ce que tu es. Tu as changé l'enveloppe mais le message est resté le même. Tu mimes sans savoir ce qu'est être vieux car tu ne peux savoir ce que c'est. C'est pour cette raison que tu ne peux pas comprendre ce qu'est la vie.

- Personne ne peut savoir car la vie est multiple, dit Tyréjas. Vous-même vous imaginez la vie comme étant ce que vous êtes mais ce n'est qu'une copie parmi des milliards. Laissez-moi vous montrer.

Le monde tout autour d'eux se remplit d'images par milliards et chaque être présent ressentit les décharges émotionnelles de toutes ces images. L'air en devint liquide et la

lumière qui provenait des images se comporta comme des vagues, comme des montagnes. Certains suffoquèrent tandis que d'autre se sentirent chuter au travers de mondes par millions et Syli au milieu de tout cela se senti écartelée, aspirée par chacune de ces billes comme si elles avaient été des portes vers des dimensions nouvelles et voraces tentant d'aspirer la vie pour devenir réelles. Et puis d'un coup tout cessa comme si rien n'avait eu lieu, chacun à sa place.

« Cela est la vie telle qu'elle est » dit Tyréjas.

Japet, les mains transies par le rêve qui venait de s'imposer à lui, reprenait lentement son souffle.

« Ce que tu viens de faire n'est pas de montrer la vie mais comment la vie se manifeste en chacun. Tu montres des milliers d'exemples d'existences et tu considères que ces exemples sont l'expression du concept qui s'y rattache. Mais la vérité n'est pas cela. La vie n'est pas ainsi. La vie est un insaisissable qui ne peut prouver son existence autant que son existence se prouve à elle-même qu'elle est vie. La vie ne peut se résumer à des perceptions ou des sensations car les restreindre à cela limiterait toute perception basée sur des éléments différents. »

- Ce que vous dites n'a pas de sens.

- Cela en a un, c'est simplement que tu ne peux pas le percevoir. Tu as transmis les sensations de personnes exprimant le fait que cela constituait leur vie mais qu'en est-il de la vie de l'humanité, la vie d'un arbre, la vie d'un mycélium ou la vie d'une planète ? Cela n'existe pas car l'on ne peut la concevoir en des termes de perception sensibles ?

- Cela existe et ce projet tente de conserver cela également. Mais vous êtes tellement obnubilés par votre volonté de définir l'humain comme le but essentiel de toute action que vous considérez que toute pensée qui s'oppose à votre principe de vie s'oppose à toute vie.

Après que Tyréjas eut fini sa phrase, le silence, pendant quelques secondes s'installa. Japet voulait rétorquer quelque chose mais son attention était monopolisé par les lumières qui se trouvaient tout autour de Syli et de lui. Certaines commencèrent à changer de couleur et à se déplacer, formant un îlot secondaire qui semblait s'éloigner de cet espace.

« Le gardien a raison, dit une voix lointaine et tranquille. Nous avons été emportés par notre désir de sentir en nous la vie refluer alors que le projet vise une toute autre dimension. Gardien, nous avons confiance dans les huit. Pardonnez nos actes. »

- Vos actes ne méritent nul pardon puisque nulle offense n'a été orchestrée.

- Attendez ! cria Syli. C'est tout ? Vous entendez une personne parler et vos convictions s'effacent ?

- Il n'est point question d'influence comme vous tentez de le souligner Syli, reprit la voix qui avait auparavant parlé. Vos choix sont honnêtes et votre volonté réelle. Vous

agissez vraiment dans un noble but et peut-être que votre projet pourrait se réaliser mais vous n'avez pas vécu ce que nous avons dû subir, ni dû tolérer ce que nous avons dû feindre d'accepter. Ce que nous avons accepté de faire est impardonnable à votre niveau mais à une plus grande échelle nos actes se justifient et trouveront justification.

- Mais c'est faux ! hurla Syli. C'est faux ! Ne voyez-vous pas ce qui est fait ! Vous étiez d'accord tout à l'heure !

- Nous sommes d'accord avec la femme, reprit une voix qui se trouvait encore à ses côtés. Tout comme vous pensez que nous considérons notre existence comme la fondation de notre action vous considérez votre perception comme l'échelle de toute action. L'injustice de ce monde que nous avons créé ne vous apparaît pas car vous ne pouvez la concevoir ainsi. Vous considérez peut-être la vie sur une macro-structure qui inclut toutes les formes de vie de l'existence mais vous occultez l'élément primordial de votre action qui est le retour de l'humanité en tant qu'élément faisant partie d'un tout en renouveau. Vous considérez que votre action est pour le bien de la vie mais vous considérez les humains sous votre coupure comme des éléments subalternes. Vous avez à ce point perdu confiance en l'humanité que vous en avez ramené la définition à ses seuls aspects de destruction.

- Il n'est aucunement question de confiance, répondit Tyréjas alors que certaines des billes de lumière qui se trouvaient à ses côtés commençaient à s'en retourner vers Syli. Il est question de certitude, d'objectivité. L'humanité a trop longtemps considéré chacune de ses découvertes comme des éléments profondément bénéfiques servant au bien de la vie alors qu'il ne s'agissait que de son propre bien. Elle a trop souvent promulgué ses avancées comme étant la source d'un futur prochain bon et généreux avant même de considérer ou de vérifier les conséquences de ses actes. Ce que nous faisons est la véritable expression de la pensée scientifique tournée vers le bien commun : nous considérons toutes les possibilités et vérifions toutes les possibilités avant de relâcher les éléments afin qu'ils exercent une action sur l'environnement. Nous testons sur une échelle succincte avant d'étendre notre champ d'analyse sur une plus large zone.

- Et pour cela vous sacrifiez les existences de milliers d'êtres humains, rajouta Japet.

- Nous faisons ce que nous jugeons nécessaire pour le bien de l'ensemble. Nous ne sommes pas fiers de ce que nous faisons, mais ce sont des choses qui se doivent d'être faites afin d'accéder à un monde meilleur.

- Ce qu'il faut !? Mais c'est d'humains dont il est question ! hurla Syli.

- En quoi cela est-il différent de ce que les scientifiques des temps anciens ont accomplis avec leurs expériences sur les souris, ou même ce que nous faisons dans le Jeu ? Les scientifiques manipulaient des souris pour leur métabolisme afin de pouvoir



observer les effets des différentes molécules sur le vivant avant de concéder leur utilisation sur des humains. Le fait que cela ait été fait sur des souris ne justifie qu'en partie cette action. Les souris ne sont peut-être pas conscientes comme nous le sommes mais elles possèdent elles-mêmes un sens aigu de la considération de l'autre et du soi. En quoi cette considération ne serait-elle pas un critère invalidant les actions passées et apportant l'opprobre sur nos ancêtres ? Et ce que nous faisons dans le Jeu Syli... en quoi cela était-il différent de ce que nous faisons actuellement ? Je te l'ai dit, c'est cela qui a tout déclenché, cette révélation que ceux dans le jeu pouvaient être tout aussi vivants que nous. Pourquoi eux et pas nous ?

- Mais... Mais ils n'existent pas ! Ce sont des lignes de programme !

- En es-tu certaine, ou est-ce ce que tu t'es persuadée de croire ? Comment savoir ce qui est vivant de ce qui ne l'est pas ? Comment savoir ce qui est conscient de ce qui ne l'est pas ? Comment savoir si une forme de vie possède ce que les anciens appelaient l'âme ?

- Mais ce qui est fait est horrible !

- Je le sais Syli, répondit-il.

- Non tu ne sais pas, rétorqua Japet. Sais-tu ce qu'elle a enduré depuis qu'elle a été séparée de toi, de ce qu'elle a dû faire pour en arriver là ? Tu as simplement accepté la tâche qui t'était échue. Tu n'as pas dû concevoir ta propre mort pour devenir ce que tu es. Tu n'as pas dû laver l'immondice pour découvrir l'humain. Toi tu as simplement écouté. Tu as marché, tu as écouté et c'est tout. Tu ne sais pas ce qu'est la vie telle qu'elle la conçoit car tu ne peux pas l'imaginer, car pour l'imaginer il faut avoir vécu, il faut avoir senti, il faut avoir pris.

- Que savez-vous de ce que j'ai dû endurer pour parvenir à ce que je suis actuellement ?

- Ne crois pas que ceux du-dessous ne savent pas ce qui se passe dans le système. Nous sommes au courant de tout. Depuis le moment où tu t'es branché sur la machine nous te connaissons. C'est pour cela que je veux que ce monde car avec vous rien ne changera.

- Mon rôle n'est pas d'apporter le changement mais de m'assurer que les changements qui ont ou auront lieu soient ceux qui seront les plus harmonieux pour l'ensemble.

- C'est exactement cela le problème ! Ceux qui pourraient faire changer le monde sont ceux qui sont le moins enclins à le faire. On ne t'a pas choisi pour ta capacité de décisions mais pour ta capacité à accepter le système et à le faire perdurer tant que cela te permet d'être et de continuer d'être. Le système ne veut pas changer et tu es l'instrument parfait de cette volonté de stagnation.

- Ce système promulgue le changement. Le changement est simplement fait sur une

période suffisamment longue pour que les éléments à l'intérieur du système évoluent en même temps que ce dernier. Vous pensez peut-être que cela est mensonge et que seul l'éclatement complet d'un modèle assure l'avènement d'un nouveau modèle, mais c'est faux. Les révolutions n'ont jamais été que des façades de variations profondes afin de contenter des personnes comme vous qui ne peuvent concevoir la différence que sur de très courtes périodes. Ce que nous faisons ici est bien plus qu'une révolution. Nous ne tournons pas en rond. Nous changeons la trajectoire.

De nouveau des fragments de lumières se détachèrent de l'entourage de Syli et Japet et vinrent rejoindre les rangs de ceux qui se ralliaient à Tyréjas. Ils étaient à présent plus nombreux à faire face aux dissidents. Syli pouvait le sentir en elle. Les voix qui auparavant s'étaient tues reprenaient de nouveau leur lutte acharnée en elle, parlant, hurlant et appelant des idées et des souvenirs à son esprit. Elle sentait Japet également qui combattait le chaos grandissant, tentait d'imposer le silence et la protégeait des plus virulents. Mais ce qui était en train de se dérouler ne pouvait continuer indéfiniment, elle le savait. Japet se contentait de sourire à cette pensée mais elle sentait qu'il pensait la même chose. Ils devaient trouver une échappatoire à tout cela et rétablir le silence ou elle sombrerait dans la folie. C'était certain.

« Alors tout revient à cela... »

Tyréjas baissa les yeux sur Syli. Elle venait de se s'asseoir sur ses talons, les tibias reposant entièrement sur le sol palpable et pourtant impossible à sentir. C'était comme si tout ce monde existait sans que cela ne puisse être retranscrit en sensations.

« Tout revient à des normes physiques... »

- C'est ce qu'est le monde Syli. Tout n'est que physique et interactions.

Elle plaça ses mains sur le sol pour en vérifier la permanence. Il était bien là. Ses doigts touchaient une structure. Ils étaient en contact avec elle. Mais ce qu'elle sentait était la pression de ses doigts, non ce qui se trouvait en dessous. C'était comme si elle appuyait sur un mur d'air.

« Je commence à comprendre... »

- Je me doutais que tu comprendrais.

Ce monde. Tout ce monde. Tout n'était que perception superficielle. Il n'était pas nécessaire de mimer le monde car le monde ne se trouvait pas ici. C'était une structure, quelque chose sur lequel autre chose devait reposer. Ce lieu était comme du vide. Seulement ce vide était illusion. Il y avait quelque chose derrière qui n'était pas visible mais qui n'était pas inexistant pour autant.

« C'est simplement un support... »

- Pour quelque chose qui nous dépasse tous.

Cette trame invisible permettait tous les mouvements possibles, tous les déplacements, mais elle possédait elle aussi des lois qui la limitaient, qui l'empêchaient

d'être un espace entièrement conceptuel. Pour l'esprit humain la logique de ce monde était difficilement observable car elle reposait sur des pré-acquis à ce point naturels que leurs actions sur l'être en étaient invisibles.

« Mais sont-ce les lois qui définissent les limites... ? »

- Comment ? appela Japet en elle.

- Ou bien les limites qui définissent les lois ?

- Quoi ? fit Tyréjas.

- Ou bien... l'univers a-t-il quelque chose à voir ?

- De quoi parles-tu ? C'était encore Japet

- Et si c'était l'ensemble premier qui déterminait tout ?

- Ce que tu dis est étrange. Encore lui

- Qu'est-ce qui est premier Tyr, dit Syli, le regard plaqué sur ses mains. Peux-tu me le dire ? Sont-ce les lois ? ou les limites ? Ou bien l'espace ?

- Nous ne pouvons pas le savoir. Nous ne savons même pas si d'autres espaces existent.

- C'est ça, dit Syli dans un ricanement. C'est exactement ça.

- Syli, fit la forme de Japet à ses côtés. Est-ce que ça va ?

- Oui, répondit-elle tout en levant le regard vers lui. Ça va à présent. J'ai compris.

- Qu'as-tu compris ?

- J'ai compris pourquoi tout ce que j'ai voulu faire est vain. Tyréjas. J'ai compris. Tu as raison. Je ne peux pas changer ce monde.

- Je le sais, répondit-il.

- Syli... que se passe-t-il ? Tes pensées sont tellement chaotiques.

- Ne t'en fais pas, murmura-t-elle. Tout va bien.

Elle se redressa, s'approcha de Tyréjas et l'enlaça. Son contact était si différent de ses souvenirs. Dans ses souvenirs il réagissait. Sa peau tressaillait. Ses muscles se tendaient. Il n'avait jamais été très à l'aise avec ce type de contact. Elle redressa son visage vers le sien. Son regard était inchangé.

« Tyr... J'ai compris pourquoi ce monde ne peut pas être changé. Ce n'est pas à cause de toi, ou de moi... C'est à cause de lui. C'est à cause de ce qu'il est. »

- De ce qu'il est ?

- Oui, exactement. Ce monde n'est pas un monde qui peut changer car les lois et les limites qui le définissent sont faites de telle manière que tout ce que nous faisons n'a aucune influence sur lui. Nous ne pouvons tout simplement pas le changer.

- Ce monde change Syli. Je l'ai vu.

- Tu as vu ce que tu devais voir Tyr. Rien de plus. Tu as vu ce que l'ancien monde était et ce que notre monde est de la même manière que j'ai vu le monde tel qu'il est pour nous et tel qu'il est pour eux. Mais ce ne sont pas le vrai monde. Le vrai monde

est au-delà de tout ce que nous pouvons voir et sentir.

- De quoi parles-tu ?

- Je parle de ceux qui ont créé cet espace. Les huit. Ce sont eux qui peuvent véritablement changer le monde car ce sont eux qui en sont les bases premières. Ce sont eux qui sont ce monde Tyr. Tu te souviens de ce que tu as dit un jour ? Que quelqu'un devait être à l'origine de tout ce que nous vivons. Tu avais raison. Tu as toujours eu raison.

- Bien entendu que ce sont eux qui sont à l'origine de notre monde.

- Pas à l'origine Tyr. Il ne s'agit pas d'origine mais de base. Ils sont partout tu comprends ? Ils ne nous ont jamais laissé seuls. Ils ne laissent jamais personne seul. C'est pour ça que ce monde ne peut pas changer. Ce monde est eux.

- Ce que tu dis n'est pas possible Syli, dit-il en la repoussant. Leur projet a toujours été de repeupler le monde avec une humanité devenue respectueuse et conscience de son pouvoir.

- Comment sais-tu cela Tyr ?

- Je l'ai vu. L'ancien gardien me l'a montré. Il est allé chercher en eux ce qu'ils pensaient vraiment, répondit-il. Mais sa voix avait changé. Elle n'était plus si uniforme. Si tranquille.

- Et peut-être que pour lui c'était vraiment ce qu'il avait fait. Mais réfléchis un peu; pourquoi voudraient-ils changer ce qui est ? Le monde tel qu'il est est sans doute le monde qu'ils définissent comme parfait. L'humain n'a aucun impact sur la nature. Nous vivons dans nos cités, nous utilisons ce que nous possédons et nous ne voulons rien d'autre car tout ce que nous pourrions avoir se trouve déjà autour de nous. Pourquoi ne pouvons-nous pas continuer de vivre ainsi ?

- Parce que j'ai développé une résistance au système.

- Non. Tu as développé une résistance à leur monde. Tu étais une menace pour eux. Et la meilleure méthode pour empêcher une menace de devenir une réalité est de l'incorporer au système. Tu n'as pas développé une résistance au système Tyr. Tu es celui qui le rend plus fort.

L'image de Cérès s'effaça. Ils se trouvaient à présent dans un espace emplit de rien. Ils semblaient flotter mais ils pouvaient se déplacer par simple mouvement. Autour d'eux se trouvait rien cependant ils pouvaient parfaitement se voir les uns les autres, comme s'ils étaient leur propre source de lumière froide. Et autour d'eux se trouvaient les formes des six mille six cent quatre. Elles n'étaient plus brillantes mais de simples souffles colorés qui vagabondaient, libres.

« Ceci est la base des réalités qui sont envoyées au travers du réseau, expliqua Tyréjas. Cette base est la véritable invention de ce monde. Ceux qui sont de mon côté

du système peuvent créer une structure sur laquelle projeter leurs images mentales et les faire interagir avec ceux qui se trouvent de l'autre côté du système. C'est une sorte de passerelle entre les pensées de l'un et les actions mentales de l'autre. Tout ce qui est fait ici n'exerce aucune influence sur aucun des deux éléments... sauf dans mon cas. »

- Et dans le mien avec toi Syli, rajouta Japet.
- Pourquoi nous avoir emmené ici ? demanda Syli.
- Car c'est ici que nous trouverons la vérité.

Encore une fois le décor changea. Ils se trouvaient à présent dans une structure plus complexe dans lesquelles des milliers de bulles semblaient flotter, s'attirant, se déformant. Et parfois entre certaines un pont se formait.

« Ce pont est la preuve d'une connexion entre les deux extrémités du système. En ce moment quelqu'un de mon côté est en train de se purger de ses passions tandis qu'un autre vit une vie qu'il a choisi parmi celles qui étaient disponibles. »

- Mais les six mille sont avec nous ? Comment peuvent-ils continuer de faire cela ?
- Les deux actions ne sont pas incompatibles. Ici l'esprit des connectés peut faire plusieurs actions à la fois. C'est ce qui se passe quand des personnes jouent au même jeu. C'est l'esprit d'un seul qui est monopolisé. Il peut par cela se libérer de ses pulsions plus facilement.

- C'est pour cela que les différentes cités ont des systèmes différents, pour aller avec tous les types de passions que l'humain héberge en lui, rajouta Japet.

- Y compris celle du sexe ! dit Syli, le regard noir.
- Cette cité est différente, compléta Tyréjas. Pour cette ville le système a été inversé pour... des raisons évidentes.
- Suffit ! Cria Syli.
- De toute façon voilà ce que nous cherchions.

Face à eux se trouvait des bulles similaires aux autres mais dont l'intérieur n'était pas visible comme les précédentes. Sur elles se reflétaient tout ce qui se trouvait tout autour comme un miroir sans tain. Elles flottaient, n'entrant en interaction qu'avec elles-mêmes, dansant les unes avec les autres comme si l'espace qui les contenait avait été créé pour ne contenir qu'elles, exactement elles.

- « Ce sont les bulles des huit. »
- Pourquoi nous avoir amenés ici Tyr ? demanda Syli.
- Pour y découvrir la vérité.

« Et comment peut-on y pénétrer ? ajouta Syli. »

- En rentrant à l'intérieur, répondit Tyréjas d'une voix calme.

- Pensez-vous que ce soit une bonne idée ? S'ils sont réellement soucieux de conserver ce monde tel qu'il est je ne pense pas qu'ils seront très heureux de voir un gardien suspicieux, une femme qui aurait dû mourir il y a bien longtemps des mains de la tribu et un des six mille six cent quatre révolutionnaire pénétrer dans leurs souvenirs.

- Si Syli a raison, alors peut-être que nous ne serons pas bien accueillis. Mais peut-être le serons-nous. La seule chose certaine est que c'est en y allant que nous découvrirons la vérité.

- Allons-y alors, lança Syli, et les deux autres la regardèrent en acquiescent.

Ils s'élançèrent vers ce nouveau monde, les six mille six cent quatre à leurs côtés, silencieux et attentifs à ce qui allait se dérouler. Dans cet espace les mouvements n'étaient empêchés par rien. C'était une structure pure, un espace sans autres lois que celles que l'individu voulait bien inclure sur sa personne. Ils purent s'élever sans difficulté, se rapprocher des bulles qui continuaient leur valse cosmique, jusqu'à commencer de voir leur reflet déformé par l'apparence de cette matière qui n'en était pas vraiment. Sur elle ils semblaient tour à tour minces et gros, grands et petits, sans visage ou sans bras, comme des variantes infinies de mondes sans nombres qui communiqueraient avec eux par le médium de ces portes proto-sphériques. Ils s'approchaient et peu à peu ils sentirent sur eux des picotements étranges, comme de minuscules courants électriques qui parcourraient les pores de leur peau à la recherche d'un lieu où se transformer en arc électrique et se lier avec son origine encore invisible. Les petits tics devinrent des démangeaisons à peine perceptibles, avant de devenir véritablement dérangeantes. Ils commencèrent également à voir dans les zones d'ombres qui formaient la structure première du lieu des vagues de couleurs allant du rose au vert en passant par un jaune violacé et douloureux. De plus l'espace devinrent aqueux, lourd et quasiment impénétrable, rempli de courbures d'ondes qui agissaient comme de longs, longs filets dont l'odeur violente rappelait des sensations auparavant inconnues de vie marine et de viscères. Tout n'était plus que réalité, une réalité si pressante, si oppressante que leurs sens s'effritaient pour ne plus leur montrer que des espaces infinis contenant d'autres espaces infinis dans lesquels rien ne pouvait exister. La surabondance écrasait toute tentative de divergence. Tout était présent, et ce tout multiple et unique annihilait tout. Puis d'un coup tout s'effaça autour d'eux, et chacun d'eux se retrouva seul face à l'immense amas de bulles qui s'approchait jusqu'à les dévorer.

« Où suis-je ? » C'était Syli.

- Tu es là où tout a commencé, dirent les voix.
- Quoi tout ? demanda Japet.
- Tout. Tout provient d'ici. Avant ce lieu il n'y avait rien.
- Il y avait bien quelque chose avant ! Tout n'a pas pu apparaître sans rien ! lança Tyréjas.

- Ce qui se trouvait avant est ce qui constituait l'avant. À présent nous sommes dans le présent et ce présent n'a pas besoin de l'avant pour exister.

- Mais nous sommes ici pour savoir ce qu'était l'avant, pour savoir ce qu'est le présent, dit Japet.

- Pourquoi voulez-vous savoir cela ?

- Nous voulons connaître la raison de l'existence de ce monde. Nous voulons savoir sur quoi il a été bâti pour savoir vers quoi il se dirige, énonça Syli.

- Savoir qu'il est devrait vous suffire. Aviez-vous besoin de savoir lorsque vous êtes nés ?

- Non, continua Tyréjas, mais cette volonté de savoir n'en demeure pas moins réelle. Nous voulons savoir pour savoir.

- Ainsi c'est le savoir que vous recherchez. Très bien dans ce cas, nous vous livrerons la vérité.

« Ce monde fut créé afin de pouvoir contenir la nature profondément destructrice de l'humain. Nous ne souhaitions pas cela au début, mais au fil du temps et des créations nous nous sommes rendus compte que la nature même des créatures capables de penser tendait spontanément à la destruction. Elles l'appelaient transformation, mais toute transformation implique une perte d'informations première pour une information seconde qui devient alors la norme. C'est ce qui s'est produit à de multiples reprises. Plus un monde se développait dans le temps et plus la quantité d'informations de ce monde était transformé, passant d'un espace de nature dans lequel les éléments structurels possédaient chacune leur propre message à un monde dans lequel les messages étaient normalisés autour de la pensée de l'humain. Pour ces derniers le changement était une amélioration. Cependant cette perception était erronée car basée sur une unique représentation dépendante de l'incapacité de l'humain de pouvoir considérer les multiples messages comme relevant d'une réalité dont il faisait partie. La diversité qui était la marque des mondes était constamment altérée, voire effacée par l'humanité qui ne voyait en elle qu'un support pour son propre message.

Afin de supprimer cette constante altération des mondes l'humain fut consigné dans des structures spécifiques dans lesquelles son comportement pouvait être observé et corrigé en conséquence. Les éléments correctifs impliquaient des actes et des opérations dont la réalité était particulièrement difficile à accepter. Il fut cependant

concéder que ces techniques étaient un mal nécessaire pour obtenir les qualités recherchées. En effet les bienfaits du groupe furent considérés comme dépassant les besoins de l'individu unique. Les actes accomplis sur les individus, bien que profondément immoraux, se devaient d'être afin de pouvoir faire disparaître cette tendance naturelle de l'être de toujours tenter de se considérer hors du système et de le transformer pour l'accorder sur sa propre réalité. Ainsi furent créés les différentes cités-états, chacune disposant d'un système spécifique d'étude du comportement différent des autres afin de pouvoir accommoder les tentatives d'amélioration de l'être avec les spécificités de chacun.

Pour assurer le maintien du nouveau monde des éléments extérieurs furent insérés afin de servir d'éléments perturbateurs des signaux. Ces éléments avaient pour but de créer un flux supplémentaire de perceptions pour que les éléments d'études soient constamment soumis aux pensées de l'autre jusqu'à ce qu'émerge une acceptation inconditionnelle permanente de la réalité de l'autre dans le soi. Les résultats, bien que de plus en plus prometteurs, demeurèrent encore trop aléatoires pour être considérés comme parfaits et dispensés à grande échelle. De plus, l'apparition de l'élément présent sous le nom Tyréjas nous obligea à relancer le système afin que les informations émergentes soient effacées du cycle, étudiées et réimplantées sous forme de vaccin pour qu'ils ne se reproduisent plus.

Voici la réalité de ce monde, les raisons premières pour lesquelles vous vécûtes ainsi.

« Tu vois Syli. Les éléments sont tels que nous les avons observés dans les différentes cités et telles que l'ancien gardien me les a confiées. Il y a certes quelques différences mais le message demeure. »

- Ne me dit pas que tu crois ce qui vient d'être dit ! cria Japet à son encontre. Je ne suis pas un élément perturbateur ! J'avais une vie, une réalité que je partage avec les autres membres des six mille six cent quatre. Nous fûmes inscrits dans cette structure à cause de nos liens avec l'un des huit !

- Ces souvenirs furent implantés en vous afin de vous maintenir sous contrôle. Vos vies passées sont des métaphores des mondes anciens.

- C'est faux ! hurla-t-il.

- Vous ne pouvez combattre la vérité simplement en la prétendant fausse. C'est la raison pour laquelle vous avez été choisis, pour votre incapacité à accepter ce qui découlait de preuves intangibles.

- Non, il a raison, dit Syli.

- Vous ne pouvez décider, vous qui n'êtes pas lui.

- Je ne suis peut-être pas lui mais je sais ce qu'il a vécu. J'ai partagé ses souvenirs



tout comme il a partagé les miens, et même s'il n'est pas capable de faire la distinction entre ce qu'il a vécu et ce que j'ai vécu et qu'il a intériorisé moi je le peux. Notre vie dans Cérès m'a habitué à cela, à faire la distinction entre ce que je suis et ce que je peux être dans les autres mondes.

- C'est encore une fois une illusion. Ce que vous ressentez au contact du Jeu ne peut s'établir avec les messages provenant des autres individus. Vous avez l'illusion que ses souvenirs sont les siens car vous les percevez comme des souvenirs transposés. Ils n'en demeurent pas moins des mirages.

- C'est faux. Je sais que c'est faux. Il existe une différence entre ces deux... choses que vous mélangez. La sensation de l'existence, cette perle de conscience qui se rappelle à soi constamment, bien qu'elle soit la plupart du temps silencieuse mais qui parfois émerge et vous rappelle que vous êtes en train de vivre, que ce que vous vivez est le présent. Cette petite lumière qui vous permet d'aimer ce qui est en train de se passer car elle est la preuve que cela est la réalité, cela ne peut pas être falsifié car elle rend le présent plus réel sans appel ni conscience. Elle existe et s'efface et se lie avec ce qui est pour en conserver la sensation, et cela vous ne pouvez pas le mimer. Si Tyréjas a développé une résistance à l'incursion de la pensée des autres, alors j'ai développé cette faculté de pouvoir discerner le mensonge dans les souvenirs.

Pendant une fraction de temps le silence et le vide revinrent. Différemment cependant. Auparavant ils étaient constellés de multiples sensations, mais durant ce moment ils étaient seuls, omniprésents et pleinement eux. Ils étaient froids. Un froid intense et dévorant. Un froid d'absolu.

« Vous n'étiez pas prévue, reprirent les voix. Ce que vous êtes, nous ne pouvons le savoir. Vous n'êtes jamais apparue. Peut-être est-ce vous que nous attendions, vous pour quoi nous avons construit ce monde, vous qui pouvez sentir la vie et l'exprimer. Par vous l'humanité sera sans doute capable de pouvoir devenir ce que nous voulions qu'elle soit. Acceptez-vous ? »

- Accepter... quoi ? demanda Syli, pleine d'hésitations.

- Acceptez-vous de nous aider à construire la dernière humanité, celle qui pourra sentir la vie autour d'elle et vivre enfin en harmonie avec le monde ?

- Accepte Syli ! lui cria Tyréjas. Grâce à nous deux l'humanité deviendra aussi parfaite que possible. Nous en serons les gardiens !

- Vous voulez que j'intègre le système ? Fit-elle, éberluée.

- Bien entendu. Nous utiliserons vos pensées et vos gènes afin de façonner l'humanité. Vous serez les Deucalion et Pyrrha de l'avenir.

Syli hésitait... quelque chose en elle vibrait à cette offre... comme si son acceptation

allait sonner le glas de tout ce qu'elle avait été. Et il demeurait toujours ce mensonge qu'ils avaient tenté de façonner sur le monde. Elle devait savoir. En elle Japet lui-même était inquiet. Ce qui se produisait ressemblait plus à une tentative d'appât qu'à une véritable proposition. Tout allait trop vite.

« Pourquoi avez-vous besoin de mon accord ? Ne suis-je pas déjà dans le système ? leur demanda-t-elle. »

- Vous n'êtes pas connecté selon des normes acceptables. Nous ne pouvons rentrer en contact direct avec votre corps. Il nous est nécessaire que vous ouvriez les portes de votre conscience pour que nous puissions y récupérer tous les éléments qui nous serons nécessaires.

Elle sentait le poids de la volonté de Tyréjas qui pesait sur elle, un poids que combattait le Japet-en-elle. Elle manquait d'informations. Elle devait en savoir plus.

« Et que ferez-vous de toutes ces informations ? »

- Nous les utiliserons et les incorporerons dans les souches de gamètes qui servent à l'élaboration de l'humanité excepté que cette fois nous ne restreindrons plus leur existence au sein des structures des cités-états. Durant les années de gestation nous reconstruiront les villes afin de pouvoir permettre une communication entre les cités et l'établissement de liens entre les différents espaces. Les six mille six cent quatre seront libérés ainsi que les anciens gardiens pour façonner cette nouvelle humanité que nous avons tant attendu.

- Et qu'en sera-t-il de vous ?

- Syli, ne soit pas si pressante voyons, lança Tyréjas.

- Si, je veux savoir ce qui se passera. Il s'agit de mon corps. Je ne veux pas être l'actrice inconsciente d'un nouveau carnage.

- Ces demandes sont tout à fait légitimes. Nous nous réveillerons également afin de pouvoir aider à la reconstruction.

- Ce qui signifie que vous acceptez de mourir ?

- La mort est un élément nécessaire au développement de la vie. Nous nous devons de participer jusqu'au bout à notre projet et de laisser le monde continuer après nous.

- Tu vois bien Syli, reprit Tyréjas. C'est exactement ce que tu voulais.

- Oui, c'est vrai... hésita-t-elle.

- Syli, et c'était la voix de Japet en elle, ne trouves-tu pas cela étrange ?

- Si, répondit-elle en pensée, c'est comme si leur décision était accès sur mes pensées. Comme s'ils avaient créé leur réponse à partir de moi.

- C'est comme ce récit qu'ils ont fait. C'était comme s'ils avaient essayé de nous toucher tous les trois, de nous rassembler.

- Je vais le faire.

- Quoi ?! Tu veux tout de même leur faire confiance ?!

- Qu'ai-je à perdre de toute façon ? Je suis vivante mais je suis morte dans le monde réel. Quoi que je décide je ne pourrais pas m'extirper de la prise que j'ai dans le cerveau, je le sais très bien. La seule possibilité qu'il me reste est de leur faire confiance. Et puis je n'ai jamais dit que je ne préparerai pas un plan annexe, rajouta-t-elle en souriant.

« Très bien, j'accepte votre proposition. Que dois-je faire ? »

- Il vous suffit de vous approcher de nous et nous nous occuperons du reste.  
Gardien ?

- Oui ? répondit Tyréjas.

- Il est nécessaire que vous approchiez également. Votre présence est requise pour que le contact se fasse.

- Je comprends et j'accepte.

Les deux amis se rapprochèrent de concert des immenses bulles argentées qui à présent occupaient tout leur horizon. Au fur et à mesure qu'ils étaient plus proches, Syli sentit les picotements électriques sur sa peau. Elle tourna la tête mais Tyréjas ne la regardait pas. Il était totalement hypnotisé par les sphères qui n'étaient plus qu'à une longueur de bras d'eux. Elle fit de même, découvrit son visage dans ce qui était à présent un mur qui semblait de la taille de l'univers, un visage souriant, apaisé. Quoi qu'il arrive, tout allait changer.

Pour Japet, ce qui se produisit n'eut aucune importance. Il faisait partie des six mille six cent quatre, et bien qu'en lui se trouvait les pensées de Syli, cela ne lui fut d'aucune aide. À peine la femme eut-elle été vaporisée et sa conscience-en-lui eut-elle le temps de lui crier ce qui venait de se produire, il sentit sur son corps les lignes de ses nerfs se tendre et se rompre en un éclat. Il n'eut pas même le temps de sentir la douleur. Son image s'effaça du milieu et du réseau. Ils n'étaient plus que six mille six cent trois.

Durant tout ce temps observateurs détachés de ce qui se produisait, ceux qui venaient de perdre l'un des leurs reçurent des images nouvelles, des souvenirs entièrement différentes de ce qui venait de se produire. Tyréjas et Syli, agissant de concert, avaient tenté de détruire le lien qui existait entre les huit et le reste de leur communauté. Se servant de la structure première comme d'un relai, ils avaient soudoyé Japet à leur cause afin de les rallier à leur cause et de tenter de faire céder les huit sous le poids du choix de chacun. Ils avaient essayé d'utiliser la démocratie effective qui existait dans leur système pour les abattre tous. Mais ils avaient été déjoués. À présent tout pouvait retrouver l'ordre qui avait été légèrement perturbé par ces êtres.

Dans la salle des cuves, un bruit se fit entendre. Un bruit long, profond, comme un immense soupir de douleurs. De la fumée s'éleva de l'une des cuves et un vieil homme en ressortit. Sa main était ridée, ses paupières rouges. Le réveil était difficile, mais c'était nécessaire. Dans son rêve les huit lui avaient exposé les circonstances : Tyréjas s'était révélé incompatible avec les systèmes de fonctionnements du dessous. Allergie psychique. Sa mort était une perte immense pour le groupe mais rien ne pouvait être

changé. Son rôle reprenait.

« Les temps que vous allez vivre seront des temps difficiles, lui dirent-ils. Nous avons eu vent d'une anomalie dans les systèmes du centre de production. Une nouvelle humanité ne peut être réintroduite selon les critères actuels. Il est de votre devoir de vous rendre sur place et de veiller à arranger le problème qui se posera à vous afin que la production puisse reprendre. »

Il sortit alors une nouvelle fois. Son dos lui faisait encore plus mal que lors de sa dernière marche. Tyréjas. C'était un brave garçon, il avait pu le constater tandis qu'il lui parlait. Il l'avait trouvé sur la couche, les yeux révulsés, les mains crispées sur les accoudoirs tandis que son cerveau s'était liquéfié. Cependant, son sourire trahissait son état. Allergie psychique... il savait que cela n'avait été une excuse, un moyen pour ne pas avoir à se justifier. Pour qui le prenaient-ils ? Il avait passé des années entières connecté sur ce support. Il savait comment fonctionnait la machine. Elle n'était pas si différente de ce qu'il avait toujours utilisé auparavant. Non. C'était autre chose.

Il eut tout le temps de songer aux différentes possibilités de l'état de son prédécesseur-successeur. Pouvaient-ils détruire quelqu'un pour avoir voulu savoir ? C'était quelque chose qu'il avait toujours soupçonné, dont il s'était toujours méfié. Lorsqu'il avait exploré le monde premier la première fois il avait aussitôt pensé à cela. C'est pour cela qu'il s'était toujours gardé de s'approcher des bulles de conscience des huit. Il avait exploré tous les autres espaces, mais jamais il ne s'était approché d'eux. Ils étaient bien trop menaçants et les années passées à toujours ressasser leur rancœur n'avaient pas dû arranger leur confiance dans l'humain.

Il n'avait pas eu grand mal à se rendre compte du mensonge que constituait leur existence, mais il n'avait jamais exposé aucune de ces idées dans le système. Ce n'était pas de la couardise comme ses voix personnelles lui avaient longuement chuchoté mais de la survie. Il avait tenté de prévenir Tyréjas en lui montrant cette vidéo qu'il avait faite. Il avait bien insisté sur le fait qu'ils étaient des menteurs, qu'ils avaient agi pour eux et non pour la communauté. Il aurait pu être plus précis, se dit-il, mais comment être certain qu'ils ne pouvaient pas remonter le signal et découvrir ce qu'il avait fait. Il avait agi de telle manière à donner des indices. Toujours ne donner que des indices, et rien d'autre.

C'était pour cette raison qu'il n'avait posé aucune question à son réveil. Il avait remarqué qu'une cuve était légèrement ouverte. Il l'avait signalé mentalement mais aucune réponse claire ne lui était parvenue. Simplement un message : dysfonctionnement. Il n'avait pas besoin d'en savoir plus. Il avait simplement dû arranger le problème. Il avait déjà rencontré ce problème une fois, et la même réponse avait été donnée. Qu'importait la situation, c'était un corps dont il avait fallu s'occuper.

Le reste n'aurait été qu'information dangereuse. Cependant sa curiosité le titillait. Il le savait, il allait chercher. Mais pas alors. Plus tard.

Après plusieurs jours de marche il parvint au lieu qu'il devait atteindre. Des marques sur le sol à quelques kilomètres lui indiquèrent que la tribu était passée ici récemment. Bien qu'il appréciait la compagnie d'un de ses membres à des fins d'aide personnelle, il n'avait jamais été rassuré à côté de la tribu au complet. Le souvenir du carnage qu'ils avaient accompli lors de la destruction de sa ville était encore trop vivace. Trop rouge. Il avait beau ne rien risquer venant d'eux, les vieux réflexes demeuraient.

Le lieu était toujours semblable à ce qu'il avait été. Avant même de le voir il avait pu l'entendre. Quel bruit horrible. De la chair frappant la chair. Son vieux corps avait perdu sa vigueur, mais ses dents se serrèrent toujours avec autant de force. Il détestait ce lieu, mais il n'avait plus la force de s'exténuer à lancer des pierres. Il devait simplement descendre, vérifier le tableau et arranger le problème. Le reste était hors de sa portée.

À côté du pilier ouest se trouvait une petite trappe aménagée. À quelques mètres sous le sol, une pièce s'ouvrait sur un ascenseur. Il l'utilisa pour descendre. Au fond, il découvrit deux choses. La première fut la présence de plusieurs cuves entièrement vides. Le système était bien défectueux. Tout individu était immédiatement remplacé par un nouveau fœtus afin d'éviter les pénuries. La seconde fut le corps d'une femme. Elle aussi avait eu le cerveau grillé. Pour Tyréjas ils avaient envoyé une dose létale, pour elle ils n'avaient pris aucun risque. Ils avaient voulu qu'elle meure et ils n'avaient pas lésiné sur l'énergie. Quelle puissance avait-elle reçue pour finir ainsi ? Sa peau avait été partiellement brûlée sur tout le corps. Ses nerfs n'avaient pas été détruits, ils avaient été annihilés...

Il se prit à pleurer. Ce qu'avaient fait les deux autres devait être grave, c'est certain, mais le traitement qu'elle avait subi dépassait tout ce qu'il pouvait imaginer quant aux implications. C'était elle qui était responsable de la perturbation des cuves, c'était certain, mais cela ne justifiait pas pareille sanction.

Il la débrancha, constata l'étendue des lésions. Elle n'aurait jamais pu survivre, quoi qu'il arrive. Son cerveau était complètement exposé et le sang qui se trouvait sous elle montrait bien que des vaisseaux avaient été éraflés. Alors pourquoi ? Il lutta contre l'envie de se brancher à son tour, mais cela ne résoudrait rien. Il serait lui aussi condamné, et dans quel but ? C'était stupide.

Il fouilla dans le terminal. Les éléments les plus récents étaient encore enregistrés. Elle s'était servie de ce lieu pour forcer la libération des individus qui s'y trouvaient. La libération était progressive. Pourquoi ? Il ne pouvait l'imaginer, mais cela avait été fait à dessein. Encore une inconnue. Qui pouvait-elle bien être ? Qu'importe. Cela ne le concernait pas. Cela ne le concernait pas. Cela ne le concernait pas !

Il corrigea les entrées. Le système se régulerait de lui-même très bientôt. Que faire à présent de ce corps ? Il pouvait le laisser, personne ne viendrait avant des siècles de toute manière.

Il remonta. De nouveau l'air. La sensation était toujours aussi forte, même après seulement quelques heures. Il était tellement plus heureux dehors. Même si son expérience dans le monde des huit avait été fantastique, être au dehors était ce qui lui convenait le plus.

« Excusez-moi ? »

Il se retourna.

« Qui êtes-vous ? »

Il avait face à lui un jeune homme vigoureux au regard doux. Il était nu, mais cela ne semblait pas le gêner.

« Je suis comme toi. Je suis un humain. Qui es-tu ? »

- Je suis le premier.

- Le premier ? demanda-t-il, interloqué.

- Le premier que la Lune a réveillé.

- La Lune ?

- Oui. Lorsque je suis sorti de terre elle était là et elle m'a aidé à comprendre le monde. À présent je reviens chaque jour et j'accompagne ceux qui sortent de terre dans leur réveil.

- Et que faites-vous pour cela ?

- Je leur transmets les enseignements que la Lune m'a demandé de transmettre.

- Et quels sont-ils je vous prie ?

Le jeune homme lui rapporta sa conversation avec Syli, tout comme il le faisait chaque jour depuis son deuxième jour. Il lui raconta ce qu'elle avait fait pour lui et ce qu'elle faisait pour eux tous, et comment ils devaient vivre en respectant sa mémoire.

Dans la tête du gardien tout devint clair et il la reconnut. Il se souvenait d'elle à présent. Alors elle avait survécu à la destruction de sa ville et avait parcouru le monde avec Tyréjas. Et ils s'étaient séparés, ou l'avaient été, et ils s'étaient retrouvés dans le système et avaient essayé de le combattre pour finalement succomber. Quelle triste fin pensa-t-il.

Sur le chemin du retour il continua de réfléchir à ce qu'il avait découvert. Tout ce qui avait eu lieu durant un temps si court. Les huit avaient raison de craindre la puissance de l'humanité. Mais... quelque chose en lui faisait naître ce « mais » constamment. Avait-il bien fait ? Il avait remonté le corps de Syli et l'avait offert au jeune homme pour qu'il honore sa dépouille mais avait-il bien fait ? Cela ne signifiait rien, ce n'était qu'un corps, mais avait-il quand même bien fait ? N'était-ce pas trahir les huit de manière trop

flagrante que de faire cela ? Non... ils ne pouvaient rien en savoir. Ou bien...

Il arrêta de marcher. Devant lui la plaine s'étendait. Il savait que quelque part la tribu continuait de mener son entreprise de destruction pour que le monde en ressorte vierge et de nouveau prêt à être peuplé. Il savait que ces humains étaient condamnés à les rencontrer un jour s'ils demeuraient là où ils se trouvaient. Il savait tout ça. Et pourtant...

Peut-être était-ce ce qu'il fallait faire...

Son devoir en tant que gardien était-il de préparer l'humanité au renouveau?

Ou bien était-ce de servir les huit ?

L'humanité ?

Ou l'immortalité ?



### **Avertissement du lecteur**

Je pourrais vous dire que ma vie fut celle que j'espérais, qu'au travers de mes choix, de mes désirs, de mes attentes et de mes actes, j'ai œuvré de la manière qui me correspondait le mieux, et que le monde, au travers de mes actions, en est devenu plus beau, plus clair, comme un soupçon de larme qui s'étire sur le sol pour abreuver la mère de toutes les graines, qui donnera l'arbre le plus magnifique, l'ombre la plus sincère et le repos le plus salvateur pour tous ceux qui, blessés par les affres de l'existence, tourneraient leurs pensées vers lui. Mais ma vie n'est pas encore accomplie.

La décision que je pris ne fut pas consciente. Elle fut comme l'état de l'amour qui s'impose sans que l'on songe à lui attribuer une réalité et qui, dans l'instant qui suit, se révèle être la seule vérité, l'espoir omnipotent d'une implacable volonté de continuer de vivre, l'écho par lequel filtre les contours des visages inconnus, des caresses encore improbables, des regards silencieux qui donnent la force de vivre et de vouloir voir demain. Elle n'était pas, puis elle fut. Pour elle, le présent ne signifiait rien. C'était une étincelle flagrante dont la gravité attirait le monde à sa suite. Ce fut un éclat, un éclair, une impossible liberté qui se matérialisait dans mes veines et faisait battre mon cœur, une armée invincible que le temps ne pourrait ternir. Et même si, parfois, le choc de ses armes s'efface de ma conscience, toujours il revient pour me permettre de ne pas oublier.

Je pense que l'humain est. Cet état peut être contredit de bien des manières, par Marcel Conche qui le voit comme un principe de temporalité qui s'oppose constamment à la marche du futur, qui le fait réfutateur de l'avenir, car ne pouvant se défaire de ce qu'il fut, par Henri Niel qui dit que « le destin est l'expression de ces vœux profonds que nous ignorons », et par tant d'autres qui ont, un jour, prôné que l'humain se définit par le seul potentiel de transformation qu'il représente. Passé et futur sont indissolubles de l'humain, car retirer à l'humain son empreinte dans le temps le ramène à l'animal. Qui a raison ? Qui a tort ? La question n'est pas là. Ce qui importe, c'est le pouvoir de l'humain, ce qu'il peut faire, ce qu'il décide de faire. La décision, et l'action entraînée par cette décision, sont une part essentielle de cette réalité qui existe en chacun, et qui permet de le faire être, simplement être.

Créer. Lorsque ce mot est devenu réalité, le monde a changé à jamais. Lorsque j'ai compris ce mot, ce qu'il signifiait, ce qu'il demandait pour être vraiment, il était déjà trop tard pour moi. La main fraîche de ce que les auteurs du dix-neuvième siècle ont reçu, cette *malédiction* que l'on a reconnu et anobli, était sur moi; elle me tenait la main, et de sa voix douce et vibrante comme le ciel du matin elle m'a chuchoté que je devais la suivre, que mes pas ne mèneraient jamais autre part que dans la moiteur de sa couche, et qu'en elle je suffoquerai, qu'en elle l'extérieur me sera à tout jamais refusé, partie d'un rêve qui s'accomplira sans que je n'en susse jamais rien. De ses yeux majestueux elle me séduisit, et de sa bouche pulpeuse sortirent ces mots sans paroles, ces incantations qui sonnaient comme les cloches de la basilique Saint-Pierre aux oreilles des fidèles extasiés. Alors je sus : jamais je ne pourrai me détourner de cette prophétie, non pas par impossibilité physique ou morale, non pas par faiblesse ni par

l'étrange et puissant faisceau qui parcourt l'espace et rallie les croyants du monde sous l'égide d'une volonté mirifique par qui tout s'accomplirait, mais simplement parce que là se trouvait mon seul bonheur, ou plutôt ma seule absence de malheur.

Écrire n'est pas simplement cet acte de transcription dont on se plaint à se souvenir, lorsque l'on observe d'un œil attendri les enfants, penchés sur leurs cahiers, en train de mouler de toute leur application ces lettres qui illustrent nos pensées du quotidien. Écrire est un acte de création, un moment de communion entre l'esprit et le monde qui fusionnent afin que parvienne au lendemain la symbiose des sons et des images. Écrire est une expression du désir permanent de l'être de ne pas être la somme de ce qui fut. Écrire est la volonté d'ouvrir ses bras pour englober le monde, même si l'on sait que cela ne se pourra jamais.

Ceux qui écrivirent, ceux qui fondèrent ces cathédrales superbes, ces arches magiques et ces mondes fantastiques, qui firent sortir de l'ombre du néant ces rois et ces chevaliers, ces démons et ces anges, ces hommes et ces femmes porteurs d'un message illustre, ont disparu. Leurs descendants ont, un jour, cessé de savoir que leurs aïeux étaient l'origine d'univers merveilleux, et la trace de leurs pas, sous l'effet du vent, s'est assouplie, pour accueillir d'autres traces, d'autres marques, prémisses de celles à venir. Ils ne pensaient pas à eux. Ils ne pensaient qu'au souffle nouveau qui allait fertiliser le monde. Ils ne pensaient pas à leur cœur mais à ceux, innombrables, qui allaient battre à leur suite, sans un instant de regret, sans une seconde de tristesse, pour que leurs rêves naviguent vers le lendemain.

Créer, que ce soit par l'écriture ou toute autre forme d'art, par l'enfantement ou le don de soi, implique la solitude, la solitude de se savoir mortel, de savoir que son esprit, un jour, s'effacera, que le souvenir de son passage parmi les humains se fanera, et que tout ce qui a été vécu ne sera plus qu'une vibration qui se diffusera dans l'éternel; la solitude de se savoir seul, perdu dans sa propre enveloppe mystique, étranger à jamais des autres; car créer signifie donner, donner toujours, le plus possible, de son temps, de son énergie, de ses battements de vie, encore et encore, jusqu'à ce que ces battements cessent, pour revenir vers le monde, et tenter de partager ce qui ne peut l'être : un cosmos à jamais unique, que personne ne comprendra jamais, que chacun transformera, le faisant sien, version partielle d'une réalité qui ne l'était que pour un, pour la multitude.

Créer. Laisser plus qu'un souvenir. Laisser plus qu'un « était ». Laisser devant soi une image de soi, un miroir qui ne reflètera pas devant ou derrière, mais ailleurs, un ailleurs plus vrai qu'un simple rêve terni par les regrets, une manière de regarder le soleil, de toucher la peau d'une personne, de se balancer comme le font les arbres, de voguer sur les plaines célestes, de se lover dans les draps des nuages, d'entendre le bruissement délicat de l'eau, de trembler le soir, de respirer; quelque chose de nouveau, qui éclaire après, après que le dernier humain ayant croisé sa route retourne dans les bras de l'infini. Non pas pour soi, mais pour les autres, juste les autres.

Même si, pour cela, il faut être seul, accepter que le monde où l'on va est un monde sans frontière et sans matière, un monde aussi vaste que les cieux sans nuage, un lieu où personne ne peut s'asseoir pour contempler l'aurore et mélanger ses couleurs, un monde sans réalité. Un monde fait pour un seul destiné à tous.

Je ne sais pas si ce que je ferais sera ce que je souhaite donner, mais j'aurais essayé.

Car créer est un acte sans réponse.